This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

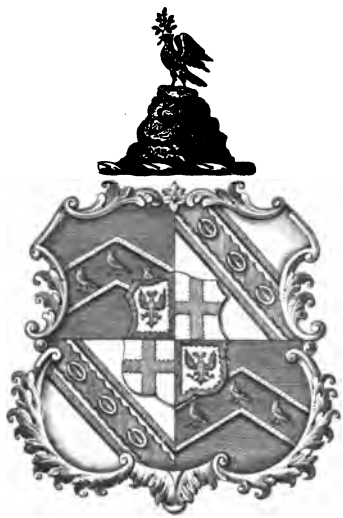
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 931,980

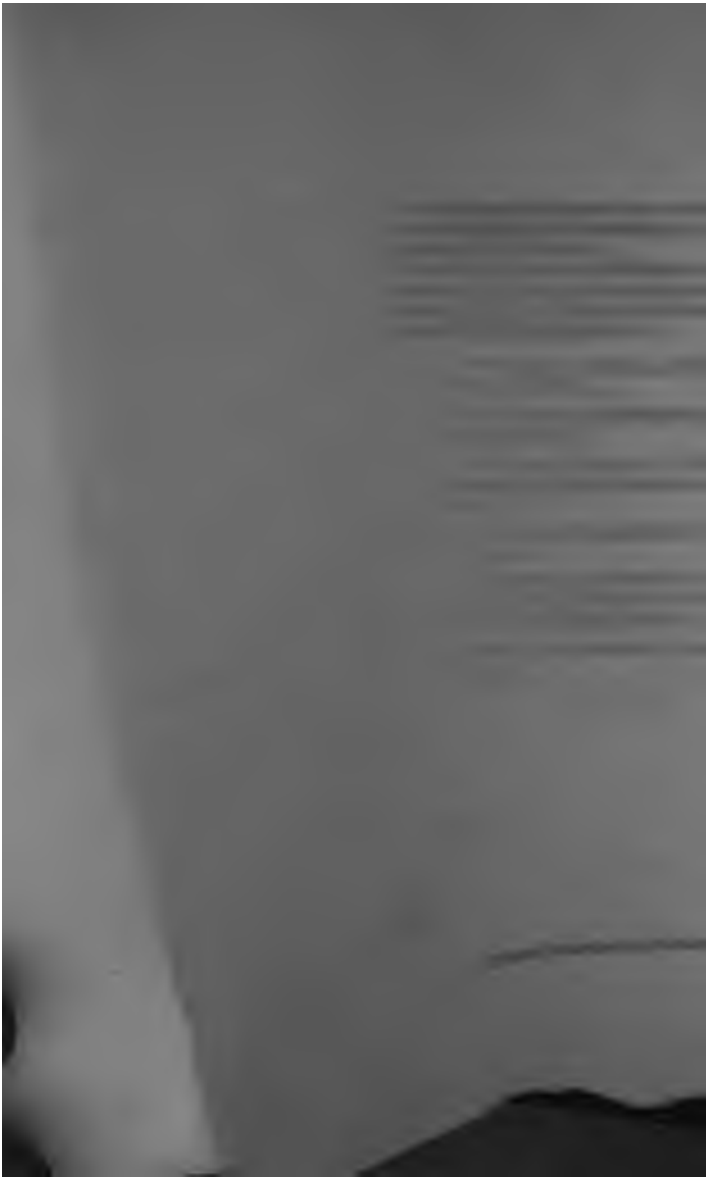
Philip Ham
The wicked borrowet



Philip Hamond, Esq.

The wicked borroweth and payeth not again.

Psalm xxxvii. 21.



LES

ANCIENS POETES
DE LA FRANCE

Publiés sous les auspices

DE S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

FIERABRAS

PARISE LA DUCHESSE

PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Éditeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX

840.8
A543
v. 4
cop. 2

Paris. — Imprimé par Ch. Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

FIERABRAS

CHANSON DE GESTE

FIERABRAS

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Rome et de Londres

PAR

MM. A. KRŒBER ET G. SERVOIS

A PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX

B

PRÉFACE.

La chanson de Fierabras est l'une de celles qui se rapportent à la conquête de l'Espagne par Charlemagne et par les douze pairs. L'action se passe trois ans avant la fatale journée de Roncevaux, comme l'attestent ces deux vers.

Ne tarda que .III. *ans qu'Espaigne fu gastée;*
Là fu la traïsons de Rollant pourparlée (1).

Le poëme commence par le récit d'un long combat entre Olivier, le célèbre compagnon de Roland, et Fierabras d'Alexandrie, fils de l'émir d'Espagne. Fierabras et son père s'étaient emparés de Rome et en avaient emporté les saintes reliques, notamment la couronne d'épines et le baume qui avait servi à embaumer le Sauveur. De là la guerre entre Charlemagne et ces spoliateurs sacriléges; de là la joûte, à la fois terrible et courtoise, d'Olivier et de Fierabras. Elle se termine par la défaite du mécréant, qui embrasse la foi chrétienne; mais le vainqueur est

1. Ci-après, p. 188.

surpris par les Sarrasins et fait prisonnier avec quatre de ses pairs, Bérart de Montdidier, Aubri le Bourguignon, Geoffroi d'Anjou et Guillemer l'Escot. Les sept autres pairs, Roland, Gui de Bourgogne, Naimes de Bavière, Ogier le Danois, Richard de Normandie, Tierri d'Ardenne et Basin de Genevois, envoyés par Charlemagne auprès de l'amiral Balan pour réclamer leurs compagnons, ne réussissent qu'à partager leur captivité. Heureusement pour eux les prisonniers sont protégés par la fille de Balan, la belle Floripas, qui s'est éprise de Gui de Bourgogne, et, après de nombreux combats, ils sont à la fin délivrés par l'armée de Charlemagne. Balan est mis à mort, Floripas épouse Gui de Bourgogne, et le royaume d'Espagne est partagé entre Fierabras et son beau-frère.

Voilà, en quelques mots, la fable de ce poëme, dont l'auteur est demeuré inconnu, dont le héros est resté populaire. Peu de chansons de geste ont joui d'une vogue aussi universelle et aussi durable. Dès le XIIe siècle probablement, et pour sûr au siècle suivant, la chanson de Fierabras était chantée en provençal et en français, au midi et au nord de la France. Elle a été de bonne heure traduite ou imitée dans presque toutes les langues de l'Europe, et n'a cessé chez nous d'être rajeunie et reproduite dans les versions en prose qui en ont été publiées depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.

Est-ce à un troubadour, est-ce à un trouvère, qu'il en faut attribuer la composition? C'est une question qui a été résolue en faveur du midi, mais par deux savants méridionaux, M. Ray-

nouard et M. Fauriel, dans des circonstances différentes d'ailleurs, et qu'il importe de rappeler.

En 1829, un illustre philologue, M. Immanuel Bekker, publia à Berlin une version provençale de la chanson de Fierabras, d'après un manuscrit du XIIIe siècle qui avait appartenu à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qui, depuis 1814, faisait partie de la bibliothèque du prince de Wallerstein. Dans cette publication, qui fut un véritable service rendu à la science, M. Bekker fit précéder le texte provençal de quelques extraits de chansons de geste françaises, encore inédites, afin de montrer le rapport qui existait entre ces chansons et le poëme de Fierabras. Il exprimait en même temps le vœu (réalisé enfin au bout de trente ans) que ces chansons de geste fussent publiées et tirées de l'injuste oubli où elles languissaient. Si à cette époque il avait connu le poëme français de Fierabras, il l'aurait sans doute publié en regard du texte provençal, et, avec la sagacité d'un philologue étranger à nos petites passions de clocher, il n'eût pas manqué de discerner l'original de la traduction. Mais il ne connaissait que la version en prose française, dont il a cité quelques passages dans ses notes.

Quand M. Raynouard rendit compte de la publication de M. Bekker (1), on ne savait pas encore qu'il y eût un poëme de Fierabras dans la langue des trouvères. Le savant académicien se

1. *Journal des Savants* de 1831, p. 129 et suivantes.

persuada donc volontiers qu'il avait sous les yeux l'œuvre originale d'un troubadour.

M. Fauriel aurait pu être moins disposé à le croire, puisqu'il avait lui-même signalé l'existence à Paris de deux manuscrits français de la chanson de Fierabras, et que, dès 1838, M. Francisque Michel en avait décrit un troisième, conservé au Musée Britannique; mais l'origine méridionale des poëmes chevaleresques du moyen âge était une thèse que M. Fauriel avait soutenue avec trop d'ardeur et de talent pour qu'il pût, en toute liberté d'esprit, étudier et résoudre la question que nous venons de poser. Il l'a essayé, toutefois, dans l'*Histoire littéraire de la France* (1), à une époque de sa vie où semblait moins entière en lui l'opinion qu'il avait soutenue avec éclat, vingt ans auparavant, dans sa chaire de la Sorbonne. Il l'a essayé, disons-nous, mais sans trop de résolution, si ce n'est dans la manière dont il aborde ce problème délicat. « L'œuvre étant, dit-il, d'un bout à l'autre, une œuvre d'imagination, une fiction pure, il faut, dès l'instant où cette fiction existe en deux idiomes, qu'elle ait été traduite de l'un de ces idiomes dans l'autre. Ici donc se présente inévitablement la question de savoir en quel idiome, du français ou du provençal, a été composé le Fierabras. Nous répondrons à cette question, ajoute M. Fauriel, mais sans dissimuler que nous la trouvons plus difficile qu'elle ne semblerait devoir l'être. » Sa réponse, en somme,

1. T. XXII, p. 190 et suivantes.

c'est que du rapprochement des deux textes on ne peut tirer aucune conclusion en faveur de l'un ou de l'autre. Il croit bien que « vers le milieu du XIIIe siècle, un troubadour et un trouvère également bien versés dans leurs langues respectives n'auraient pas été fort embarrassés de faire la distinction; mais elle est aujourd'hui plus difficile pour nous. »

Si décourageante que soit cette décision, nous ne laissons pas de penser qu'au XIXe siècle, sans être un troubadour ni un trouvère, et même sans comparer les deux versions provençale et française du poëme de Fierabras, on peut affirmer à coup sûr que la version provençale a été traduite du français, parcequ'elle l'a été de façon à déceler son origine. C'est ce qui apparaît clairement, dès le début, au lecteur tant soit peu initié à l'étude du provençal et de l'ancien français.

En effet, la première tirade du poëme publié par M. Bekker commence par cinq vers qui riment en *ar* : *jutgar*, *azombrar*, *escoutar*, *lauzar*, *autar*. Voilà des mots provençaux, des désinences provençales; mais le reste de la tirade se termine sur une rime en *ier*. D'où vient ce brusque changement? C'est qu'au sixième vers le traducteur s'est aperçu qu'il ne pouvait faire fléchir en *ar* toutes les finales en *ier* du texte français. Il s'est arrêté sur le mot *Richier*, nom propre, qui avait même terminaison en provençal et en français, et dont il ne pouvait faire *Richiar*. Cet obstacle l'empêchait de passer outre, à moins qu'il ne se résignât à un travail beaucoup plus long et plus difficile que celui qu'il avait entrepris, c'est-à-dire à moins qu'il ne remaniât tous les vers au

lieu de se borner à revêtir chaque mot français de la forme provençale. Il avait encore, au cinquième vers, changé le mot français *autier* (*altare*) en son équivalent provençal *autar;* il y renonce au septième vers, et laisse subsister *maestre autier* (*maître autel*), parce qu'au vers suivant se trouve un nouvel obstacle, le mot *cavayer* ou *cavalier*, qui, en provençal se termine en *er*, tout comme en français. De *chier* (*carus*), au dixième vers, il eût pu faire *car;* mais de *molher*, au onzième, il n'eût su faire *molhar*, parce que la finale provençale est identique à la finale française et à la finale latine *mulier*. Voilà pourquoi on lit, dans cette même tirade, *turmentier* au lieu de *tormentar*, *prezier* au lieu de *presar*, *brizier* au lieu de *brisar*, *laychier* au lieu de *laissar*, etc. Rien n'était plus facile que de ramener tous ces verbes à la terminaison provençale *ar;* mais c'était chose impossible pour les adjectifs *dreyturier*, *aversier*, pour le substantif *mostier*, pour le nom propre *Olivier*, etc. A part ces mots qui se trouvent en rime, tout le reste du couplet est traduit en provençal, et bien traduit, ce qui n'était pas plus difficile qu'il ne le serait de retrouver le français sous les formes provençales.

A la deuxième tirade, rien ne s'opposait au travail de notre traducteur. La rime était en *ez* ou *és*, et tous les mots avaient un équivalent provençal en *atz*, qui est la forme corrélative à *ez*. Le français disait :

Seignor, or escoutés, si vos plaist, et oiez
Chanson de vraie estoire : jamais meillor n'orrez,
Que ce n'est pas mencoigne, ains est fine vertés.

A tesmoins en puis traire evesques et abès,
Clercs, moines et provoires, et les sains honorès.
A Saint Denis en France fu li roles trovès,
Et en orrès le voir, si en pais m'escoutès,
Ainsi com Kallemaines, qui tant fu redotès,
Fu premiers en Espaigne travailliés et penés,
Et conquist la corone dont Diex fu coronés,
Et le digne suaire dont fu envolepés,
Et les saintismes clous et le signe honoré.
A Saint Denis en fu li tresors aportés,
Et oiès la raison ensi com est vertès.
Karles a ses barons en son ost amenès, etc.

Sauf quelques modifications très légères, comme celles que nous venons de faire subir au texte provençal pour le changer en un texte français, le traducteur du midi a pu faire sans gêne, et mot à mot, l'opération inverse :

Senhor, ar escoutatz, si vos platz, et auiatz
Canso de ver' ystoria : milhor non auziratz,
Que non es ges mensonja, ans es fina vertatz.
Testimonis en trac avesques et abatz,
Clergues, moynes e pestres, e los sans honoratz.
A San Denis e Fransa fo lo rolle trobatz,
Et auziretz lo ver si m'escoutatz en patz,
Ayssi cum Karles maynes, que tant fo reduptatz,
Fo premiers en Espanha trebalhatz e penatz,
E conquis la corona don Dieus fon coronatz,
E lo digne suzari don fo envolopatz,
E los santes clavels els signes honoratz.
A Sant Denis en fo lo trezaurs aportatz,
Et auiatz la razo ayssi cum es vertatz, etc.

La troisième tirade ne lui offrait pas plus de difficultés. La rime était en *ie* : *somonie*, *Lombardie*, *aïe*, etc. Il a fait de ces mots *somonia*,

Lombardia, *ahia*, en prenant quelques libertés un peu excessives, comme celle qui consistait à faire du mot français *aïe* (aide) le mot provençal très douteux *ahia*. C'est *ajuda* qui serait la bonne forme. Mais négligeons les détails de ce genre.

La quatrième tirade avait dans le texte français une rime en *és* ou *ez*, comme la seconde, et la cinquième en *e* muet, comme la troisième; mais à la sixième reparaît la pierre d'achoppement déjà signalée dans la première : la rime en *er* ou *ier*. Notre traducteur n'essaye plus de la modifier, et pour cause. Les trois premiers vers se terminent par les mots : *vergier*, *rochier*, *Olivier*, qui sont provençaux aussi bien que français; mais le quatrième vers aurait voulu *aparelhar* au lieu d'*aparelier;* le cinquième, *prezar* au lieu de *prezier*. Pour ne pas rompre l'unité de la rime, il laisse subsister ces formes françaises, tout en modifiant le reste du texte.

Nous ne pousserons pas plus loin cet examen; on peut le continuer jusqu'à la fin du poëme, et partout on trouvera les preuves des propositions ci-après. Toutes les fois que le traducteur provençal du poëme de Fierabras a rencontré dans le texte français qu'il avait sous les yeux une tirade dont la rime faisait obstacle à son travail, il a laissé, au dernier mot de chaque vers, subsister les formes françaises. A toute tirade du français en *er* ou en *ier*, par exemple, il conserve la rime, lorsqu'elle renferme des mots qui, en provençal, ne peuvent pas prendre une finale en *ar*. Que si, au contraire, tous les mots peuvent prendre cette finale, la rime est changée.

(Voyez les tirades en *ar* des pages 22, 25, 28, 29, 31, etc.— Voyez aussi les tirades en *ier* des pages 54, 57, 88, 96, etc.)

Ce n'est donc pas par ignorance que l'écrivain auquel nous devons la version provençale de la chanson de Fierabras y a laissé tant de mots français. Il savait fort bien que *priser* se disait en provençal *prezar*, puisqu'il emploie ce mot (p. 34), mais il n'en a pas moins ailleurs conservé la forme française *prezier* (p. 1). C'est que, dans le premier cas, les mots en rime avaient tous leur équivalent en *ar*, et qu'au contraire, dans le second, il s'en trouvait qui ne pouvaient prendre cette finale.

Aux mots français terminés en *e* muet il sait fort bien donner une finale en *a* quant il le peut sans inconvénient; mais, s'il rencontre en rime dans une tirade le mot *monde*, qui se dit *mont* ou *mon* en provençal, comme parfois en français, mais qui ne saurait prendre la forme *monda*, il renoncera à traduire *blonde*, *hironde*, etc., dont il aurait pu faire *blonda* et *hironda*, mais qui, ainsi modifiés, n'auraient plus rimé avec *monde* (1).

A cette preuve si décisive, selon nous, il serait facile, mais superflu, d'ajouter des arguments secondaires. Il suffit de jeter un coup d'œil un peu attentif sur le texte publié par M. Bekker pour en trouver à foison. Aussi est-il permis de s'étonner qu'on n'en ait pas tiré plus tôt les éléments de la démonstration qui paraissait si difficile à M. Fauriel (2).

1. V. les vers 2123-2130, p. 65.

2. M. Edelestand du Méril avait déjà apprécié ce texte à sa valeur, mais cela comme en passant, et dans une note de

Ainsi, rien n'est moins douteux, le poëme provençal de Fierabras a été traduit du français; mais ce n'est pas sur l'un des manuscrits aujourd'hui connus que la traduction a été faite. M. Fauriel l'a constaté en ce qui concerne les deux manuscrits de Paris, et nous en pouvons dire autant de celui de Londres, ainsi que d'un quatrième manuscrit retrouvé à Rome par M. Guessard. D'abord ces quatre manuscrits sont moins anciens que le manuscrit provençal; en second lieu, on n'y retrouve point un long passage de 600 vers qui se lit presque au début de la version méridionale, et où se développent les antécédents du poëme. Enfin, et malgré cette notable différence en moins, notre texte français renferme encore 1100 vers de plus que le provençal. Si donc le manuscrit qui a servi au traducteur du midi nous avait été conservé, c'est assurément celui-là qui nous aurait offert le meilleur texte et que nous aurions publié de préférence.

Ce manuscrit serait le plus ancien; pour cela, nous ferait-il connaître l'œuvre primitive? C'est ce que personne ne saurait dire, et ce qu'il faut renoncer à chercher. Faut-il discuter davantage la question de savoir si cette œuvre primitive aurait été composée au midi ou au nord de la France? A la rigueur, sans doute, le jugement que nous venons de porter sur la version provençale ne s'applique

sa savante *Histoire de la poésie scandinave*, où il dit : « Le roman de Ferabras, publié à Berlin par M. Bekker, est complet, mais il est évidemment traduit du français, et en a conservé trop de formes et d'expressions pour avoir la moindre valeur grammaticale. » (P. 183, note 3.) — V. aussi Bartsch, *Provenzalisches lesebuch*, p. x.

qu'à l'exemplaire du prince de Wallerstein, et il ne serait pas absolument impossible que la chanson de Fierabras, composée originairement par un troubadour, se fût perdue dans le midi, n'eût été conservée qu'au nord, et eût été reprise dans une version française par un traducteur méridional, lequel n'aurait ainsi traduit qu'une traduction. Mais c'est là une supposition bien compliquée, et dont le seul énoncé suffirait à ébranler la crédulité la plus robuste. Nous ne saurions, cependant, nous dispenser de l'admettre pour un moment, si nous voulons examiner l'argument direct que M. Fauriel a tiré, en faveur de son opinion, de la forme des noms de *Ferabras* et de *Floripar*.

Ces noms, a dit le savant académicien, sont d'invention provençale, parce qu'ils sont significatifs dans l'idiome du midi, et perdent leur sens dans celui du nord, où ils deviennent, l'un *Fierabras*, l'autre *Floripes*. Ferabras signifie en provençal *un homme à bras de fer*. Fier-à-bras est une altération française, qui, si légère qu'elle soit, empêche de saisir tout à coup le sens du mot.

A quoi nous répondrons que *Ferabras* ne paraît pas signifier *homme à bras de fer*, et que ce nom, qu'il vienne du midi ou du nord, n'a pas été créé tout exprès pour notre poëme. Guillaume II, comte de Poitiers (963-990), fut surnommé Fierabras (*Fera brachia* ou *Ferox brachium*), à cause de sa force extraordinaire (1), de même que Baudouin, comte de Flandre, fut

1. V. l'*Art de vérifier les dates*, chronol. des comtes de Poitiers.

surnommé Bras-de-Fer. Pierre de Maillezais donne le surnom de Fierabras ou de Fierebrace, ce qui revient au même, à Guillaume III, fils de Guillaume II : *Natus est Willelmus cognomento Fera-brachia* (1). L'auteur de la chanson du *Conte de Poitiers* s'exprime ainsi :

Vous avés maintes fois oï
Chanter du lignage Aimeri,
. . . . . .
Et de Guillaume Fierebrache (2).

Si *Ferabras* signifie, comme la forme féminine *fierebrace* semble le prouver, *un fier bras*, Fierabras n'est point une altération française du provençal Ferabras, puisque *ferus* a donné *fer* en provençal et *fier* en français. La difficulté de l'*a* qui se trouve dans l'un et dans l'autre idiome, après *fer* ou *fier*, étant commune aux deux formes, et la présence de cet *a* ne s'expliquant pas mieux en provençal qu'en français, il n'y a pas lieu de s'y arrêter (3).

Reste le nom de Floripar, qui, en provençal, dit M. Fauriel, est aussi clair que naturel dans sa formation, tandis que le français *Floripes* ne signifie rien. Nous ferons remarquer d'abord que *Floripes* n'est pas la forme qu'on trouve dans tous les manuscrits. Celui que nous publions, entre autres, donne *Floripas*, qui aurait pu signifier *passe-fleur*. (On trouve une héroïne du

1. *De Antiquit. Eccles. Malleac.*, liv. I, titre du ch. II.
2. *Chron. de Phil. Mouskes*, t. II, *Introd.*, p. CCXXXIV.
3. On n'a pas toujours dit *Fierabras*. V. ci-après, p. XXII, la mention que nous rapportons, et où on lit *Fierbras*.

nom de *Passe-rose* dans le poëme de Gaufrey.) Mais ne tenons compte que de *Floripes;* pourquoi dire que ce nom ne signifie rien? Il a au moins autant de sens que *Florine*, que *Florence*, où la terminaison n'ajoute rien au radical. Et ne peut-on pas admettre que *Floripas* ou *Floripes* a pu devenir *Floripar* sous la plume d'un traducteur provençal qui aura voulu donner à ce nom une forme plus significative et mieux adaptée à son idiome? Cette hypothèse nous paraît toute naturelle et très suffisante pour faire contrepoids à l'argument de M. Fauriel, qui d'ailleurs s'est montré ici fort réservé dans l'expression de son opinion.

L'article que ce savant éminent a consacré au poëme de Fierabras dans l'*Histoire littéraire de la France* n'en demeure pas moins une étude des plus intéressantes, et sera toujours utile à consulter. C'est principalement à l'aide des indications qu'il nous a fournies que nous résumerons ici l'histoire de notre poëme en France et à l'étranger.

Des quatre manuscrits qui nous restent de la version française en vers, deux appartiennent au XIVe siècle; les deux autres sont du XVe. C'est aussi du XVe siècle que date la rédaction en prose, dont la première édition, qui a paru à Genève, en 1478, est intitulée : *Le Roman de Fierabras le Géant*. On a deux autres éditions de Genève, et plusieurs de Lyon, de 1486, 1489, 1496, 1497. Il y a encore une édition sans lieu ni date, petit in-folio gothique (1). L'his-

1. V. Brunet, *Manuel du Libraire*, vo *Fierabras*.

toire de Fierabras se trouve aussi dans le roman intitulé : *Conqueste que fist le grand roi Charlemagne et des vaillances de Fierabras*, dont Brunet cite une dizaine d'éditions (1). Nous n'en indiquerons qu'une : *La conqueste du grand roi Charlemaigne des Espaines, avec les faits et gestes des douze Pairs de France et du grand Fierabras, et le combat fait par lui contre le petit Olivier, lequel le vainquist.* Louvain, 1588, in-4. La version de Fierabras, en prose, a été réimprimée à Lons-le-Saulnier en 1810 (2), et le roman des *Conquêtes du grand Charlemagne*, orné de gravures sur bois, a été publié à Montbéliard, il y a vingt ou trente ans, dans la *Bibliothèque bleue*. Enfin, parmi les livres d'étrennes mis en vente, il y a un an, dans les magasins de la *Librairie nouvelle*, figurait la *Légende nationale de Fierabras*, par M. Mary-Lafon, illustrée par M. Gustave Doré.

« Les allusions au roman poétique de Fierabras, a dit M. Fauriel, sont plus rares que ne porterait à le supposer la vieille popularité de ce roman. » Il en cite une seule du troubadour Ramon Feraud, pour la littérature provençale (3). On en pourrait recueillir plusieurs dans la littérature française. La plus ancienne, croyons-nous, et la plus intéressante, est celle de Philippe Mouskes, qui rapproche et résume dans les vers suivants les deux chansons de Gui de Bourgogne

1. *Manuel du Libraire*, vo *Conqueste*.
2. *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 192.
3. *Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 458.

et de Fierabras, malgré le peu de rapport qu'elles ont entre elles (1) :

Et li rois en cele besogne
Lor tramist Guion de Bourgogne,
Ki nouviaus chevaliers estoit
Et des jouenes enfans avoit.
Devant çou la couronne ot prise;
Et soucorurent sans faintise
Lor bon roi en la tiere estrange,
U il n'orent ne lin ne lange.
. . . . . .
. . . . . .
Si trest vers Rome li bons rois,
Et fist as païens moult d'anois.
Dont se combati Oliviers
A Fierabras, ki tant fu fiers;
D'armes l'outra, si reconquist
Les .II. barius qu'à Rome prist,
Si les gieta enmi le Toivre (2),
Por çou que plus n'en péust boire;
Quar c'est bausmes ki fu remés
Dont Jhesu Cris fu embausmés.
Puis furent mort tot li paien
Et mis en Roume crestiien (3).

Cette allusion se réfère à la version poétique; c'est sans doute à la version en prose que se rapporte celle de Rabelais, qui fait figurer Fierabras, on le sait, dans la généalogie de Pantagruel. Mais ce qui montre le mieux les traces durables que cette création du moyen âge a laissées

1. V. la préface de *Gui de Bourgogne*, par MM. Guessard et Michelant.
2. Le Tibre. On voit que le compilateur ne s'est pas conformé à la tradition et a placé la scène en Italie.
3. *Chron. de Phil. Mouskes*, t. I, v. 4678-4711.

dans la mémoire du peuple, c'est l'intéressante notice où M. Jomard raconte qu'il a assisté en 1833, dans un village des Basses-Pyrénées, à la représentation d'une sorte de drame historique, dont les acteurs étaient des paysans, dont l'action était celle du roman de Fierabras (1).

Le succès et la renommée de cette fable chevaleresque, nous l'avons dit déjà, ne se renfermèrent pas dans les limites de la France. On en trouve la preuve dans les littératures anglaise, allemande, flamande, italienne et espagnole. C'est en Espagne que Fierabras paraît avoir été le plus goûté. On ne sait pas si son histoire y fut connue sous la forme poétique; mais on est sûr qu'en 1528, au plus tard, un certain Nicolas de Piamonte la traduisit en prose castillane et la publia à Séville, non pas seule, mais dans une compilation d'origine française dont elle faisait déjà partie, et que Nicolas de Piamonte traduisit, comme il le dit lui-même, en son entier, et sans y rien changer. L'ouvrage porte pour titre: *Historia del emperador Carlomagno y de los doce pares de Francia* (2). Il a été réimprimé nombre de fois depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours (3), et traduit en portugais à deux reprises, au XVIIIe et au XIXe siècle (4). C'est à cette source, sans

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 720 et 721. — C'est M. Fauriel qui a fait remarquer le premier le rapport de ce drame populaire avec le poëme de Fierabras.

2. V. Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 244. — *Libros de caballerias*, por don Pascual de Gayangos. Madrid, 1857. — *Discurso preliminar*, p. xx.

3. V. l'indication des diverses éditions dans le livre précité de M. de Gayangos, p. LXIV.

4. *Ibid.*

doute, que Cervantes puisa ses facétieuses allusions. Mais, comme le dit spirituellement M. Fauriel, l'exemplaire de Fierabras « trouvé dans la bibliothèque de Don Quichotte, et brûlé par sentence du curé et du barbier, n'était pas le seul qui se trouvât en Espagne, et la vieille popularité de Fierabras survécut aux gracieuses plaisanteries de Cervantes. » La preuve en est que Calderon, en 1635, tira de l'histoire romanesque de Fierabras son drame intitulé : *La Puente de Mantible*(1). Au XVIIIe siècle encore on ne désespérait pas d'intéresser les Espagnols avec cette histoire, puisqu'un poëte populaire prenait la peine de la mettre en vers. Le *romancerista vulgar* Juan Jose Lopez en a fait le sujet de romances dont le sommaire ci-après prouve bien que Fierabras avait la vie dure.

1. Après avoir pris Rome et enlevé les saintes reliques, l'amiral Balan envahit la France; son fils, le géant Fierabras, défie les douze pairs et se bat avec Olivier.

2. Suite du combat entre Olivier et Fierabras. Ce dernier, vaincu et blessé grièvement, est transporté au camp de Charlemagne, où il demande et obtient le baptême. Les Turcs, bien que vaincus dans une rencontre par les chrétiens, font prisonniers Olivier et quatre des douze pairs.

3. Floripes, fille de Balan, secourt les chevaliers captifs et déclare qu'elle aime Gui de Bourgogne. L'amiral envoie des ambassadeurs à

1. Calderon, *Comedias*, éd. de Keil. Leipzig, 1827, t. I, p. 117. — Ed. de Hartzenbusch, t. I, p. 205 et suiv.

Charlemagne pour le rachat de Fierabras; ces ambassadeurs rencontrent ceux que Charlemagne envoyait au païen pour lui ordonner de se convertir et de rendre les saintes reliques. Les sept chrétiens battent les quatorze Turcs et poursuivent leur route vers le camp ennemi.

4. L'amiral fait arrêter les ambassadeurs; Floripes les sauve habilement de la mort, les réunit aux autres captifs et leur livre une tour, afin qu'ils puissent se défendre. Fiançailles de Floripes et de Gui de Bourgogne.

5. Balan assiége la tour; repoussé par une sortie des chevaliers, il se retire, emmenant prisonnier Gui de Bourgogne, qu'il veut faire pendre devant les assiégés; mais ceux-ci délivrent leur compagnon. Richard sort de la tour et avertit Charlemagne de la position critique des assiégés : l'empereur marche à leur secours et s'empare du redoutable pont de Mantible, en tuant le géant qui le défendait.

6. Bataille entre les troupes de Balan et celles de Charlemagne; l'amiral est vaincu, fait prisonnier et mis à mort par ordre de son propre fils Fierabras, parce qu'il refusait de recevoir le baptême.

7. Le royaume de Balan étant conquis, Charlemagne revient en France. Il aperçoit dans le ciel une voie étoilée qui allait d'Italie en Galice : d'après une révélation de saint Jacques, il part pour conquérir ce dernier pays. Bataille, dans laquelle Ferragus est vaincu et tué par Roland.

8. Bataille de Roncevaux, mort de Roland. Charlemagne vient au secours des siens et les ral-

lie; il bat les Maures. Châtiment de Ganelon (1).

De ces romances, les six premières seulement et une partie de la septième se rapportent au poëme de Fierabras; elles ont été sans doute tirées, comme le reste, de l'*Historia del emperador Carlomagno*.

L'Italie paraît avoir connu plus tôt que l'Espagne la chanson de Fierabras, et c'est en vers qu'elle l'a imitée. Un poëme italien, en treize chants, imprimé vers la fin du XVe siècle, est intitulé : *El cantare di Fierabraccia et Ulivieri* (2).

L'Allemagne le traduisait en prose en 1533, et cette traduction s'est réimprimée en 1809 (3).

L'Angleterre en possède une traduction poétique intitulée *Sir Ferumbras*, que Georges Ellis nous a fait connaître en partie et qui lui paraît dater de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle (4).

Enfin on trouve plusieurs allusions à la chanson de Fierabras dans la poésie flamande, no-

1. Voy. le *Romancero* d'Aug. Duran, t. II, p. 229-243. Edition de la *Biblioteca de autores españoles*. — Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Paul Meyer, élève de l'Ecole des Chartes.

2. In-4o, *senza luogo*, *anno*, *stampatore*. V. Melzi, *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani, seconda edizione*, p. 232.

3. *Eyn schœne kurtzweilige histori von eym mæchtigen Riesen auss Hispanien, Fierrabras genannt.... newlich auss Frantzœsischer sprach in Teutsch gebracht*. Siemern, 1533, in-fol.— 2e édition en 1809; H. von der Hagen, *Buch der Liebe*, p. 143.

4. V. George Ellis, *Specimens of the early english poets*. London, 1848, t. II, p. 379.

tamment dans le *Sidrac* et dans le *Spiegel historiael :*

Van Troijen ende van Fierabrase.

. . . . . .

Van Fierabrase van Alisandre,
Van Pont-Mautriple ende andre (1).

Nous avons dit qu'il existait quatre manuscrits français de la chanson de Fierabras. Le premier, que nous désignons par la lettre *a*, et dont nous publions le texte, est conservé à la Bibliothèque impériale (*Supplément français*, nº 180). C'est un beau manuscrit sur vélin, de la première moitié du XIVe siècle; il est écrit en dialecte picard. Le texte n'en est pas très pur, il s'en faut; mais il est encore, dans son ensemble, et plus complet et plus correct que celui des trois autres manuscrits: aussi l'avons-nous suivi de préférence.

Le second manuscrit, que nous désignons par la lettre *b*, fait aussi partie de la Bibliothèque impériale (*Lancelot*, nº 7565[3-3]). C'est un manuscrit in-folio sur papier, du XVe siècle; il est assez médiocre; néanmoins nous y avons puisé quelques variantes.

Le troisième manuscrit est conservé au Musée britannique (*Bibl. du roi*, nº 15, E, VI). Ce manuscrit, dont on trouve une description imparfaite dans les Rapports de M. Fr. Michel à M. le ministre de l'instruction publique (2), renferme, du fol. 20 vº au fol. 81 vº, col. 2 : *Le Lieuvre*

1. V. M. de Reiffenberg, *Chronique rimée de Phil. Mousker*, t. II, *Introd.*, p. CCXXXVI.
2. Paris, 1838, in-4º, p. 91.

du roy Charlemaine, c'est-à-dire trois chansons du geste : 1° (du fol. 20 v° au fol. 38 v°) *Simon de Pouille*; 2° (du fol. 39 r° au fol. 65 v°) *Aspremont* ou *Agolant*; 3° (du fol 66 v° au fol. 81 v°), *Fierabras*. Ce manuscrit, qui date du XVe siècle, a été copié par M. le docteur Ch. Sachs et nous a fourni quelques bonnes corrections. Nous le désignons par la lettre *c*.

Le quatrième manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque du Vatican, a été décrit par MM. Guessard et Michelant dans la préface du poëme d'*Otinel*. Il renferme, du fol. 103 au fol. 108, deux fragments considérables du roman de Fierabras, qui ont été transcrits en entier par M. G. Servois. Le texte en est bon, mais par malheur incomplet; il y manque environ 2,000 vers de notre poëme. On lit au fol 92 v° : *Cest romanz fu fet à Seint Brioc, l'an de grace mil et .III. cenz et .XVII. anz*. Les leçons que nous a fournies ce manuscrit sont indiquées par la lettre *d*.

La Bibliothèque protypographique de M. Barrois (1) indique, sous le numéro 2290, un manuscrit contenant un recueil de romans en vers, où, après les poëmes du *Chevalier aux deux épées* et de *Didon et Eneas*, se trouvait la chanson de Fierabras. Ce manuscrit n'est aucun des nôtres; il est aujourd'hui inconnu ou perdu.

Nous en dirons autant d'un *Volum del romance des mareschaus et de* FERABRAS DE ALISAUNDRE, dont l'indication se lit dans un acte du XIVe siècle par lequel Gui de Beauchamp, comte de

1. Paris, Treuttel et Würtz, 1830, in-4°.

Warwich, léguait tous ses livres à l'abbaye de Bordesley, dans le comté de Worcester (1).

Nous ne savons s'il en est de même de celui dont on trouve la mention dans un inventaire, dressé en 1507, de la bibliothèque du château de Montbeton, où on lit :

Item ung libre en romans dit Mellusina.
Item ung autre libre en romans dit Fierbras (2).

1. Publié d'abord en Angleterre, cet acte a été reproduit par M. F. Michel dans ses *Fragments retrouvés* des poëmes de Tristan, et, en dernier lieu, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 623.

2. Ce renseignement nous a été fourni par M. Devals, archiviste de la ville de Montauban.

SOMMAIRE.

Cette chanson a été trouvée à Saint-Denis, où le manuscrit demeurait caché depuis plus de cent cinquante ans. A ceux qui l'écouteront elle apprendra comment Charlemagne reconquit la couronne, les clous, l'écriteau vénéré et les autres reliques de Jésus-Christ, qui, portées à Saint-Denis, y furent distribuées au lendit.

Charles a réuni ses barons et les a conduits jusqu'aux vaux de Morimonde. — Placé au val Rayer, avec une avant-garde de cinq cents hommes, Olivier est attaqué par cinquante mille Sarrasins. — Il est blessé, et les Francs seraient défaits, s'ils n'étaient secourus par Charlemagne et par ses vieux barons. — Le soir de cette bataille, le jeune Roland fut raillé et malmené. Le lendemain matin, après la messe, et au moment où Charlemagne et ses barons vont se mettre à table, arrive auprès de l'avant-garde le Sarrasin Fierabras, roi d'Alexandrie, sire de Babylone, de Cologne, de Russie et des tours de Palerme, qui a envahi Rome, détruit Saint-Pierre, tué le pape et enlevé les reliques de Jésus-Christ; c'est lui qui possède Jérusalem et le Saint Sépulcre. — Il défie Roland, Olivier, Thierri, Ogier le Danois et jus-

qu'à six des plus valeureux barons : « Roi de Paris, s'écrie-t-il, si tu ne les envoies, je t'attaquerai avant ce soir et je te couperai la tête. Mal vous prit de venir jusqu'ici, mauvais couards pourris ! » — Cela dit, il descend de cheval, se désarme, se couche sous un arbre et attend. P. 2-4. — « Sire duc, dit l'empereur à Richard de Normandie, connaissez-vous ce Turc qui a crié si fort ? — Sire, répond Richard, c'est le plus riche et le plus vaillant des Sarrasins ; il ne prise roi ni comte un denier monnayé. C'est le roi Fierabras. » Charlemagne jure par le baron saint Denis qu'il ne mangera ni ne boira de claret avant qu'un de ses pairs n'ait maté Fierabras. — Effroi des Français : aucun ne se présente pour combattre le roi d'Alexandrie. — « Allez-y, beau neveu », dit l'empereur à Roland. — Roland s'y refuse : « Plutôt vous voir démembré ! s'écrie-t-il. Hier nous eussions été déconfits, il est vrai, sans votre aide et sans celle de vos vieillards barbus ; mais le soir, après boire, vous vantâtes les vieux chevaliers aux dépens des jeunes, et je fus, pour ma part, raillé et malmené. Par l'âme de mon père, nous verrons aujourd'hui ce que feront les vieux, car nul de ma compagnie n'osera s'armer malgré moi. » — Colère de l'empereur, qui jette son gant au nez de Roland. — Intervention d'Ogier le Danois et du duc Naimes. P. 4-7.

Olivier, blessé et malade, apprend avec douleur qu'aucun Français n'ose joûter avec le Sarrasin. — Il fait bander ses plaies, et, malgré les efforts de son écuyer Garin pour l'arrêter, il s'habille et s'arme, ceint Hauteclaire, signe son blanc destrier d'Espagne, promet de lui donner, s'il vit encore, la chevalerie à Pâques ; puis, montant à cheval, il se dirige vers la

tente de Charlemagne, où se trouve la fleur des barons de France. — Roland se repent, mais trop tard. P. 7-9. — « Il y a plus de deux ans, dit Olivier à l'empereur, que j'ai pris compagnie avec Roland, et je n'ai encore eu de vous un denier monnayé. » — Charles promet de lui accorder ce qu'il demandera, dès qu'il sera de retour en France. — « Sire, reprend Olivier, permettez-moi de combattre avec le païen, et je vous tiens quitte de tout mon service. » — Refus de l'empereur, qui veut qu'Olivier se repose et se guérisse. — Les traîtres Ganelon et Hardré interviennent : « Sire, disent-ils, vous avez déclaré en France que, sur le jugement de deux d'entre nous, le tiers doit aller au combat. Nous jugeons qu'Olivier fera la bataille avec le païen. » — Colère de Charles. « Il ira, répond-il à Ganelon ; mais, par l'apôtre que l'on invoque aux prés de Néron, s'il est mort ou pris, je te ferai pendre ou brûler, et tous tes parents seront déshérités. » — L'empereur donne son gant à Olivier, qui l'en remercie. — Renier de Gênes, père d'Olivier, se jette aux pieds du roi et demande en vain qu'un autre remplace son fils déjà blessé. — Départ d'Olivier : tous pleurent ; l'empereur le recommande à Dieu. P. 9-12.

Fierabras voit venir Olivier, mais sans daigner bouger de la place où il repose. — « Sarrasin, qui es-tu ? » dit Olivier. — Fierabras se nomme et se vante des crimes qu'il a commis à Rome. — Défi d'Olivier. — Fierabras se prend à rire et lui demande son nom. « Tu le sauras avant la nuit », dit le comte, et, au nom de Charlemagne, il somme Fierabras d'abandonner Mahomet et de se faire baptiser. — « Vassal outrecuidant ! s'écrie Fierabras en entendant les menaces d'Olivier, malheur à toi si je me lève et si je

prends mes armes! Mais, dis-moi, quel homme est Charlemagne? Parle-moi du bon Danois Ogier, du comte Roland, du preux Olivier, de Bérart de Montdidier; j'aimerais à me rencontrer avec l'un d'eux. » — Eloge de Charlemagne et de Roland. « Quant à Olivier, ajoute le comte, il se sait bien aider, mais il ne vaut pas Roland. » — Nouveau défi, auquel répond Fierabras. — « Vassal, qui es-tu? demande encore le Sarrasin, accoudé sur son écu. — On m'appelle Garin, répond Olivier. Je suis fils d'un vavasseur du Périgord qui avait nom Ysoré. Le roi de France m'a envoyé ici pour te combattre. — Et pourquoi, dit en riant Fierabras, Roland ou Olivier, Bérart ou Ogier, ne sont-ils venus? — Par ma foi, c'est qu'ils te méprisent. Mais me voici, moi dont on n'a souci; combattons, si tu l'oses. — Ecoute-moi, Garin, dit Fierabras; je n'ai encore joûté avec personne qui ne fût roi, comte ou amirant. Quel honneur aurais-je à combattre avec un fils de vavasseur? Je ferai pour toi ce que je n'ai fait pour aucun: je monterai à cheval, et, après une rencontre simulée, je me laisserai choir de mon gré; prends alors mon bon destrier, emmène-le et envoie-moi Roland, Olivier ou Ogier. — C'est folie, reprend Olivier. Je ne suis pas un lièvre qu'on puisse épouvanter; avant le coucher du soleil je t'aurai, je pense, enlevé la tête des épaules. Arme-toi, c'est trop tarder. » P. 12-16. — Fierabras voit le sang qui coule des plaies d'Olivier et lui demande s'il est blessé. — « Mon cheval est rebelle, dit Olivier, et je l'ai tant éperonné que j'ai tiré le sang de ses côtés. — Certes, Garin, tu mens, reprend Fierabras, car le sang est au-dessus de tes genoux: tu es blessé. Mais voici, attachés à ma selle, deux barils pleins du baume dont Jésus-Christ fut

embaumé. Prends-en et guéris tes blessures: tu combattras mieux ensuite. » — Refus d'Olivier. — Fierabras l'interroge de nouveau sur Roland et sur son compagnon Olivier. — « Regardez-moi, dit le comte, Olivier n'a pas le corps plus grand. Roland est un peu plus petit, mais il a le cœur hardi et vaillant. Auprès de lui Olivier ne vaut pas un gant. » — Enfin, sur de nouvelles provocations, Fierabras se lève, plus fier qu'un sanglier. Il est haut de quinze pieds; s'il voulait croire en Jésus, on ne pourrait trouver meilleur chevalier. Le païen essaye encore vainement de détourner Olivier du combat. « Par Mahomet, dit-il, il me plaît que tu m'aies malmené. Approche avec confiance, tu me verras m'armer. » P. 16-19. —Aidé par Olivier, il s'arme pour le combat. — Ses épées Plourance, Baptême et Garbain. — Noms des trois frères qui les ont forgées et des sept autres épées qu'ils ont faites. — Le Sarrasin a un cheval d'Espagne qui a coutume d'étrangler l'ennemi à terre. — Il fait de nouveaux efforts pour obtenir d'Olivier, dont il prise la courtoisie, qu'il ne s'expose pas au combat. — Etonné de ses refus opiniâtres, il le supplie de lui révéler son vrai nom. — « Je suis Olivier, l'un des douze pairs. — Je le devinais à ton courage, dit Fierabras. Mais, certes, je ne puis combattre avec un chevalier mort. Va-t'en, la joûte est terminée. » — Fière réponse d'Olivier; il cherche à convertir le Sarrasin à la foi chrétienne. — « Pour Orléans, Etampes et Paris, je ne croirais en ton Dieu, répond Fierabras: tu le verras assez avant la fin du jour. Charles te pleurera, si jamais il t'aima, et il m'en coûtera de t'avoir occis. Baron, bois de ce baume et guéris-toi. » — Mais Olivier ne veut boire du baume qu'après l'avoir conquis, et le combat s'engage. P.

20-24. — Effroi des Français qui en sont témoins. Se couvrant la tête de son manteau de soie, Charles va prier à sa chapelle. — Terrible joûte. — Roland regrette de ne pas être à la place d'Olivier, mais Charlemagne lui impose silence en lui rappelant durement sa lâcheté. — Les deux adversaires ont été tour à tour blessés, et Fierabras propose à Olivier, qu'il voit pâlir, de cesser le combat : « La vue de de mon sang double mes forces, lui dit-il; Charles ne t'aimait guères lorsqu'il t'a envoyé ici, et mieux vaudrait pour toi que tu fusses couché en un beau lit. — Garde-toi, je te défie », répond Olivier, et le combat recommence. P. 24-27. — Prière de Charlemagne : si Olivier succombe, il abattra tous les autels et tous les crucifix. — Le duc Naimes lui fait reproche d'avoir prononcé ces paroles. — Voyant la lutte si longue, Fierabras perd patience : « Mahomet, vous dormez ! » s'écrie-t-il. — Longue prière d'Olivier, qui perd son sang et ses forces. — « Bel ami, dit Fierabras, quelle est cette oraison que tu as faite si longuement ? J'ai pris plaisir à l'entendre, par mon Dieu Tervagant ! — Plût à Dieu, répond Olivier, que tu eusses ma croyance ! Je t'aimerais autant que j'aime Roland. » — Reprise du combat. — Olivier est blessé de nouveau : « Descends près de cette fontaine, dit Fierabras, je te donnerai du baume, et tu seras plus sain que n'est hirondelle en mai. » — Sur le refus d'Olivier, la joûte continue. P. 27-31. — Blessé par Olivier, Fierabras prend l'un de ses barils et boit; il est guéri et sa force est doublée. — D'un coup d'épée Olivier tranche les liens qui retiennent les barils à la selle de Fierabras, les ramasse à terre, boit et se guérit, puis les jette dans le détroit de Rome, dont il s'est approché. — Le poids de l'or

les entraîne au fond de l'eau : à la fête de saint Jean, ils reviennent à la surface. — Fureur de Fierabras. — « Si j'ai jeté les barils, c'est que je te redoute, lui dit Olivier : ayant du baume pour guérir tes blessures, tu étais trop dangereux pour moi. — Tu as bien fait, et je ne vis jamais chevalier tel que toi, répond Fierabras ; mais Dieu ni ta valeur n'empêcheront qu'aujourd'hui je ne te sépare la tête du buste. » P. 31-33. — D'un coup terrible Fierabras a tué le cheval d'Olivier, et Olivier, se relevant aussitôt, tire son épée et s'avance vers le roi d'Alexandrie. — Par miracle, le cheval blanc du païen, qui avait étranglé tant d'hommes, ne se jette point sur lui. — Les Français veulent courir au secours du comte Olivier, mais par loyauté Charles le leur défend. — Olivier reproche à Fierabras la mort de son cheval ; Fierabras se défend de l'avoir tué de son gré et propose de lui céder son terrible destrier. — Refus d'Olivier, qui veut l'obtenir par droit de conquête. — Fierabras met pied à terre et le combat recommence. P. 34-35. — Désespoir de Renier de Gênes. — Prière de Charlemagne. — Un ange lui apparaît et lui annonce qu'Olivier sera vainqueur, mais non sans peine. P. 36-38.

Echange de menaces et d'injures entre les deux champions : « Si vous ne m'échappez comme un lévrier, dit Olivier, bientôt votre baronnie ne vaudra pas une vieille chambrière. » — Après avoir donné et reçu divers coups, Fierabras désarme Olivier, qui n'ose ramasser son épée. — Les Français s'arment de nouveau ; Charlemagne les contient. — Railleries de Fierabras. Il conseille à Olivier de renier son dieu et de venir avec lui : il le mariera à sa sœur Floripas, et tous deux iront conquérir la France. — Mais Olivier ne croira jamais en ces dieux que l'on peut jeter dans un fossé

comme un chien mort. — « Va, prends, ton épée, dit Fierabras, je te le permets. — Non pas, répond Olivier : car, si je te tuais après avoir accepté de toi une marque d'amitié, je ferais une vilenie. » — Il saisit à l'arçon du cheval de Fierabras l'une des épées du Sarrasin, celle qui a nom Baptême, et refuse de la rendre en échange de la sienne. — Tout en combattant, Olivier a ramassé son épée, et il offre à Fierabras de lui rendre Baptême. — Refus de Fierabras. — Le combat, suspendu un instant, recommence après une prière d'Olivier. P. 39-43.

Enfin, après un long échange de menaces et de coups, Fierabras est gravement blessé et demande merci. — Illuminé du Saint-Esprit, il promet de rendre les reliques et veut être baptisé. — Olivier, pleurant de pitié, le couche sur l'herbe et bande ses plaies. P. 43-46. — Fierabras prie Olivier de l'emporter, car il ne veut pas mourir Sarrasin ; mais Olivier se sent trop faible pour se charger de lui. — Nouvelles instances de Fierabras : « Gentil comte Olivier, pour Dieu, emporte-moi ; je suis bien près de ma fin. Voici deux destriers courants ; prends-en un et tu pourras m'emmener facilement ; mais hâtons-nous, car dans ce taillis que tu vois j'ai laissé cinquante mille Sarrasins qui n'en devaient sortir qu'après ma défaite. » — Olivier se laisse attendrir, saisit l'un des chevaux, monte et place Fierabras en travers sur l'arçon de la selle. P. 44-47. — Voici venir Brulant de Montmiré, Sortibrant de Connibres, les rois Mautriblé et Malcarré et les cinquante mille Sarrasins. — Fuite d'Olivier, qui emporte Fierabras. — Les Sarrasins accourent à l'envi. — Brulant de Montmiré arrive le premier, sur un dromadaire plus rapide qu'un lièvre. — « Frère, descendez,

dit Olivier à Fierabras, je n'ose plus vous emmener; si les Sarrasins m'atteignent, je suis mort. » — Mais bientôt, ému par les reproches et par les plaintes de Fierabras, il revient à de meilleurs sentiments et promet de ne le point abandonner. — Il revêt le haubert de Fierabras sur le sien et se prépare au combat. — Rencontre d'Olivier et de Brulant. — « Mets-moi à terre, dit Fierabras à Olivier; je t'ai déjà coûté trop de peine. Mais, pour l'amour de Dieu, place-moi hors du chemin, afin que je ne sois pas foulé aux pieds des chevaux. Que font donc Charlemagne et Roland? Hélas! je mourrai avant d'être chrétien! » — Le fils de Renier de Gênes le couche sous un pin et veut fuir; mais, entouré de Barbarins, de Persans et de Sarrasins, il lui faut combattre. — Après avoir fait une prière, il s'avance sur les païens. — Ses prouesses. — Il semble un bûcheron au milieu de petits arbrisseaux. — Mais, vaincu par le nombre, il est fait prisonnier. P. 47-52.

Arrive Charlemagne avec ses barons aux cris de: Monjoie! Dieu aide! Saint-Denis! — Bataille. — Grand abatis de Sarrasins. — Ils se rallient et tuent Guillaume, Gauthier et Anséis. — Bérart de Montdidier, Guillemer l'Escot, Aubri le Bourguignon, et Geoffroy l'Angevin sont faits prisonniers. — Mis en fuite, les Sarrasins les emmènent avec eux, ainsi qu'Olivier. — Ils sont poursuivis par les Français, et Roland jure de ne point revenir avant d'avoir délivré ses compagnons; mais le soleil s'est couché, et Charles ordonne à ses barons de rentrer au camp. P. 52-55.

L'empereur aperçoit Fierabras et le maudit. — Fierabras l'implore et renouvelle ses promesses; s'il survit, il combattra avec les chrétiens et rendra les reliques; le malheur d'Olivier le touche plus que le

sien, quoiqu'il soit blessé à mort. — Charles le fait coucher sur son écu et deux barons le portent doucement à la tente de l'empereur. — Roland et Ogier le désarment, — Portrait du Sarrasin. — Il est baptisé par les évêques Milon et Turpin, sous le nom de Florent; mais, tant qu'il vécut, on continua à l'appeler Fierabras; il fut, après sa mort, saint Florent de Roye. — A la grande joie de Charlemagne, les deux médecins, appelés auprès du lit où l'on a couché Fierabras, promettent de le guérir en deux mois. P. 55-57.

Les Sarrasins, avec leurs prisonniers, passent le pont de Mautrible et arrivent à Aigremore. — Brulant conte à l'amirant Balan la défaite de son fils Fierabras. — Désespoir de l'amirant, dont le sang bout et frit comme lard dans la poêle; il menace Mahomet de lui fendre la tête. — Apprenant qu'Olivier est le vainqueur de Fierabras, il veut le faire démembrer. — Effroi des Français. Olivier les réconforte, et, par prudence, leur conseille de ne pas révéler leurs noms. — Interrogé, il répond: « J'ai nom Anguiré, je suis fils d'un vavasseur de Lorraine, et mes compagnons sont pauvres et de basse parenté. » — Désappointement de l'amirant, qui ordonne leur supplice. Mais Brulant lui conseille de le différer jusqu'au lendemain et de consulter ses barons: le soleil est couché, et il serait mal de faire justice à cette heure. Peut-être Charles d'ailleurs proposera-t-il l'échange des Français et de Fierabras. — Suivant le conseil de Brulant, on les jette dans une prison, où pénètre l'eau de la mer. — Souffrances d'Olivier. P. 57-60. — Floripas, fille de l'amirant, entend les plaintes des barons. — Portrait de Floripas. — Sa ceinture, dont la vue empêche d'avoir le poil

mêlé, d'être empoisonné et de souffrir de la faim. — Suivie de quinze pucelles, elle sort de sa chambre et se rend au palais où les Sarrasins pleurent Fierabras. — Elle apprend la cause de leur douleur, et, après avoir versé quelques larmes, elle appelle le geôlier Brutamont et l'interroge sur les prisonniers. — Elle veut leur aller parler, mais Brutamont s'y oppose : on vit souvent grand mal arriver par les femmes, et il se souvient encore de l'aventure du captif Aymer. — Colère de Floripas. « Il est sur le feu, dit-elle, le bain que je vous fais chauffer »; et, d'un bâton que lui apporte son chambellan, elle abat Brutamont et jette son corps dans la prison, où il disparaît sous l'eau. — « C'est le diable », disent les barons. — Floripas entre, tenant à la main un cierge allumé. « Seigneurs, d'où êtes-vous ? — Dame, de douce France. L'amirant nous a fait descendre au fond de cette prison, mais nous n'y pouvons durer; mieux vaudrait la mort. Vous qui êtes si belle, donnez-nous à dîner. » — Elle leur fait jurer obéissance à ses volontés, puis les tire de la prison avec l'aide de son chambellan, Marmouset de Goré. P. 61-65.

Description de la chambre où elle les conduit. — Peinture de la voûte. — Parterre où l'on voit des fruits et des fleurs en tout temps; la mandragore y croît, qui guérit tous les maux hors la mort. — Morabonde, maîtresse de Floripas, reconnaît les chevaliers et veut l'aller dire à l'amirant. Mais Floripas l'attire auprès d'une fenêtre, et Marmouset de Goré la précipite dans la mer. — Rires des chevaliers et des pucelles. — Après avoir embrassé les barons, Floripas guérit, avec la mandragore, les blessures d'Olivier. — Dîner des Français, servis par les pucelles. — Bain chaud après le dîner. — Nouveau serment que font les chevaliers

d'obéir à Floripas. — Elle leur révèle son amour pour Gui de Bourgogne, qui lui a ravi son cœur, quand elle est allée à Rome avec son père. C'est lui qui y abattit Lucifer de Baudas et son cheval : elle n'en épousera d'autre, et pour l'amour de lui elle croira au Dieu des chrétiens. — Joie des Français. — « Et maintenant, dit Floripas, voici cinq pucelles de grande noblesse; que chacun prenne la sienne, et moi je ferai bonne garde, car je n'ai que faire d'autre homme que de Gui de Bourgogne. » P. 65-69.

Le duc Renier de Gênes s'est jeté aux pieds de Charlemagne et demande à aller le lendemain matin à la recherche de Gui.—« C'est Roland qui ira, répond Charles. Il partira pour Aigremore et sommera l'amirant de me rendre les reliques et de m'envoyer mes forts chevaliers; s'il ne le fait, je le mènerai en laisse comme larron prouvé. » — Roland demande grâce : s'il y va, jamais il n'en reviendra. — Le duc Naimes s'unit à Roland pour implorer la pitié de l'empereur. « Vous irez avec lui, dit Charles, par ma moustache grise. » — Basin de Genevois, Thierri d'Ardenne, Ogier le Danois, Richard de Normandie, veulent tour à tour intercéder en faveur de Roland et de Naimes. Ils iront avec eux porter le message, ainsi l'ordonne l'empereur, et Gui de Bourgogne sera le septième. — Soumission et départ des barons éplorés; l'empereur les recommande à Dieu. P. 69-71.

Dans le même temps, l'amirant d'Espagne, qui est à Aigremore, a mandé près de lui quinze rois sarrasins. — Il leur dit ses griefs contre Charlemagne, qui veut être le souverain de l'Espagne et de tous ses états : au lieu de réunir une aussi grande armée, l'empereur eût mieux fait de rester chez lui à en-

tendre des fabliaux, des chansons et à messe. — Il charge les rois sarrasins d'aller porter un message à Morimonde : il faut que Charles croie en Mahomet, qu'il rende Fierabras, et qu'il reconnaisse tenir la France de l'amirant. — « Sire, vous voulez notre perte » ; dit Moradas. C'est aussi l'avis des autres rois; ils partent néanmoins. — Leur rencontre avec Naimes et ses compagnons. — Provocations et combat. — Roland tue Moradas. — Fuite des Sarrasins. Un seul échappe aux coups des chevaliers; il va conter ce désastre à l'amirant. P. 71-74.

Les barons se sont couchés sur l'herbe, et Naimes leur propose de s'en retourner. — Mais Roland veut faire une chose dont il soit bien parlé : « Prenons, dit-il, ces têtes, et allons les présenter à l'amirant. » Malgré les sages avis de Naimes, chacun a pris deux têtes, et les voilà partis. — Arrivée au pont de Mautrible. — Description de ce terrible pont, gardé par une géante et construit au-dessus d'un fleuve qui n'est pas navigable. — Bérart veut forcer le passage, mais le prudent duc Naimes se charge de parlementer; il en dira tant qu'on les laissera passer. — Entretien de Naimes et du portier. Le portier demande pour péage sept cents serfs rachetés, cent pucelles chastes, cent faucons mués, mille forts palefrois, mille bons destriers, par pied de cheval mille marcs d'or et quatre bêtes de somme chargées d'or et d'argent. Quand on ne donne ce péage, on paye de sa tête. — « Si c'est là tout ce que vous demandez, dit Naimes, vous l'aurez avant midi. Notre équipage nous suit avec cent mille hommes. Vous y verrez beaucoup de pucelles, de hauberts, de bons heaumes et de bons écus. Prenez en ce que vous voudrez. » — Ils passent. — Roland, qui rencontre un païen, se donne le plaisir

de le jeter à l'eau. « Hélas ! dit Naimes, Roland nous fera tous occire. Quels cent mille diables l'ont amené avec nous ? » P. 74-77.

Arrivée à Aigremore. — Naimes impose silence à Roland, qui veut prendre la parole le premier. Il se charge d'exposer le message à l'amirant, qu'il trouve assis sous un arbre. — Il lui conte qu'ils ont rencontré au delà de Mautrible quinze barons qui ont voulu leur enlever leurs destriers et auxquels ils ont coupé la tête. — Le païen qui a échappé à la poursuite des Français les reconnaît et avertit l'amirant. — « Laissez-les parler », répond l'amirant ; et Naimes s'acquitte de son message. — « Vous m'avez outragé, dit Balan ; allez vous asseoir auprès de ce pilier, et j'écouterai les autres. » — Richard de Normandie, Basin de Genevois, Thierri d'Ardenne, répètent les mêmes paroles. — « Quel homme est Charlemagne ? demande l'amirant à Thierri ; comment en use-t-il avec les dames ? » Thierri fait l'éloge de Charlemagne : « S'il était ici, dit-il, il t'aurait bientôt donné un coup de poing dans l'oreille. — Ami, reprend l'amirant, si tu me tenais en ta puissance comme je te tiens ici dans ma salle voûtée, que ferais-tu de moi ? — Par ma foi, dit Thierri, je te ferais pendre avant l'heure de complies. — Par ma foi, répond l'amirant, ainsi ferai-je de toi avant l'heure de complies. » Et il l'envoie s'asseoir avec les autres. — Roland, Ogier, Gui de Bourgogne, parlent à leur tour, et à leur tour vont aussi s'asseoir près de leurs compagnons. — « Que Mahomet me maudisse, dit l'amirant, si je mange tant que vous serez en vie. — S'il plaît à Dieu, riposte Gui, vous jeûnerez longtemps. » — Sortibrant de Connibres conseille à l'amirant de les faire démembrer, de partir ensuite pour Morimonde, de

s'emparer de Charlemagne et le faire pendre; après quoi l'amirant se fera couronner à Saint-Denis. P. 78-82.

Attirée par le bruit, Floripas descend de sa chambre, vient au palais et demande à son père qui sont ces chevaliers qu'elle voit.—Réponse de l'amirant.—«Sire, dit Floripas, faites-leur couper les pieds et les membres, puis faites-les brûler hors de la cité. » — L'amirant est de cet avis; il veut que sa fille aille aussitôt tirer les autres de la prison.—« Sire, se hâte de dire Floripas, si vous faites justice maintenant, vous ne mangerez pas avant midi. Confiez-moi les Français; je les ferai garder, et vous en ferez justice après dîner. » — « Fille, voilà qui est bien parler », dit l'amirant.—Ce n'est pas le sentiment de Sortibrant, qui se défie du cœur d'une femme et rappelle l'aventure du duc Milon, auquel Girard enleva sa fille Galienne. — Fureur de Floripas contre Sortibrant. — De l'aveu de l'amirant elle emmène les Français et les conduit à sa chambre. — Tendres paroles du duc Naimes. — Railleries de Roland : Naimes a le poil trop blanc pour parler d'amour. — Accolade de Roland et d'Olivier. — Les chevaliers font tous ensemble le serment d'obéir à Floripas et de l'aider au besoin. — La jeune fille veut savoir les noms des nouveaux prisonniers, et lorsqu'elle entend celui de Roland, elle se jette à ses pieds et lui rappelle son serment : elle aime en douce France un jeune bachelier; il a nom Gui de Bourgogne. — « Par mon chef, dit Roland, vous le voyez de vos yeux; il n'y a pas entre vous deux quatre pieds mesurés. — C'est lui que je veux que vous me donniez », répond Floripas. — Gui déclare d'abord qu'il ne prendra d'autre femme que celle qu'il recevra de Charlemagne; mais il cède bientôt et

aux menaces de Floripas et aux instances de Roland. — Joie de Floripas : elle lui jette les bras autour du cou pour confirmer ses fiançailles; mais, n'étant pas encore chrétienne, elle n'ose l'embrasser sur la bouche. — Après quoi, elle montre aux chevaliers les saintes reliques. P. 82-86.

Balan est à table avec ses riches barons, quand arrive Lucifer de Baudas; le païen reproche à l'amirant la confiance qu'il a mise en sa fille, et avec la permission de Balan il se dirige vers la chambre de Floripas. — De son gros pied carré il fait voler les gonds de la porte et l'abat au milieu de la chambre. — Pendant que Floripas prie Roland de la venger du brutal Sarrasin qui veut être son mari, Lucifer a pris Naimes par la moustache et lui demande qui il est. — Réponse de Naimes. « Beau sire, ôtez vos mains de ma moustache grise », dit-il en terminant. — Eh bien, faisons la paix, répond le païen », et il l'interroge sur la manière de vivre des Français. — « Par Mahomet, vieillard, s'écrie Lucifer après avoir entendu la réponse du duc, vous ne pas savez jouer en France, si vous ne savez souffler le grand charbon.— Jamais je n'ai ouï parler de ce jeu », dit Naimes.— « Je vais vous le montrer », reprend le païen; et, prenant un tison dans le foyer, il le souffle avec violence.—« A votre tour », dit-il à Naimes. — Le duc saisit le tison, s'approche du païen, et souffle si bien qu'il lui allume la barbe. — Lutte de Lucifer et du vieux duc. — Lucifer est jeté dans le feu.—Félicitations des chevaliers et plaisanterie de Floripas, qui va embrasser Naimes. P. 87-89.—Pour prévenir la vengeance de l'amirant, elle conseille aux chevaliers de s'armer et d'aller combattre leurs ennemis dans leur palais. — L'avis est adopté, et le dîner des païens est interrompu par l'attaque d

Français. — Bataille. — Poursuivi par Roland, l'amirant saute par la fenêtre. — Maîtres du palais et de la tour, les Français ferment les portes et lèvent les ponts. P. 89-91. — Du fond du fossé où il est tombé, Balan appelle ses hommes pour prendre leur avis. — « Sire, dit son conseiller Sortibrant, croyez-moi une autre fois et tenez-vous à l'aboi du vieux chien. » — L'amirant veut ordonner l'assaut, mais on le décide à attendre au lendemain.— Il se promet de punir les Français en les faisant traîner par des chevaux, et de brûler sa fille Floripas; il se réjouit de penser que les Français n'ont pas de vivres pour quatre jours. P. 91-92. — Le lendemain il réunit ses gens et leur fait jurer un siége de huit ans. — Assaut inutile de la tour carrée. — L'amirant appelle auprès de lui un maître larron, Maubrun d'Aigremolée, et lui promet une charretée d'or s'il lui apporte la ceinture merveilleuse de Floripas; tant qu'elle l'aura, la tour ne pourra être affamée.—A minuit, Maubrun traverse l'eau du fossé, vient à la tour, qu'il escalade, et y entre à la dérobée.—Il allume une chandelle au foyer, ouvre par une parole magique la porte de la chambre où dorment les chevaliers et parvient à celle de Floripas. — Il prend la ceinture, la met autour de lui, puis il contemple et admire la belle Sarrasine, aux couleurs si fraîches. — Ses désirs à cette vue. — Sa tentative. — Les pucelles accourent aux cris de la jeune fille, mais s'enfuient à la vue du larron, plus noir que sauce au poivre. — Gui de Bourgogne survient, qui coupe en deux Maubrun, et les chevaliers, accourant à leur tour, le jettent dans la mer par un privé, avec la ceinture, qui valait une pleine tour d'or fin. — Regrets des barons en apprenant la perte qu'ils ont faite. P. 92-94.

Le soleil s'est levé. Soupçonnant la mort de Maubrun, qu'il ne voit pas revenir, l'amirant fait donner l'assaut, mais sans succès. — Les Français n'ont plus dans la tour ni pain, ni vin, ni blé. Les pucelles pâtissent et Floripas se pâme. Chagrin qu'en éprouve Gui; il propose de faire une sortie pour aller chercher du pain aux tentes de l'ennemi. — « Votre Dieu est impuissant, s'écrie Floripas; si vous aviez cru aux nôtres, vous auriez eu à manger et à boire. — Pucelle, montrez-nous-les, dit Roland; s'ils peuvent nous donner à manger et nous faire venir les barons de France, nous les adorerons. » — Floripas les conduit par un souterrain à la synagogue, où ils voient les statues d'or de Tervagant, d'Apollon, de Margot, de Jupin et d'autres Dieux.—« Que d'or! s'écrie Gui de Bourgogne. Il n'y en a pas tant dans la chrétienté. S'il plaisait à Dieu que Richard tînt Jupin à Rouen, sa cité, il en bâtirait le moutier de Sainte-Trinité, et si le roi Charles avait les autres, il gorgerait d'or tous ses hommes. Avec tant d'or, que le moutier Saint-Pierre de Rome serait richement réparé! » — Floripas les exhorte à la prière; mais Gui lui répond que ses Dieux sont endormis, qu'ils ont les yeux tout enflés, et il jette Jupin à terre. Ogier en fait autant de Margot. — Voyant qu'aucun ne se relève, Floripas abjure ces Dieux et implore Jésus-Christ et la Sainte Vierge. — Après quoi elle tombe de faiblesse, et les barons, décidés à aller chercher des vivres, montent à cheval et sortent par le pont. P. 94-97. — Roland veut confier la garde de la porte à Naimes et à Thierri; mais le duc Naimes, indigné, refuse d'accepter l'office de portier: son âge n'empêche pas qu'il ait encore les nerfs durs et le cœur bien trempé.— Ce sont Thierri et Bazin qui, bien à regret, se chargent de

garder la porte. — Les païens courent aux armes. — Bataille. — Episodes divers. — En revenant, les Français s'emparent de neuf bêtes de somme chargées de viande et de claret, de pain et de vin vieux, de venaison et de paons lardés. — Nouveau combat, où Basin perd la vie. — Gui, dont le cheval est tué sous lui, est fait prisonnier. — Les Français abandonnent leur butin et repassent les ponts. Mais Olivier, bien avisé, a saisi trois paons, trois pains blutés et un baril de vin. — Combat à la porte de la ville. — Les païens sont repoussés; les chevaliers lèvent les ponts et ferment la grande porte. P. 97-101.

Floripas se pâme quatre fois en apprenant que Gui est prisonnier. — Si elle n'a son fiancé, elle rendra la tour avant le lendemain. « Hélas, dit-elle, cette amitié a eu courte durée! Dieu, tenez-moi en sens ou je deviendrai folle. — Ah! reprend-elle après une nouvelle pâmoison, j'oublie bien la soif et la faim! » Emu d'une telle douleur, Roland promet à la belle de lui rendre Gui le lendemain. — Olivier fait entendre à Floripas qu'elle n'a rien à gagner à se lamenter, et qu'après trois jours de jeûne il est temps de manger. Les chevaliers montent au palais, et, les portes fermées, se mettent à table avec les nobles pucelles. P. 102-103.

Gui de Bourgogne est amené devant l'amirant, qui l'interroge. — Colère de Balan contre Gui, qu'il sait aimé de sa fille; c'est par lui qu'il a perdu ses hommes, sa grande tour et son palais. — Un Sarrasin, nommé Safaré, frappe Gui d'un coup de poing sur le nez; il en est rudement puni par le jeune chevalier. « Prenez-moi ce glouton », s'écrie l'amirant; et les Sarrasins s'élancent sur Gui à coups de poings, à coups

de pieds; ils le tueraient si Balán ne les arrêtait. P. 103-104.

L'amirant consulte ses conseillers. — Proposition de Sortibrant : dix mille Turcs seront embusqués dans un taillis; une fourche sera dressée près des fossés; les Français, voyant pendre Gui, feront une sortie; ils seront entourés et pris. — Ce conseil est suivi : Clarion et le roi Tournefier cachent dix mille Turcs dans le taillis; trente Sarrasins conduisent Gui vers la fourche à coups de bâtons de pommier, et lui vont mettre la corde au cou. — Roland, appuyé à l'une des fenêtres du palais, voit les préparatifs du supplice. — Floripas le conjure d'aller au secours de Gui, et les barons s'apprêtent. — Recommandations de Roland : ils ne sont que dix chevaliers en face d'une armée nombreuse; qu'ils se gardent l'un l'autre et qu'on se rallie à lui.—Floripas leur apporte la couronne de Jésus-Christ; chacun la pose sur son heaume, et nos Français, assurés de la victoire, se dirigent vers le bois. — Délivré par Roland et par Ogier, Gui s'empare du cheval de Tournefier, et des armes d'un autre païen mis à mort par Roland.— Les païens reculent; mais voici venir dix mille autres Sarrasins.— Harangue de Roland à ses compagnons. — « Il n'y a plus rien à manger dans la tour, s'écrie Gui, et mieux vaut périr en combattant que d'y bâiller et d'y mourir de faim. » P. 104-109. — Tendres paroles qu'adresse Floripas à Gui, du haut de sa fenêtre. — Exploits de Roland et de Gui. — « Pensez aux vivres, pour l'amour de Dieu », leur crie Floripas. — Toujours vainqueurs, les barons saisissent et ramènent au palais quinze bêtes de somme chargées de provisions qu'envoyait l'amiral de Cordoue à l'amirant

Balan. — Ils rapportent le corps de Basin de Langres, tué auprès de la porte qu'il gardait. P. 109-111.

Consternation de l'amirant, qui reproche ce désastre à Sortibrant, son conseiller privé. — Sortibrant est d'avis que l'on fasse l'assaut de la tour au son de mille cors; mais Brulant s'y oppose : « C'est la fleur de France qui est dans la tour, dit-il, en nommant les pairs qui s'y trouvent. Les Français ne sont pas des hommes, ce sont des diables vivants, et s'il y en avait cent comme ceux-ci dans le palais, il nous faudrait fuir. » — Colère et menaces de l'amirant à ces mots. — Intervention de Sortibrant. — L'assaut est ordonné. — Engin construit par Mabon; pont dressé par-dessus de grandes claies. — Les Sarrasins sont arrivés jusqu'au maître donjon. — Défense des Français. — Les pucelles se sont armées: « Ami, dit Floripas à Gui, baisez-moi avant que nous mourions. — Volontiers, dit le comte, puisqu'il vous plaît. » Et ils s'embrassent tout armés, à la joie de Roland. P. 111-114. — Mais bientôt, du consentement de l'amirant, l'ingénieur Mabon fait suspendre l'assaut et va chercher cinquante mille Turcs. — Il fait jeter du feu grégeois sur la tour; elle s'enflamme. — Effroi des Français. — « Seigneurs, dit Floripas, n'ayez peur, nous n'avons entre nous qu'une mort à passer. » — Elle va chercher du lait de chamelle, le mélange avec du vinaigre et le fait jeter sur le feu : il s'éteint. — Colère de l'amirant contre sa fille Floripas. — Il ordonne de recommencer l'assaut. — Le son des cors se mêle aux cris et aux hurlements. — Floripas rassure les Français découragés et propose de les conduire au trésor de son père, où il y a quantité de plats d'or : « Que chacun de nous, dit-elle, en apporte son plein giron et les jette en guise

de pierres ; nous en avons assez pour nous défendre pendant quinze jours. » — Le conseil est suivi. — En voyant l'or rouler à terre, les païens abandonnent l'assaut et ramassent les plats, tout en s'entretuant. — Fureur de l'amirant, qui fait cesser l'assaut pour ne pas perdre tout son trésor. — Il menace Mahomet ; Sortibrant le justifie. — Le siége est levé, et l'amirant va souper avec ses barons. P. 114-116. — Roland, qui s'est appuyé à une fenêtre du palais, voit l'amirant s'asseoir à table et propose d'aller troubler son repas. — Sortie des chevaliers. — L'amirant les voit venir : « Beau neveu, dit-il à Espaulart de Nubie, courez vous armer ; les Français, je pense, feront refroidir notre souper. » — Combat de Roland et d'Espaulart. — Roland saisit le païen par le haut de son haubert, le couche sur le cou de son cheval, et l'emporte. — Combat des barons et des païens qui poursuivent Roland. — Rentrée des Français au palais. P. 116-118.

Floripas conseille d'envoyer demander secours à Charlemagne. — « Quelle folie ! dit Naimes ; vous voyez que tout le pays est couvert de païens, et qui serait assez hardi pour porter le message perdrait la vie. » — Floripas se rend à son avis : « Il y a ici cinq pucelles de grande seigneurie ; que chacun prenne son amie, et, tant que nous y serons, menons bonne vie. » P. 118. — Elle apprend aux barons qui est leur prisonnier, Espaulart de Nubie ; l'amirant ressentirait une grande douleur si on le tuait. — Naimes conseille de le laisser vivre en prévision d'échange. — Thierri insiste sur la nécessité d'envoyer un message à Charles. Roland s'offre à le porter ; mais Naimes s'y oppose : c'est, dit-il, la présence de Roland qui effraye les Turcs. — Berart et Gui se

disputent le périlleux honneur de se charger du message; Floripas est d'avis que chacun reste en sûreté auprès de son amie. — Touchante harangue de Richard le Normand : il est de grand âge et fera volontiers le sacrifice de sa vie. Il rappelle les deux priviléges que lui accorda Charles en lui donnant sa terre : l'un, que par le séjour d'une année tout serf d'un autre royaume y deviendrait libre; l'autre, qu'en toute occasion telle que celle-ci, il aurait le droit d'être le messager. — Naimes témoigne de la vérité de ces paroles, et Richard fait le serment d'accomplir sa mission sans retard : on fera le lendemain, dès l'aube, une sortie qui lui permettra de s'échapper. — Mais pendant la nuit l'amirant a fait garder les ponts, et la sortie est impossible, au grand déplaisir de Richard. P. 119-121.

Deux mois s'écoulent sans que Richard puisse partir. — Un jour enfin, après une chasse de l'amirant sur la rivière, les païens se mettent en fête et l'on oublie de garder le pont. — Sortie des Français. — Attaque du camp. — Départ de Richard. — Rentrée des barons au palais. — A la montée d'un tertre, le cheval de Richard, exténué, ne peut aller plus loin. — Prière de Richard. — Le soleil s'est levé; l'amirant aperçoit le messager et envoie son neveu Clarion à sa poursuite. — Description du cheval de Clarion, plus rapide qu'un lévrier. — « Vassal, dit Richard à Clarion, pourquoi me hais-tu? je ne t'ai fait aucun mal. Laisse-moi continuer ma route, et jamais en bataille je ne courrai sur toi. — Quelle folie! dit le païen. Je ne te laisserais partir pour quatorze cités. » — Combat. — Richard coupe la tête à son adversaire, dont il prend le destrier, qui peut galoper tout un jour avec la charge de deux chevalier armés sans avoir un

poil mouillé. — Adieux de Richard à son cheval. — Arrivée des Sarrasins, qui veulent s'emparer du cheval de Richard; le cheval se défend et s'échappe. P. 121-126. — Il est vu des Français, qui abaissent le pont et le font entrer dans le palais. — Douléur de nos barons, qui croient Richard mort et pleurent sa perte. — Les Sarrasins rapportent Clarion sur son écu d'or : « Barons, s'écrie l'amirant joyeux, Clarion a occis le messager? — Nennil, sire, c'est votre neveu qui est mort. » — Entendant les lamentations de l'amirant et des Sarrasins, les Français découvrent leur méprise et se réjouissent. — Pendant ce temps, Richard continue son voyage. P. 126-129.

L'amirant ordonne à son interprète de monter sur un dromadaire et d'aller trouver Agolaffre, gardien du pont de Mautrible : il lui reprochera d'avoir permis le passage aux Français, qui ont saisi sa tour et sa fille au clair visage. Il lui interdira de laisser passer aucun homme sans lui demander son nom, sous peine d'avoir les yeux crevés. — « Je le saurai bien dire, répond l'interprète, mais je n'ai pas besoin d'un dromadaire, car j'en dépasserais treize en un jour et je pourrais courir cent lieues sans me lasser. » Il part, plus rapide qu'un faucon; il atteint et dépasse Richard à la roche Guimer, et arrive à Mautrible. — Son entrevue avec Agolaffre, dont il excite la colère. — Désarmé par l'interprète, au moment où il va le frapper, Agolaffre sonne du cor, et les païens accourent. P. 129-130.

Prière de Richard à la vue des païens. — S'il se fraye passage parmi eux, il aura la tête coupée; s'il traverse l'eau, il se noiera. Cependant il veut tenir son serment, et, se recommandant à Dieu, il se di-

rige vers l'eau. — Poursuivi par les païens, il tue un neveu de l'amirant, puis revient sur les bords du Flagot, et, voyant couler l'eau si profonde et si terrible au bas d'une rive très élevée, il implore le secours de Jésus-Christ. — Miracle! le Flagot augmente et s'enfle; un cerf blanc comme neige vient montrer à Richard le chemin qu'il doit suivre, et le conduit au rivage opposé. — Les païens n'osent entrer dans l'eau, reviennent au pont et poursuivent Richard sans pouvoir l'atteindre. P. 130-133.

Charlemagne, dolent et courroucé, a réuni ses conseillers autour de lui : il a perdu ses barons, dit-il, et la douleur lui ôte ses forces et sa valeur; il leur rend sa couronne et ne veut plus régner. — Effroi des Français. — Joie de Ganelon, qui lui conseille de retourner en France, car il ne pourra conquérir Aigremore ni vaincre l'amiral Balan. « Les petits enfants que nous trouverons, dit-il, auront grandi dans vingt ans. Revenez alors en Espagne, et nous pourrons cette fois conquérir le pays et les reliques, et venger Roland et les autres barons, que vous ne reverrez jamais, n'en doutez pas. » — Douleur de Charles en entendant ces paroles : « Hélas! dit-il en pleurant, si je m'en retourne, ce sera lâcheté, et tout le monde dira : Charles est rassoté. Mieux vaut perdre la tête que de reculer. » — Insistance de Macaire, de Griffon d'Hautefeuille, de Hardré, d'Alori et de tous les traîtres de cette famille pour déterminer l'empereur au départ. — Opposition de Renier de Gênes. — Altercation violente d'Alori et de Renier. — Toute la famille de Ganelon court aux armes; le reste des Français se range autour de Renier. — Intervention de Charles; il menace de faire pendre celui qui portera le premier coup : tout rentre

dans l'ordre. — Perfides projets des parents de Ganelon contre Renier. — Charles les fait venir dans sa chambre, les réprimande et leur ordonne de faire droit à Renier. — Alori ôte son manteau, s'agenouille, et donne son gage au duc offensé. P. 133-137. — Cependant, suivant le conseil de Ganelon et des siens, Charlemagne se décide au retour et fait mettre son armée en marche. — Joie de quelques-uns, regrets du grand nombre et surtout de l'empereur. P. 137-138.

Départ. — L'armée est déjà en haut de Morimonde, lorsque Charles, regardant vers l'orient, aperçoit Richard qui arrive au galop. — Halte. — « Gentil fils de baron, s'écrie l'empereur, pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous fait de Roland et des autres barons? Sont-ils encore vivants? » — Richard lui donne des nouvelles de ses compagnons et lui apprend la situation où ils se trouvent : « Si nous battions les Sarrasins et Persans, dit-il, nous irions en conquérants jusqu'en Espagne. » — Joie de Charles. — Il s'indigne contre Ganelon et les siens, ces perfides conseillers. — « Que les barons puissent tenir jusqu'à lundi, s'écrie-t-il; à l'heure de complies l'amirant sera mort et son armée défaite! » — Richard lui rend compte des difficultés de la route et surtout des obstacles que présente le passage du pont de Mautrible. Il est impossible de le forcer, et il faudra user de ruse : il y passera à titre de marchand, suivi d'une petite troupe; chacun aura la ganote sur son haubert, et l'épée bien cachée dans la cape. Quant à Charles, il restera en arrière avec son armée, et devra accourir quand, maître du pont, Richard sonnera du cor. P. 138-141.

Le lendemain matin, l'armée se met en marche. —

Après avoir donné au duc Renier le noir destrier qu'il a conquis, Richard s'en est allé avec sa compagnie de cinq cents chevaliers. — Leur affublement. — Charles se cache dans le bois avec cent mille hommes. — Aspect du pont de Mautrible. — Richard rassure ses compagnons et leur communique son plan : c'est lui qui prendra la parole ; dès qu'ils auront franchi le pont, ils tireront leurs épées. — Portrait du terrible et hideux Agolaffre, connétable du royaume de Balan et maître du pont. — Son entretien avec Richard. — « Je suis marchand, lui dit Richard en aragonais ; je porte une grande quantité de draperie à la Mecque, où il doit y avoir une fête de Mahomet. A Aigremore, où nous devons séjourner deux jours, nous montrerons notre avoir à l'amirant, et, s'il lui plaît, nous lui donnerons du drap pour lui et pour ses barons. Quant à ces autres marchands, ils sont tous Esclavons. Enseignez-nous, beau sire, où nous devons nous acquitter. »

Agolaffre raconte les événements à la suite desquels il a reçu l'ordre de ne laisser passer écuyer ni garçon, chevalier ni sergent, s'il n'en sait le nom. Il doit examiner chacun de près ; aussi veut-il que Richard se soumette à cet examen. — Mouvement hostile de Richard, de Raoul d'Amiens, d'Hoel de Nantes et de Renier : ils franchissent la grande porte ; Agolaffre lève le pont et ils sont prisonniers. — Le païen leur donne l'ordre de se désarmer, et, prenant Hoel par le chaperon, il le jette à terre. — Combat de Raoul, de Richard et de Renier contre Agolaffre ; ils ne peuvent entamer sa tête ni son corps, car il est couvert de la peau d'un serpent. A l'aide d'une grosse barre de chêne, Renier le renverse. P. 141-146. — Au bruit retentissant de sa chute, dix mille Sarrasins accourent. — Richard abat le pont, et ses cinq cents barons le

rejoignent. — Il sonne du cor, et Charles arrive. — Combat des Français et des Sarrasins. — Exploits de Charlemagne et du traître Ganelon. — Agolaffre, qui semble l'Antechrist, donne de terribles coups de hache, quoiqu'il soit à terre. — Il est tué et jeté à l'eau. — Le pont conquis, on assiége la ville de Mautrible pendant deux jours. — Le géant Effraon enferme sa femme Amiette dans un souterrain où elle vient d'accoucher de deux fils, et accourt à la porte, armé d'un grand mail de fer. — Ses menaces et ses coups. — Il est tué par Charlemagne. — Avec l'aide de Richard de Normandie, de Renier, de Hoel de Nantes et de Raoul du Mans, l'empereur refoule les païens dans Mautrible; tous les cinq y entrent à leur suite. — Les mécréants leur coupent la retraite en refermant les portes sur eux, mais ils ne peuvent réussir à lever le pont. — Charles s'effraye; mais Richard ranime le courage de l'empereur. — Combat. P. 146-150. — Au cri de Montjoie poussé par l'empereur, Ganelon et ses parents viennent assiéger la porte. — « C'est folie, s'écrie bientôt Alori, de nous faire occire ainsi. Allons-nous-en; Charles est là dedans; nous tenons notre vengeance. Nous serons maîtres de la France, et c'est ton père qui en sera le roi », dit-il à Ganelon. — Ganelon repousse la pensée d'une telle trahison, et ses parents et lui en viennent aux mains. — Arrivée de Fierabras, qui, en apprenant où est Charles, leur adresse les plus vifs reproches; il entraîne les Français à sa suite, et parmi eux Ganelon, malgré ses blessures. — Entrée dans la ville. — Les traîtres rejoignent les combattants. — Prise de Mautrible. — Un Sarrasin s'échappe, qui va conter l'affaire à l'amirant. P. 150-152.

Amiette, couchée sous une cheminée, a entendu

les cris de la mêlée. — Son portrait. — Dès qu'elle apprend la mort de son mari et la prise de la ville, elle saute hors du lit tout échevelée, et, une faux à la main, se précipite sur l'ennemi. — « Hé Dieu! dit Charlemagne, Sainte Vierge honorée! voilà une diablesse qu'il est temps d'arrêter. Qu'on m'apporte vite une arbalète. » — Atteinte par sa flèche, la géante tombe en vomissant une épaisse fumée. — Partage du trésor de l'amirant. — En fouillant dans les maisons, les Français découvrent et apportent à Charlemagne les enfants de la géante, qui sont baptisés par l'archevêque Herment, sous les noms de Roland et d'Olivier. — Mais ils ne vécurent pas deux mois. P. 152-154.

C'était au mois de mai, à l'entrée de l'été, lorsque fleurissent les bois et verdissent les prés. — L'empereur confie la garde de Mautrible à Hoel de Nantes et à Raoul du Mans, avec qui restent sept cents chevaliers. — On leur laisse les tentes et pavillons, et l'armée, munie de pain, de vin, de chair, d'avoine et de blé, se dirige vers Aigremore.—Prière de Charles. P. 154-155.

Exaspéré par les nouvelles qu'il apprend, l'amirant injurie Mahomet et lui donne des coups de massue. — Après avoir reproché à l'amirant ce mouvement de colère, Sortibrant lui conseille d'envoyer un espion vers l'armée de Charlemagne et de lui livrer bataille; si on prend l'empereur et les ribauds qui se sont emparés de la tour, on les fera cuire dans la poix bouillie, et Fierabras aura la tête tranchée. — Balan repentant s'humilie devant Mahomet et promet de donner dix mille besants pour lui grossir les flancs. P. 155-156.

Assaut de la tour. — Les païens y ont bientôt fait cinq grands trous, et il ne reste aux barons que

l'étage supérieur. — Ils vont à la rencontre des assiégeants et les repoussent. — Floripas leur apporte les reliques. — La tour est sur le point d'être prise, lorsqu'à la vue des reliques, qui leur sont présentées par Naimes, les assiégeants sont précipités en bas : « Ce sont bien les reliques de Jésus-Christ, s'écrie Naimes ; nous n'avons plus rien à craindre des Sarrasins. » Puis, après les avoir baisées, il les rend à Floripas. P. 156-159. — Echange d'injures entre l'amirant et sa fille. — Nouvel assaut. — Roland, Olivier et Ogier jettent Mahomet, Apollon et Margot sur les païens. — L'assaut cesse. P. 159-160.

Consternation de Balan ; il reproche à Mahomet sa vieillesse et son impuissance. — « Sire, dit Sortibrant, vous avez une mauvaise habitude, celle de parler si vilainement de Mahomet En ce moment il est irrité contre vous, qui lui brisâtes le nez hier ; quand passera sa mauvaise humeur, il vous rendra les Français. » — Sur le conseil de Cruant, l'amirant a fait recommencer l'assaut. — « Seigneurs, dit Ogier aux barons, il ne faut pas que l'on chante de mauvaise chanson sur nous ; gardons-nous de couardise. La tour s'écroule en maint endroit, et bientôt les païens seront auprès de nous. Mais, par le Seigneur qui fit le ciel et la rosée, avant que mon âme se sépare de mon corps, j'en occirai une grande charretée. » — Doléances de Floripas. — Le duc Naimes aperçoit au fond d'un vallon Charlemagne et son armée. — Joie de Floripas et des Français. « Ah ! Gui de Bourgogne, comme vous m'avez oubliée ! s'écrie la jeune fille. Votre bouche ne s'est pas approchée de la mienne. Baisez-moi, gentil duc, et je serai rassasiée comme si j'avais mangé des gélines en poivrade. » — L'amirant apprend

oue Charlemagne approche : « Par Mahomet, s'écrie-t-il, nous les materons, car ils ont tort et nous avons droit »; puis il réunit cinquante mille Turcs auxquels il confie la garde du val Josué. P. 160-163.

L'armée de Charlemagne a passé la nuit en plein air; ses barons n'ont pas délacé leurs heaumes ni ôté leurs éperons. — Le lendemain matin, au chant de l'alouette, on se prépare au combat. — Entretien de l'empereur et de Fierabras : si son père refuse le baptême, Fierabras ne se plaindra pas de le voir mettre en pièces. — Avec l'assentiment de ses conseillers Richard et Renier, l'empereur charge Ganelon d'aller sommer l'amirant d'abandonner Mahomet et de rendre les barons et les reliques ; s'il le fait, il conservera sa terre en toute liberté. — Ganelon part et s'acquitte de sa mission auprès de l'amirant. — Réponse menaçante de Balan : il ordonne que l'on s'empare de Ganelon. — Le messager saisit son épée, tue un roi sarrasin et s'enfuit; on le poursuit. — Naimes et Roland le reconnaissent de loin et font des vœux pour son salut. Tout en fuyant, Ganelon tue deux Sarrasins. — Arrivés en vue de l'armée, les païens qui le poursuivent n'osent aller plus loin et reviennent sur leurs pas. — L'amirant se prépare au combat. Il est rejoint par l'armée de son frère Brulant. P. 163-168. — Récit de Ganelon. — Les Français prennent les armes et Charlemagne distribue à ses barons le commandement de neuf bataillons de dix mille hommes chacun. Il se mettra à la tête du dixième. P. 168-169.

Sur l'ordre de l'amirant, Brulant, suivi de son armée, se dirige vers Charles, qu'il a mission de prendre et de mener en Afrique. — Ses provocations et ses menaces. — Charles lance son cheval à sa ren-

contre et le tue d'un coup de lance. — Regrettant d'avoir ensanglanté l'enseigne de saint Denis, il la met en son sein. — Ses exploits. — Bataille. — Mort de Jean de Pontoise, de Hue et de Gui de Beaupré, tués par Tenebré, qui lui-même succombe bientôt sous les coups de Richard. P. 169-171.

Les Français forcent le passage du val Josué et arrivent à la plaine d'Aigremore, où se trouve l'amirant avec trente rois couronnés et cent mille païens. — Balan apprend avec douleur la mort de son frère; il veut qu'on lui montre Charlemagne; peu lui importe de mourir, dès qu'il l'aura tué. — Portrait de l'amirant. — Il fait ranger son armée en bataille, les archers en tête. — Combat. — Renier tue Sortibrant de Connibres. — Désespoir de l'amirant à cette nouvelle. — Ses exploits et ses menaces. — Il renverse Milon de son cheval et va l'enlever, lorsqu'il est entouré par Ganelon, Hardré, Alori, Griffon de Hautefeuille, Macaire de Lyon et leur orgueilleuse famille. — Mille Esclavons accourent en aide à l'amirant; mais Fierabras survient, qui tue Tempesté et plus de cinquante autres païens. P. 171-174. — Les Français faiblissent cependant. — Arrivée opportune des barons. — Floripas leur a recommandé de garder son épousé. — Bataille. — Fuite des païens à la vue de Roland. — Colère et menaces de l'amirant contre Mahomet, désormais plus vil à ses yeux qu'un chien mort et puant. — Ses exploits. — Rencontre de l'empereur et de l'amirant. — Leurs chevaux tués, ils combattent à pied. — Vains efforts de Charlemagne pour décider son adversaire à renier Mahomet. — L'amirant a pris une miséricorde et va tuer l'empereur, lorsqu'arrivent Richard, Roland, Olivier et Ogier, qui s'emparent de lui; on le lie, malgré son

énergique défense : peu s'en faut qu'il ne tue le traitre Hardré. — Fierabras conseille à son père de se soumettre; Balan maudit son fils. — Fierabras rit de cette malédiction, et cependant son cœur s'est attendri devant le malheur de son père. P. 174-177.

Entrée triomphante de Charlemagne dans Aigremore avec trente mille Français. — Corsable de Valnuble va porter la nouvelle au roi de Cappadoce, qui rassemblera plus de cent mille Turcs, et guerroyera pendant plus de sept mois contre Gui de Bourgogne. P. 177-178.

Le lendemain matin, l'empereur a mandé tous ses barons. — Préparatifs du baptême de Balan; on emplit d'eau une cuve de marbre où l'on mettait le vin quand Balan festoyait. — Fierabras amène l'amirant tout courroucé; Ogier le dépouille; Charlemagne lui demande une abjuration au prix de laquelle il conservera sa terre. — Réponse de l'amirant, qui, fidèle à Mahomet, ne veut l'abandonner pour menace ni pour mort. — Charlemagne va lui trancher la tête; Fierabras l'implore et demande un délai. — Impatience de Floripas : le supplice de son père est trop lent à son gré. — Charles exhorte de nouveau l'amirant à croire en Dieu. — Fierabras s'est jeté à genoux : « Pour Dieu, père, s'écrie-t-il, faites-le et vous serez aimé de tous ceux qui vous haïssent. — Je le veux bien », répond l'amirant. — Commencement du baptême. — Joie de l'empereur. — L'évêque demande à l'amirant s'il veut abandonner le diable et prier Dieu. — Colère de l'amirant à ces mots. — Il s'élance hors des fonts et se jette à coups de poings sur l'évêque, qu'il eût plongé

dans l'eau si Ogier ne fût intervenu. — « La mort de l'amirant peut seule venger un tel outrage, dit tristement Charlemagne à Fierabras. » — Fierabras, abîmé de douleur, demande un nouveau délai. — « Que de retards! s'écrie Floripas. Que m'importe qu'il meure, ce diable incarné, pourvu que vous me donniez Gui »! — Après de vifs reproches à sa sœur, Fierabras supplie encore son père de sauver son âme; mais l'amirant est inflexible. — « Faites votre volonté », dit alors Fierabras à Charlemagne. — Ogier tranche la tête de l'amirant et Fierabras le lui pardonne. P. 178-181.

Floripas rappelle à Roland leur convention, et, sur l'invitation de Roland, du consentement de l'empereur, Gui se déclare tout prêt à tenir son serment. — Baptême de Floripas. — On la déshabille. — Sentiments des barons et de l'empereur à la vue de la jeune fille, plus blanche que fleur en été. — Charlemagne et Thierri d'Ardenne sont ses parrains; ils lui laissent son nom. — Mariage des fiancés. L'archevêque pose sur leur tête la couronne de Charlemagne — L'empereur donne à Gui de Bourgogne le royaume de l'amirant; mais Fierabras en aura la moitié, qu'il tiendra de Gui. — Noces et fêtes pendant huit jours. P. 181-182.

Un mois après, sa conquête étant assurée, Charlemagne s'apprête partir. — I demande à Floripas les reliques qui lui ont été promises. — Floripas apporte la cassette qui les contient. L'empereur s'agenouille et présente la couronne d'épines aux barons. — Epreuve à laquelle l'archevêque soumet la couronne : l'élevant en l'air, il retire sa main et elle reste suspendue sans soutien. — Epreuve faite

sur les clous. — On tire ensuite de la cassette l'inscription de la croix. — Emotion de Charlemagne et des Français. — L'empereur fait précieusement envelopper les reliques et les fait placer dans son maître coffre; puis, recueillant tous les petits morceaux d'épine qui se sont détachés de la couronne, il les met dans son gant. — Il tend silencieusement le gant à un chevalier qui, ne l'entendant point parler, ne fait aucun mouvement pour le prendre, et le gant reste en l'air jusqu'au moment du dîner; Charlemagne, demandant l'aiguière, se souvient alors de son gant et le voit en l'air. P. 182-185. — Dîner. — Divertissements qui se prolongent jusqu'à la nuit. — Songe de Charlemagne. — Explication qu'en donne le duc Naimes : avant que commence la quatrième année, Charlemagne ira combattre les païens. Que Dieu garde l'empereur de tel qu'il a nourri! P. 185-186.

Le lendemain matin, après la messe, l'armée se met en marche. — Floripas accompagne quelque temps l'empereur; puis, après l'avoir baisé, se sépare de lui et revient en pleurant.— Gui et Fierabras conduisent Charlemagne jusqu'au pont de Mautrible. — Campement de l'armée. — Le jour suivant l'empereur se sépare de Gui et de Fierabras. — Le huitième jour, l'ost arrive à Paris, et chacun fait route vers son pays. — Grande assemblée convoquée à Saint-Denis par Charlemagne. — Partage des reliques. — Origine de la foire du lendit, où l'on ne devrait payer ni cens ni taille (1). — Trois ans après se fit l'expédition, d'Espagne où Ruland fut trahi et vendu aux païens; mais il fut bien vengé :

1. La même pensée est exprimée à la première page.

Ganelon fut écartelé, et Pinabel, tué par Thierri au tranchant de l'épée, fut pendu tout armé. — Les traitres font toujours une mauvaise fin. P. 186-188.

ERRATA

P. 16, v. 33, suppléez le guillemet tombé au tirage.

P. 23, dans l'indication du nombre des vers, lisez, au lieu de 16 : 716.

P. 24, v. 15 : *Karlemagnes,* lisez : *Karlemaines.*

P. 64, v. 34, suppléez un *j* tombé et lisez : *ja,* au lieu de *a.*

P. 66, v. 28, *Et si fu* sa maistresse, lisez : *Et s'i fu.*

P. 83, v. 7, *oravés,* lisez : *or avés.*

P. 88, v. 29, ajoutez deux points (:) à la fin du vers.

P. 95. v. 14, *lorsa,* lisez : *lors a.*

P. 97, v. 27, *en trestout* mont *aé,* lisez : *mon* aé.

P. 99, v. 32, suppléez l'*r* du mot *dosnoier,* à la fin du vers, et la virgule qui suivait ce mot.

P. 109, v. 17, *dïx,* lisez : *dix.*

P. 135, v. 28, *nevous* doutons, lisez : *ne vous.*

P. 157, v. 3, *ou,* lisez : *où.*

P. 159, v. 9, *soies,* lisez : *soiés.*

P. 163, v. 21, combatons nous *à Karlon,* lisez : *à Karle,* comme le veut la mesure.

FIERABRAS

SEIGNOUR, or faites pais, s'il vous plaist, [cescoutez]
Canchon fiere et orible, [cjamais meilleur n'orrez].
Ce n'est mie menchoigne, mais fine verités.
A Saint Denis en France fu li raules trouvés;
[cPlus de cent cinquante ans a yl esté celez].
Or en orés le [cvoir], s'entendre me volés,
Si com Karles de Franche, ki tant fu redoutés,
Reconquist la coronne dont Dix fu couronnés,
Et les saintismes claus, et le signe honneré,
Et les autres reliques dont ill i ot assés.
A Saint Denis en France fu li tresors portés;
Au perron, au lendi, fu partis et donnés.
Pour les saintes reliques dont vous après orés,
Por chou est il encore li lendis apelés.
Ja n'i doit estre treus ne nus tresors donnés;
Mais puis par convoitisse fu cis bans trespassés;
Moult par est puis li siecles empiriés et mués :
Se li peres est maus, li fix vaut pis assés,
Et du tout en tout est li siecles redoutés,

Ke il n'i a un seul, tant soit espoentés,
Ki tiegne vraiemènt ne foi ne loiautés.
N'en dirai ore plus, s'arai avant alé.
Karles ot ses barons semons et demandés
De pa[r] toute sa tere où est sa poestés;
Moult fu grans li barnages quant il fu assanlés.
Tant les a l'enpereres et conduis et menés,
K'es vaus sur Morimonde a fait tendre ses trés.
Oliviers li jentieus, ki tant fu alosés,
Icil fist l'avangarde à .v[c]. fersarmés;
Le val Raier garda tout contreval les prés.
Et paien lor salirent à l'issue des gués;
.L. mile furent, les gonfanons fremés,
Pour calanger les teres et les grans yretés.
Oliviers li gentius i fu le jour navrés.
Desconfit fuissent Franc, c'est fine verités,
Quant les secourut Karles o les viellars barbés,
Et paien s'en tournerent les frains abandonés.
Karles s'en retourna as loges et as trés;
Cele nuit fut Rollans laidis et mal menés.
L'endemain par matin, quant solaus fu levés,
Li a canté la messe li capelains [[b]fourrés].
Après fu li mengers gentement aprestés;
Mais ains qu'il prengnent l'yaue, sera griés et irés;
Car uns Sarrasins est en l'angarde montés:
Onques plus fiers paiens ne fu de mere nés.

MOULT fu grans li barnages quant li rois dut laver;
Mais ains qu'il prengnent l'yawe [[c]n'y ara que yrer],
Car uns Sarrasins [[c]vint en l'angarde monter]:
Jamais de plus fier homme n'ora nus hon parler;
Et fu roy d'Alixandre, si l'avoit à garder,
Siue estoit Babylone dusc' à la rouge mer,
Et si avoit Coloigne, Roussie à gouverner,[1]

Et des [ctors] de Palerne se fait sire clamer.
Et si voloit par force en Romme sejourner,
Et tous cheus de le vile à servage tourner.
Mais chil par dedens Romme nel vaurent créanter;
Pour tant les fist destruire et Saint Piere gaster.
Mort y a l'apostole et fait en duel finer,
Et moines et nonnains y a fait violer;
S'enporta la couronne qui moult fait à loer,
Et le signe et les claus dont on fist Diu clauer,
Et les dignes reliques que je ne sai nommer;
Si tint Jherusalem, qui tant fait à amer,
Et le digne sepucre où Diex vaut susciter.
Le non du Sarrazin vous sai ge bien nommer :
Fierabras d'Alixandre se faisoit apeler.

MOULT fu li Sarrazins fiers et mautalentis,
Moult grand effroi demaine sur le mul arabi.
A .II. lieues entour a cerkié le païs;
Pour Franchois encontrer s'estoit à bandon mis;
Quant n'en puet nul trouver, s'en fu grains et maris.
Li Sarrazins s'areste sous .II. arbres flouris,
Et voit le tref Karlon desous le pin antis,
Et l'aigle d'or qui vente quant solaus esclarchist;
De loges et de trés voit tous les prés vestis.
Quant li paiens le voit, moult s'en est eng[r]amis;
Mahomet en jura et ses saintes merchis
Jamais ne fuiera ses ara estourmis.
A hautes vois s'escrie : « Ahi! rois de Paris,
« Envoie à moi jouster, mauvais couars falis,
« De tes barons de France cels qui plus sont de pris,
« Rollant et Ollivier, et si viegne Tierris,
« Et Ogiers li Danois, qui tant par est hardis;
« Ja n'en refuserai, par Mahom, jusqu'à .VI.
« Et se nes envoiés ansi con j'ai requis,

« Ains le vespre seras à ton tref assalis.
« Ja ne m'en tornerai si seras desconfis,
« Puis te taurai la teste au branc qui est forbis,
« Rollant et Ollivier enmerrai je chaitis;
« Mar passastes chà outre, mauvais couars poris. »
A iceste parole est sur l'arbre guenchis;
Des armes ke il porte s'est moult tost desvestis.

Li Sarrazins descent desous l'arbre ramé,
Des armes que il porte s'est moult tost desarmés.
A sa vois qu'il ot clere a durement crié :
« U es tu, chevaliers, moult t'ai hui escrié ?
« Car envoie en l'angarde Olivier ton privé,
« Ou Rollant ton neveu, au courage aduré,
« Ou Ogier le Danois, lequel on m'a loé.
« Et se li uns n'i ose venir en canp mellé,
« Si en i viegnent doi fervestu et armé;
« Et se li tiers i monte, bataille ont à plenté,
« Ou li quars, ou li quins : ja n'estront refusé.
« Par icel Mahomet qui j'ai mon chief voé,
« Se .VI. en i venoient du milleur parenté,
« Ne m'en mouverai je, si arai tant caplé
« Tout en seront mi brac, mi puing ensanglenté.
« Ja n'en sera mon hoir à nul jour reprouvé
« Que jou pour Franchois fuie .I. arpent mesuré;
« Par mon cors ai .X. roys en batalle maté. »
Quant l'entent Karlemaines, si a le chief craulé.
Richart de Normendie a tantost apelé :
« Sire dus, dist li rois, ne me soit pas celé,
« Connissiés vous celui qui si haut a crié ?
« A grant merveille s'est et prisiés et vantés,
« Vers .VI. s'est aatis, je l'ai bien escouté.
— Sire, ce dist Richars, ja en orrés verté,
« C'est li plus rices hom dont onques fust parlé;

« Ains ne fu Sarrazins de la soie bonté,
« Ne prise roi ne comte .I. denier monnéé.»
Quant l'entent Karlemaines, si a le chief crollé.
Le baron Saint Denis en a forment juré
K'il ne mengera mais ne buvra de claré,
S'aura ensanble o lui .I. de ses pers jousté.

L'EMPERERES de France fu forment effréés;
Il apela Richart, ki lés lui fu joustés:
« Sire dus, dist li rois, envers moi entendés:
« Connissiés vous cel Turc ki si a haut crié?
— Sire, ce dist Richars, ja n'orés verité:
« Ch'est li rois Fierabras, qui tant est redoutés;
« C'est chil qui destruit Romme, s'a le païs gasté.
« Mort i a l'apostole, s'a pendus les abés,
« Et moines et nonnains et moustiers violés,
« S'enporta la couronne dont Dix fu couronnés,
« Et les autres reliques, dont vous estes grevés;
« Si tient Jherusalem ù Dix fu honnerés,
« Et le digne sepucre où il fu suscités.
— Chertes, dant chevalier, tant sui je plus irés;
« Jamais je n'aurai joie tant qu'il sera matés.»
Quant Franchois l'entendirent, es les vous effréés;
Onques n'i ot .I. seul ki se soit presentés.
Quant li rois l'a véu, pour peu n'est forsenés;
Rollant en apela: « Biaus niés, car i alés.
— Sire, ce dist Rollans, chertes, tort en avés,
« Car, par ichel signeur ki Dix est apelés,
« Je vauroie moult miex que fuissiés desmenbrés
« Ke jou en baillasse armes ne ne fuisse adoubés.
« Lors quant paien nous virent à l'issue des gués,
« .L. mile furent, à vers elmes jesmés;
« Grans caus i soustenimes sur les escus bouclers;
« Oliviers mes compains i fu à mort navrés.

« Se je ensi le fac, où se puet [[d]mès] fier?
« Au besoing puet on bien son ami esprouver.
« Va, baille moi mes armes, n'i voel plus demourer.
— Sire, ce dist Garins, moi l'estuet créanter;
« Moult dolens le ferai, mais [[b] ne l'ose] véer. »
Ses armes li aporte sans plus de demourer,
Et Olivier s'arma, cui k'en doie peser.

Li fiex Renier de Genne son vert hyaume lacha;
Garins ses escuiers ses cauces li caucha.
Oliviers saut en piés, son haubert endossa,
Li quens chaint Hauteclere, que il forment ama;
Le blanc ferrant d'Espaigne Garins li amena.
Quant Oliviers le voit, de sa main le seigna.
« Ferrant, dist Oliviers, bien ait qui te garda!
« Se je vif longuement, moult grant preu i ara,
« A Pasques, en avril, chevalier en sera. »
Li quens saisist ferrant, à cest mot i monta.
Par le guice de paile son escu acola,
Puis saisi .I. espel ke Garins li bailla;
Une ensaigne de paile à claus d'or i frema.
Li fiex Renier de Genne es estriers s'aficha,
Si fort que li cevaus desous lui en crola.
Moult fu biaus Oliviers, bele contenance a;
Cil Sires le garisse qui tout le mont cria,
K'au plus fier Sarrazin ancui se combatra
Qui ains fust en cest sieucle, ne jamais i ssera!

Li fix Renier de Genne est u ceval montés.
Bien li avient l'espée à son senestre lés,
Et li escus au col et ses haumes gemmés.
Il a brandi l'espiel, dont li fers est quarrés,
Le destrier esperonne par an .II. les costés,
L'escu prinst ens enarmes, fierement est mollés;

Li cuers li est ou pis et hauchiés et levés.
Lors a saignié son chief, à Diu s'est commandés,
Congié prinst à Garin, atant s'en est alés.
Li fix Renier s'eslaisse tout contreval les prés,
Juques au tref Karlon ne s'est mie arestés.
Là estoit li dus Naimes, et l'Escot Guilemers,
Beras de Mondidier, et Ogiers l'adurés,
Et des barons de Franche la flours et li barnés.
Li quens Rollans i fu, courechiés et irés;
Merveilles s'en repent, forment est abomés,
Quant par lui fu ses oncles laidis et ranponés;
Or fera la bataille volentiers et de grés.
Trop s'est targiés li quens, à tart s'est pourpensés.
Atant es vous le conte, où vient tous aïrés;
Juques au tref Karlon n'est ses cevaus tirés.
Ha Diex! con fu cel jour Oliviers esgardés,
Et des uns et des autres et prisiés et loés.

OLIVERS mist son cief dedens le maistre tré.
Là où voit Karlemaine, si l'a araisonné :
« Hé! rices empereres, merchi pour amour Dé!
« Il a plus de .II. ans, et si sont ja passé,
« Que je prins compaignie à Rollant l'aduré;
« Onques puis n'oi du vostre .I. denier monnéé :
« Or vous pri qu'il me soit ichi gueredonné.
— Volentiers, dist li rois, par mon grenon mellé.
« Ja si tost ne serois en France retourné,
« Tous sui près que je faice toute vo volenté;
« Ja ne me querrés cose par quoi vous soit néé,
« De bourc ne de castel ne de riche yreté.
— Sire, dist Oliviers, pour el l'ai devisé :
« Donnés moi la bataille au paien deffaé,
« Et trestout mi service soient cuite clamé. »

« Pour amour Diu, biaus sire, fai i un autre aler. »
Quant Franchois l'entendirent, si prisent à plorer,
Et Oliviers s'en tourne, n'i vaut plus arester.

Li fils Renier de Gennes a congié demandé,
Et Franchois li donnerent, à Diu l'ont commandé;
N'i a celui d'aus tous n'ait de pité plouré.
Karles leva se main, à Diu l'a commandé,
Et Oliviers s'en tourne, le gonfanon levé.
Tou[t] souavet le pas a le tertre monté;
Enfresi c'au paien n'i ot regne tiré.
Oés de Fierabras qu'est sous l'arbre ramé:
Quant il voit Olivier venir tout abrievé,
Ain[c] riens ne le prisa, ains l'ot en tel vilté
Qu'il ne se vaut lever, tant fu plains de fierté.
Et li fix Renier vint l'anbléure serré.
Quant il vint au paien, s'a sa regne tiré,
Devant lui s'aresta, pas ne l'a salué,
Là ù voit Fierabras, si l'a araisonné:
« Sarrazins, d'ont es tu, tant nous as apelé? »
Et respont Fierabras: « Tu le m'as demandé?
« Par Mahomet, mon diu, ja n'orras verité.
« Li plus rices hom sui dont onques fust parlé;
« Fierabras d'Alixandre, ensi m'a on nommé.
« Je sui cil qui destruit Romme, vostre chité.
« Mort i ai l'apostole, mort i sont maint abbé,
« Et monnes et nonnains et moustiers violés,
« S'enportai la couronne dont vos Diex fu penés,
« Son cief droit en la crois quant on li ot levé,
« Et les claus et le signe ke tant avés loé;
« Si tieng Jherusalem, la mirable cité,
« Et le sepucre avoec où il fu reposé.
— Par foi, dist Oliviers, tant sui je plus irés.
« Se c'est voirs que tu dis, saces en verité

« Moult pues estre dolans, se les tiens en vilté.
« Va, biaus amis, si t'arme, n'i ait plus demoré.
« Vois com Franchois m'esgardent, là val du maistre tref,
« Karlemaine et Rollans et li autres barnés.
« Sarrazins, va, si t'arme, n'i ait plus demouré,
« U je t'irai ferir de cest espiel quarré. »
Quant Fierabras l'entent, si a .I. ris jeté,
Et dist à Olivier : « Moult t'aras hui hasté :
« Ains que je m'en remue en sarai la verté,
« Qui tu es, com as non, et de quel parenté ;
« Après, se le me contes, s'irai à toi jouster. »

Li paiens d'Alixandre apela Olivier :
« Amis, comment as non, garde ne me noier ?
— Certes, ce dist li quens, à celer ne le quier,
« Tu en orras nouveles ancui ains le nuitier.
« Karlemaines te mande, l'enperére au vis fier,
« Que guerpisses Mahom et te fai bautissier,
« Et croi en Damediu, le vrai justicier ;
« Et se tu ce ne fais, je te voel calengier
« Trestoute cele tere que tu as à baillier.
« Fui t'ent fors de la tere, mar enmerras destrier,
« A ton col .I. grant pel, à loi de pautonnier,
« U tu te viens combatre pour ton cors essaer.
— Vassal, dist Fierabras, moult es outrequidiés.
« Par celui Mahomet cui je doi souploier,
« Se tu me vois lever et mes armes baillier,
« Moult aras hardi cuer se ne me resoignier.
« Mais une riens me di, se Dix te puist aidier :
« Quels hom est Karlemaines ? moult l'ai oï prisier.
« Et si me di nouveles du boin Danois Ogier,
« Et du conte Rollant, et du preu Olivier,
« Du fil Tierri d'Ardane, Berart de Mondidier ;
« Volentiers me voloie à .I. d'aus acointier.

— Paiens, ce dist li quans, pour voir te voel noncier
« C'à Karlon ne se puet nus hons apparellier.
« En son neveu Rollant a si boin chevalier
« Ki ainc ne prinst à homme nel fesist tresbucier.
« Oliviers ses compains se reset bien aidier ;
« Mais ne vaut pas Rollant, à celer ne vous quier,
« Car onques ne le vi en estour esmaier.
« Sarrazins, va, si t'arme, trop poons detrier,
« U par icel Signour qui tout a à baillier,
« Je t'irai ja ferer de cest espiel d'acier. »
Quant l'entent Fierabras, le cief prist à hocier ;
Par moult fier mautalent respondi Olivier :
« Par celui Mahomet qui je doi soupplier,
« Ja ne verras le vespre ne le soleil coucier
« Que ou sanc de tes plaies porras ton cors baignier. »

SOUR son escu s'estoit Fierabras acoutés ;
Tant fu fers et oribles et de grant cruautés
Ne prisa Olivier .II. deniers monnaés.
« Vasal, dist Fierabras, si t'aït li tiens Dés,
« Car me di ki tu es, ki est tes parentés. »
Et respount Olivier : « [Ja] n'orras verités :
« On m'apele Garin, de Pieregort sui nés,
« Fius à un vavasour c'avoit nom Ysorés.
« Çà sus m'a envoïié, priet m'en a assés,
« Karles li rois de Franche, qui tant est redoutés ;
« Pour desranier son droit sui ci à vous montés ;
« Je ferai la bataille se tu es si osés. »
Quant l'enten Fierabras, s'en a .I. ris jeté :
« Garin, car me di ore, garde ne me celer,
« Pour coi n'i est venus Rollans li adurés,
« Et li quens Olivier, qui tant est biax armés,
« Berars de Mondidier et Ogiers l'alosés ?
— Par foi, dist Oliviers, car il t'ont en viltés ;

« Mais jou dont on [n']a cure sui ci à toi montés,
« Si ferai la bataille se tu es si osés.
« Or monte isnelement, garde n'i arestés,
« Ou, par icel apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Je t'irai ja ferir très parmi le costé. »
Quant l'entent Fierabras, grains [d'en] fu et irés;
Fierabras respondi con ja oïr porrés :
« A moie foi, Garin, or sacés par verté
« C'onques, puis icel eure que je fui adoubés,
« Ne joustai à nul homme de si bas parenté,
« S'il ne fu rois ou quens ou amirans clamés;
« Et se or t'ochioie, mes pris seroit montés?
« Certes, ains en seroit laidement avillés,
« K'au fil de vavasour seroie en canp mellés;
« Mais or ferai pour toi c'ain ne fis pour hom né.
« Orendroit monterai en bauchant pumelé,
« Et s'ara à mon col mon fort escu bouclé,
« Et tu t'eslaisse bien canque pues randonner;
« Je me lairai caioir ichi tout de mon gré,
« Puis pren mon boin destrier, si l'enmaine à ton tré:
« Se je ai fait pour toi, ce ert grans amités. »
Et respont Oliviers : « De folie parlés;
« Ou vous veulliés ou non, le destrier me lairés,
« Et si perdrés la teste se vis ne vous rendés. »
Quant l'entent Fierabras, à poi n'est forsenés.

« GARIN, dist Fierabras, lai moi à toi parler:
« Hardis es de combatre, moult fais bien à amer;
« Par Mahomet, mon diu, je n'i voi que blasmer;
« Mais à nul si bas homme ne veu je pas jouster,
« Car se je t'ocioie, moult m'en devroit peser.
« Jamais n'aroie honnour, je ne t'en quier celer,
« S'au fil de vavasour ere venus capler.
« Mais j[e]te vaurai ja moult grant honneur moustrer :

« Deseur ce bauçant sor me verras ja monter,
« Et tu t'eslaisse à force quanque pues randonner ;
« Je me lairai caioir et de mon gré verser ;
« Bien en pues mon ceval et mon iscu porter.
« Puis m'envoie Rollant ou Olivier son per,
« U Ogier le Danois, qui tant fait à loer.
« Et se li uns n'i ose ne venir ni aler,
« Il i en viegne doi pour leur cors esprover,
« U li tiers ou li quars ; ja n'ierent refusé.
— Certes, dist Oliviers, de folie parlés.
« Et li vilains le dist piecha ou reprouver
« Que tés se cuide bien ensignier et garder
« Que de son droit méismes se doit bien encombrer.
« Il est lius de taisir et s'est lius de parler,
« Et de l'un et de l'autre puet on fol resanbler.
« Paiens, dist Oliviers, trop t'ai oï vanter ;
« Je ne suis mie lievres ci pour espoenter.
« Ains ke voies le vespre, le soleil esconser,
« Te quit faire la teste des espaules sevrer.
« Va, biaus amis, si t'arme, trop me fais demorer,
« Et se ce non, par Diu qui se laissa pener,
« Je te ferai cest fregne parmi le cors passer. »
Quant Fierabras l'entent, le sens cuide derver.
En sus se traist arriere pour le comte esgarder,
Et voit le sanc vermel à la tere couler,
Ki li descent des plaies parmi le haubert cler,
Car l'ahans du ceval li ot fait escrever.
A merveilles li vient, ja vaura demande[r] :
« De quel part cis sans vient ke là voi degouter ? »

Le paien voit le sanc qu'est aval avalés ;
Olivier apela com ja oïr porrés :
« Garin, car me di ore, garde ne me celer,
Se tu es ens el cors ne ferus ne navrés.

— Naïe, dist Oliviers, ja mar en mesquerrés.
— D'ont vient donques li sans qui là est degoutez? »
Et respont Oliviers : « Ja n'orés verités :
« Mes hausferrans est durs, moult en sui aïrés;
« Tant l'ai esperonné, puis que je sui montés,
« Ke je li ai le sanc vermeil trait des costés.
— Certes, dist Fierabras, Garin, vous [ci] mentés,
« Car li sans vous a ja les jenous surmontés;
« Tu es el cors navrés, je le sai de vertés.
« Mais voilà .II. barils à ma sele toursés,
« Qui tuit sunt plain de basme dont Dius fu enbasmés
« Au jour qu'il fu de crois el sepucre portés;
« Plaie qui en est ointe, c'est fine verités,
« Ne puet estre percie ne en drancle mellés :
« Maintenant est li hons garis et repassés.
« Je le conquis à Romme, ki est vostre cités.
« Or va, si pren du basme tout à ta volenté,
« Ja seras maintenant garis et respassés,
« Puis te combatras mieus encontre moi assés. »
Oliviers respondi : « De folie parlés.
— Par foi, dist Fierabras, moult es desmesurés;
« A boin droit en seroies honnis et vergondés. »

FIERABRAS d'Alixandre s'estut en son séant;
Olivier apela, si li dist en riant :
« Garin, car me di ore, ne me va pas celant,
« De quel forme est li quens c'on apele Rollant,
« Olivier ses conpains, que paien doutent tant. »
Et respont Oliviers : « Esgardés mon sanblant,
« Mon vis et ma fachon; n'a pas le cors plus grant.
« Rollans est .I. peu menres de li en son estant,
« Mais trop par a le cors hardi et combatant.
« Onques Dius ne fist homme, tant soit de haute gent
« Se Rollant s'i combat, ne faice recréant;

« Oliviers ne vaut mie encontre lui .I. gant.»
Et respont Fierabras : « Or oi folie grant.
« Par la foi que je doi Mahom et Tervagant,
« S'il estoient tel .IIII. com tu vas ci prisant,
« Ses conquerroie jou à m'espée trencant.
— Sarrazins, dist li quans, trop te vas or prisant.
« Va, biaus amis, si t'arme, ne te va arestant,
« U, par icel apostre que quierent penéant,
« Je t'irai ja ferir de cest espiel trenchant. »
Et respont Fierabras : « Trop te vas or hastant.
« Par foi, se tu me vois monter en l'auferrant,
« Ja Rollans ne si home ne te seront garant
« Que n'en preigne la teste à tout l'eme luisant.»
Et respont Oliviers : « Trop es outrecuidant;
« Ains que nous departons te ferai recréant.

« VASSAL, dist Oliviers, laise le ranponer;
« Trop avons longuement maintenu le parler.
« Va, biaus amis, si t'arme, si laisse ton gengler. »
Et respont Fierabras : « Trop me viels ore haster.
« Par foi, se tu me vois deseur mes piés ester,
« N'a si fier homme el siecle ne me doie douter.
— Certes, dist Olivier, trop t'ai oï vanter.
« Miex vaut mesure à dire que ne fait sorpa[r]ler;
« A boin droit te devroit [b de] ton cors meserrer. »
Quant l'entent Fierabras, le sens quide derver.
Il est salis en piés, plus est fiers d'un sangler;
En son estant puet on .XV. piés mesurer;
Se il vausist Jhesu croire ni aürer,
Nul milleur chevalier ne péust on trouver.

FIERABRAS d'Alixandre fu moult de grant vertu;
Il ot l'enfourcéure grant et plenier le bu.
Vestu ot .I. bliaut à listés d'or batu.
Onques nus ne vit homme chevalier si menbru;

Se il vausist créir le digne roi Jhesu,
N'éust tel chevalier dusques à Montagu.

Li paiens d'Alixandre fu moult de grant fierté;
Olivier apela, si l'a araisonné:
« Par Mahomet, Garin, j'ai de toi grant pité.
« Pour ce que si te voi de prouece avivé,
« Moult me poise que n'ies de sens amesuré;
« Se à toi me combat, encor m'ert reprouvé.
« Car t'en reva ariere à [Karlon], à son tré;
« Si m'envoie Olivier ou Rollant l'aduré,
« U Ogier le Danois, que tant ai desiré.
— Vasal, dist Oliviers, onques n'en soit pensé.
« Jamais de ceste angarde ne me venras torné,
« Si t'averai conquis à mon branc aceré.
« Va, biaus amis, si t'arme, trop aras demouré;
« Ja t'éuse feru, ne fust pour ma vilté. »
Quant l'entent Fierabras, si a .I. ris jeté,
Et dist à Olivier : « Forment me vient en gré,
« Par Mahomet, de ce ke tu m'a ranproné;
« Mais or vien chà avant, tous es asséuré,
« Et je m'adouberai, ja n'en ert trestourné.
— Certes, dist Oliviers, forment l'ai desiré. »

FIERABRAS d'Alixandre fist moult à redouter;
Là où voit Olivier, sel prent à apeler :
« Garin, or vien avant, si me venras armer,
« Savoir se te porroie de bataille tourner. »
Et respont Olivier : « Oserai m'i fier?
— Oïl, dist Fierabras, ne t'en estuet douter,
« Ja ne serai traïtes tant com puisse durer. »
Li Sarrazins n'i vaut onques plus demourer;
.I. cuir de Capadoce va en son dos jeter,
Il fu blans comme nois, boin fu pour le serrer.
Pardesus vest l'auberc qu'il ot fait d'or saffrer.

Et pardesus la coiffe frema le capeler
Du plus très dur achier que on péust trover.
Desus le capel fist un vert elme fremer;
Olivier li ala à .xxx. las fremer;
Che fu grant courtoisie, bien fait à ramenbrer.
Fierabras d'Alixandre l'en a moult mercié;
« Garin, ce dist li rois, moult fais à honnerer,
« Moult durement me poise c'à moi t'estuet jouster;
« Se tu ja le porroies à ton euer rachater,
« Volentiers te lairoie ariere retourner. »
Et respont Oliviers : « Tout ce laissiés ester;
« Va, fai miex que tu pues quant vient à l'asambler.
— Certes, dist Fierabras, moult par fais à douter. »
Puis a çainte Plourance, qui moult fait à mirer,
Et si pendi Bautisme, dont li poins ert dorés,
De l'autre part Garbain, qui bien estoit sa per.
Ains de teles espées n'oï nus hom parler;
Encontre eles ne puet armes nule durer.
Or vous puise bien dire et pour voir afier,
Qui péust le paien à loisir esgarder,
De trop bel chevalier li péust ramenbrer.
Se il vausist Diu croire et de cuer aourer,
On ne le péust pas el siecle recouvrer.

FIERABRAS d'Alixandre fu moult de grant fierté :
Il a çainte l'espée au senestre costé,
Puis a pendu Bautisme à l'archon noielé,
Et d'autre part Garbain au puing d'or esmeré.
De ceus qui les forgierent vous dirai verité,
Car il furent .III. frere tout d'un pere engerré.
Galans en fu li uns, ce dist l'auctorité;
Munificans fu l'autres, sans point de fauseté;
[bAurisas] fu li tiers, ce dit on par verté.
[bCeulx firent .IX. espées dont on a moult parlé.

Aurisas fit Baptesme au puing d'or esmeré],
Et Plorance et Garbain, dont li branc sont tempré;
.XII. ans i mist anchois que fuisent esmeré.
Et Munificans fist Durendal au pui[n]g cler,
Musaguine et Courtain, ki sont de grant bonté,
Dont Ogiers li Danois en a maint caup donné.
Et Galans fist Floberge à l'acier atempré,
Hauteclere et Joiouse, où moult ot digneté:
Cele tint Karlemaines longuement en certé.
Ensi furent li frere de lor sens esprouvé.
Fierabras en ot .III., qui fu de grant fierté.
Quand [fu] aparelliés, s'a le bauçant combré.
Moult fu li Sarrazins fierement adoubés,
Et vient au bauchant sor, par l'estrier est montés;
A l'un estrier tenir s'est li quens aclinés.
Li Sarrazins s'afice ess estriés noielés
Par très si grant vertu li fers en est quassés.
Si a bien ses .II. bra[n]s entour lui acesmés;
A son col a pendu son fort escu listé;
Quatre lionchiaus d'or i avoit painturé.
L'image d'Apolin fu desous le boucler,
Et de fer et d'acier estoit entour listés,
Et de cuir et d'orfrois ricement enarmés.
Par la guice de paile l'a li rois acolé.
Et saisi .I. espiel dont li fers est quarrés,
A .X. claus de fin or et li pignons fremés.
Biaus fu li Sarrazins quant il fu adoubés;
Moult fu grans et corsus et membrus et quarrés.
Le blanc ferrant d'Espaigne ki si est abrievés
Lait coure devant lui, et fu tous deffremés.
Li blans ferrans estoit ensi acoustumés,
Puis que li Sarrazins est el camp arestés
Et combatoit à homme, puis qu'il ert aterés,
Li ferrans de Castele i venoit abrievés;

Ja puis ne li léust que il fust relevés,
Dusqu'il fust contre tere mourdris et estranlés.
« Garin, dist Fierabras, or sui tous aprestés.
« Encor te prie jou merchi pour amour Dé;
« Lai ester la bataille, si feras que senés.
« Pour ta grant courtoisie ai de toi grant pité.
« Hé ber, c'or t'eslaisse ore tout contreval ces prés,
« Grant caup me vien donner, ne soie deportés;
« Je me lairai caioir du ceval à mon gré :
« Bien en pues mon ceval mener de si as trés. »
Et respont Olivier : « De folie parlés,
« Car je ne le feroie pour quanques vous avés.
« Se Dius me velt aidier, le roi de maïsté,
« Ancui serés Karlon rendus et delivrés. »
Et respont Fierabras : « Trop es desmesurés,
« Or te conjur et pri que me di verité,
« Par les benoites fons ù fus rengennerés,
« Par le foi que tu dois Karlon et son barné,
« Et par icele crois ù Jhesus fu penés,
« Et par icel sepucre où il fu reposés,
« Que tu ne me mentir, ains me di verité :
« Qui tu es, com as nom, qui est tes parentés. »
Et respont Olivier : « Tu m'as moult conjuré;
« Qui tel raison t'aprinst, moult fu bien pourpensés.
« J'ai à nom Olivier, si sui de Gennes nés,
« Si sui compains Rollant et uns des .XII. pers.
— Certes, dist Fierabras, je le savoie assés.
« D'aucun bien te venoit et d'aucune fierté
« Que ne pooies estre de bataille tournés.
« Bien sai de boin parage est tous tes parentés.
« Comment, sire Olivier, dont n'estes vous navrés ?
« Se ore t'ocioie, k'estroit mes pris montés ?
« Certes, ains en seroit laidement avilés,
« C'à un mort chevalier seroie en canp mellés.

« Or t'en reva ariere, li estours est finés;
« Ne jousteroie à toi pour .M. mars d'or pesés. »
Et respont Oliviers : « Par mon cief, si ferés;
« N'arés talent de dire quant vous m'escaperés;
« Ja pour mort chevalier, je cuit, ne me tenrés. »

DIST li quens Oliviers : « Sarrazins, biaus amis,
« Une riens te dirai, si en soies tous fis :
« Li hons qui Diu ne croit doit estre bien honnis.
« Mar fu la grant prouece dont tu es raenplis,
« Quant tu en Diu ne crois, qui en la crois fu mis.
« Ber, car guerpis Mahom, ton mauvais Diu falli,
« Si te fai bautissier en nos fons benéis.
« Tes compains ert Rollans, qui tant par est hardis ;
« Jamais tant com je vive de moi n'estras guerpis;
« Puis conquerrons les teres jusqu'à pors de Lutis.
— Maintenant, dist li rois, laissiés ester vos dis;
« Qui me donroit Orliens, Estanpes et Paris,
« Ne kerroie je pas en vos lois convertis.
« Assés venras com ert ains que jours soit fenis;
« Se onques t'ama Karles, anqui en ert maris.
« Forment m'en pesera quant je t'arai ochis.
« Ber, car boi de cest basme qui est en ces baris,
« Lors seras maintenant de tes plaies garis,
« Puis te combatras mix et seras plus hardis. »
Et respont Oliviers : « Ne place à Jhesu Cris
« Que par moi soit tes basmes béus ne engloutis,
« Se ne le puis conquerre au branc qui est forbis. »

FIERABRAS d'Alixandre fu moult de grant fierté:
Sour son escu s'apoie, qui fu de grant bonté.
« Oliviers, biaus amis, dist li rois desfaés,
« Porroies tu ja estre de bataille tournés?
— Naïe, dist Oliviers, ja mar en parlerés,

« Je n'en partirai ja s'ert li caples finés.
— Vassal, or me laissiés encore de ces prés. »
Et respont Oliviers : « A vostre aise en prenés. »
E vous les .II. barons partis et desevrés.
Arriere se sunt trait un arpent mesuré,
Les destriés laissent coure, si ont les frains levés;
Les escus es enarmes ont à lor pis fremés,
Des frains de lor cevaus ont les regnes noés.
De bien jouster est moult cascuns entalentés;
Jamais de .II. barons plus cruel ne verrés.
Li doi baron s'eslaissent quant se sont deffié;
De moult grant aléure ont point et randonné.
François les esgarderent, moult en sunt effraé,
Et dist li uns à l'autre : « Ja verrés .I. verser.
— Hé Dius! dist Karlemagnes, biaus rois de maïsté,
« De mon dru Olivier praigne vous ent pité,
« K'encore le revoie harlige et en santé! »
De son mantel de soie a son cief couverté,
A sa capele vint, le cief tint encliné,
Puis a du crucefis les .II. piés acolés;
Humelement de cuer a Jhesu reclamé
K'il en aïde soit Olivier, son privé.
Et li doi baron brocent, si ont esperonné;
De plain eslais s'encontrent du tout abandonné.
Mirvilleus caus se donnent, bien se sont encontré,
En miliu des escus qui d'or sont painturé;
Desous les blouques d'or sont fraint et estroé:
Nel puet garir li fers ne li fus englués
C'andoi li fer trenchant n'i soient trespassé.
Li blanc hauberc saffré les ont de mort tensé;
Enfresikes es pui[n]s sont tout esquartelé.
Par tel vertu les ont li hautferrant porté
Que il sont droit venu et moult bien encontré.
De leur escus se sont très fort entrehurté,

Si que il sont fendu et tout desbendelé,
Et regnes et ennarmes lor sont des puins volé,
Et li oel en leur teste leur sont estincelé.
Ançois éust uns hom demie liue alé
Ne l'uns ne l'autres sache quel part il sont alé.
Ha Diex! com rice jouste! mainte gent l'ont loé.
Li vasal sont guenchi quant se sont ravisé.
Fierabras trait Plourence du senestre costé,
Oliviers Hauteclere au puing d'or aoielé.
Moult tost se sont andoi as cevaus ravisé.
Oliviers point ferrant, le branc tient entesé,
Pardevant son archon a son escu boucler.
Et Fierabras li vient, ne l'a pas refusé.
Et li quens Oliviers ne s'est pas arrestés,
Va ferir Fierabras un caup desmesuré
Amont parmi son hiaume, qui est à or gemmés;
Les pieres et les flours en a jus avalés.
Quant li rois sent le caup, si a le cief tourné.
Et Oliviers s'apoie sur le branc aceré;
Par moult ruiste vertu a son caup avalé,
Deseur la destre espaule a l'auberc entamé,
Plus de .IIII^c. mailles en a au branc sevré,
Le clavain li trencha k'ot defors endosé.
Li cuirs de Capacdoce l'a gari et tensé.
Il l'a si de son caup carchié et encombré,
Que li doi pié li sunt fors des estriers volé,
Et li frains li escape qu'il ot en som noé.
Li destriés s'ajenoulle, qui li caus ot grevé,
Et cil l'esperonna qui ja fust tost versé.
Li paiens ot le cief si du cop estonné
Que vous éusiés ains demie liue alé
Qu'il séust où il fu, si l'a li caus grevé.
Donc se sunt no Franchois ensamble escrié:
« Sainte Marie dame, quel caup li a donné!

— Voire, ce dist Rollans, je l'ai bien esgardé;
« Mal parut à cel caup qu'il ait le cors navré.
« Car pléust ore à Diu, le roi de maïsté,
« Compains, que je fuisse ore sor cel escu bouclé;
« Si tenisse mes armes et mon branc aceré,
« De moi ou du paien seroit ja afiné.
— Hé glous, dist l'enperere, bien vous ai escouté;
« N'i ossastes aler pour vostre mauvaisté.
« Fils à putain, couars, à tart avés parlé;
« Encor vous sera il, se je vif, reprouvé. »
Rollans se taist tous cois, ne li a mot sonné,
Fors tant qu'il dist: « Biaus oncles, dites vo volenté. »

Li paiens d'Alixandre ot la teste estoublie.
Tel duel a et tel ire n'a près le sens cangié;
Se il n'en prent vengance, ja sera erragié.
Lors broce le ceval, si a le frain laskié,
El puing porte Plorance au puing d'or entaillié.
Olivier vait férir sor son hiaume vergié;
Les pieres et les flours en a jus envoiié.
Oliviers sent le caup, si a le sens cangié.
Fierabras d'Alixandre l'a moult contraliié;
Par moult fiere vertu a le caup envoiié;
Par devers la clavele du blanc hauberc maillié
L'ameure de l'espée li a moult enpirié,
Plus de .IIII^c^. mailles en a rout et trencié,
Que du carnel du col li fendi le moitié:
Li sans li chiet aval, durement est moullié.
Fierabras a le branc en contremont haucié,
La caïne li trence et l'esperon du pié.
Damediu le gari, la jambe n'a trenchié;
Desi que en la tere a le branc envoiié.
Du cop a si le conte estoné et cargié
Que pour .I. seul petit ne l'a jus trebucié.

A l'archon de la sele l'a si destroit plaisié
Ke i li a par mi desrout et despechié.
Le ferrant desous lui li a agenoullié,
Au relever qu'il fist .I. peu a souloissié :
« Sire pere de gloire, car me donnés congié
« K'encore aie ce branc que tant ai convoitié ! »
Lors a levé sa main, si a son chief saignié,
Et li rois li reproce, si l'a contraliié :
« Par Mahom, Oliviers, trop vous voi esmaiié ;
« Ce n'est mie mervelle, car trop avés saignié.
« Moult durement me poise quant encor t'ai plaié.
« Nekedent .I. petit m'avés ore assaié ;
« Ja ne verrés le vespre ne le soleil coukié,
« Si vous arai le chief à tout l'elme trenchié.
« Trop avés or cel vis et mué et cangié ;
« Mais se raler t'en veus, bien te soit otriié,
« Anchois que mi grant cop soient plus enforcié.
« Je t'ai de ma maniere .I. petit essaié ;
« Puis que je voi mon sanc fors de mon cors raiié,
« Dont double ma vertus, mi cop sunt enforcié.
« Karles ne t'ama gaires, qui chà t'a envoiié ;
« Miex venist qu'il t'éust en .I. biau lit couchié. »
Quant Oliviers l'entent, si a le chief drechié :
« Paiens, ce dist li quens, moult t'aras hui prisié,
« Dix m'otroit que j'en aie mon courage esclairié.
« Gar toi ! jou te deffi ; trop avons plaidoié. »
A iceste parole se sunt entrebrochié ;
Grant caus se sunt donné, ne se sunt esparnié,
Amont parmi les elmes qui sunt à or vergié,
Que les flours et les pieres ont aval tresbuchié.
Moult sunt rice li branc ; ne sunt fraint ne brisié.

OR sunt li doi baron ensamble au capléis ;
Fierement se requierent as brans d'acier forbis.

Grans caus se sunt donné sur les elmes burnis,
Que la flambe et li fus est de l'achier salis.
Des grans caus qu'il se donnent est li mons retentis.
« Sainte Marie dame, dist Karles au fier vis,
« Garisiés Olivier qu'il n'i soit mors ne prins;
« Car, par l'arme mon pere, se il estoit ochis,
« Ja en moustier de France ni en tout les païs
« Ne seroit clers ne prestres à nul jour revestis;
« Trestous feroie abatre auteus et crucefis.
— Sire, ce dist dus Naimes, laisiés ester vos dis;
« Li hons qui si parole sanble du sens mendis;
« Mais priés pour le conte le roi de paradis,
« Qu'il li soit en aïe par ses saintes merchis.
— Volentiers, dist li rois, el nom de Jhesu Cris. »
Et li doi baron sunt desous le pin antis.
Fierement se requierent, grans est li capléis.
Fierabras d'Alixandre fu preus et enforcis;
Souvent a Olivier au branc d'acier requis;
De l'hiaume li abat le cercle sur le vis.
Oliviers sent le caup, s'est arriere guenchis;
S'il ne tornast le cief, malement fust baillis.
En .II. moitiés li a l'escu pardevant mis;
Ja fust mors li cevaus, ne fust avant sallis.
Quant Fierabras le voit, si est d'ire noirchis.
« Mahom, dist Fierabras, vous estes endormis,
« Quant au premerain caup n'ai che Franchois conquis. »
Mais li quens Oliviers ne fu pas esbahis;
Quant voit venir l'espée, s'a le soie avant mis.
A l'encontrer des brans fu moult grans li estris;
Boines sunt les espées, n'i ont les brans malmis.
Oliviers fu navrés et u cors et u pis;
Tant a perdu de sanc, tous en est enpalis.
Ce n'est mie mervelle se il est afoiblis;
A grant meschief il est: or li soit Dius aidis.

MOULT fu grant la bataille et li caple sunt grant;
Fierement se combatent, car fort sunt de saulant.
Oliviers fu navrés, si se va esmaiant;
Damedieu reclama, le pere roi amant :
« Glorieus Sire peres, qui formastes Adam
« Et Evain sa moullier, dont li pules sunt grant,
« Tout lor abandonastes par le vostre commant,
« Fors le fruit d'un pumier dont ne fuissent goustant;
« Eve l'en fist mengier par le dit du serpent,
« Paradis en perdirent trestout de maintenant,
« Labourer les convint, dont moult furent dolent;
« Puis furent li dyable en après si poissant,
« Qui n'estoit saint ne sainte, tant fuissent bienfaisant,
« Ne convenist aler en ynfer le puant.
« Pités vous en prinst, Sire, quant souffert eustes tant;
« Par saint Gabriel l'angle fu fais l'anoncement
« Que en la sainte Virge prenderiés naissement.
« Trestoute créature en fu reléechant,
« Grant joie en demenerent bestes, oisiel volant.
« Li troi roi d'autres teres vous alerent querant,
« Tout lié vous aourerent quant vous vinrent devant;
« Vo destre main tendistes, à vous furent offrant,
« Lor offrandes presins, nes alas refusant,
« Et par estraignes teres furent puis repairant
« Pour le felon Herode qui les aloit cercant;
« Puis decola pour vous maint innochent enfant,
« Desquels les ames sunt en joie permanant.
« Puis alastes par tere vos amis préechant,
« Le bien leur demonstrates et alas pourcachant.
« En la crois vous pendirent li felon mescréant.
« Quant Longis vous feri de la lance trenchant,
« Il n'avoit ainc véu en trestout son vivant;
« Li sans li vinst par l'anste juques as ex coulant,
« Il en terst à ses ex, tantost en fu véant.

« Merchi vous cria, Sire, sa poitrine batant,
« Et vous li pardonnastes sans point de mautalent.
« El sepucre fus mis après nonne sonnant,
« Au tierc jour en après éus suscitement;
« En infer en alastes, si en jetas Adan
« Et tes autres amis qu'en furent desirant.
« A saintismes apostres fustes apparissant,
« Commandas que ton nom alaissent pré[e]chant;
« Puis montastes ou chiel, trestout lor ex véant.
« Si voirement, biax Sire, com jou i sui créant,
« Et c'est voirs que j'ai dit, si me soiés aidant,
« Ke je cest paien faice de bataille taisant,
« Et ke il croie en vous, ains qu'il soit recréant. »
Lor a levé sa main, de Diu se va saignant,
L'escu prinst as enarmes et a trait le sien branc;
Fierement se rafice pardesus l'auferrant.
Fierabras d'Alixandre se sist sus son courant.
Olivier apela, si li dist en riant:
« Biaus amis Oliviers, ne me va pas celant,
« Quele orison est ce que as devisé tant?
« Volentiers l'ai oïe, par mon diu Tervagant. »
Et respont Olivier : « Pléust au roi puissant
« K'ainsi i créisiés con je i sui créant!
« Autretant t'ameroie, chertes, comme Rollant. »
Et respont Fierabras : « Or oi folie grant,
« Ne te lairoie vivre jusc'à soleil coucant,
« Qui me donroit enplie d'or fin le tour Balant.
« Gar toi! jou te deffi; or te va bien couvrant. »
Et respont Oliviers : « Jhesu me soit aidant! »
Amont parmi ces elmes se vont entrepaiant,
Que li fus en .x. lius en va estincelant.
Les escus se detrencent, moult se vont enpirant.
Li boin destrier arcoient, moult en vont cancelant.
Ja de si fier estour n'ert nus mais qui vous cant.

MOULT fu fors la bataille, la place gente et bele,
Es prés sous Morimonde, ù gente est la praele.
Là sunt li doi baron qui prouece caele;
Cascuns tint le branc nu dont trence la limele.
Olivier fu navrés ou pis sor la mamele,
Et par deriere ou col, dont li sans amoncele.
Li oel li sunt troublé et sa face la bele;
Souvent reclaime Diu et la Virge pucele.
Fierabras d'Alixandre fierement l'en apele :
« Olivier, car descent lés cele fonteniele,
« Si buvras de cest basme qui ci pent à ma sele;
« Lors esteras plus sains k'en may n'est arondele,
« Puis te combatras mix, quant ta force ert nouvele.»
Et respont Oliviers : « Laisse ester ta favele;
« [[b] Je n'en buroye mie] pour l'onnour de Tudele,
« Se jou ne le conquier à la boine alemele.
— Par Mahom, dist li rois faus est qui t'en apele.
« Or te garde de moi; t'orras autre nouvele
« Dont li pis te do[l]ra, li cuers et la mamele.»

MOULT fu grant la bataille et ruiste l'envaïe.
Fierement se requierent, l'uns l'autre contralie.
Fierabras tient Plorance toute nue, sachie,
Et li quens Hauteclere, dont li aciers burnie.
Va ferir Fierabras sur l'elme qui verdie,
Les pieres et les claus tout contreval en guie,
Le clavain li trencha et la broigne treslie.
Li quens s'i apoia, ki l'ot bien enbroiie;
Li cauce li trencha, si est aval saillie,
Ens el gros de la cuisse est l'espée ploncie.
Par le mien ensient ja li éust trencie;
Mais l'espée tourna, si est defors guencie,
Plus d'un pié mesuré est en tere ficie :
Li sans en ist errant, l'erbe en est vermellie.

Quant li rois vit le sanc, de mautalent rougie,
Par encoste l'archon a tost sa main poïe,
Prinst .I. des barillés qui mix vaut de Pavie,
Lor cort boire del basme; sa santé requellie,
Adont est sa vertus doublement enforcie.
Dist li quens Oliviers : « Dame Sainte Marie ! »
Fierabras li escrie : « N'enporterés la vie.
— Certes, dist Oliviers, ne verrés ja complie,
« Si vous arai au branc la teste rooignie. »
Franchois les resgarderent de leur herbergerie.
« Hé Dieus ! dist Karlemaines, dame Sainte Marie,
« Garisiés hui mon dru qu'il n'i perde la vie. »

MOULT fu grans la bataille et li estours mortés ;
Oliviers fu plaiés et durement navrés.
Il broce le ceval par andeus les costés,
Va ferir Fierabras deus caus desmesurés,
Amont parmi son elme, qui est à or gemmés ;
Les pieres et les flours en a jus craventés.
Quant li rois sent le caup, si en fu abosmés.
Sor l'archon de la sele est li brans arestés ;
Les loiens des bareus a très parmi caupés.
Ce fu boine aventure, Dix en soit aourés.
Li baril vont à tere et li rois est passés ;
Li bauchans se desroie, k'est du caup effraés.
Ains que Fierabras soit guencis ne retornés,
S'abaissa il à tere, si les en a levés.
Le bondenel en oste, s'en a béu assés,
Et quant en ot béu, si fu tous respassés.
De grant chevalerie s'est li quens porpensés,
Se par lui pooit estre mais Fierabras navrés,
Et il à ses barils estoit ja recouvrés,
Moult tost en porroit estre au déerrain matés.
Près fu du far de Rome, ses a dedens jetés ;

Li ors ki fu dedens fu moult tost affondrés.
Or n'iert jamais li feste saint Jehan en esté
K'il ne flote sur l'yawe, c'est fine verités.
Quant le voit Fierabras, pour poi qu'il n'est dervés,
Et dist à Olivier: « Moult chier le comperrés,
« Quant tu as mes barils en cel aige jetés;
« Il valoient tout l'or de la crestienté;
« Se je puis esploitier, moult cier le conperés. »

FIERABRAS d'Alixandre fist moult à redouter;
Là où voit Olivier, sel prent à apeler:
« Vassal, or me di ore, garde ne me celer,
« Pourquoi as mes bareus jetés ens en la mer.
« Di moi pour coi l'as fait, se Diex te puist sauver.
— Si m'aït Dix, vassal, dist Oliviers li ber,
« Se je les i getai, n'en fai pas à blasmer,
« Car forment te redout, ja nel te quier celer.
« Se nous revenissiemes au branc d'acier capler,
« Et jamais te péusse ne plaier ne navrer,
« Et tu à tes bareus péusses recouvrer,
« Par foi, tost me péust à damage tourner.
— Certes, dist Fierabras, moult par fais à loer,
« Car de cevalerie ne vi onques ton per;
« Mais moult m'as fait du basme comméu et torbler.
« Ja Diex ne ta puissance ne t'en porra sauver
« K'en cest jours ne te faice le chief du bus sevrer.
— Certes, dist Oliviers, or te puis mains douter;
« Miex te venist taisir que folement parler. »
Quant l'entent Fierabras, du sens cuide derver;
Il broce le ceval par andeus les costés.
Li quens le voit venir, nel deigna esquiver,
Pour quant sel douta il, mais nel vaut pas mostrer
Sor ne se lieve en haut pour son cors à sauver.
Le haut nom de Jhesu commence à reclamer;

Or le puist nostre sires par sa pité tenser.

Li quens voit Fierabras venir tout aïré;
Pour son cief garandir a son escu levé.
Et Fierabras le fiert .I. caup desmesuré;
Canques a conséu a tout esquartelé,
Et le hyaume méisme li a tout descerclé :
Damedieu le gari quant il ne l'a navré.
Fierabras s'i apoie par moult ruiste fierté,
Par devers les oreilles a le ceval caupé;
Ferrans est kéus mors et li quens est versés.
Isnelement saut sus, n'i a gaires esté;
Il tint traite l'espée au puing d'or noïlé.
Ce qu'il tint de l'escu a devant soi torné;
Vers le roi d'Alixandre a .IIII. pas alé.
Or oés quel miracle Dix i a demonstré :
Onques li blans chevaus dont je vous ai conté,
Ki maint homme avoit mordri et estranlé,
Vers le comte Olivier n'a guenci ne tourné,
Ains s'estut trestous cois desous l'abre ramé.
Et Franchois les esgardent, qui sunt au maistre tré;
Pour le conte Olivier sunt moult espoenté.
Par le mien ensient ja fuissent tuit monté,
Se ne fust Karlemaines qui lor a devéé,
Pour ce que il voloit tenir sa loiauté :
Mix vausist estre mors que il fust reprouvé.
Karles s'agenoulla, s'a Jhesu reclamé :
« Glorieus sire peres, biaus rois de maïsté,
« Garisiés Olivier par la vostre bonté ! »
Et li quens fu à tere, qui le cuer ot iré
Pour l'amour de ferrant qu'il véoit mort jeté.
Vers le Sarrazin vient, si l'a araisonné :
« Ahi ! rois d'Alixandre, moult as fait grant fierté,
« Quant mon ceval as mort et moi as deporté.

« Tu t'avoies hui main et prisié et loé
« Que se .VI. chevaliers te venoient armé,
« Que tu les conquerroies à ton branc aceré :
« Rois ki ceval ocist n'a droit en ireté.
— Certes, dist Fierabras, tu as dit verité;
« Mais, par Mahom mon diu, nel fis pas de mon gré.
« Je sai bien par fiance que jou ai meserré;
« Se j'ai mort ton ceval, or t'ert gueredonné :
« Vien, pren cest bauçant sor; je descendrai el pré,
« Puis monte par l'estrier belement et souef,
« U prendés par les regnes le ferrant pumelé;
« U siecle n'a ceval de la soie bonté.
« A mervelles me vient quant il ne t'a tué,
« Car plus en a de cent mordris et estranlés;
« Ainques n'abati homme ne l'éust devouré;
« Pour ce l'ai jou souvent en maint estour mené. »
Et respont Oliviers : « Car Jhesu m'a sauvé;
« Ki en lui a fiance moult a bon avoué.
« Ja n'aurai le ceval se ne l'ai conquesté.
— Certes, dist Fierabras, tu es de grant fierté;
« Quant mon ceval refuses, ce est grant foleté.
« Or ferai je pour toi ne fis pour homme né,
« Pour itant que te voi de tel nobilité. »
Il a mis piet à tere du ceval abrievé,
Lés Olivier descent de l'autre part ou pré;
Et fu graindes de lui .I. grant piet mesuré.
Estes le[s] vous au caple, pié à pié, ens ou pré;
O les brans acerins se sont bien avisé.
Chou est moult grant merveille que tant l'ont enduré;
Tant fort sont travillié et issi escaufé,
Que pour .I. seul petit [cilz ne se sont pasmé].

MOULT fu fors la bataille, ja plus fiere n'orrés.
Onques nus hom ne vit .II. canpions [irés],

Qui si menu jetassent o les bastons quarrés
Com cil font des espées sor les heaumes jesmés.
Fierabras d'Alixandre s'est en haut escriés:
« Olivier, Olivier, certes n'i du[r]erés.
— Par foi, ce dist li quens, anqui le conperrés. »
Franchois les resgardoient des loges et des trés.
« Hé Diex, dist l'emperere, qui en crois fus penés,
« Tant a hui cis estours et cis caples durés! »
Li dus Renier de [ᶜGennes] li est au pié alés;
Merchi li a crié, dolens et abomés :
« Hé! rices emperere, dist Renier l'alosés,
« De mon fil Olivier car te praigne pités!
« A mervelle me vient comment a tant duré;
« Ne gart ore le terme que il soit mors jetés;
« Apeles ent Jhesus, le roi de maïsté.
— Damedius, ce dist Karles, se vous ice souffrés
« Oliviers soit vencus ne mes drois avillés,
« Certes toute ert destruite sainte crestientés;
« Je ne lairai en France ne moustier ni autés. »
Puis dist une priere que vous dire m'orrés :
« Glorieus Sire peres, qui en crois fu penés,
« Et en la sainte Virge et concéus et nés;
« En Bethléem, biaus Sire, nasquis en povretés,
« Et en povre drapiaus mis et envolepés;
« Sire, la sainte estoile i rendi grans clartés,
« Et li pastour des cans en ont leur cors sonnés.
« De la vostre naissence fu li mons luminés;
« Moult en pesa Erode et as Juïs dervés;
« Tous les petis enfans en fist il decoler.
« Puis alastes par tere .XXXII. ans passés.
« Vous fesistes Adam, vrais Diex esperités,
« Puis fesistes Evain, dont li mons est peuplés.
« En paradis, biaus Sire, leur prestastes ostel;
« Tout li biens de laiens leur fu abandonnés,

« Fors seulement .I. fruis qui lor fu devéés;
« Mais Adans en menga par pecié de maufés;
« Par ce caïsmes tuit en grant caitivetés.
« Dix, tu garis Marcus, ki tous estoit lieprés,
« Mesiaus fu de viaire et de bouce et de nés.
« Li premiers hons en tere ki en fu encombrés,
« Ice fu li premiers, dire l'oï letrés,
« Ki te mist à l'estake quant tu i fus menés,
« Et tu le maudesis, méismes Damedés,
« Ke jamais pour s'amour ne fust nus hon savés;
« Ne sera il pour voir, ja Dix n'en ert fausés.
« Judas i fist que fel et que lerres prouvés.
« Par .I. mardi au soir, Dix, fustes pourparlés,
« Et par .I. venredi fustes en crois levés.
« Là fustes, biaus dous Sire, et plaiés et navrés;
« D'englentiers et d'espines, Dix, fustes couronnés,
« Si ke aval la face vous courut li sans clers.
« Li cors sainte Marie fu illuec esplourés;
« Tant fu cele angoisseuse en qui flans fus portés,
« Ke ne le pooit dire nus hon tant soit letrés.
« Vous le reconfortastes par moult grant amistés,
« Saint Jehan le baillastes, qui estoit vos privés,
« Ke il le vous gardast du quartier jour passé,
« Ke lor seriés vous de mort resussités.
« Et Longis vous feri de la lance es costés:
« Il n'avoit ainc véu de l'eure qu'il fu nés;
« Li sans fu par la lance duques as puins coulés;
« Il en terst à ses ex, tantost fu alumés.
« Sire, me[r]chi cria; tu séus son pensé.
« Si parfont fu vos cors, sire Dix, entamés,
« Que jusqu'en Gorgatas fu vostre sans coulés.
« *Deus meus* desis; adont fus deniés.
« Nicodemus i vint, qui tant estoit senés.
« Sains Josech vous rechut quant fustes descloés;

« De Pilate l'en ert ja li dons créantés.
« Devant heure de vespres fustes de crois ostés,
« Et ou large sepucre et cociés et possés.
« Des .IIII. Maries virges fustes vous visetés,
« Et pour vos plaies oindre fu l'onguement portés.
« Tu n'i estoies pas, ja en eres alés;
« Iluec estoit li angles vermaus et enflanmés,
« Ki lors dist que de mort estiés resussités;
« Dolentes s'en alerent quant n'i fustes touvés.
« Sire Dix, en infer fu vos cemins tornés,
« Si en getastes fors vos drus et vos privés.
« De paradis baillastes à saint Piere les clés.
« Voiant tous vos amis, fustes ou ciel montés;
« Bautesme commandastes, c'est nos crestientés.
« Ensi com chou est voirs, Diex, que dire m'oés,
« Garissiés Olivier qu'il ne soit affolés,
« Et ke mes drois i soit desrainiés et prouvés.»
Karles leva sa main, si s'est saigniés de Dé.
Atant es vous .I. angle qui jeta grant clarté,
Que Diex i envoia, li rois de maïsté.
Très devant Karlemaine s'est l'angles arestés :
« Empereres, dist il, pourcoi desconfortés?
« La bataille ert vaincue et li cans ert finés;
« Oliviers le vaincra, mais moult ert ains irés. »
Quant l'angles ot ce dit, atant s'en est alés.
Karles oï le vois, atant s'en est tornés,
Vers le ciel esgarda, .III. fois est enclinés,
Damediu aoura, atant s'en est levés.
Et li quens se combat, qui moult estoit lassés;
Si ert li Sarrazins, ja mar en douterés:
N'i a celui de tous ne soit tous tressués.
Fierabras d'Alixandre fu moult desmesurés :
« Olivier, escria, certes n'i du[r]erés.
— Par Dieu, ce dist li quens, ja vespres ne venrés,

« Ancui perdrés la teste se en Dieu ne créés. »

MOULT fu fors li estours et la bataille fiere.
Li baron se requierent par moult ruiste maniere,
As brans d'acier s'estonnent et devant et deriere;
Nes puet garir escus ne heame de Baiviere;
Les haubers se detrencent [b dont la maille] est doubliere.
Fierabras trait Plorance, qui fu faite en aguiere,
Qu'ele ne doute acier, fer, ne fust, ne perriere;
Vait ferir Olivier devant, à l'encontriere,
Le nasal li trencha de l'iaume de Baiviere.
Damedix le gari et li vrais cors saint Piere;
Car se li brans d'achier ne fust tornés ariere,
Ja éust Olivier faite tele signiere
Dont ne fust mais gari de le semaine entiere.
Li Sarrazins s'escrie : « N'i du[r]erés, boisieres.
— Par foi, dist Oliviers, vous i mentés, trecieres!
« Se vous ne m'escapés à guise de levriere,
« Hui ferai de vo cors une nouvele biere:
« Ains que vous m'estordés, se m'espée est entiere,
« Ne vaura vos barnages une vielle cambriere. »

LI paiens d'Alixandre ot qu'il fu ranponés;
S'il ne se puet vengier, ja sera forsenés.
Il tint traite Plorance, dont li poins fu letrés,
Vait ferir Olivier, de grant ire alumés.
Le quens le voit venir, de ferir s'est hastés;
Amont parmi son hiaume li a .II. caus donnés,
Les pieres en abat, s'a les bendiaus caupés.
Au dur capel d'acier s'est li brans arestés,
Ains nel puet enpirier, tant par fu durs temprés.
Quant Oliviers le sent, d'ire est tous enflambés;
Il a retrait son branc, si se rest acesmés.
Et Fierabras li vient de ferir entesés.

Estes les vous au caple anbe .II. si mellés
Ne departiront mais si ert li uns matés.
Fierement se requierent as boins brans acerés ;
Les escus se detrencent et les heaumes gemmés.
De l'angoisse k'il soeffrent est cascuns si grevés
Que li clers sans lor ist des bouces et des nés.
Et Oliviers fu si travilliés et penés
Si com il dut ferir et il dut enteser,
Assés plus d'une toisse li est li brans volés.
Quant le voit Oliviers, moult en est effraés ;
Il est salis après com vassaus adurés,
Son escu sor son cief, qui tous est decaupés,
Et un pan li caupa du blanc hauberc safré :
Près le prinst de la car, pour poi ne fu navrés.
Li quens s'est redreciés, courechiés et irés,
S'espée vit à tere, d'ire en est tressués ;
Ne s'i osse abaissier, tant a le roi douté.
Franchois sunt estormi as loges et as trés ;
Plus de .XIIII^m^. en véissiés d'armés.
Ja fust li Sarrazins trebuciés et versés ;
Mais Karles en jura mar en ert nus montés,
Et dist : « Bien en souviegne le roi de maïstés. »
Fierabras ot la noise, ris s'en est et gabés,
Ains ne s'en esmaia, tant fu desmesurés.
« Par Mahomet, dist il, or oi mes volentés. »
Olivier apela, sel ranpona assés :
« Par Mahom, Olivier, couars estes prouvés :
« Véés vo branc à tere ; pour coi ne le prenés ?
« Assés estes vencus puisque vous couardés.
« Ne vous i baisseriés pour l'or de .X. cités,
« Si fort vous ai coitié à mon branc aceré.
« Vasal, et car renoies les fons où fus levés,
« Si t'en vien avoec moi en mes anples regnés,
« Et jou te partirai toutes mes iretés.

« Ma sereur te donrai, bien seras mariés,
« Floripas la courtoise, ki tant par a biautés.
« Puis conquerrommes France ains que l'ans soit passés;
« En l'un des .II. roiames esteras coronés.»
Et respont Oliviers : « De folie parlés.
« Ja Diu ne guerpirai ne ses sains honnerés,
« Ne la saintime Virge ù Diex fu aombrés;
« Ja ne kerra[i] Mahom ne vos dieux meserrés.
« Autresi les puet on ruer par ces fossés
« Comme on feroit .I. kien, se il estoit tués.
— Par Mahom, dist li rois, trop es desmesurés.
« Onques par estour d'oume ne fui je si grevés;
« Mais or va, pren t'espée, congié t'en soit donnés.»
Et respont Oliviers : « Vous me dites bontés;
« Mais je ne le feroie pur mil mars d'or pesés;
« Car se riens me faisoies qui venist d'amistés,
« Se je puis t'ocioie, ce seroit grans viutés.
« Or soit trestout en Diu ma mors et ma santés,
« Car je le rarai tost, ou cier le comperrés.
— Par Mahom, dist li rois, trop es desmesurés.
« Or ne voel plus que vives, ja ert ta mors finés.»
Il a levé Plorance dont li poins ert letrés;
Vers le conte Olivier s'en va abandonnés.

OLIVIERS voit venir Fierabras aïré,
De ruiste cop donner baut et entalenté.
Il n'a mie d'espée, fors son escu bouclé;
Ce ne fu pas mervelle se i l'a redouté.
Li quens voit le bauchant devant lui aresté,
U li doi branc pendoient à l'archon noielé;
Li quens saut cele part, si en a .I. conbré:
C'est li mieudres des .II., bien y a asené;
Ele avoit nom Bauptime, plaine paume ot de lé.
Li quens le trait du fuerre; moult jeta grant clarté.

Vers le Sarrazin vient, à plain cop entesé ;
Ce qu'il tint de l'escu a devant lui torné.
Le Sarrazin apele, .I. peu l'a ranproné :
« Par Diu, rois d'Alixandre, or avés meserré.
« Une tele espée ai oredroit conquesté,
« Dont je te ferai hui, se Dieu plaist, tout iré ;
« Or vous gardés de moi, je vous ai desfié. »
Quant Fierabras le voit, si a le sanc mué :
« Ahi ! dist il, Bautisme, tant jour vous ai gardé !
« Onques si boine espée ne pendi à costé. »
Olivier apela, si l'a araisonné :
« Olivier, sueffre tant que j'aie à toi parlé. »
Et respont Oliviers : « Or di ta volenté.
— Certes, dist Fierabras, pour chou t'ai apelé :
« Or pues avoir t'espée pour mon branc aceré ;
« Après, sire, faisons chou c'avons en pensé.
— Par mon chief, dist li quens, ce n'ert ja par mon gré ;
« Je n'aurai ja vers toi nul markié affié,
« Ançois arai cest branc .I. petit esprouvé. »
Lors s'en vienent plus fier que lion abrievé ;
Mais li quens Olivier s'a premerains hasté.
Nel puet toucier en l'iaume, s'a l'escu encontré.
Par deseure la blouke l'a très par mi caupé ;
La moitié en vola une toise ens ou pré.
Le hauberc aconsuit, .I. pan en a osté ;
La cauce li trencha et l'esperon doré :
Plain pié feri Bautisme en la tere et ou pré.
Dist li quens Oliviers : « Cis brans trence souef ;
« Dix ait l'ame du fevre qui cest branc a trempré. »
Fierabras ot les bras si dou caup estonné,
Ains qu'il ait Olivier de ferir entesé,
A li quens si son caup esploitié et hasté
Qu'il s'abaissa à tere, s'a son branc relevé.
Quant Oliviers le tint, s'en a Diu aouré ;

Fierabras apela par grant nobilité :
« Par Diu, rois d'Alixandre, or te ferai bonté,
« Que ton branc te rendrai que tu as tant amé. »
Et respont Fierabras : « Ce sanleroit viuté ;
« Ains ne vausis riens prendre que t'aie presenté,
« Si ne ferai je de toi, ains t'arai desmenbré ;
« La teste en porterai mon pere l'amiré. »
Et respont Oliviers : « Ains vous ara cousté. »
Donc se sunt li baron de ferir apresté.
Fierement se requierent et par grant cruauté ;
Les escus se detrencent, qui sunt d'or painturé :
Plus d'une grant liuée ont feru et caplé.
.I. petit se retraient, alaine ont recouvré.
Li fix Renier de[b Gennes] a le roi regardé
Par deseure le penne du fort escu bouclé ;
Moult ot le regart fier desous l'iaume gemmé.
« Ha Dix, dist Oliviers, biaus rois de maïsté,
« Com est cis paiens preus et plains de grant fierté !
« Onques mais ne vi homme de la soie bonté.
« Sire pere Jhesu, s'il est ta volenté,
« C'or le tenist or Karles à son demaine tré,
« Et si que il l'éust bautissié et levé !
« Jou et Rollans et il seriemes mais privé,
« Par droite conpaignie et plevi et juré.
« Sainte Marie dame, priiés ent Damedé
« Que li paiens créist sainte crestienté.
« Bien aroie esploitié et assés conquesté. »
Fierabras l'apela, si l'a araisonné :
« Or me di, Oliviers, ne me soit pas celé,
« Te combateras tu mais, k'en as tu en pensé ?
— Oïl, dist Oliviers, se Diex l'a destiné ;
« Or vous gardés de moi, j'ai mon liu remué. »
Lors revienent ensanle, de grant ire alumé.
Fierabras d'Alixandre a premerains jousté,

Et il li a l'escu encontre abandonné.
Et Fierabras i fiert un caup desmesuré,
Par deseure la boucle l'a par mi tronchonné,
Si près li a l'escu de la boucle caupé.
« Par foi, dist Fierabras, or t'ai abriconné ;
« Duques à peu de terme arai le ju jué.»
Oliviers ne dist mot, aillours a son pensé.
Il tint traite l'espée au puing d'or noelé;
Par moult ruiste vertu a au paien rué.
Et il li a l'escu à l'encontre jeté;
Et Oliviers li a par mi esquartelé.
Au parferir du caup se sont entrecontré,
Ke li oel en la teste lor sont estincelé.

MOULT fu fors la bataille, bien se sunt combatu;
Li .I. requiert bien l'autre par moult ruiste vertu.
Fierabras d'Alixandre fu moult de grant vertu.
Par son cors a en canp maint preudomme vaincu;
Ains ne se prinst à homme ne le féist tout mu :
Jusc'à petit de terme le fera irascu.
Li fix Renier n'ot pas le quart de son escu;
Le Sarrazin requiert et souvent et menu.
Amont parmi ces haumes se sunt entreferu,
Du fer et de l'acier font voler le cler fu,
Les pieres en abatent, li cercle sont ronpu.
Si fort coite l'uns l'autre à poi ne sunt chéu.
Li Sarrazins s'escrie : « Trop avés hui vescu ;
« Jamais n'aurés garant de vostre roi Jhesu. »
A iceste parole se sunt seure couru.
Fierabras d'Alixandre a Olivier feru
Amont parmi son haume où li cercles d'or fu;
Tout abat et trencha quant k'en a conséu.
Rés à rés de la car est li brans descendu,
Si k'il ot le costé de cele part tout nu;

Se Diex ne le gardast, ja l'éust pourfendu.
Li Sarrazins s'escrie : « De çà vous ai sentu ;
« Jamais ne revenrés Karlon le viel kanu. »
Quant l'entent Oliviers, [ᶜsi lui a respondu] :
« Par foi, rois d'Alixandre, encor ne m'as connu :
« Ains ke nous departons, te ferai je tout mu ;
« A Karlon te rendrai recréant et vaincu. »

MOULT fu fors la bataille, longuement ont caplé ;
N'i ait celui d'angoisse n'ait le cors tressué.
Fierabras d'Alixandre a le conte escrié :
« Par Mahom, Oliviers, trop avés hui duré ;
« De vous prendrai la teste à mon branc aceré.
— Certes, dist Oliviers, se Dieu venist en gré,
« Pieça euissiens nous, mon voel, cest canp finé ;
« Diex en otroit briement ce que j'ai en pensé ! »
Or en soit Diex au droit par la soie bonté !
Fierabras d'Alixandre trait le branc aceré ;
Vait ferir Olivier un cop desmesuré,
Amont parmi son haume, ki à or est gemmé ;
Les pieres et les flours en a jus avalé,
Un quartier de la coiffe li a parmi copé,
Et des chaveus du cief grant partie rasé.
Damediex le gari, en car ne l'a navré.
Et li quens refiert lui par grant nobilité ;
Il asma pardesus dou vert elme gemmé.
Fierabras voit le caup que li quens a esmé ;
Ce qu'il tint de l'escu a contremont levé.
Si haut a Fierabras amont son brac geté
Ke tout a descouvert le flanc et le costé.
Oliviers l'aperchoit, si l'a bien droit visé,
A retraite le fiert du branc d'acier tempré ;
Pardesous la mamele li a grant cop donné,
Le blanc hauberc trellis a rout et dessaffré.

Li quens s'i apoia, qui ot le cuer iré;
Toute i a sa vertu et son branc abouté;
Enfresi à l'eskine l'a trencié et copé,
Pour poi que li boiel n'en sont tout fors volé,
Mais ains n'i ot boiel malmis ne entamé;
Li sans à grant randon li ist hors del costé.
Oiés de Fierabras con fu de grant fierté :
Contremont vers le ciel a li rois resgardé;
De Damediu li menbre, le roi de maïsté,
Et dou saint Esperit tous fu enluminés.
Olivier apela, merci li a crié :
« Gentix hom, ne m'ochi, mais vif me pren, pour Dé,
« Si me rent à Karlon, le fort roi couronné;
« Et je te créant bien, desor ma loiauté,
« Je rendrai la couronne et le signe honneré,
« Et les dignes relikes, dont j'ai mon cuer iré.
« Pour coi les pris je onques, caitis, maléurés?
« Honte m'ont consenti, bien sai de verité.
« Oliviers, gentiex hom, aiés de moi pité;
« Se je muir Sarrazins, il vous ert reprouvé.
« Bers, se tu ne me tiens, ja me verras versé. »
Quant l'entent Oliviers, s'a de pité plouré;
Desor l'erbe le couque belement et soué.

La bataille est vaincue et li cans est finés.
Oliviers prist le roi, qui moult estoit navrés,
Devant lui le coucha belement en[s] el pré;
Du pan de son bliaut li a les flans bendés.
« Sire, dist Fierabras, pour Dieu, car m'enportés;
« Volentiers vauroie estre bauptissiés et levés :
« Se je muir Sarrazins, il vous ert reprouvé.
— Certes, dist Oliviers, je sui forment navrés;
« Ja par moi n'i seriés cargiés ne remués. »
Li Sarrazins s'efforce, près de lui est tornés,

Lors sunt assis ensamble li baron lés à lés.
Fierabras d'Alixandre vers le conte est tournés;
Doucement l'apela par grans humelités :
« Gentis quens Oliviers, pour Dieu, car m'enportés;
« Moult sui près de la fin, li cuers m'est ja mués.
« Ves ici .II. destriers courans et abrievés;
« Va, pren ce bauçant sor qui là est arennés,
« Si monte par l'estrier, qui d'or est painturés;
« Puis vien pardevant moi sous ces arbes ramés :
« Porter m'en poras bien as loges et as trés.
« Et s'enporte Plourance, trop me poise à mon lés;
« Lors aras .IIII. espées, onques hom ne vit tés.
« Si te sivra en destre cis blancés afilés.
« Mais se tu m'as cargié, garde ne demourés :
« Vois tu là cel breullet à ces ormes planés?
« Là laissai hui matin .L. mile armés;
« Mais je lor deffendi nus ne fust si osés
« Que il ne [se] méussent pour home qui soit nés,
« Juques tant que je fuisse de bataille tornés. »
Quant l'entent Oliviers, si en fu effraés.
« Sire, dist il au roi, bien en sui avisés,
« Et je ferai ensi, puisque vous le volés. »
Il vient au bauçant sor, par l'estrier est montés.
A Fierabras arriere est li quens retornés,
Puis s'est moult belement devant lui ariestés.
Et Fierabras se drece, qui moult estoit navrés;
Sour l'arçon de le sele est en travers tornés.
Mais pour noient se paine, ja n'en sera portés;
Ains k'il voie Karlon, ert dolens et irés.
Du bruillet est issus Brulans de Monmirés,
Sortibrans de Conibres et li rois Mautriblés,
Moridas, Acenas, Amulgis et Gondés,
Et Modras et Cenars et li rois Malquarés,
Et bien .L^m^. de Sarrazins armés.

Oliviers les perchoit, de poindre s'est hastés ;
Mais de Fierabras est cargiés et encombrés.
Franchois voient paiens, e les vous escriés;
Es trés et as herberges ont olifans sonnés.
Et Rollans, li niés Karle, s'est mout tost adoubés,
Berars de Mondidier et l'Escos Guillemers,
Et Namles de Baiviere et Ogiers l'adurés,
Ricars de Normendie et quans Guis l'alossés,
Et Jofrois l'Angevins et Aubris li senés,
Li dus Tieris d'Ardane et Jofrois li menbrés.
Et li pere Olivier ne s'est pas oubliés,
Et Karles l'empereres s'est moult tost conréés.
Lors s'en issent Franchois des loges et des trés,
Qui ains ains, ki mius mius ; n'i est nus demorés.
Oliviers se resgarde aval parmi les prés,
Voit venir Sarrazins les frains abandonnés.
Devant trestous les autres, Brulans de Monmirés
Sist sor .I. dromadaire ki ains ne fu lassés,
Qui plus tost porprent terre que lievres descouplés.
Les caillaus fiert au pié, li fus en est volés;
Très bien resanble foudre, orage et tempesté.
Fiers fu li Sarrazins ki sour lui fu armés ;
En sa main .I. fausart, dont li fers fu quarrés,
Du sanc du boterel estoit envenimés.
Quant Oliviers le voit, li sans li est mués,
Et dist à Fierabras : « Frere, car descendés;
« Ne vous os plus conduire, tant sui je plus irés.
« Ja serai de bataille durement apressés,
« Car de Sarrazins voi tous ces tertres rasés;
« Sacez, se li m'ataignent, mors sui et afolés. »
Quant l'entent Fierabras, moult en fu asbosmés,
Et dist à Olivier : « Sire, si me lairés?
« C'est grand recréandise, puisque conquis m'avés.
« Las! se je muir paiens, chaitis, que devenrés?

« Sainte Marie dame, et car me secourés! »

DIST li rois Fierabras : « Sire quens Olivier,
« Pour l'amour Dieu te pri que ci ne me laisier.
« Ber, ja m'as tu conquis au branc de ton acier,
« Et si m'as tu juré, plevi et fiancié
« Que pour Diu me feras lever et bautisier;
« Se ensi me guerpis, peu te doit on prisier.
« Puisk'en canp m'as conquis, bien me dois calengier.
« Encore ne te voi je ne navrer ne plaié,
« Ne à ton branc d'acier sor paien caploier. »
Et respont Oliviers : « Dit as que chevalier;
« Damediex me confunde, ki tout a à bailler,
« Se jamais te guerpis s'aurai grant encombrier.
— Sire, dist Fierabras, pour Diu te voel proiier,
« Reverses moi du dos ce blanc hauberc doblier,
« Si le vest sor le tien; anqui t'ara mestier,
« Car n'as à ton col targe ni escu de quartier.
— Volentiers, dist li quens, bien fait à otrier. »
La ventaille deslace, si l'a fait fors glacier,
Et li quens le vesti, qui Diex gart d'encombrier.
Puis a mis sor son elme son boin capel d'acier,
Et a trait Hauteclere, dont bien se set aidier.
Or puet venir qui veut jouster à Olivier :
Ainsi porroit hurter à la tour d'un mostier;
Moult sara bien ferir quil fera tresbucier.

OLIVIERS tient le roi devant lui traversé;
Volentiers l'en portast, mais trop a demoré,
Car Sarrazin li vienent, qui li ont devéé.
Atant es vous poignant Brulant de Monmiré;
Le dromadaire broce pour le plus tost aler.
Fiert le conte Olivier sor le haume safré;
Li autres aubers desous a le conte sauvé,

Li fausars vole en pieces, moult a petit duré.
Quant le voit Fierabras, tout a le sanc mué;
Olivier apela, congié li a donné :
« Oliviers, met moi jus, assés as enduré;
« Ne t'en doi pas blasmer ne savoir mavais gré.
« Pour amour Dieu me gete de cest cemin fieré,
« Que mon cors ne defoulent ci ceval sejorné.
« Damedix te sekeure par sa sainte bonté,
« Et il ait hui de moi et manaide et pité !
« Moult m'esmerveil de Karle, le fort roi couronné,
« Quant il ne te sekeurt; trop ara demouré.
« Que fait ore Rollans, qui tant vous a amé,
« Que il ne te sekeurt à trestout son barné ?
« Caitis, or i mourai, n'arai crestienté ! »
Quant Oliviers l'entent, moult en a grant pité.

LI fix Renier de Jenes mist jus le Sarrazin;
Belement le couca desous le ramé pin.
Ses espées li baille, li rois l'en fist enclin.
Puis broce le ceval des esperons d'or fin;
Puis s'en cuida aler desous .I. pin ombrin,
Quant pardevant lui salent .XXXm. Barbarin.
Li quens guencist arriere, ne prinst cesse ne fin.
Bien s'en cuida aler Oliviers son traïn,
Quant pardevant lui salent Persant et Sarrazin,
Et .XXXm. Turs à pignons de samin.
« A ! Diex, dist Oliviers, ki d'aigue fëis vin,
« Le jour ke fus à noeces du saint Arcedeclin,
« Deffent moi, se toi plaist, de tant felon mastin,
« K'encor puisse véoir Karlon le palazin ! »

OLIVIERS li gentiex se voit si entrepris
Damedieu reclama, qui en la crois fu mis,
Qu'i li soit en aïe par ses saintes mercis.

Ou puing tint Auteclere, vers paiens s'est guencis.
Enmi sa voie encontre le fil Alinpentin;
Tel cop li a donné dou branc qui est forbis,
Que tout le pourfendi entresi ke ou pis.
Oliviers s'avancha, prist l'escu d'or vernis
Et la lance au paien, dont li pignons est bis;
Le bauçant laisse courre, ki moult est ademis.
Sor son escu devant ala ferir Claris;
L'aubers ne li valut le double d'un samin:
Le fer trencant li a par miliu du cors mis.
Puis a trait Hauteclere, s'est arriere guencis,
Au trespasser en a Oliviers .II. ocis.
Fierement se contient li chevaliers gentis;
Ansi le fuient tuit comme faucon pietris.
Atant es vous poignant Moradas et Torgis,
Sortabrin de Cornuble et le roi Margaris;
Olivier escrierent tout ensanble à .I. cris:
« Par Mahomet, François, n'en escaperés vis! »
Oliviers trait l'espée, si lor vint ademis.
Qui il consuit à cop tous est de la mort fis;
Quel part k'il onques tourt, a les rens departis.
Autresi les decope, les cuvers maléis,
Con fait li boskellons les arbrisiaus petis.
Moult par se vendra cierançois ke il soit prins.

OLIVIERS fu à pié, enbracié son escu;
Entre paiene gent a fier estour rendu.
Qui il ataint à cop moult tost l'a pourfendu.
Qui véist au baron esprouver sa vertu,
Bien péust dire et croire tels chevalier ne fu.
Or li soit en aïe li dignes rois Jhesu!
Sarrazin l'aprocierent, si ont levé le hu;
Olivier ont lancié maint fausart esmoulu,
En plus de .XXX. lieus ont percié son escu.

Les .II. haubers li faussent, qui sunt mallié menu,
Les dars trenchans li ont ens ou cors enbatu,
Si que par vive force l'ont à tere abatu.
Que vous en mentiroie? prins l'ont et retenu,
Les ex li ont bendés et bien estroit cosu,
Isnelement le lievent sor .I. ceval crenu.
Oliviers s'escria : « Karlemaine, où es tu ?
« Sire Rollans compains, car vien, que targes tu ? »
Dist li rois Moradas : « Fol plait avés méu ;
« Je ne mengerai mais si vous arai pendu. »

OR s'en vont Sarrazin qui Olivier on[t] pris;
Les ex li ont bendés du pan de son samis,
Et les puins trai le dos bien liés, ce m'est vis.
A garder le commande[nt] .L. Barbarins;
Cil s'entornent fuiant le pendant d'un laris.
Atant es vous Rollans, qui est sor Valantis,
Et l'Escot Guilemer, et l'Ardenois Tierris,
Beras de Mondidier, Joffrois et Savaris,
Et Guion de Borgoigne, et le preu Auberi,
Richart de Normendie et [cNaymes] le flouri.
Karles siet sur Blancet, qui est rois de Paris.
François crient : « Mongoie ! Dix, aidiés ! Saint Denis !
« Cuvert, mar le baillastes, ja vous ert contredis ! »
Rollans feri Corsuble sor l'escu d'or vrenis;
Ne li valut l'aubers le taille d'un samis;
La lance li conduit parmi le gros du pis.
Berars de Mondidier ala ferir Torgis,
Ogiers Athenas, et Richars Margaris,
Li quens Gui de Borgoigne Brudelant de Monbis;
Cascuns de nos barons i a le sien ocis.
Quant les lances lor falent, si ont les brans saisis.
De Turs et de Persans font grant abatéis,
Que tout en sunt couvert li pin et li larris.

Les premerains menerent ferant tous desconfis.
Sarrazin se ralient, si ont leur cors bondis.
François corurent seure, forment les ont laidis,
I lor lancierent dars et engiens couléis;
Nes puet garir haubers, tant soit fors ne treslis.
Ocis nous ont Guillaume, Gautier et Anséis,
Et des autres François plus de .XLVI.
Plus d'une grant liuée ont paiens resortis;
Il abatent Berart, le fil au duc Tierri,
Et l'Escot Guillemer, le Borguegnon Aubri,
Et Joffroi l'Angevin, au courage hardi.
Fierement les lierent as bòins cordiaus torsis;
Sor bons chevaus les montent, n'i ot onques roncis.
Quant le voit Karlemaines, à poi n'errage vis.
Il escrie Franchois fierement à haut cris :
« Or du poindre, baron! trop vous voi amatis;
« S'il enmainent le[s] contes, malement sui baillis.»
François oient Karlon, e les vous esbaudis;
Les cevaus esperonnent, e les vous avant mis.
A l'avaler d'un tertre ont paiens consivis;
Là commence l'estours et li abatéis.
Rollans tint Durendal, dont li poins est burnis.
Pour Olivier estoit dolans et esmaris;
Cui il ataint à cop tous est de la mort fis.
Au mautalent qu'il a va ferir l'aupatris;
Trestout le pourfendi enfresi que ou pis.
En moult petitet d'eure en i a .X. ochis.
Paien tornent en fuies; e les vous desconfis,
S'enmainent les prisons coureciés et maris.
Et François les encaucent, qui nes ont pas guerpis.

OR s'en vont Sarrazin, s'enmainent Olivier,
Et l'Escot Guillemer, Berart de Mondidier,
Et Joffroi l'Angevin, [cAubery le guerrier].

« Se je muir Sarrazins, il vous ert reprouvé. »
Quant l'empereres l'ot, moult en ot grant pité;
Sour son escu à or le fait coucier soué.
Puis l'en ont li baron tout souavet porté;
Onques ne s'aresterent desi au maistre tré.
Rollans et li Danois, cil doi l'ont desarmé;
Li rois est remens sengles ou bliaut gironné.
Gros fu par les espaules, grailles par le baudré,
Et ample ot le viaire, gentement figuré,
Les ex vairs en la teste comme faucons mué :
Tant com dure li siucles n'ot homme mix formé.
François communaument l'ont durement loé;
Moult prisent Olivier quant en camp l'ot maté.

FIERABRAS fu moult biaus quant il fu desarmés;
Mais noirs estoit et pailes, car moult estoit lassés;
Les plaies li couroient que il ot es costé[s].
Rollans l'a embracié et li rois s'est pasmé.
« Ha Diex, dient François, qui en crois fus penés,
« Comme est Oliviers preus et de ruistes fiertés!
« Qui cest homme a conquis moult doit estre alosés.
« Sainte Marie dame, encor le nous rendés. »
Karles, nostre empereres, en est en piés levés;
Il apela Milon et Turpin l'alosés,
Deus rices arcevesques de moult grant sain[te]té :
« Faites moi tost uns fons benéir et sacrer;
« Je woel que cis rois soit bauptiziés et levés. »
Et il li respondirent : « Si que vous commandés. »
Tost et isnelement ont uns fons aprestés,
En l'iauge le plongierent : parrins i ot assés.
Autre nons li est mis et li siens remués :
Floriens ot à non, en bauptesme apelés;
Mais, tant com il vesqui, fu Fierabras nommés.
Quant levés fu li rois, en fons rengenerés,

François l'ont trait de l'auge et en .I. lit porté.
Si con on dit et conte et il est verités,
Après sa mort fu sains et en fertre levés :
C'est sains Florans de Roie, ce dist l'auctorités.
Karles en a à soi .II. mires apelés :
« Seigneur, dist l'empereres, à moi en entendés,
« Cerkiés moi tost cest roi les flans et les costés. »
Et il respondent : « Sire, si que vous commandés. »
Il sunt venu au roi, les flans li ont tastés,
Les boiaus troevent sains ; nus n'en est entamés.
Dient à Karlemaine : « Or ne vous dementés ;
« Nous le vous rendrons sain ançois .II. mois passés.
— A Diex ! dist Karlemaines, t'en soies aourés !
« S'or éusse Olivier, ne fuisse mais irés,
« Et mes autres barons que Turc en ont menés. »
Lors s'asist l'empereres pensis et encombrés.
Et Sarrazin cevaucent les frains abandonnés,
S'enmainent nos barons courechiés et irez.
Parmi haute brouchie se sont abandonné,
Venu sunt à Mautrible, si ont le pont passé.
Tant cevaucent paien, les frains abandonnés,
K'à Aigremore vinrent, qui est rices cités.
A l'entrer de la porte ont lor grailes sonnés.
Li amirans d'Espaigne avala les degrés ;
O lui fu l'aumaçor, li vix kenus barbés.
A pié est descendus Brulans de Monmirés.
Quant le voit l'amirans, tost fu araisonnés.
Dist l'amirans Balan : « A bien que vous venés ;
« Dites de vos noveles, gardés ne me celés :
« Avés me vous Rollant et les pers amenés,
« Et le conte Olivier, qui tant est alosés,
« Berart de Mondidier et Namlon le barbé ?
— Sire, ce dist Brulans, ains i a mal assés ;
« Tous nous a desconfis Karles et ses barnés,

« Et tes fix Fierabras est vaincus et matés.
« Uns chevalier de France, ne sai comm'est nommés,
« L'a vaincu en bataille à son branc aceré;
« A Karlon s'est rendus, si est crestiennés.»
Quant l'amirans l'entent, à tere ciet pasmés,
Et quant il se redrece, s'est de rekief pasmés:
« Ahi! caitis, dolens, fait il, que devenrés?
« Sire fix Fierabras, où estes vous alés?
« Mahom, pour quel pecié fu mes fix encombrés?
« Onques mais pour bataille ne peut estre grevés.
« Se il est bauptisiés, en fons regenerés,
« Mix amaise pour voir que il fust desmenbrés. »

QUANT l'amirans Balans entendi la nouvele,
Li sans li bout et frit comme lars en paieles.
Sour .I. peron s'asist, sa main à sa maissele;
Brulant de Monmirel fierement en apele:
« Diva, dist l'amirans, ù est rois de Tudele,
« Et mes niés Enbrouchars et Clagis de Pinnele,
« Et mes fils Fierabras, qui les autres caiele?
« Ja mena il o lui .II. destriers de Castele.
« Se c'est voirs, Mahomet en fendrai le cervele. »
A iceste parole li amirans cancele,
Il se hurte et debat et par tere rouele;
Brulans de Monmiré l'en drece par l'aissele.

LI amirans Balans fu dolens et irés;
Il en a apelé Brulant de Monmirés:
« Brulans, dist l'amirans, gardés ne me celés,
« Ki conquist Fierabras, ki tant fu redoutés?
— En la moie foi, sire, cis damoisiaus armés,
« Cil biaus, cil eskevis, cil crueus, cil menbrés,
« Ki là entre ces aut[r]es a bien les ex bendés. »
Li amirans s'escrie: « Or tost, si le prendés!

« Jamais ne mengerai si sera desmenbrés. »
Quant François l'entendirent, es les vous effraés;
Li un regarde l'autre, si pleure de pités.
Oliviers les apele, ses a reconfortés :
« Signour, dist il à els, .I. petit m'entendés :
« Or vous veu je prier que tous vous nons celés,
« Car se l'amirans set que nous soions des pers,
« Ne nous garroit tous l'ors qui onques fust fondés
« Que cascuns ne fust ja pendus u afolés. »
Et il lor respondirent : « Si que vous commandés. »
Sarrazin et paien, qui tout confonge Dés,
Desarment Olivier, qui ou cors fu navrés;
Les ex li desbenderent, qu'il ot estroit serez.
Oliviers remest saingles ou bliaut de cendés;
Il fu et tains et pales, car trop par fu lassés.
Quant le voit l'amirans, tous est d'ire alumés;
Olivier apela, devers lui s'est tornés :
« Di moi com as à non, dist l'amirans dervés;
« Garde bien sor tes ex tes nons ne soit celés.
— Sire, dist Oliviers, jou ai non Anguirés,
« Fils à .I. vavasor; de povre gent sui nés;
« Nés fui en Loheraine, c'est fine verités.
« Karles me donna armes quant je fui adoubés,
« Et cist mien compaignon, que vous ici véés,
« Sont povre chevalier et de bas parentés.
— Mahom! dist l'amirans, con or sui encantés;
« Je cuidai avoir pris .V. contes naturés
« De la tere de France, dou miex en parentés.»
Son canberlanc apele : « Barbadas, çà venés :
« Alés, faites mes dars rougir et escaufer,
« Chà sus en ceste sale les faites aporter.
« Ces François orgueilleus moult tost me decimés;
« A cest piler de mabre moult tost [les me] noés.
« Si trairont mi arcier environ de tous lés

« De mes dars en ardrai au plus bel les costés.
— Sire, ce dist Brulans, ce n'est mie bontés :
« Ja est ja li solaus ens ou ciel esconsés;
« S'or commenciés-justice, vous en seriés blamés.
« Ja nes porra véoir li mils de vo barnés;
« Mais huimais, biau dous sire, en respit le[s] metés,
« Enfresi c'à demain en respit les metés,
« Que li barnages ert venus et assanlés;
« Puis soit si jugemens enquis et demandés.
« S'il ont mort deservie, si l'aient moult cruel;
« Et se Karles de Franche, li fors rois coronnés,
« Vous rendoit Fierabras volentiers et de grés,
« Vous renderiés ces Frans et sains et en santés.
— [[c]Voire, dist l'amirans, si soit com dit avez];
« Pour l'amisté de vous soit li respis donnés. »
Son cartrier apela : « Brudamont, çà venés :
« Je vous commant ces Frans que bien [[b]les me] gardés,
« En ma cartre parfonde en estroit les metés.
— Sire, dist Brutamons, si com vous commandés. »
En la cartre parfonde a nous contes menés.
Jamais de plus orible n'ora nus hom parler :
Là dedens ne puet luire ne lune ne clartés;
Moult i a serpentine environ de tous lés;
Li regors de la mer i vient par un canel.
Lues qu'il o[n]t nos François là dedens avalés,
S'en tornerent paien, qui Dix doinst mal assés,
Et sont venu as corx, s'ont les corx destoupés.
Anchois que on éust une liuée alés,
Furent nostre François dusc'al menton es gués.
Es plaies Olivier cort la salée mers;
De l'angoisse qu'il ot s'est .IIII. fois pasmés.
Ja fust noiés en l'onde et el gué afondrés,
Quant Berars l'en redrece et l'Escos Guillemers.
Ou ragort de la mer ot deus marbres listés,

Qui bien eurent de haut .XII. piés mesurés;
Là sont venu li conte et là amont rampés.
Olivier ont aidié tant que il l'ont monté;
Puis s'asist enmi aus, si s'est moult gramentés :
« Ahi! peres Renier, jamais ne me verrés!
« Or est tes mariages, suer Aude, respités!
— Sire, ce dist Berars, pour coi vous dementés ?
« Chevaliers nel puet faire que ne soit grant viltés.
« Car pléust ore à Dieu, le roi de maïstés,
« Que nous fuissons lassus, fervestu et armé,
« Et si tenist cascuns son boin branc aceré;
« Ançois que nus de nous i fust mais avalés,
« I auroit de paiens .IIII^{m}. decaupés. »
Atant es Floripas, la fille l'amiré;
Ains tant bele puciele ne vit hom qui soit nés.
Moult ot bien nos François oïs et escoutés;
Des regrés Olivier li prinst moult grans pités.

OR sont nostre François en la cartre avalé.
Tout i fuissent noié, peri et affondré,
Se ne fuissent doi marbre sor coi il sont monté.
Oliviers se demente, s'a Audain regreté,
Le duc Renier son pere, qui l'avoit engenré.
Atant es Floripas, la fille l'amiré,
La plus gentil puciele dont onques fu parlé.
De la soie faiture vous dirai verité :
Moult par ot gent le cors, escevi et molé,
La car ot tenre et blance comme flours en esté,
La face vermellete comme rose de pré,
La bouce petitete, et li dent sont seré,
Ki plus estoient blanc k'ivoire replané.
Les levres ot grossetes, dou rouge i ot assés,
Le nés ot bien séant, le front bel et plané,
Les ex vairs et rians plus d'un faucon muë;

Basse avoit le hancete et deugié le costé.
Vestue fu d'un paile galacien saffré;
La fée qui l'ot fait l'ot menu estelé
D'estoiles de fin or qui jetent grant clarté.
Çaint ot .I. singladoire menuement ouvré;
La boucle fu moult rice, de fin or esmeré.
Hons ne fame qui soit n'ara le poil mellé,
Ne ja n'ert de venin ne d'erbe enpuisonné;
Se il avoit .III. jours ou .IIII. jéuné,
S'esgardast la çainture et l'anel noielé,
Si aroit il le cors et le cuer saoulé.
Cauces avoit moult rices, de paile à or freté.
Si sauler furent rike, menu eskierkeré;
D'argent et de fin or estoient painturé.
D'un rice singlatum ot mantel affublé;
Une fée l'ouvra par grant nobilité,
En l'ille de Corcoil, dont on a moult parlé,
Là où Jason ala, là ù fu endité,
Por l'ocoison d'or fin, ce dient li letré;
Pour ce fu puis destruite toute la grant cité.
La pene estoit de sable, qui moult flairoit souef;
Ne vaut mugués ne mente à li unn oef pelé.
Moult estoit la pucele sage et de grant biauté;
Petites mameletes, cors bien fait et molé,
Dures comme pumetes, blankes com flours de pré.
Si ceveil erent sor, menu recercelé,
A .I. filet d'or fin gentement galoné.
Moult avoit nos François oï et escoutés;
Des regrés Olivier avoit moult grant pité.
De la cambre est issue, s'avale le degré,
O lui .XV. pucieles de moult grant parenté.
Venue est u palais où paien sont iré;
Fierabras lor signor ont plaint et regreté.
Atant es Floripas ki lor a demandé :

« Dites, que avés vous ? ne me soit pas celé.
— Dame, mors est vos freres, qui tant vous a amé. »
Quant l'entent Floripas, dou cuer a soupiré ;
Adonques ont le duel du tout renouvelé.

GRANT duel mainent paien, Sarrazin et Escler ;
Fierabras d'Alixandre oïssiés regreter.
[d Floripes la cortoise commença à plorer].
Ele oï nos François en la cartre [d crier] ;
Brutamont le portier en prinst à apeler :
« Ki sont cil chevalier c'oi laiens dementer ?
— Dame, il sont de Franche, si com j'oï conter,
« Homme sont Karlemaine, que nus ne puet mater
« De nostre loy destruire, honnir et vergonder,
« Et sont cil ki aidierent vostre frere à tuer.
« .I. en i a entr'aus qui moult fait à loer ;
« Ains hom de car ne vit nul plus biau baceler :
« Cil conquist Fierabras en bataille au capler.
— Brutamont, dist la dame, lai moi à lui parler,
« Lor couvine et lor estre enquerre et demander.
— Dame, dist Brutamont, vous n'i poés aler,
« Que bien tost i vauriers vo courage atourner ;
« Et li rois vostre peres le m'a fait devéer,
« Si cier com j'ai les ex de la teste à crever,
« Que nului ne lairoie à la cartre avaler.
« Souvent voit on grant mal par fame alever.
« Encor me membr'il bien du caitif Aymer,
« Cil qui ocist l'aufage à son branc d'acier cler ;
« Et sa mollier se fist bauptizier et lever,
« Et Aymer le prinst à mollier et à per.
« Maint preudomme ai véu à mal par fame aler. »
Quant l'entent Floripas, du sens cuide derver :
« Par foi, fait ele, glous, bien savés sermoner ;
« Ancui vous en ferai vostre loier donner.

« Li bains est sur le fu que je vous fac caufer.»
Son canberlenc apiele coiement, à celer;
Cil connut son courage et k'el out en pensé :
Isnelement li cuert .I. baston aporter.
Devant l'uis de la cartre vint Floripas ester,
Sanblant fist que vausist le cartre deffremer.
Brutamont i courut, ki ne s'i sot garder,
Et Floripas le fiert, bien le sot aviser,
Si que les ex li fist de la teste voler;
Devant lui à ses piés le fist mort c[r]aventer,
Si que onques nel seurent Sarrazin ni Escler.
En la cartre parfonde fist le cors avaler;
Cil fu tost affondrés, car il ne sot noer.
François en sont entr'aus comméu et torblé,
Cuident ce soit dyables ki les voelle encombrer.
Et Floripas courut tost .I. cierge alumer,
Venue est à la cartre, si l'a fait desfremer;
Son cief a mis dedens par deriere .I. piler,
Devant lui tint le cierge, qui moult reluisoit cler.
Les François de laiens a prins à apeler :
« Seigneur, d'ont estes vous? ne me devés celer.»
— Dame, de douce France, dist Oliviers li ber;
« Homme sommes Karlon qui tant fait à douter.
« L'amirans nous a fait çà dedens avaler,
« Ou fons de ceste cartre, mais n'i poons durer.
« Damediex penst de nous, qui tout a à sauver;
« Miex vauroie estre mors que tel dolor mener.
« Ja estes vous si bele, donnés nous à digner;
« Miels nous devroit il estre de vostre viseter. »
Et repont Floripas : « D'el vous convient parler;
« Ançois vous converra et plevir et jurer
« Que vous ferés mon boin et sans point de fauser.
— Certes, dist Oliviers, bien le voel créanter
« Que a ne vous faurai pour les menbres coper.

« Mais donnés nous les armes pour nos cors conréer;
« Se je me puis lassus à Sarrazins meller,
« J'en feroie à .L. les ciés du bus sevrer.
— Vassal, dist Floripas, trop vous poés vanter;
« Encore estes laiens et si vous oi vanter;
« Moult vaut miex boins taisirs que folement parler.
— Dame, ce dist Berars, cil qui bien set canter
« Note moult volentiers pour sen doel oublier.
— Par mon cief, dist la bele, moult savés bien gaber;
« Je ne sai cui vous estes, car ne vous puis viser;
« Mais je quit c'as pucieles sivés moult bien juer,
« En cambre sous cortine baisier et acoler.»
Dist Guillemers l'Escos : « Bien savés deviner;
« Juqu'en Jherusalem ne trouveriés son per. »
Et respont Floripas : « Il est à l'esprouver. »

QUANT tant ot Floripas à nos barons parlé,
Son canberlenc apele, Marmucet de Goré :
« Baille moi une corde fort et grant à plenté.
— Dame, dist Marmucés, à vostre volenté. »
Isnielement et tost a la corde aporté,
Et si a ens ou cief .I. baston traversé;
Aval enmi la cartre l'a li Turs avalé.
No baron ont la corde et le baston trouvé;
Olivier tout premier ont sus encevalé.
Tant a li cambrelens et la dame tiré
K'Olivier en ont trait par vive poesté.
Puis ont l'un avant l'autre bielement fors jeté.
Coiement les en gete la fille l'amiré,
Par une gaste porte de viel antequité.
Marmucés tient devant le grant cierge alumé.
Venu sont à la cambre, si ont l'uis deffremé.
Moult fu riche la cambre, de grant nobilité :
Li piler sont de marbre et sont moult bien plané,

D'uevre sarazinoise entaillié et ouvré;
Desus la maistre vaute avoit par art posé
Le ciel et les estoiles, et yver et esté,
La lune et li solaus, qui nous donne clarté,
Forers, teres et puis, i est tout painturé,
Li oisiel et les bestes et li serpent cresté.
Moult est rice la cambre et de grant digneté;
Ains Diex ne fist espese dont il n'i ait plenté.
Cele cambre fist faire li rois Matusalé,
Si mist toute sa glore au faire et son pensé,
Puis en mourut de duel, ce dist on par verté,
Quant li rois Naamans l'en ot desireté.

MOULT fu rice la cambre, faite d'uevre trefoire;
Desor la mer séoit sor une roce noire.
La biautés qui ens est doit ben estre en memo[i]re.
En l'un cor de la cambre avoit fait .I. prentoire,
U ja ne faura fruis ne flors à nul tempoire;
Là dedens naist et croist pour voir la mandegloire;
De tous maus fors la mort i troev'on ajutoire.
Laiens fu Floripas, la maistre Signagloire,
Et avoec li Galete, la mere le roi Floire,
Claremonde et Flourete et la bele Madoire,
Toutes trois furent filles à l'amirant Sydoire.

MOULT fu bele la cambre, car n'ot si bele ou monde :
Li piler sont de mabre ki à la vote afonde;
D'iluec puet on véoir quant li flos lor abonde.
Laiens fu Floripas, [la neepce Sarragonde],
Et si fu sa maistresse, ki ot non [Morabunde];
Et dist à Floripas : « J'otroi que on me tonde,
« Se ce n'est Oliviers, quoi que il te responde,
« Li fisl Renier de Gennes, frere Audain la blonde;
« N'a si gente pucele tant com vole l'aronde.

« FILLE, dist Morabunde, je te di par verté
« Que ce est Oliviers, qui ton frere a tué,
« Et ce est là Berars, que on a tant loé,
« Et cil est Auberis à cel poil cercelé,
« Et cil autres Joffrois à cel vis camousé.
« Mahomet me maudie, on j'ai mon cief donné,
« Se je jamais menjue ne de pain ne de blé,
« Si l'arai l'amirant vostre pere conté. »
Quant l'entent Floripas, si a le sanc mué :
Son pere moult redoute et sa grant cruauté.
A une des fenestres de fin marbre listé,
Ki fu devers la mer, a la vielle apelé;
Et ele vint à lui, que ne s'i sot garder,
Juques vers ses espaules a son cors fors bouté.
Et Floripas apiele Marmucet de Goré;
Cil vint courant à lui, ki sot sa volenté;
Par les jambes le prent, bien i a assené,
Ens la mer le lancha, ens ou parfont du gué.
« Vielle, fait Floripas, or avés deviné;
« Par vous n'ierent huimais li François encusé. »
Quant nos François l'oïrent, ris en ont et gabé,
Et les frankes pucieles en ont assés parlé.
Floripas vit les contes, si les a acolés;
Olivier esgarda, tout le vit sanglenté.
« Sire, dist Floripas, dites moi verité,
« Se vous avés le cors ne plaié ne navré.
— Oïl, dist Oliviers, ou flanc et ou costé.
— Par foi, ce dist la bele, je vous donrai santé. »
Vint à la mandeglore, .I. peu en a osté;
Olivier l'aporta; tantost k'en ot usé,
Si sanerent ses plaies, si revint en santé.
En une cheminée ont le fu alumé;
Là s'asient François à .I. fournel privé,
Et la table fu mise, quant il eurent lavé.

Les pucieles les servent à joie et à bonté;
A manger et à boire eurent à grant plenté,
Et li baron menguënt, qui l'eurent desiré.
Après menger leur furent li caut baing conréé,
Et li baron i entrent, ne l'ont pas refusé.
Après en sont issu quant lor cief ont lavé;
Moult rices garnimens lor furent apresté,
N'i a cel n'ait mantel de cier paile afublé.
« Signeur, dist Floripas, or vous ai ge jeté
« De la cartre parfonde où tant a cruauté,
« Et si estes çaiens en ma cambre enserré.
« S'aucuns nous a oï, mal sommes ostelé;
« Si ai je moult grant tort, ce saciés de verté.
« Oliviers que ci est a mon frere navré;
« Bien vous connois trestous, ne puet estre celé.
« Mais ja n'i arés garde, soiés aséuré,
« Et voel que vo convent soient tuit demonstré.
— Dame, dist Oliviers, à vostre volenté.
— Volentiers, dist la bele, quant vous l'avés juré. »
Ele tendi le main, et il ont affié
Que selonc leur pooir feront sa volenté.
« Signeur, dist Floripas, or dirai mon pensé.
« .I. chevalier de France ai lontans enamé :
« Guis a nom de Borgoigne, moult i a bel armé;
« Parens est Karlemaine et Rollant l'aduré.
« Dès que je fui à Romme, m'a tout mon cuer emblé;
« Quant l'amirans mes peres fist gaster la cité,
« Lucafer de Baudas abati ens ou pré,
« Et lui et le ceval, d'un fort espiel quarré.
« Se cis n'est mes maris, je n'arai homme né;
« Pour lui voel je croire ou roi de sainte maïsté. »
Quant François l'ont oï, Jhesu en ont loé.
« Dame, ce dist Berars, s'or estiemes armé,
« Ja seroient paien ou palais revidé.

— Signeur, dist Floripas, jamais ne soit pensé;
« Dont n'estes vous chaiens à joie et à santé?
« Vés ici .v. pucieles de grant nobilité;
« Prenés cascuns la soie, trop estes reposé;
« Et je vous gaiterai par boine volenté,
« Que n'ai que faire d'omme fors de mon marié :
« A Guion de Borgoigne ai mon cuer atorné.»
Or lairons nous ici de nos François ester,
Si dirons de Karlon, ki tant fait à doter.
Li dus Reniers de Gennes li est au pié alés :
« Sire, ce dist Reniers, merci, pour amour Dé!
« Perdu ai Olivier, qui tant ert redoutés;
« Je mouvrai le matin quant solaus ert levez. »
[dQuant Karles l'entendit, si l'en est pris pitiez];
Rollant regarda tost, si l'a araisonné :
« Biaus niés, ce dist li rois, trop sui pour vous irés;
« Tel lieu vous trametrai anchois .II. jors passés,
« U jamais ne venrés lumiere ne clartés.
« Vous movrés le matin, à Aigremore irés :
« Si dirés l'amirant, gardés ne li celés,
« Rende moi la courone dont Dix fu coronnés
« Et les autres reliques dont je sui moult penés;
« Et en après demant mes chevalier menbrés;
« Et se il ne le fait si que deviserés,
« Dites jel ferai pendre par la goule à .I. pel,
« En destre le menrai com .I. larron prové,
« Ne troverai putel où il ne soit passé.
— Sire, ce dist Rollans, merci, pour amour Dé!
« Bien sai se je i vois jamais ne me venrés.
— Sire, ce dist dus Namles, merci, pour amour Dé!
« Rollans est vostre niés et de vo sereur nés;
« Se vous l'i envoiés, jamais ne le venrés.
— Avoec irés, dist Karles, par mes grenons merlés :
« Or i serés vous .II. qui mes briés porterés. »

Basins de Genevois en est en piés levés;
Là où voit Karlemaine, de lui s'est aprociés:
« Sire drois emperere, pour amour Diu, oiés:
« Pour coi volés ocirre ces barons droituriers?
« Bien sai se il i vont ja n'en revenra piés.
— Avoec irés, dist Karles, par les ex de mon cief :
« Or i serés vous troi qui porterés mes briés. »
Li dus Terris d'Ardane en est en piés levés;
Le roi en apela com ja oïr porrés:
« Sire drois emperere, merci, pour amour Dés!
« Pour coi volés ociire ces chevaliers menbrés?
« Bien sai se il i vont jamais .I. n'en verrés.
— Avoec irés, dist Karles, par mes grenons mellés :
« Or i serés vous .IIII. qui mes briés porterés. »
Ogiers li boins Danois s'en est levés en piés :
« Sire drois emperere, pour amour Dieu, oiés:
« Bien sai se il i vont ja n'en revenra piés.
— Avoec irés, dist Karles, par les ex de mon cief :
« Or i serés vous .V. qui porterés mes briés. »

RICHARS de Normendie adonc ne se puet taire,
Il a dit à Karlon : « Sire, que veus tu faire?
« Se tes hommes envoies à ce mal avresaire,
« Saces de verité ce sera grant contraire.
— Avoec irés, dist Karles, par le cors saint Ylaire :
« Or i serés vous .VI., qui qu'en doive desplaire,
« Ki mes briés porterés l'amirant de put aire.

« SIRE Guis de Borgoigne, dist Karles, chà venés.
« Vous estes mes cousins et mes parens privez,
« Vous serés li septimes qui mes briés porterés
« A l'amirant d'Espaigne; de par mi li dirés
« Qu'il soit tost en sains fons bauptiziés et levés,
« De moi tiegne sa tere en pais et en quiteé,

« Rende moi la couronne dont Dix fu coronnés
« Et les autres reliques dont il i a plentés;
« Et en après demant mes chevaliers menbrés.
« Et se il ne le fait si com deviserés,
« Dites jel ferai pendre par la goule à .I. pel.
— Sire, ce dist quens Guis, afoler me volés;
« Bien sai se je i vois jamais ne me venrés.»
Dus Namles de Baiviere a le roi apelé:
« Sire drois emperere, congié nous soit donnés.
« Si irons ou mesage si que nous est conté.
« Se il i a celui, pour sainte carité,
« Qui nous aions mesdit ne folement parlé,
« Pour amour Diu, vous pri qu'i nous soit pardonné.»
Qui véist ces barons tant tenrement plorer
Et lor puins à detordre et lor ceveus tirer!
Quant ce vit l'emperere, si l'en prist grans pités;
Il a dit à ses hommes: « Franc chevalier menbré,
« A Damedieu de glore soiés vous commandé. »
Lor s'en tornent li conte quant il furent armé:
Parmi aute rociere se sont aceminé,
Et trespassent pruveres et estrange rénné.
Or laironmes ici de nos barons ester;
De l'amirant d'Espaigne redevonmes canter,
Ki est en Aigremore, coureciés et irés.
Sour .I. faudestuef sist à fin or tresgeté.
.XV. rois Sarrazins a devant lui mandés.
Moradas li plus sages a premerains parlé:
« Sire, dist li paiens, pour coi vous desmentés?
— Signeur, l'amirans dist, ja n'orés verité.
« Karlemaines de France me quiert grant foletés,
« Qui veut Espaigne toute et ma tere en quiteé;
« Mais anchois que ce soit sera chier comperé.
« Il ne déust or mais si grant ost aüner,
« Mais jesir en ses cambres belement et souef,

« Et fesist devant lui fabloier et canter,
« U alast au moustier pour son Dieu aourer;
« S'il éust à mengier, si ne demandast el.
« Alés à [M]orimonde, où il est ostelés:
« Dites que je li mande, au mauvais rasoté,
« Que il croie Mahom par boine volenté,
« Rende moi Fierabras, mon fil le redouté,
« Et de moi tiegne France trestoute en quiteé.
« Et se ce ne veut faire, bien dire li porrés
« Que je le requerrai à .c^m^. d'armés.
« S'encontrés crestïen qui de mere soit nés,
« Au branc d'acier forbi la testè li caupés.
— Sire, dist Moradas, afoler nous volés.
« François sont moult felon, li cuvert parjuré;
« Se lor disiemes cose ne lor venist en gré,
« Maintenant à torment seriemes tuit livré.
« Pour ce nel di je mie, amirans, gentis ber,
« Que j'aie le courage de riens espoenté;
« Se je vieng en bataille as ruistes cops donner,
« Se je .x. n'en ocis ains que soie matés,
« Je vous pri et commant que le cief me caupés. »
Dient si compaignon : « Nous disons autretel. »
A iceste parole e les vous adoubés;
Il sallirent es seles des destriers sejournés,
Et ont as roides lances les gonfanons fremés.
Au plus tost que il pueent ont les pons trespassés.
Dus Namles de Baiviere a sor destre esgardé,
Et coisi les pignons qu'i vit au vent venter.
« A Diex! ce dist li dus, c'ont paien en pensé?
« Ici les voi venir courans et abrievés.
— Sire, ce dist Richars, pour coi vous dementés?
« Ne sont ne .xx. ne .xxx., je les ai bien esmés;
« Mais alons encontre aus, les gonfanons levés. »
A iceste parole se sont tuit apresté;

Encontre paiens vont, les frains abandonnés.
Atant es Moradas sor le ceval armé;
U que il voit François, ses a araisonnés :
« Estes vous crestïen? Dix vous puist craventer!
— Vassal, ce dist dus Namles, vilainement parlés;
« Homme soumes Karlon, le fort roi couronné;
« A l'amirant alons .I. message conter. »
Quant Moradas l'entent, si lor a demandé :
« Vous vaurrés vous deffendre? C'avés vous en pensé?
— Oïl, ce dist dus Namles, se Diex l'a destiné.
— Liquels, dist Moradas, verra à moi jouster?
— Jou, ce a dit dus Namles, par boine volenté. »
Et respont Moradas : « De folie parlés;
« Tels .X. en materoie ains soleil esconsé;
« Mais envoie jouster .I. legier baceler,
« Car trop avés cel cief et canu et mellé. »
Ses compaignons apele, ses a araisonnés :
« Signeur, dist Moradas, .I. petit m'entendés:
« Comment que li plais voist, de ci ne vous mouvés,
« Que les vaurai tous .VII. par mon cors conquester;
« A l'amirant Balant les vaurai presenter. »
Quant Rollans l'entendi, le sens cuida derver,
Et dist à Moradas : « Mar l'osastes penser;
« Or vous gardés de moi, je vous ai deffié. »
Il broce Valantin par an .II. les costés.
Mervilleus cops se donnent es escus d'or listés,
Desous les blouques d'or les ont frains et troés;
Tant sont li hauberc fort, de mort les ont tensés;
Les lances sont brisies, ne pueent plus durer.
Puis ont trais les espées des senestres costés.
Rollans, li niés Karlon, l'a durement navré,
Du heame de son cief fait les pieres voler,
De si en la cervele li fait le branc couler;
Il a estors son cop, si l'a fait jus verser.

Quant paien l'ont véu, du sens cuident derver,
Et dist li us à l'autre : « Comment porrons durer,
« Quant mors est Moradas, qui tant fist à loer?
« Or pensons du vengier, n'avons soing d'arester. »
Lors desrenguent paien sans plus de demourer,
Et aquellent François environ de tous lés.
Ki lor véist ces testes de ces bus desevrer,
De gentis chevaliers li péust ramenbrer.
Ne sai que plus en die : tant ont paiens menés,
Que mar soit de celui qui lor soit escapés,
Fors seulement uns seus qui lor est retornés;
Desi à Aigremore ne s'est pas arestés,
Isnelement en monte tous les amples degrés.
Quant l'amirans le voit, tost fu araisonnés;
I li a demandé : « Comment vous contenés? »
Et il li respondi : « Mal nous est encontré;
« .VII. gloutons encontrames delà Mautrible es prés,
« Ki sont homme Karlon, le viel canu barbé;
« Si venoient à vous .I. message conter.
« Il ont vos messagers ocis et afolés,
« Fors moi tant seulement, qui lor sui escapés. »
Quant l'amirans l'entent, pour poi qu'il n'est dervés.
Or laironmes ici de l'amirant ester,
De nos gentis barons redevons mais canter.
Moult furent nostre conte travillié et pené,
Illueques se coucierent sour l'erbe verde ou pré.
« Seigneur, ce dist dus Namles, comment porrons errer?
« Car retournons ariere, se mon conseil créés;
« Si dirons à Karlon comment avons erré;
« Par le mien ensient, ja n'en serons blasmé.
— Sire, ce dist Rollans, comment avés parlé?
« Tant com Diex garira ce branc qui est letré,
« Ne retournerai je, si venrai l'amiré.
« Car faisonmes tel cose dont en bien soit parlé,

« Et si prendons ces testes que vous ici véés;
« Jes vaurai prensenter pardevant l'amiré. »
Et respondi dus Namles : « C'as tu dit, forsené ?
« Ocirre nous veus faire et à tourment livrer. »
Et dist Tieris d'Ardane : « Ains a moult bien parlé.»
A iceste parole se sont tuit arouté;
Cascuns saisi .II. testes, si com l'ont devisé.
Tost et isnelement se sont aceminé.
Dus Namles de Baiviere a devant soi gardé,
Et a coisi Mautrible, le grant pont redouté.
« Seigneur, ce dist dus Namles, envers moi entendés:
« Vés vous ci Aigremore où nous devons aler. »
Dist Ogiers li Danois : « Plus nous convient parser;
« Par foi, ains est Mautribles, li fors pons redoutez.
« .XXX. ars i a de marbre qui moult font à douter ;
« A plonc et à ciment sont li quarrel fremé ;
« .X. breteques y a, chascune sor piler,
« Et peut bien sur cascune .X. [dchevaliers] ester.
« Li mur qui sont entour ne font mie à blamer;
« Li plus bas a .X. toises de haut tous mesurés.
« La larguece du pont ne vous sai aesmer;
« Bien i pueent ensamble .C. chevaliers passer.
« .X. caïnes i a travers le pont jetés,
« Et quant vient au besoing, bien les puet on fremer.
« Li quarrel sont de marbre ricement tresjetés;
« .I. aigle d'or i a qui gete grant clarté,
« Qui luist et reflanbie com solaus en esté;
« D'une liue pleniere en voit on le clarté.
« Moult est rices cis pons dont vous m'oés conter.
« La rive a .XII. piés de haut tous messurés,
« Et si descent plus tost que quariaus empenés;
« Ne dromon ne galie n'i pueent habiter.
« Sel garde une gaiande qui moult fait à douter,
« Et tient une grant mace de quevre et d'acier cler.

« N'a campion ou siecle si fort ni aduré
« Ki péust son baston si menu remuer
« Comme ele fait sa mace et venir et tourner.
« Ki l'amirant vaura véir et esgarder,
« Par miliu de cel pont li convenra passer.
— Helas ! [dient] François, où devons nous aler ?
— Signeur, ce dist Ricars, laissiés le dementer ;
« Tant com Diex garira le branc de mon costé,
« Ne douterai paiens .I. denier monnéé ;
« Que par icel Signeur qui en crois fu penés,
« Je ferrai le portier se le puis encontrer. »
Et respondi dus Namles : « Que dis tu, forsenés ?
« Viels tu donner .I. cop pour .XV. recouvrer ?
« Se Dieu plaist et saint Piere, qui de Diu a les clés,
« Tant lor dirai mençoignes bien i porrai passer. »
A iceste parole se sont aceminé.
Li portiers de laiens les prist à resgarder,
Atout .C. Sarrazins vint le pont avaler,
Qui portoient gisarmes, maçues et tinés.
Trestous li premerains k'est sus le pont montés,
Icil fu li dus Namles, qui le poil ot mellé.
Li portiers passe avant, par le frain l'a conbré,
Et a dit à duc Namle : « U volés vous aler ? »
Et respondi li dus : « Ja en orrés verté ;
« Homme sommes Karlon, le fort roi couronné ;
« S'alons à Aigremore .I. message conter
« A l'amirant Balant, le fort roi couronné.
« Mais moult [ca] malement son païs acuité :
« .XV. larrons trouvames là val enmi ces prés,
« Si nous vaurent tolir no destriers sejournés,
« Mais, merci Diu de glore, i l'ont cier comperé ;
« Véés ici les testes, se vous ne m'en créés. »
Quant l'entent li portiers, pour poi qu'il n'est dervés ;
Puis a dit à duc Namle : « Vassal, car entendés,

« Le tréu de ce pont veu ge que vous rendés. »
Et respondi li dus : « Faites le nous nommer. »
Et respont li paiens : « N'est legiers à trouver ;
« Tout premerain demant .VII^c^. sers racatés,
« Et .C. puceles castes et .C. faucons mués,
« Et .M. palefrois fors, .M. destriers sejournés,
« Et du pié du ceval .M. mars d'or esmerés,
« Après d'or et d'argent .IIII. sonmiers trousés.
« C'est li tréus du pont qui vous est devisés,
« Et ki cesci ne veut ne sorre ne livrer,
« I li convient tréu de la teste donner.
— Sire, ce dist dus Namles, se plus ne demandés,
« Ce vous rendrai je bien ains le midi passé.
« Ci vient nostre harnois à .C^m^. d'armés ;
« Assés i a pucieles à gens cors honnerés,
« Et haubers et boins heaumes et boins escus listés ;
« Sire, si en prendés à vostre volentés. »
Et respont li portiers : « Bien fait à créanter. »
Il a laissié le regne et fait outre passer.
Rollans, li niés Karlon, en a .I. ris jeté :
« Par ma foi, dist li dus, moult avés bien parlé ;
« Il nous convient par force le grant pont trespasser. »
Rollans en va devant, li jentiex et li bers,
Et coisi .I. paien illueques esgaré :
« Hé Dix, ce dist Rollans, biaus rois de maïsté,
« Lai moi faire tel cose dont en bien soit parlé. »
Il descendi à tere du destrier sejourné,
Et vint au Sarrazin, par les flans l'a conbré,
Tost et isnelement en l'iaue l'a geté.
Dus Namles de Baiviere a sor destre esgardé,
S'a véu le paien en l'iawe pesteler.
« A Diex, ce dist dus Namles, qui en crois fus penés,
« Rollans nous fera tous ocirre et afoler ;
« Quel .C^m^. diable l'ont o nous amené ? »

Il aqueillent par force le grant pont à passer;
Desi en Aigremore n'i ot regne tiré :
Parmi le maistre porte en sont laiens entré.
Contreval la cité prenent à esgarder,
Voient ces espreviers par ces perces crier,
Ces ours traire à cuisine et ces pors escauder.
.I. Sarrazin encontrent, si li ont demandé :
« U porrons l'amirant véoir n'à lui parler? »
Et cil leur respondi : « Jel vous dirai assés;
« Véés le là où siet sous cel arbre ramé.
—Signeur, ce dist dus Namles, li briés me soit donnés;
« Je parlerai premiers et vous m'escouterés.
— Mais je vaurai parler, ce dist Rollans li bers. »
Et respondi dus Namles : « Que dis tu, forsenés?
« Ocire nous feroies ains que jours fust passés. »
Par le maistre guicet en sont laiens entré;
Desci à l'amirant ne se sont aresté.
Dus Namles de Baiviere a premerains parlé :
« Cil Damediex de glore, qui maint en trenité,
« Saut et gart Karlemaine, le fort roi coronné,
« Rollant et Olivier et tous les .XII. pers;
« Parmi le crois du cief confonde l'amiré,
« Car moult a malement son païs aquité.
« .XV. larrons trouvames delà Mautrible es prés,
« Ki nous vaurent tolir nos destriers sejournés;
« Mais, merci Diu de glore, i l'ont cier comparé :
« Véés ent ci les testes, se vous ne m'en créés. »
Quant l'entent l'amirans, à poi n'est forsenés.
Atant es le paien ki lor fu escapés;
A sa vois qu'il ot clere commencha à crier :
« Amirans, rices sires, de vous venger pensés;
« Veés ci les messagers ki vos rois ont tués. »
Et respont l'amirans : « Or les laissiés parler. »
Et puis a dit à Namle : « Vo message contés.

— Volentiers, dist li dus, ja ne vous ert celés.
« Sés que te mande Karles, nostre drois avoués?
« Que li rens la coronne dont Diex fu coronnés
« Et les autres reliques dont Karles est irés,
« Et en après demande ses chevaliers menbrés;
« Et se tu ne le fais si com est devisés,
« Karles te fera pendre par la goule à .I. pel;
« .I. grant hardel de soie aras ou col noés,
« Si te menra en destre com mastin acouplé;
« Ne trouvera putel où ne soies passés. »
Et respont l'amirans : « Laidengié m'i avés;
« Or vous alés séoir d'encoste cel piler,
« Si parleront cil autre que n'ai pas escouté.
« Mauhomet me maudie, qui j'ai mon cief voé,
« Se je jamais menguë tant comme vis serés.
— Se Diex plaist, dist dus Namles, assés jéunerés.»

En après a parlé Richars de Normendie :
« Or m'entendés, fait il, amirans de Nubie :
« Sés que te mande Karle à la barbe flourie?
« Que baptizier te faices pour amender ta vie,
« [bSi] li rens la couronne que Dix ot ou cief mise,
« Ne les autres reliques ne veut oublier mie.
« Et en après demande ses chevaliers nobiles;
« Et se tu ne le fais si com li briés devise,
« Karles te fera pendre, li rois de Saint Denise. »
Et respont l'amirans : « Mahomet te maudie!
« Que tu resambles bien Richart de Normendie,
« Cil qui m'ocist Corsuble et mon oncle Mautrie.
« Pléust à Mahomet que jou ci le tenisse;
« Ne mengeroie mais tant com seroit en vie.
« Or t'en reva séoir lés cele baronnie,
« Si parleront cil autre que n'ai escouté mie. »

BASINS de Genevois s'en est en piés levés ;
L'amirant apela con ja oïr porrés :
« Sés que te mande Karles, li fors rois couronnés ?
« Que li rens les reliques pour coi est tant penés ;
« Et en après demande ses chevaliers menbrés ;
« Et se tu ne le fais si com est devisé,
« Karles te fera pendre à .I. arbre ramé. »
Et respont l'amirans : « Laidengié m'i avés ;
« Or vous alés séoir dejouste ce piler,
« Si parleront cil autre que n'ai pas escouté. »

LI dus Tieris d'Ardane s'en est en piés sallis.
Sanblance fait de leu et de ciere et de vis ;
Il gringne les grenons, si lieve les sorcis ;
Quant le voit l'amirans, grans paours l'en est pris.
« Par Mahomet, dist il, cis est dïables vis.
— Amirans, dist li dus, entendés mon avis :
« Sé que te mande Karles, li fors [drois] poestis ?
« Que li rens les reliques que à Romme tollis ;
« Et se tu ne le fais, si com li briés devis,
« Karles te fera pendre, li rois de Saint Denis. »
Et respont l'amirans : « Trop es mautalentis.

« VASSAL, dist l'amirans, or me di, par ta vie,
« Quels hom est Karlemaines, de quel chevalerie,
« D'acointement de dames pour avoir druerie. »
Et dist Tieris d'Ardane : « Ne vous celerai mie ;
« Certes moult est preudons Karles de Saint Denise ;
« S'il estoit ore ci en la cevalerie,
« Moult tost t'aroit donné dou puing delés l'oïe ;
« Ne prise tous tes diex une pume pourie. »
Quant l'entent l'amirans, si rit de felonnie.
« Amis, dist l'amirans, or me di par ta vie :
« Se tu m'avoies ja ensi en ta baillie

« Com je ai ore toi en ma sale votie,
« Ke feroies de moi? ce me di sans boisdie.
— Par foi, ce dist Tieris, ne te mentirai mie,
« Je te feroie pendre ains l'eure de complie.
— Par foi, dist l'amirans, or as dit grant folie;
« Ainsi ferai de toi ains l'eure de complie.
« Or t'en reva séoir delés ta baronnie,
« Si parleront cil autre qui n'ai escouté mie. »

ROLLANS, li niés Karlon, s'en est levés en piés.
« Amirans, fait li quens, faites pais, si m'oiés:
« Sés que te mande Karles, li rices rois proisiés?
« Que tu croies Jhesu, si soies baptiziés,
« Et li rens les reliques dont il est travilliés,
« Et en après demande ses chevaliers proisiés;
« Et se tu ne le fais si com conte li briés,
« Karles te fera pendre ou seras escorciés. »
Et respont l'amirans: « Trop i sui laidengiés;
« Or vous alés séoir jouste ces chevaliers,
« Si parlera cil autres qui est lev[é]s en piés.
« Mahomet me maudie qui j'ai voé mon cief,
« Se je jamais menguë tant comme vis soiés. »
Et respondi Rollans: « Trop vous diura li ciés;
« Certes je ne vous dout ne que. II. ciens noiés. »
Ogiers li boins Danois s'en est en piés levés;
L'amirant apela com ja oïr porrés:
« Amirans, dist Ogiers, envers moi entendés:
« Sés que te mande Karles, nostres drois avoés?
« Que li rens les reliques le roi de maïstés,
« Et en après demant ses chevaliers menbrés;
« Se tu ne le fais si com je ai devisés,
« Karles te fera pendre, ne seras racatés. »
Et respont l'amirans: « Laidengié m'i avés;
« Or vous alés séoir de jouste ces pilés,

« Si parlera cis autres cui n'ai pas escouté. »
Li quens Guis de Borgoigne s'en est en piés levez;
L'amirant apela com ja oïr porrés :
« Sés que te mande Karles, li fors rois couronnés ?
« Que tu soies en fons baptiziés et levés.
« Je t'aprendrai moult bien comment eres sauvés;
« Or va, s'oste ta robe, tes cauces, tes solers ;
« En la pure cemise soit li tiens cors remés,
« Sor ton col une selle d'un destrier sejourné,
« Si t'en va à Karlon pour la merci crier.
« Et se tu ne le fais, ja n'en seras tensés;
« Pendus seras ou ars, se pues estre trouvés. »
Et respont l'amirans : « Laidengié m'as assés ;
« Or te reva séoir [là] d'encoste tes pers.
« Mahomet me maudie qui j'ai mon cief voé,
« Se je jamais menguë tant comme vis serés.
— Se Diex plaist, dist li enfes, assés jéunerés. »
L'amirans se trestourne coureciés et irés;
Il en a apelé Brulant de Monmirés,
Sortinbrans de Connibres et des autres assés.
« Baron, dist l'amirans, quel conseil me donrés ?
— Sire, dist Sortinbrans, cil soient desmenbré;
« Après, porrons par force cevaucer et errer
« Tout droit à Morimonde, ù Karle est ostelés.
« Si le prendés par force, le mauvais asoté;
« Puis si le faites pendre, le mauvais radoté;
« A Saint Denis en France soit vos ciés couronnés.
— Par Mahom, dist Balans, si soit com dit avés. »
Floripas la courtoise a le noise escouté,
Puis issi de la cambre, s'avala les degrés,
Entresi c'au palais ne se vot arester.
L'amirant apela, si l'a araisonné.
« Pere, dist Floripas, enve[r]s moi entendés :
« Qui sont cil chevalier ? gardés ne me celés.

— Fille, dist l'amirans, il sont de France né,
« Si m'ont en mon palais laidement vergondé ;
« Or me dites, ma fille, quel conseil m'en donrés.
— Sire, dist Floripas, envers moi entendés:
« Or leur faites les piés et les menbrés cauper,
« Et ardoir en .I. fu par dehors la cité.
— Fille, dist l'amirans, oravés bien parlé;
« Ensi sera il fait, ja n'en ert trestourné :
« Alés moi tost les autres de la cartre gieter.
— Sire, dist Floripas, ja est tans de digner;
« Se or faites justice, amirans, rice ber,
« Vous ne mangeriés mais si ert midis passés.
« Carciés moi les François, si les ferai garder,
« Puis en ferés justice sempres après digner.
— Fille, dist l'amirans, vous avés bien parlé.
— Sire, dist Sortinbrans, or vous voi assoté ;
« Veus tu donc cuer de fame essaier n'esprouver?
« Du rice [*duc Milon] vous devroit ramenbrer,
« Qui tant nori Girart, qu'il ot fait adouber;
« Puis li tolli sa fille, Galiene au vis cler,
« L'enfant Garsilium en fist desireter. »
Quant l'entent Floripas, le sens cuide derver;
Le glouton apela com ja oïr porrés:
« Fils à putain, fait elle, lecierres parjurés,
« Se or n'estoit mes cors d'autre fame blamés,
« Je te donroie ja tel de mon puing ou nés
« Que très parmi la goule te sauroit li sans clers.
— Fille, dist l'amirans, tout ce laissiés ester ;
« Alés, prenés les Frans, si les enprisonnés. »
Et respont la puciele: « A vostre volenté. »
Ele a dit as François : « Signeur, or en venés. »
Juques près de la cambre ne se sont aresté.
« Hé Diex, ce dist dus Namles, biaus rois de maïsté,
« Qui vit si bele dame ains mais en nul regné?

« Moult l'aroit bien Jhesu véu et espiré,
« Qui ele en son courage averoit bien amé. »
Et respondi Rollans : « Onques mais n'oï tel ;
« Trop par avés ce poil et kanu et mellé ;
« Quel .L. dyable vous font d'amours parler ?
— Sire, ce dist dus Namles, je fui ja bacelers.
— Signeur, dist Floripas, tout ce laissiés ester ;
« N'estes pas ci venu pour granment sejourner. »
En la cambre s'en entrent sans plus de demorer ;
Après aus fist les huis Floripas rebarer.
Rollans voit Olivier, sel courut acoler :
« Compains, ce dist Rollans, comment vous est, pour Dé?
— Moult bien, dist Oliviers, la merci Damedé.
— Signeur, dist Floripas, vers moi en entendés :
« Or voel que tout ensamble vos fois me plevirés
« Que vous ferés mon boin sans nul point de fauser,
« Et de ce m'aiderés que je vorrai rouver.
— Volentiers, dist dus Namles ; mais vous me plevirés
« Que nous n'i arons garde pour homme qui soit nés. »
Et respont Floripas : « Volentiers et de grés. »
Elle passa avant, si lor a affié.
Puis a saisi duc Namle par le neu du baudré :
« Comment avés à nom, frans chevaliers menbré ?
— Dame, ce dist li dus, apermain le sarés ;
« On m'apele Namlon, de Baiviere fui nés,
« Et sui hom Karlemaine, ses consilliers privés.
— Hé Diex ! dist Floripas, or est Karles irés. »

FLORIPAS a saisi Richart de Normendie :
« Comment avés à nom, frans chevalier nobiles ?
— Dame, ce dist li dus, ne vous mentirai mie ;
« On m'apele Richart, dus sui de Normendie. »
Et respont Floripas : « Mahomet te maudie !
« Tu m'ocesis Corsuble et mon oncle Matrie ;

« Mais tu n'i as or garde pour ceste baronnie. »

FLORIPAS prent Rollant par le neu du baudré :
« Comment avés à nom, frans chevalier menbré ?
— Dame, ce dist li quens, fix sui Milon d'Engler,
« Et si ai nom Rollans, ensi sui apelés,
« Et sui niés Karlemaine au courage aduré.
— Hé Diex, dist Floripas, tu soies aorés ! »
Ele li ciet as piés, merchi li a crié ;
Et Rollans l'en redre[ce] au courage sené.
« Signeur, dist Floripas, vous m'avés afié
« Que d'une grant besoigne vers Karlon m'aiderés.
— Dame, ce dist Rollans, c'est fine verités ;
« Dites le nous, puciele, par la vostre bonté. »
Et respont la puciele : « Ja orré[s] la verté ;
« Je aim en douce France .I. leger baceler.
— Dame, comment a nom ? » ce dist Rollans li ber.
Et respont la puciele : « Ja le m'orrés nommer ;
« Guis a nom de Borgoigne, moult i a bel armé.
— Par mon cief, dist Rollans, à vos ex le véés ;
« N'a pas entre vous deus .IIII. piés mesurés.
— Sire, dist Floripas, cel voel quel me donnés.
— Par mon cief, dist Rollans, à vostre volenté.
« Venés avant, dan Guis, la mollier recevés.
— Sire, ce a dit Guis, ne place Damedé
« Que j'aie ja mollier en trestout mon aé,
« Se nel me donne Karles, li fors rois couronnés. »
Quant l'entent Floripas, tout ot le sanc mué,
Et jure Mahomet : « Se vous ne me prenés,
« Je vous ferai tous pendre et au vent encruer !
— Sire Guis, dist Rollans, faites nos volentés.
— Sire, ce respont Guis, si soit com vous volés. »
Il est passés avant pour la dame affier.
« Hé Dix, dist Floripas, tu soies aourés !

« Or ai la riens en terre que j'ai plus desiré ;
« Or me ferai pour lui baptizier et lever,
« Et kerrai en Jhesu de sainte majesté. »
Les bras li mist au col pour ses amours fremer ;
Pardevant en la bouce ne l'osa adeser,
Pour ce k'ele est paiene, il est crestiennés.
La puciele s'en torne au gent cors honneré,
Et vient à .I. escrin, moult tost l'a deffremé.
.I. rice drap de soie a ilueques gieté,
Pardesus le vert marbre l'a ilueques posé ;
S'aporta la couronne dont Diex fu coronnés
Et les saintimes claus et le signe honneré.
Puis a dit à Rollant : « Biaus sire, or esgardés :
« Vés vous ci le tresor c'avés tant desiré. »
No gentil chevalier atant se sont levé :
« Hé Diex, ce dist Rollans, tu soies aourés ! »
Baisie a la couronne dont Diex fu coronnés.
Or laironmes ici de nos barons ester.
De l'amirant Balam redevons or chanter,
Ki séoit au menger et ses rices barnés.
Atant es .I. paien qui monta les degrés,
Lucifer de Baudas, ensi fu apelés ;
N'ot tant felon paien jusc'à la rouge mer.

LUCIFER en monta en la sale votie ;
U k'il voit l'amirant, fierement li escrie :
« Sire fiers amirans, est voirs c'ai oï dire ?
« Est vencus Fierabras, li chevaliers nobiles,
« Li mieudres chevaliers qui onques fust en vie ?
— Par foi, dist l'amirans, ne vous celerai mie,
« .I. François l'a conquis en bataille esramie.
« Brulans s'i combati et li rois de Nubie,
« .V. prisons m'amenerent c'ai en ma fremerie ;
« Et si ai .VII. messages de France le garnie,

« Ki moult m'ont laidengié et ma loi avillie ;
« Floripas l'escevie les a en sa baillie.
— Sire, dist Lucifer, vous faites grant folie :
« Fame a en petit d'eure sa pensée fenie ;
« Mais je irai à lui par vostre commandie,
« Si sarai qui il sont et de quel baronnie.
— Alés, dist l'amirans, Mahomet vous beneie,
« Si m'amenés ma fille, Floripas l'escevie. »
Lucifer s'en torna, si a le tor puïe.
Quant li rois i monta, moult en prist grant folie ;
Ja ne revenra mais, si ara tel hascie
N'i vauroit estre alés pour l'onneur de Roussie.

LUCIFER de Baudas fu moult de grant fierté ;
Venus est à la cambre de fin marbre listé.
Tant par fu fiers li rois, nul mot n'i a sonné,
Ains hauce le pié diestre qu'il ot gros et quarré.
De tel aïr fiert l'uis li gon en sont volé,
En miliu de la cambre l'abati enversé.
Quant le vit Floripas, tout ot le sanc mué,
Le neveu Karlemaine, Rollant a apelé :
« Sire, de ce me venge, se veus avoir mon gré ;
« Ce est cil ki m'avoit à mari esgardé.
« N'a si felon paien desci à Balegué ;
« De ma cambre me plaing dont m'a jus l'uis bouté.
— Bele, ce dist Rollans, or n'en soit plus parlé ;
« Anchois que il s'en tourt, sera bien amendé :
« Ains mais n'abati huis tant soit cier comparé. »
Atant es vous le roi venu tout aïré ;
Nos barons voit armés, mais nul n'en a doutés.
Trestout premierement a Namlon apielé,
Ki avoit le cief nu de l'eame c'ot osté.
Li paiens le saisi, as grenons l'a combré,
Contremont le saca, enviers lui l'a tiré ;

Tout à .I. front li a fierement demandé :
« D'ont es tu nés, viellars ? ne me soit pas celé.
— Si m'aït Diex, dist il, ja orrés verité ;
« Je sui nés de Baiviere, si en tieng l'ireté,
« Et sui hons Karlemaine, ses consilliers privés,
« Et cil autre baron sont tuit conte clamé.
« L'amirant avions .I. message conté ;
« Pour ce que nous n'avons dites ses volentés,
« Si nous a en prison çà dedens enfremés.
« Ostés vos mains, biax sire, de mes grenons mellés,
« Ne dirai ore pas canques j'ai en pensé. »
Et respont li paiens : « Tout ce soit pardonné.
« Quel gent sont cil de France, di par ta loiauté,
« Et comment vivent il çà en vostre regné ?
— Par foi, dist li dus Namles, quant li rois a digné,
« Lors va esbanoier pour son cors deporter ;
« Et li un escremissent et salent par ces prés ;
« Li pluiseur vont as tables et as esciés juer.
« Au matin oent messe et servent Damedé,
« Et font largues aumosnes volentiers et de gré,
« Et servent Jhesu Crist par boine volentés.
« Quant vienent en bataille, vassal sont esprouvé.
— Par Mahom, dist li rois, trestout sont fol prouvé.

« VIELLARS, dist Lucifer, vous ne savés juer,
« Si ne savés en France le grant carbon souffler.
— Par foi, ce dist li dus, mais n'en oï parler. »
Et respont li paiens : « Jel vous ferai moustrer. »
Li paiens va le duc au grant foier mener ;
Quant Rollans l'a véu, Berart prinst à [cresner]
« Or porrés ja bel jeu véoir et esgarder ;
« Dehait ait ne laira lui et Namlon juer. »
Lucifer s'abaissa pour .I. tison combrer,
Trestout le plus ardant que il i puet trouver ;

De tel aïr soufla le fu en fist voler.
Puis a dit à Namlon : « Or repoés soufler. »
Namles prinst le tison, ki bien se sot garder,
Vers le paien s'en vient devant li pour sofler ;
Pour ce le fait li dus c'à lui se veut merler.
Si soufla le tison le fu en fist voler,
La barbe et le grenon fist au paien bruler.
Très enmi le visage li va de plain hurter,
Que pour .1. seul petit ne le fist souviner.
Quant le vit li paiens, le sens quide derver ;
Il giete andeus les puins, bien le cuide combrer.
Mais Namles de Baiviere, qui fu gentiex et ber,
Le tison li brisa très parmi le costé,
Si que li fist froisier le maistre os moeler,
Et les ex de la teste enmi le fu voler ;
Très enmi le foier fist le cors traverser.
« Lecieres, dist li dus, Diex te puist mal donner ;
« Tu me cuidas or bien comme fol traverser. »
Rollans, li niés Karlon, commencha à crier :
« Par ma foi, sire dus, moult savés bien juer ;
« Benéois soit li bras qui tel cop set donner.
— Signeur, ce dist li dus, ne me devés gaber :
« Pour ce se cil paiens me cuida amuser,
« Si li ai ge bien fait sa folie humer.
— Sire, dist Floripas, or le laisiés caufer ;
« Moult aime le foier, il n'a soing de lever.
« Il n'aura jamais cure de mon cors espouser ;
« A force m'i voloit mes peres marier ;
« Maisençois m'i laisasse trestoute desmenbrer. »
Puis va le duc Namlon par les flans acoler :
« Sire, dist Floripas, moult faites à amer.

« SIGNEUR, dist Floripas, or oiés mon pensé :
« L'amirans et si homme sont tuit asséuré ;

« Il amoit plus cestui c'omme de mere né,
« Il le fera sivir, ja n'en ert trestourné.
« Se vous estes çaiens souprins ni encombré,
« Ne vous gariroit l'ors de la crestienté.
« Or alés, si laiciés les vers elmes gemmés,
« Et prendés les escus, n'i soient oubliés.
« Moult font à redouter gent quant il sont armé.
« Ne voel que plus soiés çà dedens enserré;
« Issiés vous ent là fors en cel palais listé;
« Gardés que il n'i ait haut ne bas deporté.
— Certes, dient François, moult avés bien parlé. »
Les coiffes relacierent, li aume sont fremé,
Et restraignent les brans cascuns à son costé.
Les escus enbraciés, s'en issent arouté,
Hardi comme lion, doi et doi ordené.
Or se gardent paien, se il sont encontré;
Ja seront o les brans laidement revidé.

La nuis est aprocie, li solaus esconsés.
De la cambre s'en issent li baron lés à lés;
Rollans ala devant, li vassaus adurés,
Et cascuns après lui de ferir entesés.
Paiens et Sarrazins ont enséans trouvés.
Rollans crie: « Monjoie, baron, or i ferés. »
Et il si fissent tost, nus n'en est trestournés.
Rollans fendi Corsuble jusqu'el neu del baudré,
Oliviers geta mort le fort roi Cordroé ;
Cascuns de nos barons s'i est bien esprouvés.
Li mangers qui estoit as tables aportés
Fu moult tost espandus et à tere [versés] ;
Coupes et hanas d'or véissiés roueler.
Moult i ot Sarrazins ocis et decaupés,
Et parmi les fenestres du grant palais listé
En sont tel .M. sali qui les cuers ont crevés.

Li amirans Balans est en fuies tournés.
Rollans le suit adès de grant ire alumés ;
Entresi que as coutes estoit ensangletés;
A hautes vois escrie : « Cuvers, n'i duerés. »
Quant li amirans l'ot, moult en est effréés ;
Vient à une fenestre courant et abrievés,
Très parmi la colonbe est contremont rampés,
Puis joint andeus les piés, salis est es fossés.
Rollans le cuide ataindre du branc qui fu letrés,
Si feri ens u mabre .I. grant pié mesuré.
« Compains, dist Oliviers, il vous est escapés.
— C'est mon, ce dist Rollans, tant sui je plus irez. »
François ont pris la tor et le palais listé,
Bien sont de Sarrasins et de Turs delivré ;
Puis ont closes les portes et les pons sus levés.
Or penst Diex que lor vies aient laiens assés,
Que par ceus de defors n'en ert uns soelés ;
Se conquerre ne vont as loges et as trés,
Se Karles ne[s] secort, li fors rois couronnés,
Jamais n'aront aïde pour homme qui soit nés.
Et l'amirans Balans, qui fu de haut tum[b]és,
Ens ou fons du fossé est .IIII. fois pasmés.
Quant vint de pamissons, si s'est haut escriés :
« U estes [dvos], mi homme ? par Mahom, çà venés;
« Jamais n'istrai de ci se vous ne m'en gietés. »
Atant i est venus Brulans de Mommirés,
Sortinbrans de Connibres, ses consillers privés.
« Sire, dist Sortinbrans, autre fois me créés;
« Ki va une viés voie souvent est meserrés.
« A l'abai du viel cien tout adès vous tenés. »
Et respont l'amirans : « Or ne me ranpronés;
« Bien en serai vengiés anchois .III. jors passés.
« Faites sonner mes cors, cele vile assalés.
— Sire, dist Sortinbrans, si que vous commandés;

« Mais li nuis est moult près, li solaus esconsés :
« Desci que le matin en respit le metés,
« Que vos barnages ert venus et assanlés. »
Et respont l'amirans : « Si soit com dit avés.
« Ahi ! Lucifer sire, com sui pour vous irés !
« Mort vous ont li François, jamais ne me venrés ;
« Mais par icel Signeur qui mes ciés est voés,
« Demain sera li sieges et plevis et jurés.
« Ja ne m'en partirai pour vent ne pour oré,
« Si sera la tour prinse et li mur craventé.
« Puis seront li cors d'aus à chevaus traïné,
« Et Floripas la pute sera arse en .I. ré.
« François s'en torneront si que vous le venrés,
« Car il n'ont pas vitaille pour le quart jour passer.
« Ja Karles ne venra par force en ce regné,
« Que trop est de Mautrible li fors pons redoutés.
— Sire, dist Sortinbrans, si soit com dit avés. »
Ensi fu li consaus otriés et jurés.
As herberges s'en vont quant li jours fu finés,
Entresci au demain que solaus ert levés.
Li amirans Balans a ses gens apelés,
Puis jusque à .VIII. ans li sieges afiés.
Tant i a de paiens venus et assanblés
Que .IIII. lieues durent les loges et li tré.
Or aït Diex nos comtes par la soie bonté,
Car je ne voi comment en soient escapé.

Or sont nostre François ens en la tour quarée ;
Sarrazin les assalent, la pute gent dervée,
Mais onques n'i fourfirent vaillant une denrée.
Li amirans apele Maubrun d'Agremolée ;
N'ot si maistre larron jusqu'en la mer betée.
« Mabrun, dist l'amirans, par ma barbe mellée,
« Se Floripas ma fille est la çainture emblée,

« Ja puis François n'aront vers moi nule durée;
« Et se tu le m'enbloies, c'est verités prouvée,
« De mon or te donrai une grant caretée.
« Tant que la çainture aient n'ert la tors afamée.
— Sire, ce dist li lerres, lai venir la vesprée;
« Ançois demain à l'aube que pere la journée,
« Vous arai la çainture de la dame livrée. »
Quant l'amirans l'entent, grant joie en a menée.
Li jours vait à declin, si revint la vesprée.
Tant atendi li leres mienuis fu passée;
Venus est au fossé, s'a l'iauge trespassée;
Puis s'en va à la tour, si l'a plus tost rampée
K'escurieus n'ait kesne en la sevle ramée :
En la tour s'en entra coiement, à celée.
Isnelement et tost vient à la ceminée,
[cUne chandelle a prinse, au fu l'a alumée,]
Vient à l'ui de la cambre, si l'a trové fremée,
Et il a dit son carne, et il est desferrée.
Nos François voit dormans par la sale pavée;
Si a no gent li leres souduite et encantée
Qu[e] il ne s'esvillaissent pour la tour d'or comblée.
Li quens Guis de Borgoigne à la ciere menbrée
Est à une fenestre devers la mer betée
Pour oïr le grant ost qui là est assamblée.
Et li lerres n'i fist plus longe demourée;
Vint au lit Floripas k'est plus bele que fée.
Tant a quis la çainture li glous qui l'a trouvée;
Tour entour lui l'a çainte par la boucle dorée.
Floripas resgarda, qui tant fu coulourée;
A li vaurra gesir, car forment li agrée;
Par les flans l'a li glous nu à nu acolée.
La puciele s'esvelle, si s'est haut escriée :
« Sainte Marie dame, rouine couronnée!
« U estes vous, baron? trop faites longe estée. »

Ses pucieles akeurent toutes escevelées;
Quant voient le larron plus noir d'une pevrée,
Toute la plus hardie est en fuies tournée.
Li glous a Floripas desous lui souvinée;
Par le mien ensient ja l'éust vergondée,
Quant dans Guis de Borgoigne a la vois escoutée.
A la cambre s'en vait corant de randonné[e];
Quant coisi le larron, saciés ne li agrée.
Il escria s'amie : « Taisiés vous, bele née. »
Quant li lerres le vit, du lit saut à volée,
Et li quens le feri si u chief de l'espée
En .II. moitiés le fent; la çainture est copée.
La candoile au larron fu adont anublée;
Ains puis l'encantemens n'ot là dedens durée.
Dont salent sus li conte de la sale pavée,
Et Guis lor a la cose de chief en chief contée.
Le larron ont geté parmi une privée,
A toute la çainture, dedens la mer salée.
Hé Diex, pour coi le fisent si longe definée!
Jamais iceste perte ne sera recouvrée.
Perdue est la çainture, en la mer est getée;
Ele valoit d'or fin une tour mesurée.
Quant no François l'entendent, saciés ne lor agrée;
Mais bien voient la perte ne sera restorée.
Entr'aus ont la puciele moult bien reconfortée.
Li jours est aparus, bele est la matinée;
Paiein ceurent as armes, la pute gent dervée:
Ja vauront assalir à la grant tour quarré[e].

Li jours est aparus, li solaus est levés;
Paien ceurent as armes, tost furent adobé.
Li amirans apele Brulant de Monmiré,
Sortinbran de Connibre, son consillier privé :
« Baron, dist l'amirans, quel conseil m'i donrés?

« Quant li lerres ne vient, mors est et afolés.
— Sire, dist Sortinbrans, c'est fine verités;
« Faites sonner .I. cor, cele vile assalés. »
Et respont l'amirans : « Or tost, si vous hastés. »
Lor oïssiés busines et ces grailes sonner.
A la tour assalir ont leur engiens menés :
As fondes lor getoient les gros caillaus quarrés,
Mais [ja] ne lor mesfirent .II. deniers monnaés.
François sont en la tour, que tous garisse Dés;
Falis-lor est li vins et li pains et li blés.
Les pucielles pallissent à gens cors honnerés,
Floripas se pasma qui moult ot grant biautés;
Guis l'en a redrecie, ses nouviaus mariés.
Lorsa l'enfes tel duel à poi n'est forsenés;
Il apela François, sels a araisonnés.
« Baron, ce dist li enfes, vers moi en entendés :
« Paien nous ont çaiens en ces murs enserés,
« Nous n'avonmes vitaille bien a .III. jors passés;
« Ces damoisieles muerent de faim et de lasté;
« Se ensi les perdons, il nous ert reprouvé.
« Par sain Piere l'apostre qui de Diu a les clés,
« Mieus vauroie mes cors fust en .X. lius navrés,
« N'aille querre du pain as loges et as trés
« Tant c'à ces damoisieles soit lor cuers saolez.
« Issons nous ent là fors, les haubers endossés;
« Conquerons la vitaille as boins brans acerés :
« Miels vaut mort à honnor que vivre à tel lasté. »
Et respondent François : « Tout ce est verités.
— Seigneur, dist Floripas, envers moi entendés :
« Moult est petit poissans li Diex ù vous créés;
« S'euissiés ore tant les nos diex aourés,
« A menger euissiés et à boire à plenté.
— Puciele, dist Rollans, et car les nous moustrés;
« Se vo Dieu sont si boin que vous ci devisés,

« S'il nous puent donner à menger à plenté,
« Et nous faicent venir de France le barné,
« Nous l'aouronmes tuit volenters et de grés. »
Et repont Floripas : « Et par moi le sarés. »
Isnelement et tost a saisie les clés,
Parmi .I. sousterrin a nos François menés,
Vint à le signagogue, s'a les huis desbarés.
Là estoit Tervagans et Apolins levés,
Et Margos, et Jupins, et des autres assés;
Du plus fin or d'Arrabe estoit cascuns fondés.
Li jons, li garigaus estoit illuec getés,
Et la mente et li basmes, qui moult flairoit souef;
Moult ert grans li tresors qui là ert assamblés.
Et dist Guis de Borgoigne : « Baron, or esgardés.
« Diex! où fu prins li ors qui ci est assamblés?
« Il n'en a mie tant en la crestientés.
« Car pléust ore à Dieu, le roi de maïsté,
« Richars tenist Jupin à Rouen, sa cité :
« S'en feroit le moustier de sainte Trinité;
« Li rois Karles tenist les autres à son tré :
« De l'or feroit ses hommes manans et asasés;
« Et le moustier saint Pierre de Romme, qu'est gastez,
« Seroit de l'or des .II. ricement atournés.
— Vassaus, dist Floripas, trop folement parlés,
« Mais criés leur merci et si les aorés.
— Dame, ce dist Ogiers, moult les ai sermonnés.
— Voire, ce dist dans Guis, mais n'iestes escoutés,
« Car il sont endormi : les ex ont tous enflés. »
De Jupin s'approcha, à tere l'a versé.
Ogiers fiert si Margot; à tere est adentés.
« Puciele, dist Rollans, moult mauvais diex avés;
« De tant c'on les abat n'en est nus relevés.
— Sire, dist Floripas, c'est fine verités;
« Se jamais les aour, mes cors ait mal dehés.

« Or pri je cel Signeur qui en crois fu penés
« Et le saintime virge qui le porta en ses lés,
« Tout issi voirement comme il fu de lui nés,
« Il nous envoit secours de Franche le rengné,
« Et nous doinst à menger par ses saintes bontés. »
Ains qu'ele ait sa parole et ses dis affinés,
Li falirent si menbre, ses cuers est tresalés,
Sor le marbre se pasme; lors ploura Guis assés.
« Par foi, dist Oliviers, signeur, trop demourés.
« Par icel saint Signeur qui de virge fu nés,
« Miels vauroie mes cors fust en .x. lius navrés
« N'aille quere vitaille as loges et as trés.
— Seigneur, ce dist Rollans, itels est mes pensés. »
Isnelement et tost ont leur escus combrés,
Les brans nus en puins destres, avalent les degrés;
Venus sont as estaules, s'ont les cevaus trouvés,
La porte ont desfremé, les pons ont avalés.
Or les conduie Diex, li rois de maïstés.
Anchois que il retournent, i ara caus donnés.

De la grant tor de marbre sont François avalé,
Venu sont à la porte, s'ont les huis desbarez,
Le pont ont avalé, ki est et lons et lés.
Rollans, li niés Karlon, a Namlon apelé :
« Sire, vous remanrés o Tieri l'aduré
« Por garder ceste porte tant k'estrons retorné.
— Sire, respont li dus, dont ai ge mal dehé,
« Se je suis vos portiers en trestout mont aé.
« Pour ce se je sui viex, ne m'aiés en vilté,
« Que je ai les ners durs et le cuer aceré;
« Si sai bien eslaissier mon destrier sejourné,
« Et ferir de l'espée parmi hiaume gemmé.
— Par mon cief, dist Rollans, vous dites verité:
« Avoec moi en venrés, n'en serés trestourné,

« Et Tieris remanra, et Basins l'aduré. »
Quant li baron l'entendent, s'ont le cief encliné ;
De ce qu'il ont oï lor a forment pesé.

QUANT Teris l'Ardenois a le parole oïe,
Que Rollans, li niés Karle, de remanoir li prie,
Du mautalent qu'il a tous li sans li formie.
Et a dit à Rollant : « Moult pensés grant folie,
« Ki me rouvés remaindre en ceste enfremerie.
— Sire, ce dist Rollans, pour Dieu, le fil Marie,
« Avoec Basin gardés ceste porte naïe,
« Que Sarrazin n'i entrent, la pute gent haïe. »
Quant Tieris l'entendi, li cuers li atenrie,
Coureçous et irés toute voies l'otrie.
Li conte sont monté es destriés de Surie,
Ki furent as paiens et as Turs de Nubie.
D'armes et de cevaus est la tors bien garnie;
Cascuns prinst .I. espiel où l'ensaigne balie.
Parmi le pont aval ont lor voie aquellie;
Après aus ont li conte la porte veroillie.
No baron s'eslaissierent aval la praerie.
Damediex les conduie qui tout a en baillie!
Ancui ert la vitaille as paiens calengie.

LI jours est biaus et clers, ja ert midis passés.
Li conte cevaucierent tout contreval les prés,
Et Turc et Sarrazin cevaucent de tous lés;
N'i a celui d'aus tous ne soit asséurés.
Li amirans Balans s'est aval esgardés,
Il coisi nos François sur les destriés armés;
Il en a apelés Brulant de Monmiré,
Sortinbrant de Cornuble et des autres assés.
« Baron, dist l'amirans, à moi en entendés :
« Ja cevaucent François, les frains abandonnés;

« Il se voellent ferir es loges et es trés.
« Se il vif nous escapent, il nous ert reprouvé ;
« Faites sonner nos cors, je cuic trop demorés. »
Quant paien l'entendirent, e[s] les vous effraés ;
Dont oïssiés buisines et cors d'arain sonner.
Lors corurent as armes li paien deffaé,
Et François s'eslaissierent, les frains abandonnés.
Rollans crie : « Monjoie, baron, or i ferés ! »
Et il si firent [dtant] bien les ont encontrés,
A boins espiex trencans en ont .c. craventés ;
Puis ont saciés des fueres les boins brans acerés.
Rollans tint Durendal dont li puins fu dorés ;
Sarrazins en detrence les flans et les costés.
Cascuns de nos François s'i est bien esprouvé
Les premiers ont tous mors et tous desbaretés.
Atant es Clariun à .xv^{m}. d'armés ;
Niés estoit l'amirant et de sa sereur nés,
En toute Espaigne n'ot Sarrazins plus douté.

MOULT fu fors la bataille et li caple sont grief ;
Atant es vous poignant Clariun le guerier,
Et sont en sa compaigne .xv^{m}. chevalier.
Rollans a escrié Berart de Mondidier,
Et Guion de Borgoigne, et le Danois Ogier :
« Pour Diu, or du bien faire, nobile chevalier !
« Querons que les pucieles éussent à mengier. »
Rollans trait Durendal, si broce le destrier,
Amont parmi son elme ala ferir Tempier ;
Trestout l'a pourfendu enfresi el braier.
De cel caup s'effraerent li glouton losengier ;
Aussi fuient Rollant comme aloe esprevier.
Adonc s'est escriés Berart de Mondidier :
« Or penst cil du bien faire qui vorra dosno
« En chambre sous courtines acoler et baisier ;

« Qui velt estre mauvais n'a soing de l'aprocier,
« Que .I. mauvais puet bien .II. vaillans enpirier. »
Cele parole fist nos barons enhaitier.
Dont véissiés nos contes sor paiens desrengier;
Des mors et des navrés font la tere jonchier.
Mais se Jhesu n'en pense, ne lor ara mestier,
Que Sarrazin s'asanlent à chens et à millier;
Tant en i a venu, nus ne les puet prisier.

MOULT est grans li estours, dolereus et mortés.
Paien sont estourmi as loges et as trés;
En peu d'eure en i ot plus de .XX^m^. armés.
Et François s'en repairent bielement et souef,
Les brans en lor puins diestres, à boins coutiaus letrés.
Une aventure avint dont Diex soit aourés :
Au repairier qu'il firent ont .IX. soumiers trovez,
Qui tuit erent carcié de char et de clarés,
De pain et de vin viés y ot à grant plentés,
Venison i avoit et boins paons lardés.
Les Turs qui les gardoient ont moult tost decopez,
Puis ont tost devant aus les soumiers aroutez.
Dus Namles les conduist et l'Escos Guillemers,
Et Rollans va devant et li autres barnés.
Et Sarrazin lor vienent qui les ont escriés.
Li baron lor retornent les destriers abrievés;
Cui ataignent à coup tout a son tans usé.
Or n'i ot Sarrazin, ne Persan, ni Escler,
Qui entr'aus s'enbatissent, tant les ont redoutés.
Devant s'en sont venu à l'issue d'un gués;
Iluec fu li estours et fors et adurés;
I leur lancent sajetes et bons dars enpenés.
Li dus Basins i fu ilueques mors jetés,
Et Aub[e]ris ses fiex est sor lui arestés.
Là guencist Oliviers et Rollans l'adurés,

Li quens Guis de Borgoigne et Ogiers l'alosés.
Et paien les angoissent environ de tous lés;
As ars trucoirs les ont devant aus enversés.
Sarrazin lor escrient : « Glouton, n'i garirés. »
Quant l'entent li quens Guis, envers aus est tornés,
Mais ains qu'il i ferist, li est maus encontrez;
Desous lui est ocis ses destriers sejournés.
Li quens caï à tere; ains qu'il fust relevés,
L'ont Sarrazin saï, de tous lés fu combrés;
De son cief li osterent son vert heaume gemmé,
D'une ensaigne de paile li ont les ex bendés,
Par deriere le dos les puins estrois noés.
Li quens reclaime Dieu, le roi de maïsté :
« Ahi! Karles, biaus oncles, jamais ne me venrés. »
Dist li rois Clarions : « Pour noient regretés;
« A l'amirant Balant serés vous presentés,
« Hui vous gardera on, demain pendus serés. »
Et respont li quens Guis : « Se Diex plaist, vous men-
François voient Guion qui si est encombrés; [tez. »
S'il en ont duel et ire, ja mar le meskerrés.
Ils laissierent la proie, si ont les pons passés,
Mais li quens Oliviers fu moult bien pourpensés;
.III. paons a saisis et .III. pains buletés
Et plain barel de vin, atant s'en est tornés.
Et paien les angoissent, moult les ont apressez;
Entresci à la porte les ont ferant menés.
Là guencissent li conte, moult en ont d'asfolés.
Plus d'une grant ruée ont paien reculés,
Arriere s'en repairent, si ont les pons levés,
Et ont de la grant porte les huis clos et barez.
Rollans descent à pié, dolans et abosmés,
Et Ogiers li Danois et li autres barnés.
De la vitaille s'est Oliviers destoursés;
Il ne le rendist pas pour l'or de .X. cités.

Atant es Floripas, la fille l'amiré;
U k'ele voit Rollant, tost l'a araisonné :
« Sire, ù est li quens Guis, mes noviaus mariés?
« Quant je ne le voi, lasse! où est il donc alés?
« Avoec vous le menastes, rendre le me devés.
— Bele, ce dist Rollans, certes, perdu l'avés;
« Paien l'enmainent prins as loges et as trez. »
Quant l'entent Floripas, tout a le sanc mué,
.IIII. fois se pasma sus le marbre listé;
Et Rollans l'en redrece quant assés a plouré.

QUANT la puciele fu de pamisons levée,
A sa vois qu'ele ot clere s'est en haut escriée :
« Baron, par cel Signeur qui fist ciel et rousée,
« Se je ne rai Guion, dont doi estre espousée,
« Je rendrai ceste tour ains demain l'ajornée;
« Pour tout l'or de cest mont n'en seroie tensée.
« Haï! sainte Marie, rouine couronnée,
« Ja devoie je estre au baron mariée,
« Et en saintismes fons bautissie et levé[e]!
« Lasse! ceste amistés a moult courte durée.
« Diex, tenés moi en sens, je serai ja dervée. »
A iceste parole est la bele pasmée.
Quant vint de pamissons, si s'est moult dementée :
« Diex! or ai je le faim et le soif oubliée,
« De quoi je ai .III. jours itel noise menée. »
Rollans voit la puciele estainte et esplourée,
Moult grant pités l'en prent, si l'a araisonnée;
Doucement li a dit : « Taissiés vous, bele née;
« Mix voel je que ma chars soit en .X. lius troée
« Que demain ne vous rende Guion ains l'avesprée. »
Quant l'entent Floripas, au pié l'en est alée;
Li niés le roi de France l'en a sus relevée.

« DAME, ce dist Rollans, or ne vous dementés,
« Se Dieu plaist et son nom, le vostre ami raurez.
— [c Belle, dist Olivier], à moi en entendés;
« Pour plaint ne pour doel faire, riens n'i gaaignerés.
« Tier jour a ne mengasmes, c'est fine verités,
« Ne les gentis puçieles que vous ici vées;
« Jou ai ici vitaille, baron, or en prenés :
« Se aviemes mengié, mix maintenrons assés.
— Compains, [ce dist Rollans], Diex en soit aürés ;
« Or alons donc mengier puisque vous le volés. »
Ou palais en monterent tous les amples degrez,
A la table s'asierent, si ont les huis barés,
Et les franques pucieles avoec aus lés à lés;
De boire et de mengier est cascuns assasés.
Et l'amirans Balans est repairiés as trés;
Devant lui fu quens Guis de Borgoigne amenés.
Du dos li fu ostés li blans haubers safrés;
Il est estains et pailes et tous descoulourés,
Qu'i n'ot mangié de pain bien a .III. jours passez.
Moult par fu bien fournis et de cors bien mollés;
N'ot si boin chevalier desci en Balegués.
L'amirans li demande par moult ruiste fiertés :
« Diva, comm' as tu nom? garde ne me celés. »
Et respont li varlés : « Ja n'orrés verités;
« On m'apele Guion, de Borgoigne fui nés,
« Et fils d'une des filles au duc Millon d'Aingler,
« Cousin germain Rollant, qui tant fait à douter. »
Et respont l'amirans : « Je te connois assés;
« Il a plus de .V. mois aconplis et passés
« Que li cuers de ma fille s'est à toi atournés.
« Je sai bien qu'ele t'aime plus c'omme qui soit nés.
« Par toi ai ge mes hommes perdus et afolés,
« Et ma grant tour de mar et mes palais listés.
« Certes, se nel me rens, tu seras afolés.

« Ki sont cil de laiens? garde ne me celés. »
Et respont li varlés : « Jel vous dirai assés;
« Li quens Rollans i est et Oliviers li bers,
« Berars de Mondidier et l'Escos Guillemers,
« [Et Ogiers li Danois] et Aubris li menbrés,
« Et Tieris l'Ardenois et Richars l'alosés,
« Et Joffroi l'Angevins et Namles li barbés;
« Basins estoit onsimes, que vous ocis avés,
« Et je sui li douzimes que en prison tenés;
« Mais se Dieu plaist et Karle, moult chier le comperés. »
Quant l'entent l'amirans, à poi n'est forsenés.
.I. Sarrazin se drece qui ot nom Safarés,
Et hauce son puing destre qui fu gros et quarrés,
Fiert le comte Guion en travers sur le nés;
Li sans vermaus li est en contreval versés.
Quant le voit li quens Guis, tous est d'ire alumés,
Il ne se tenist mie, pour estre desmenbrés,
Que maintenant ne fust vengiés, tous desarmés.
Son puing li a senestre ens es eeveus mellés,
Il a haucié le destre, de ferir entesés,
Si li assist u col com s'il i fust plantés,
Tout li fraint et quassa le maistre os moellez;
Li bers estort son caup, si l'a jus enversé.
Quant le voit l'amirans, à poi n'est forsenés;
A hautes vois s'escrie : « Cest glouton me prendés. »
Et Sarrazin li salent environ de tous lés,
Que de puins, que de piés, li ont maint cops donnés;
Tous li est deronpus ses bliaus gironné.
Li amirans s'escrie : « Gardés ne l'ociés.
— Sire, dient paien, si com vous commandés. »
A Guion de Borgoigne ont bien les puins noés.
Li amirans apele Brulant de Monmirés,
Sortinbrant de Connibre et des autres assés :
« Baron, dist l'amirans, quel conseil me donnés

« De ce François prison pour cui sui si irés?
— Sire, dist Sortinbrans, bien est se vous volés;
« Volés vous la tour prendre et ce palais listé?
— Oil, dist l'amirans, plus que om qui soit nés.
— Sire, dist Sortinbrans, consaus vous ert donnés.
« Tost et isnelement .Xm. Turs mandés,
« Et soient fervestu es destriers sejournés;
« Puis faites unes fourques lever sur ces fossez,
« Voiant cels de la tour, ce baron i pendés.
« Et je sai les François tant à desmesurés
« Que il isteront fors si que vous les venrés;
« Et vous aiés vos hommes el bruillet aprestés :
« Tost arons les François et prins et atrapés.
« Ensi les porrés prendre, si vous en vengerés.
— Par foi, dist l'amirans, si soit con dit avés;
« Ensi sera il fait puisque vous le loés. »

Li amirans Balans ne se vaut plus targier;
.Xm. Turs a fait moult bien apareillier.
Li amirans les fait ou bruillet enbuissier,
A Clarium les baille et au roi Tournefier.
Puis a fait unes fourkes sor lez fossés drecier.
A .XXX. Sarrazins a fait Guion baillier,
Ki l'enmainent batant de bastons de pumier;
En maint lieu par la car li font le sanc raier.
Guion vont une corde entour le col lacier;
Enfresi que as fourkes ne vaurent delaier.
Et Guis reclaime Diu, le vrai justicier,
K'il ait merci de s'ame, or en a grant mestier :
« Hé! barnage de Franche, car me venés aidier;
« Se vous me laissiés pendre, moult ferez que lainier. »
Et Rollans, li niés Karle, s'est alé apoier
A une des fenestres du grant palais plenier,
Et resgarde sous lui contreval le gravier,

Vit les fourkes drecies d'enjouste le fossier.
Il en a apelé le preu conte Olivier
Et les autres barons, cui Diex gart d'encombrier :
« Baron, ce dist Rollans, moult me puis merviller ;
« Ne sai que paien pensent, li cuvert avresier,
« Mais je voi unes fources desus cel pui drecier.
— Sire, ce dist dus Namles, mentir ne vous en quier,
« Il voelent Guion pendre et au vent baloier.
« Véés le là tout nu, i l'on fait despoullier;
« Se tost nel secourons, sus le venrés sacier. »
Quant Rollans l'entendi, le sens cuida cangier.
Atant es Floripas qui les oï plaidier;
Quant ele vit les fources, n'i ot que esmaier.
« Que ferés vous, fait ele, nobile chevalier?
« Lairés vous dant Guion devant vous escillier?
« Par icel saint apostre qui tout [a] à baillier,
« S'il i muert, tous li mons ne vous puet respitier
« Que je de ceste tour ne me lais tresbucier. »
Devant les piés Rollant se va agenoullier,
Les piés li commencha anbedeus à baisier :
« Sire niés Karlemaine, pour Diu vous voel proiier,
« Va mon ami secourre qui je voi travillier.
« Jou rendrai à cascun son boin courant destrier,
« Qui sont en une croute .xv. jours a très er;
« Auteclere rendrai au boin conte Olivier. »
Rollans s'est escriés : « Or de l'aparellier ! »
Lors véissiés ces contes ces heaumes relacier,
Et ces espées çaindre, ces escus enbracier.
De la tor avalerent li vassal droiturier :
Et Floripas lor va les cevaus fors sacier,
O lui ses damoisieles où il n'ot qu'ensigner.
Cascun monte el ceval par le doré estrier.
Diex aït à Guion, qui tout puet consillier;
Se tost n'est secourus, jamais n'ara mestier.

« SIGNEUR, ce dist Rollans, vers moi en entendez :
« Nous ne sommes que .x. de chevalier menbrés,
« Et paien ont grant force as loges et as trés ;
« Pour amour Dieu vous pri qu'ensanble vous tenés.
« Cascuns soit bien de lances garnis et conréez,
« Li uns gart toudis l'autre en boines loiautez,
« Se nus de nous i ciet, que tost soit relevés,
« Ne pour mort ne pour vie gardés ne vous falés ;
« Se ensi ne le faites, ja n'en repai[r]erés.
« Et je sera[i] estake, à moi vous raliés,
« De quel part que je viegne, tost me retrouverés ;
« Tant com li brans me dure, boin garant i arez. »
Et li baron respondent : « Si que vous commandés ;
« Or soit hui Diex de glore nostre boins avouez !
— Signeur, dist Floripas, par foi, trop demourés ;
« Ja sera Guis pendus se vous nel secourés. »
En sa canbre s'en va son escrin deffremer,
La couronne aporta dont Diex fu couronnés,
Cascun le mist ou cief, sour son heaume gemmé.
Estes vous nos François issi asséurés ;
Ne redoutent paien .ii. deniers monnaés.
As caïnes de fer ont les pouns avalés,
Bielement s'en issirent, n'en est nus effréez,
Devers [de le bois] se traient, tout contreval les prez.
Et Floripas la bele, cui Diex croisse bontés,
A les pons sus saciés et les portaus barés.
Et paien sont as fources, cui tous confonde Dés ;
A Guion de Borgoigne ont les .ii. puins noés,
La corde entour le col, et bien les ex bendés.
Paien crient le hui, ja fust amont levés,
Quant Rollans vint poignant, qui lor a escriés :
« Cuvert, mar le baillastes, moult cier le comperrez ! »
Quant paien l'entendirent, e[s] les vous effraés,
Que tous li plus hardis est en fuies tournés ;

Tous seus est li quens Guis sous les fources remez.
Rollans point Valantin par andeus les costés,
[Et Oger Broyefort, qui de courre est hastez];
Les paiens ont enclos entr'aus et les fossez,
De .xxx. en ont les .xx. moult tost desbaretez.
Paien sont desbuissié fors du bruillet ramé,
Tournefier vint devant sur le mul afeutré.
Et Rollans et li autre, qui Diex croisse bonté,
Ont les paiens atains entr'aus et les fossez.
Et paien lor escrient : « Cuvert, n'i duerés;
« Le pendu l'amirant trestout coi nous lairés.
« Venés le vous rescoure? avoec pendu serés. »
Quant Rollans l'entendi, à peu n'est forsenés,
Il a trait Durendal, vers lui est galopés.
Et li paiens le fiert com vassaus adurés ;
L'escu li a percié ki fu d'or painturés.
Tant fu fors li haubers n'est rompus ne fausez;
Enfresci que as puins est li espius froés.
Ains que li paiens soit guencis ne trestournés,
L'a Rollans si feru parmi l'iaume gemmé,
Li cercles ne la coife n'i vaut .II. aus pelés;
Le Sarrazin pourfent jusqu'au neu du baudré.
Entresci que as fources n'est li quens arestés;
A Guion de Borgoigne a les ex desbendés,
Les liens li detrence, s'a les puins desnoés,
Le ceval li presente, et Guis est sus montés.
« Cousin, ce dist Rollans, près de moi vous tenés,
« Tant que vous soiés d'armes garnis et conréés.
— Biaus sire, ce dist Guis, si que vous commandés. »
Sarrazin esperonnent et li cris est levés.
Là commence .I. estour tant fort et adurés,
Mainte lance i fu frainte et mains escus troés,
Et mains puins et mains piés i véissiés coper;
Du sanc as Sarrazins i fu grans la plentés.

Rollans fiert .I. paien qui ot nom Tempestés;
En trespassant li a le cief du bus sevré.
Rollans s'est escriés : « Cousin, c'or vous armés;
« Véés ci beles armes, moult tost vous conréés. »
De Rollant fu moult bien li vassaus Guis combrés.
Quant Guis fu à ceval, ne fu pas alentés;
A nos barons escrie : « Signeur, c'or i ferés,
« Je monst[r]erai paiens se je sui escapés. »
A iceste parole e[s] les esvertués.
Plus d'un arpent de tere ont paiens reculés;
Mout i ot d'abatus, de mors et de navrés.
Mais Sarrazin s'adoubent as loges et as trés;
De .x^m^. paiens fu li pas estoupés.

MOULT fu fors la bataille et li caple sont fier;
Bien i fierent François, li vassal droiturier.
Rollans tint Durendal à bons coutiaus d'acier,
Les barons apela, cui Dïx gart d'encombrier :
« Venés avant, baron, ne vous caut d'eslongier;
« Vés Sarrazins venir, plus sont de .x. millier.
« Bien voi je que fuirs ne nous ara mestier;
« Ne reculés vous pas, mais pensés d'avancier.
« Se nous jusc' à cel pont nous poiens plaisoier,
« Nous ne les douterons valissant .II. deniers.
— [[d]Sire, ce dist Gui l'enfes, là sus n'a que mengier];
« [[c]Se nous estion ore en ce palais planier],
« De fain nous convenroit mourir et baillier.
« Par la foi que je doi au baron saint Ricier,
« Je aim mix çà aval sor paien caplier
« K'en cele tor de fain mourir et baillier.
« Se Dix à icest jour nous velt à mort jugier,
« En boin gré le souffrons comme boin chevalier.
— Par foi, moult a bien dit, dist li Danois Ogiers,
« Dehait ait ne s'ira ja tantost essaier. »

Floripas la courtoise s'est alée apoiier
A une des fenestres du grant palais plenier,
O lui ses damoisieles où il n'ot qu'enseignier.
La bele regarda contreval le gravier;
Quant ele vit Guion, n'i ot qu'esléechier.
A sa vois qu'ele ot haute commencha à hucier :
« Amis Guis de Borgoigne, ira ge vous baisier?
« Dehait ait cui en caut, cels s'en puet corecier.
« Se je vif, par saint Piere à cui je voel proier,
« Encor ert l'amirans mon pere en vo dangier.
— Avés oï? baron, dist li Danois Ogier.
« Certes, pour tel puciele se doit on bien aidier;
« Miels [dvoil] morir que n'aille ja Courtain essaier;
« De ferir vous envi, Berart de Mondidier. »
Lors s'en vont li baron en l'estour caploier;
Là péussiés véoir l'estour recommencier.
Quel part que Rollans vait, fait les rens clarier;
Aussi le fuient tuit com l'aloe esprevier.
Li quens Guis de Borgoigne lait courre le destrier,
Si tint l'espaie ou puing qui fu roi Tournefier;
Amont parmi son hiaume ala ferir Tempier,
Trestout le pourfendi entresci c'au braier.
« Cousin, ce dist Rollans, or vous voi bien aidier;
« Par mon cief, bien savés ces paiens manecier.
« Bien venist la puciele as murs esbanoier;
« Certes, bien le devés acoler et baisier. »

MOULT fu grans la bataille, longement a duré;
Bien i fierent François, n'i ot nul deporté.
Le fille l'amirant lor a haut escrié :
« Baron, de la vitaille pensés, pour l'amour Dé. »
Oliviers l'entendi, s'à Rollant apelé :
« Certes, cele puciele ai oï bien parler,
« Que de nostre preu faire nous a amonnesté.

— Par foi, ce dist Rollans, je l'ai bien escouté;
« Dehet ait ne s'en paine puis qu'ele ara menbré.
« Monjoie! Diex aïe! » S'a le ceval hurté,
Et no baron le suient courant tout abrievé.
Tant a au branc d'acier Sarrazins demené
Que par force a le voie et les pas destoupé.
Si com no baron vinrent, sont Turc desbareté;
Jusqu'au tré l'amirant n'i ot regne tiré.
Au repairier qu'il firent lor est bien encontré:
.XV. soumiers trouverent de vitaille trousé,
De pain, de vin, de car, de viande, de blé,
Que l'amirans de Cordres envoie l'amiré.
Les Turs qui les caçoient ont moult tost decopé;
Volentiers les aquellent li vassal aduré.
Dus Namles de Baiviere les a devant guiés,
Et Tieris l'Ardenois o les grenons mellés,
Et Rollans va deriere, et li autres barnés.
Cil soustienent grans fais, grant paine ont enduré;
Enfresci à la porte n'i ot regne tiré.
Le duc Basin de Lengres ont illuec mort trové;
Entre lor bras le lievent, laiens l'en ont porté.
Les soumiers ont laiens tous mis à sauveté,
Puis ont close la porte et le pont suus levé.
Enfresi c'à .II. mois n'aront mais povreté;
Ne rendront mais la tor pour homme qui soit nez.
Sel saura Karlemaines, li fors rois coronnés,
Si lez venra secoure o son rice barné.
L'amirans fu as tentes, qui ot le cuer iré;
Il en apela tost Brulant de Monmiré,
Sortinbrant de Cornuble, son consillier privé:
« Baron, dist l'amirans, moult m'avés mal mené;
« Or ont la tor garnie et de pain et de blé.
« Se le set Karlemaines, mai nous est encontré;
« Il i venra à s'ost, jou sai de verité;

« Se il passe Mautrible, mal sommes encanté.
« Quel le porrai je faire? moult sui en grant pensé.
— Sire, dist Sortinbrans, je vous lo en verté,
« Que trestout cil de l'ost soient ja assanblé
« Et garni de bataille, fervesti et armé;
« Tout entour cele tour soient beffroi levé,
« A l'asalir le tour soient .M. cor sonné.
« Li François de laiens seront espoenté,
« Els et la tor prendrés par vive poesté.
— Sortinbrans, dist Brulans, or vous voi assoté;
« Ce ne sont ore mie fel vilain amusé;
« La flors i est de Franche, tout le plus alosé.
« Connissiés vous Rollant au courage aduré,
« Et le conte Olivier, qui tant a de fierté,
« Ki le roi Fierabras a conquis et maté?
« Par Mahom, ce sont il, on le m'a bien conté,
« Que nous en amenames loié, les ex bendé.
« S'i est li quens Berars qui moult nous a grevé,
« Et Tieris l'Ardenois o le grenon mellé,
« .I. viellart, .I. cenu de moult grant cruauté,
« Qui plus a de .M. hommes mordris et estranlés
« En la forest d'Ardane où il a conversé;
« Et Ogiers li Danois, et Namles li barbés,
« Richars de Normendie au courage aduré,
« Qui cacha l'amirant devant Romme ens el pré,
« Et navra ens el cief, à peu ne l'ot tué;
« Et dans Guis de Borgoigne, [d qui ocist Fausabré].
« Encore i a des autres que je n'ai pas nommé;
« François ne sont pas gent, anchois sont vif maufé :
« N'en a lassus que .XI. de chevaliers membré.
« Rollans, li niés Karlon, a le cors si faé,
« Ne redoute cop d'arme .I. denier monnaé.
« Souvent nous contralient et cacent par le pré,
« Et vivent tout du nostre; n'i a bone gardé.

« S'il estoient tel .C. en cel palais listé,
« Fuir nous convenroit par force du regné.
« Lor diex veille pour aus, moult les a bien gardez;
« Mais li nostre dieu sont caitif et enivré:
« Ne se pueent aidier pieça ne furent né.
— Brulans, dist l'amirans, or avés trop parlé;
« Fuiés de devant moi, trop i avés esté. »
.I. baston a saisi, si li éust rué,
Quant li rois Sortinbrans li a des puins osté.

« SIRE, dist Sortinbrans, laissiés vostre tenchon,
« Faites sonner vos cors, cele tor assalonz;
« N'i dueront François, li encriemé felon.»
Et respont l'amirans : « Je l'otroi, par Mahom. »
Lors oïssiés buisines et ces cors de laiton,
Et Sarrazins venir à si très grant fuison,
Couvert en sont li pré une liue environ.
L'amirans fist venir l'engignéour Mabon;
Cil a fait .I. engien, itel ne vit nus hon:
Par desus grande cloies a fait drecier .I. pont.
Dont oïssiés grant noise et moult grant huision,
Sarrazins assalir à force et à bandon;
Tout ont conquis le ban jusc'au maistre donjon.
Et François se deffendent, irié comme lion,
Getent pieres et fus sur le geste Mahon.
Les pucieles ne furent ilueques pas garchon;
Cascune avoit vestu .I. hauberc fremillon,
Et lacié en son cief .I. vert elme réom.
I n'i a Sarrazin de tant fiere fachon,
Se une des pucieles le consuit à bandon,
Que ne l'abaice mort aussi comme .I. gaignon.
Floripas la courtoisse en apela Guion :
« Amis, c'or me baisiés ains que nous i muirons.
— Volentiers, dist li quens, puisque il vous est bon. »

Tuit armé s'entrebaisent, quel virent li baron;
Moult en maine grant joie Rollans, li niés Karlon.

MOULT fu grans li assaus, bien en doit on parler.
L'engignierres a fait ses engiens aprester,
Si que il puet très bien et venir et aler.
Dont véissiés l'assaut trestout renouveler,
Sajetes et quarriaus comme faucon voler.
Li engignieres prent moult haut à escrier :
« Amirans, rices sire, fai tes hommes oster;
« Je te donrai la tour ains qu'il soit avespré.
« .L^m^. Turc en soient tost armé,
« Ki soient bien conré et legier baceler. »
Ce respont l'amirans : « Bien le voel créanter,
« Alés i vous tou seus, ses faites adouber. »
Li paiens s'en torna, n'i vot plus demourer,
.L^m^. Turs fait d'une part tourner,
Ki ont rices escus et legiers pour porter;
Sortinbrans de Cornuble les vait devant guier.
L'engignieres s'en tourne, qui Dix puist mal donner,
Et a fait à cascun .I. pic d'acier porter.
Entresci c'à la tour ne vaurent arester.
Puis a fait l'engignieres fu grigois aporter,
Devant la tour le fait et esprendre et jeter;
La piere art et bruist si que le fist flanber;
De la plus maistre estage esprendent li piler.
Quant François l'ont véu, n'i ot qu'espoenter,
Et dist li us à l'autre : « Cis fait à redouter;
« Rendre nous convenra, près sommes d'afoler.
— Signeur, dist Floripas, ne vous estuet douter;
« Nous n'avons c'une mort entre nous à passer. »
Du lait de la camoille lor courut aporter,
Et avoec de l'aisil s'a fait tout destrenper,
Par devant nos François l'a fait ou fu jeter;

Erraument fu estains, il ne puet plus durer.
Quant le voit l'amirans, du sens quide derver.
« Sire, dist Sortinbrans, ne vous en quier celer,
« Tout ce fait Floripas, vostre fille au vis cler.
— Voire, dist l'amirans, bien me veut affoler,
« Mais ançois le ferai trestoute desmenbrer.
— Sire, dist Sortinbrans, faites vos cors sonner,
« Ja ert prinse la tor, que il n'ont que ruer.
— Or tost, dist l'amirans, vous i convient aler. »
Sortinbrans de Cornubre s'en va as murs ester;
Dont commença l'assaus du tout renouveler.
Lors oïssiés buisines et cors d'arain sonner,
Et Turs et Sarrazins et glatir et uler.
Plus menu vont sajetes que noif ne puet voler;
Dont véissiés perrieres et grans quarriaus jeter,
A ces haus pis d'acier et ferir et hurter;
Les quarriaus en abatent et font esquarteler.
Quant François l'ont véu, n'i ot k'espoenter,
Et dist li uns à l'autre : « Ne poons plus durer;
« Ja verrés ceste tour et caïr et verser.
— Baron, dist Floripas, trop vous vous amatés;
« Ceste tours est moult forte, ne vous estuet douter.
« Laiens a fait mes peres son tresor assambler;
« Tant y a plates d'or nus nes porroit nombrer;
« Desci à .xv. jours puet li assaus durer,
« Ne vous fauront les plates de fin or à geter.
« Cascuns de nous en puet plain geron aporter,
« Ausi comme de pieres les en puet on ruer.
— Dame, ce dist Rollans, moult faites à loer. »
Li quens Guis de Borgoigne le courut acoler.
Lors le vait le puciele au grant tresor mener.
Il méismes en porte, qui qu'en doie peser.
Souvent les véissiés et venir et aler,
Et sur la gent paiene menuement ruer;

Qui bien en est ferus n'a talent de gaber.
Quant paien voient l'or à tere roueler,
Au requellir entendent, l'assaut laissent ester,
A grans haces d'acier se vont escerveler.
Tels reçut le mar d'or qui ne le luit porter.
Quant le voit l'amirans, le sens cuide derver;
A sa vois qu'il ot clere commencha à crier :
« Baron, franc chevalier, laissiés l'asaut ester;
« Ja perdrai mon tresor qui tant ai fait garder.
« Mar le laissa Mahon, par mon cief, effondrer;
« Se je le tieng as puins, je le ferai plourer :
« Dehait ait ore dix qui ne se fait douter.
— Sire, dist Sortinbrans, ne le devés blasmer,
« Car en tout cest afaire n'a il coupes, li ber;
« Se il est endormis, n'en fait pas à blasmer :
« Longuement a villié por le tresor garder.
« François sont moult larron, si li ont fait enbler;
« Bien li devés, biau sire, ceste fois pardonner. »
L'amirans se repent, qui n'a soing de gaber,
L'assaut a fait laissier, car près ert d'avesprer,
Et il et si baron sont assis au souper.
Li amirans Balans est assis au mengier,
Dolens et courechous, n'ot en lui c'aïrier.
Et François sont lassus u grant palais plenier;
De mengier et de boire se pueent aaisier,
Si ont beles pucieles, si veulent donoier.
Rollans, li niés Karlon, s'est alés apuier
A une des fenestres du grant palais plenier,
Et coisi l'amirant qui séoit au mengier;
Les François apela, qui Dix gart d'encombrier :
« Signeur, ce dist Rollans, moult nous puet anoier
« Que l'amirans Balans siet en pais au mengier;
« Or seroit grans barnages qui li feroit laissier.
— Par foi, ce dist li quens, or de l'aparellier. »

Bielement s'en issirent, bien se seurent gaitier.
L'amirans les perchoit, bien les vit cevaucier,
D'ire et de mautalent cuide vis erragier.
Espaulart de Nubie a apelé premier :
« Biaus niés, dist l'amirans, courés vous haubergier;
« Je cuit François feront no mengier reffroidier :
« Je les voi ja venir, pensés de l'esploitier.
— Sire, dist li paiens, [c bien fait à octroyer]. »
Espaulars s'adouba, n'i vaut plus atargier,
Isnelement et tost es[t] montés ou destrier,
Prit l'espée et le dart, n'i vaut lance baillier.
Si homme le sivirent près de .IIII. millier.
Espaulars vint avant, le trait à un arcier,
En sa main tint le dart par le noiel d'ormier;
Rollant, le niés Karlon, a apelé premier.
Li Turs estent le dart, qui bien se sot aidier,
Fiert le conte Rollant devant à l'encontrier,
Desous la blouque d'or li a l'escu percié.
Damedieu le gari, [d en] car nel puet touchier.
Quant Rollans l'a véu, le sens cuide cangier,
Vait ferir le paien, ne le veut esparnier,
Amont parmi son hiaume, de l'espée d'acier,
Que lui et le ceval a fait jus tresbucier.
Li paiens fu moult preus, bien se set redrecier;
Il a traite l'espée dont li pons fu d'ormier.
Mais Rollans l'aprocha, qui le courage ot fier,
Au coler l'a saisi du blanc hauberc doublier.
Li quens fu de grant force, moult bien se sot aidier;
Par devant lui le couke sur le col du destrier,
Ariere s'en repaire, n'i vaut plus delaier.
Quant l'amirans le voit, le sens cuide cangier;
A sa vois hautement commencha à hucier :
« Poigniés avant, signeur, n'aiés soing d'atargier;
« Se mon neveu enporte, moult par serés laignier. »
Donc véissiés paien après aus desrengier.

Mais li baron de France lor sont à l'encontrier,
Plus de .xxx. en ont mors as espées d'acier.
Moult i sueffrent grant fais li baron droiturier;
Des mors et des navrés font la tere joncier.
Durement cevaucierent les prés et le gravier,
Desci au maistre pont ne vaurent atargier.
Li niés le roi de Franche i entra tous premiers,
Si tenoit le paien ne se pooit aidier;
Li prince vont après, qui Dix gart d'encombrier,
Après aus font les pons et la porte sacier,
Là dedens descendirent sous .I. amandelier.

OR sont nostre François lassus à garandie;
Avoec aus ont mené Espaulart de Nubie,
A Floripas le baillent, la bele, l'escevie.
Quant ele l'a véu, ne puet muer ne rie.
Premier en apela Richart de Normendie :
« Signeur, ce dist li dus, ne vous mentirai mie,
« Nous sommes ci enclos en ceste tour antie;
« Je sai bien que au loing n'i garironnes mie.
« Car mandons à Karlon et secours et aïe. »
Dist Namles de Baiviere : « J'oi parler de folie;
« N'a si hardi chaiens qui ce message die.
« Vous vées de paiens toute tere jonchie;
« Se nus en i aloit, n'enporteroit la vie.
« De l'aler est noiens, c'est parole falie,
« Car mais, se Diex n'en pense, n'i averons aïe.
— Signeur, dist Floripas, ne vous esmaiés mie;
« Mar douterés paiens vallissant une allie.
« Chaiens a .v. pucieles de moult grant signourie;
« Je ne sai plus que dire: cascuns praigne s'amie,
« Tant que nous i serons, menerons boine vie.
— Certes, ce dist Rollans, dit avés courtoisie;
« Ains ne vi mais puciele de si grant signourie. »
A iceste parole sont no gent esbaudie.

OR sont nostre François sus el palas pavé.
Espaulart de Nubie ont avoec aus mené;
A Floripas le mainent, si li ont demandé
D'ont il est, de quel gent et de quel parenté.
« Signeur, dist la puciele, je vous di par verté,
« Il est fiels de m'antain et niés à l'amiré,
« Rices hom est à force, s'a d'avoir grant plenté.
« Se or voliés mon pere faire son cuer iré,
« Soient à ce paien tout li menbre copé.
— Par mon cief, ce dist Namles, ja ne sera pensé,
« Ançois le garderons trestout à sauveté.
« [d Si .I. de nos estoit ne pris ne atrapé,
« Por cestui l'arion quite et à sauveté]. »
Et respondent François : « Vous dites verité. »
Et dist Tieris d'Ardane : « Moult ai le cuer iré
« Que nous serons chaiens tous jours mais enseré;
« Je sai bien longuement n'i porrons mais durer.
« Car mandonmes Karlon, le fort roi couronné,
« Qu'il nous viegne secourre o son rice barné. »
Dist Ogiers li Danois : « Or avés bien parlé.
« Par la foi que vous doi, n'a çaiens si ossé
« Qui cest message port Karlon, nostre avoé.
— Si fera, dist Rollans, il est tout esgardé;
« Le matin mouverai ains qu'il soit [c adjourné].
— Sire, ce dist dus Namles, merci, pour amour Dé;
« Se paien le savoient et li Turc deffaé,
« Ja puis ne seri[e]mes cremu ne redouté;
« Tant com nous vous avons soumes asséuré. »
Dist Guillemers l'Escot : « Je ira[i] par verté.
— Mais je, ce dist Berars, se il est esgardé. »
Et dist Guis de Borgoigne : « Or n'en soit plus parlé,
« Que g'irai ou message, se il est esgardé. »
Et respont Floripas : « Ja ne sera pensé,
« Ains remanrés chaiens trestout à ssauveté,

« Si porrés vostre amie baisier et acoller. »
Dist Richars li Normans : « Tous vous ai escouté;
« Ja savés vous, signeur, je suis de grant aé,
« J'ai .I. fil de ma fame gent et de grant bonté :
« Se je vois ou message et j'ai le cief caupé,
« Cil tenra après [moi], se Dix plaist, l'ireté.
« Quant Karles de ma terre me vaut le don donner,
« Je nel vau mie prendre, ce saciés de verté,
« Fors par .I. convenent qui furent devisé :
« Se il me venoit sers qui fust d'autre regné,
« Puis k'éust en ma tere .I. seul an conversé,
« Seroit il tous jours frans par droite néeté.
« Après icelui don me fu autre donné :
« S'estiemes en castel ou en mur enserré,
« Et on éust message semons et esgardé,
« Ce fust mes cors méismes, tel don m'a il donné,
« Se anchois ne l'avoie guerpi et refusé. »
Et dist Namles : « G'i fui, là i fu affié;
« Vous l'arés volentiers se il vous vient en gré. »
Et respondi Richars : « Forment l'ai desiré.
— Sire, ce dist Rollans, quant sur vous est torné,
« Or voel que il nous soit plevi et affié;
« Que ja ne tarderés pour vent ne pour oré,
« N'en ville c'une nuit ne serés sejourné,
« Se n'avés vostre cors de malaige grevé,
« U prisons ne vous tient, ensi est devisé.
— Sire, ce dist Richars, ensi ert créanté.
— Or soit, ce dist Rollans, entre vous esgardé
« Comment vous i porrés ceste grant ost passer,
« Que de Turs ne soiés véus ni esgardés.
— Par foi, ce dist Richars, ja n'orrés verité :
« Le matinet, à l'aube, quant il ert ajourné,
« Nous en istrons là fors sor nos cevaus armés,
« Si les irons ferir desci au maistre tré;

« Quant il entenderont à vous, li deffaé,
« Je m'en tornerai lors, que bien sai le regné.
« Se Diex me veut aidier par la soie bonté,
« Karlon vous amerrai et son rice barné. »
Quant li baron l'entendent, s'ont de pité plouré.

« SIGNEUR, ce dist Richars, ne vous estuet douter;
« Se Dix me veut aidier qui tout a à ssauver,
« Et je puisse cest ost et ce païs passer,
« Et le pont de Mautrible, qui tant fait à douter,
« Le secours amerrai, bien le vous puis jurer. »
Et respondent François : « Jhesu vous puist sauver! »
Ensi ont li baron de ce laissié ester.
Li jours va à declin, si prent à avesprer;
La nuit gaita Rollans et Oliviers li bers,
Entresci c'al demain qu'i prist à ajourner.
François misent les seles, si se [bvont] adouber;
Quant sont aparellié, es cevaus sont monté.
Mais il ne s'en ississent pour les menbres coper,
Que l'amirans Balans a fait les pons garder,
Et jour et nuit i sont plus de .xm. Escler.
Quant François l'ont véu, n'ot en aus k'aïrer;
Moult anuie Richart quant ne s'en puet aler.

OR sont nostre François sus el palais pavés.
Cascune nuit se gaitent, les haubers endossez,
Puis i furent .II. mois acomplis et passés
Ançois c'onques Richars se soit d'iluec tournés,
Enfreci c'à .I. jour que vous dire m'orrés,
Que l'amirans Balans est en riviere alés.
Oisiaus et volatisses ot prins ce jor assés;
Le jour fu as herberges grans solas demenés;
Li gaitemens du pont adonc fu oubliés.
François sont en la tour, s'ont lor cors conraés,

As chaïnes de fer ont lor pons avalés,
Puis issent de la porte belement, lés à lés.
Et li amirans s'est fervestus et armés,
Ses paiens en apele, durement s'est hastés;
D'assalir à la tour s'est or trop oubliés.
Dont oïssiés buisines et ces grailes sonner;
Paien ceurent as armes, moult i ot d'adoubez,
François ont aquellis aval parmi les prés.
Et François cevaucierent, qui Dix croisse bontés;
Enfr[e]ci à herberges ne se sont arestés,
Ens es loges se fierent, s'ont paiens escriés;
En moult petitet d'eure en ot .c. craventez.
Et paien s'estormissent environ de tous lés,
François ont aquellis aval parmi les prés.
Li dus Richars s'en part quant les vit enmerllez,
A Dieu a nos barons ensanle commandés,
Parmi l'ost des paiens s'est droit aceminés.
Or le conduie Diex par la soie bontés.
Et François s'en repairent enfresi c'as fossez;
Illuec fu li estours et grans et adurés.
Par force ont Sarrazins ariere reculés,
Puis ont close les portes et les pons sus levez.
Et li dus Richars est ens u cemin entrés,
Qui ne fu de paiens perchus ne avissés.
François vont as fenestres du grant palais listé,
Voient le duc Richart qui a paiens passés,
A Jhesu le commandent, le roi de maïsté.
Et Richars cevaucha baus et asséurés;
Mais, anchois qu'il ait gaires esploitié ni erré,
Ara il grant paour d'estre tous desmenbrés.
A .I. tertre monter, qui fu grans et quarrés,
Li estanca sous lui ses destriers sejornés.
Quant li dus l'a véu, moult en fu effraés;
Damedieu reclama, le roi de maïstés :

« Glorieus sire peres, qui en crois fus penés,
« Garissiés hui mon cors que n'i soie afolés,
« Que le secours amaine as barons naturés. »
Li jours est esclarcis, li solaus est levés;
Poi a l'ost eslongié, tant est il plus irés:
Bien le pueent perchoivre Sarrazin et Esclers.
Premiers s'en aperchut Brulans de Monmirés,
Sortinbrans de Conninbre, qui estoit ses privés;
A Clariun le roi en est cascuns alés:
Cil ert niés l'amirant et de sa sereur nés.
« Par Mahom, biaus dous sire, dist Brulans, ne savés?
« Vés vous là .I. message qui de l'ost est emblés;
« Partis est des François, je[l] sai de verités.
« A estrous s'en ira, sire, se n'en pensés;
« S'il puet, à Karlon ert ses messages contés. »
Quant li paiens l'oï, tous est ses sens mués,
A hautes vois s'escrie : « Mes armes m'aportez. »
Et paien respondirent : « Si com vous commandés. »
Ses armes li aportent, et il s'en est armés;
Son ceval li amainent, et il i est montés.
Moult est boins li cevaus, ains ne fu véus tés;
Bien couroit .XXX. liues ains que il fust lassés.
Li paiens a saisi son fort escu listé,
[[d]Puis a pris .I. espier, atant s'en est torné].
Et paien s'estourmissent environ de tous lés;
Après le duc Richart e les vous aroutés.
Or le conduie Dix, li rois de maïstés,
Que moult ert près de mort ains que jors soit passez.

Or cevauce Richars, li frans dus, tous iriés.
A .I. tertre monter li avint grans mesciés :
Ses boins destriers li est à .I. fais estanciez.
Quant li dus l'a véu, moult en fu coureciés.
« Dix, sainte Trinités, s'il vous plaist, car m'aidiez,

« Que je Karle revoie, à cui sui envoiés,
« Si que cels de la tor puisse faire tous liés,
« Que je suis moult dolens, courechous et iriés. »
Lors a levé sa main, de Jhesu s'est signiés.
Li dus s'est resgardés, vit paiens desrengiés,
Plus de .IIIIm., les gonfanons dreciés.
Li niés à l'amiral est devant eslaissiez
Sor .I. destrier d'Arabe, qui plus cort que levrierz,
Couvert d'un rice paile, menu est entailliez.
Dix aït à Richart par ses saintes pitiés,
Que moult est aigrement de paiens encauciés.

RICHARS de Normendie est u tertre montez.
Devers l'ost des paiens s'est li dus regardez,
Et voit venir paiens après lui aroutés.
Clarions vint devans, moult ricement armés,
Si sist sor .I. destrier, ains ne fu véus tés.
Oiés comment il fu et fais et figurés :
L'un costé avoit blanc plus que n'est flors en pré,
[dEt l'autre avoit plus roge que charbon alumé],
Le keue paonace, le bu en haut levé.
Plus menu que pietris est li cevaus gietés,
La cuisse grosse et corte, les piés plas et coupés.
Et ot droite l'eskine et les crins acesmés,
Petites oreilletes, maigre chief, ample nés.
Moult ot largue le pis, les ex et vairs et clers ;
Tout estoit comme pie par devant vaironnés.
La sele fu d'ivoire dont il fu enselés,
Et de .IIII. fors chaingles fu li cevaus chainglés ;
Li estrier furent d'or, rices fu li poitrés ;
.C. campanetes d'or i pendent de tous lés.
Quant li cevaus galope, ki tant est abrievés,
Li sons de campanetes est tans dous et soués,
N'i vaut [dlai] ne vielle .II. deniers monnées.

Li paiens l'esperonne par andeus les costés,
Et li destriers li saut .xxx. piés mesurés,
Et vait ensi bruiant comme foudre et oré.
Moult fu li Sarrazins fiers et desmesurés;
Quant aproça Richart, si s'est haut escriés :
« Par Mahom, messagers, à mort estes livrés;
« Vous alés secours querre, ja nel renoncerés. »
Quant Richars l'a véu, li sans li est mués,
Et dist au Sarrazin : « Vassal, de coi me hés?
« Je ne t'ai riens meffait, si m'aït Damedés.
« Or vous pri par amours que ne me destorbés.
« Se je vif, li services t'en ert gueredonnés;
« Se te voi en bataille u en estor capler,
« Ne te corai pas seure, ains t'en irai oster. »
Et respont li paiens : « De folie parlés;
« Se je ensi te lais, dont sui ge mors provés;
« Ne t'en lairoie aler pour .xiiii. cités. »
Quant Richars l'entendi, si li est trestornés.
Et Clarions li vint plains d'ire, abandonnés,
Fiert Richart en l'escu, qui d'or est painturés;
Desous la blouke d'or li a fraint et quassé,
Et le hauberc du dos rompu et dessafré.
La lance li conduist par delés le costé,
Si c'un poi en la char fu li dus entamés;
Damedieu le gari que plus ne l'a navré.
Li sans vermaus li est tout contreval coulés.
Moult se tint bien li dus, n'est kéus ne versés;
Li fraines au paien est juqu'as puins coulés.
Richars gete la lance, trait le branc d'acier cler,
Et feri le paien sor son heaume gemmé;
Mais nel puet enpirier, tant par est durs temprez.
Quant Richars l'a véu, à poi n'est forsené;
Autre caup recouvra, de grant ire alumés,
En travers le feri .i. cop desous le nés,

Le cief li a trencié près du bu, rés à rés;
Plus d'une longe toise en est avant alés.
De soi boute le cors; à tere est craventés.
Le destrier a saisi par les regnes dorés,
Le sien laist estraier, sur celui est montés.
Or puet bien li Normans dire par verité
C'onques à tel ceval ne puet mais assener :
Ja pour .x. lieues courre n'iert li cevaus lassés,
Ne tant n'ert toute jour ne poins ne galopés
Atout .ii. chevaliers fervestus et armés,
Ke ja en soit de lui li pires peus sués.
« Bauçant, ce dist Richars, moult sui pour vous irés;
« Diex vous maint en tel lieu, li rois de maïstés,
« U encore vous ait sainte crestientés.
« En mainte grant besoigne moult bien servi m'avés;
« De vostre grant service vous rent merchis et grés.
« Bauçant, à Dieu de glore soiés vous commandés. »
Atant s'en va li dus, n'est pas plus arestés.
Et Sarrazin li vienent poignant, tout abrievé,
Et troevent Clarion, ki mors est et finés;
D'une part fu li bus, dont li ciés fu caupés.
Onques n'i ot paien ki n'en fust effraés;
Illuc fu Clarions et plains et regretés.
Au destrier Richart ceurent, ki fu illuec delés;
Mais par aus ne puet estre ne prins ni atrapés,
Ains regibe des piés et si fronke du nés
.X. chevaus lor a mors et .xiiii. navrés :
Ariere s'en repaire, s'est estraiers remés.

Or cevauce Richars, qui le courage ot fier,
Le branc en sa main diestre, desor son bon destrier;
Atant es Sarrazin, qui Dix croisse encombrier;
Clarion troevent mort, lor signeur droiturier.
D'une part fu li ciés atout l'iaume vergier,

D'autre part fu li bus en trave[r]s le sentier.
Quant Sarrazin le voient, n'i ot que courechier,
Au ceval Richart keurent, k'i virent estraier;
Onques entr'aus trestous ne le peurent baillier.
Arrie[re] s'en repaire contreval le gravier,
Jusqu'à l'ost des paiens ne se vaut atargier.
Li amirans Balans le coisi tous premiers,
Il en a apelé Groant, le fil Braiier,
Sortinbrant de Cornubre, son maistre consillier :
« Par mon dieu Apolin, moult ai Clarion chier;
« Il a mort le message, veés en ci le destrier.
« Alés, si le prendés sans point del delaier. »
Quant Sarrazin l'entendent, si se vont haubregier.
Li cevaus s'esfréa et fuit parmi l'erbier,
Desci au maistre tré ne se vaut atargier.
François furent lassus ens ou palais plenier,
Et gardent contreval très parmi le gravier,
Et voient le ceval dant Richart le guerrier,
Que Sarrazin enchaucent, li cuvert losengier;
Il avalerent jus du grant palais plenier,
As chaïnes de fer font le pont abaissier,
Et li chevaus i entre, ne s'en fist pas proier;
Et après vont le pont no baron sus sachier.
Environ le bauchant s'alerent arengier;
Moult menerent grant duel li baron droiturier.
« Richars de Normendie, dit Namles de Baivier,
« Sire, de la vostre ame ait Dix merci du ciel;
« Jamais votre secours ne nous ara mestier. »
Dont véissiés plourer Rollant et Olivier,
Et les autres barons, ki Richart eurent chier.
Floripas la puciele les prist à castoier :
« Signeur, laissiés ester, n'i a nul recouvrier;
« Vous ne savés du duc bien ne mal afficier. »
Que que François menoient entr'aus le doel plenier,

Es vous les Sarrazins, mis sont au repairier,
Ki Richart encauçoient, le vassal droiturier.
Clarion aportoient sor son escu d'ormier.
Quant le voit l'amirans, n'i ot k'esléecier :
« Baron, a Clarions ocis le messagier?
— Nenil, par ma foi, sire, plus i a encombrier;
« Vostre niés est ocis, qui le courage ot fier. »
Quant le voit l'amirans, n'i ot que courecier;
.IIII. fois se pasma sor son escu d'ormier.
Moult s'est haut escriés, quant vint au redrecier :
« Ahi! niés Clarion, tant vous avoie chier;
« Mahonz et Apolins, qui tout a à jugier,
« Aient merci de vous, c'or en est grant mestier! »

SARRAZIN et paien demainent grant dolour;
Pour la mort Clarion se pasment li pluisor.
Et François sont as estres, qui sont en grant tristour;
Le doel ont entendu de la gent paienour,
Ki plaignent et regretent Clarion lor signour,
Que mort a li messages à son branc de coulor.
Quant l'entendent François, moult en ont grant baudor.
Floripas en apele Rollans le poignaor :
« Dame, ce dist li dus, com oés grant dolour;
« Savés quels hom ce est dont mainent tel fréour?
— Sire, dist Floripas, or vous croist grant honnour;
« Ch'est li rois Clarions, qui d'Espaigne a l'ounor,
« Que Richars a ocis desous le pin gregnour;
« S'enmaine le ceval, ou siecle n'a millour.

« SIGNOUR, dist Floripas, or soiés tuit joiant :
« Richars s'en va tous sains, s'enmaine l'auferrant.
« Moult en a fait mon pere courecié et dolent ;
« Mes cousins ert germains et niés à l'amirant. »
Quant Oliviers l'entent, s'en apèla Rollant :

« Compains, ce dist li dus, par Diu, le roi amant,
« Or sui je plus séurs k'en la tour Abrubant;
« Moult l'a bien fait Richars et honneréement.
— Voire, ce dist Rollans, à Jhesu le commant. »
Lor menerent li conte entr'aus joie moult grant.
Et Richars cevaucha sour le destrier courant;
Ne redoute montaigne ne tere tant ne quant.

DIEX! or s'en va Richars, ki gentiex est et ber;
Conquis a tel ceval qui moult fait à loer.
L'amirans fu as loges, qui moult est airés,
Son messagier apele, qui ses briés sot porter :
« Va, monte el dromadaire, si pense de l'errer;
« Si me di à Golaffre, garde ne li celer,
« Pour coi il laissa outre les messagiers passer
« Ki ma tor ont saisie et ma fille au vis cler.
« Par Mahomet mon dieu, moult mar l'ossa penser
« Cil s'en va durement son message conter,
« Karlemaine amenra, se il puet escaper;
« Il me vaura par force du tout desireter.
« Va, di moi à Golafre n'i laist homme passer,
« Se il ne le connoist, qu'il le faice nommer,
« Et se il ce ne fait, les ex li frai crever. »
Et dist li drugemans : « Bien li sarai conter;
« Mais n'i voel dromadaire pour cevaucer mener,
« En .I. jour en vauroie .XIIII. trespasser;
« Ja pour .C. lieu[e]s courre ne me verrés lasser.
— Va donc, dist l'amirans, Mahom te puist sauver. »
Li messages s'en torne sans plus de demourer;
Ne s'i tenist oisiaus ne faucons por voler.
Richart a conséu à la roce Guimer,
A hautes vois escrie : « N'en poés escaper. »
Atant s'en passa outre, si laissa le parler;
Entresci k'à Mautrible ne se vaut oublier,

[[d]Et tant a quis Galafre qu'il pot à lui parler],
Si li dist son message, n'i laissa que conter.
Quant Agolafres l'ot, le sens cuida derver,
D'ire et de mautalent commence à escumer;
La soie laide ciere ne vous sai deviser.

Li més va à Mautrible, ou plus maistre dongon;
Laiens troeve Agollaffre, si l'a mis à raison :
« Par Mahomet, portiers, ja ne te celerons,
« Li amirans te mande, o le flouri grenon,
« Por coi laisas François passer deçà le pont,
« Ki sa tour ont saisie et ses dix en prison,
« Et Floripas sa fille à la clere fachon,
« Et ses hommes ont mors à grant destruission.
« Or te mande par moi et jure Baratron,
« Se tu laisses passer hom qui voist à Karlon,
« Tu n'aras ja de mort nule deffencion. »
[[c]Quant l'entend Agolafre, si a prins ung tison],
Ja ferist le message très parmi le caon,
Quant des puins li osterent .IIII. roi le baston.
Et Galafres monta sur .I. marbrin peron,
Isnelement sonna .I. grant cor de laiton.
Paien ceurent as armes par moult grant arison.
Or aït Diex Richart, ki souffri passion.

Par les mahommeries ont les trimbes sonné.
Paien ceurent as armes, li cuvert deffaé,
Isnelement et tost sont es cevaus monté;
A .XV[m]. armés issent de la cité.
Quant il sont passé outre, si ont les pons passé,
Or aït Diex Richart par la siue bonté,
Que je ne voi comment il ait le pont passé.
Atant es vous Richart poignant tout aïré,
Et coisi Sarrazins, tout sont couvert li pré;

Durement s'esmaia, s'a Jhesu reclamé :
« Glorieus sire pere, aies de moi pité;
« S'entre paiens me met, j'arai le cief caupé,
« Et se je entre en l'augue, bien sai g'i noieré :
« Noier me converra, ce sera grant viuté.
« Toute voies m'estuet tenir ma loiauté
« Vers le conte Rollant, cui je l'ai affié.
« Sire pere de glore, aies de moi pité;
« En tes mains me commant, fai ent ta volenté,
« Que en l'augue enterrai, mais que j'aie jousté. »
Lors a guenci vers l'iaue, le frain abandonné.
Richars tint .I. espil qu'il ot le jour trouvé.
Et Sarrazin l'acuelient, li cuvert deffaé,
Ou premier chief devant, li niés à l'amiré,
Et fu moult bien armés sur le vair estelé.
A sa vois qu'il ot haute a Richart apelé :
« Par Mahom, messagiers, or avés trop alé;
« La mors de Clarion vous ert gueredonné. »
Quant Richars l'entendi, ne li vint pas à gré;
Vers le paien guencist, si a esperonné,
Par tel vertu le fiert, bien i a assené,
L'escu li a percié et le hauberc faussé,
Parmi le cors du pis li mist le fer quarré:
Il enpoint de vertu, si l'a mort craventé,
Et sai[sit] le destrier parmi le frain doré.
Et paien esperonnent, si ont le cri levé.
Et Richars s'en tourna, qui moult a bien jousté;
Vers l'augue de Flagot a son oire tourné,
Venus est à la rive sous .I. arbre ramé,
Et voit l'augue bruiant, le flot parfont et lé :
Plus tost cort c'ars ne trait .I. quarrel enpené.
Richars de Normendie a Jhesu reclamé :
« Sire pere de glore, qui me fesistes né,
« Soiés moi en aïe, se il vous vient en gré! »

RICHARS resgarde l'yaue, qui moult fait à douter;
Si est grande et hideuse que il n'i osse entrer.
Plus tost cuert que sajete, quant on le lait aler;
Ne barge ne galie n'i puent abiter;
La rive en est moult haute, bien fait à redouter.
Richars de Normendie se prinst à resgarder,
Escortrement commence Jhesu à reclamer :
« Glorieus sire pere, qui te laisas pener
« En la crois benéoite pour ton pule sauver,
« Garisiés hui mon cors de mort et d'afoler,
« Que je puisse Karlon mon message conter. »
Or oiés quel vertu Diex i vaut demonstrer
Por le roi Karlemaine, qui tant fait à douter.
Ançois que on éust une liuée alé,
Véissiés si Flagot engroisier et enfler,
Que par desous la rive commence à seronder.
Atant es vous .I. cerf, que Diex i fist aler,
Et fu blans comme nois, biaus fu à resgarder.
Devant le ber Richart se prent à demostrer,
Devant lui est tantost ens en Flagot entrés.
Li dus voit Sarrazins après lui aroutés;
S'il ot paour de mort ne fait à demander.
Après le blance bisse comme[n]cha à errer,
Tout ainsi com ele vait, lait le ceval aler;
Et li ciers vait devant, qui bien s'i sot garder,
D'autre part à la rive se prent à ariver.
Atant es Sarrazins, qui Diex puist mal donner;
Tant redouterent l'yauwe, n'i osserent entrer,
Arriere s'en repairent sans plus de demorer.
Ens el portier Galafre n'i ot que aïrer;
Isnelement et tost vait le pont avaler.
« Or tost, fait il, baron, pensés d'esperonner,
« Gardés que li messages ne s'en puist escaper. »
Dont véissiés paien par le pont arouter.

Richars fu d'autre part, li gentix et li ber;
Il estoit descendus son ceval recengler,
Isnelement monta, n'i vot plus demourer,
L'espiel prinst en son puing, ne le vaut oublier.
Après lui voit paiens et poindre et galoper;
Le ceval laisse coure sans plus de demorer;
Par isi grant vertu le terre fait crauler,
Si que des caillaus fait le fu estinceler.
Et li dus s'en va bien, qui Dix puisse sauver;
Ne les doute trestous. .I. denier monnaé.
Quant paien ont véu nel porront atraper,
A Mautrible revienent, si se vont desarmer.

OR cevauce Richars baus et asséurés,
Et trespasse les teres, les puis et les regnés.
Juqu'à l'ost Karlemaine n'est ses regnes tirés,
Mais ançois qu'il i viegne, ert durement lassez.
Karles est moult dolens, coureciés et irés.
L'emperere manda Guenelon et Hardré,
Grifonnet d'Autefuelle o le grenon mellé,
Alori et Macaire et des autres assés,
Et si manda Renier de Genne l'alossé.
« Baron, dist l'emperere, quel conseil me donnés?
« Perdu ai mes barons, moult en sui abosmés,
« Moult en sui afoiblis et mes pris avillés;
« Je vous rent la couronne dont je sui couronnés :
« Jamais jour de ma vie n'en tenrai l'ireté. »
Quant François l'entendirent, e les vous effraés.
Guenelon en a joie, qui qu'en soit adolés;
Il apela Karlon, tost fu araisonnés :
« Sire drois emperere, envers moi entendés,
« Je vous donrai conseil par droite loiautés;
« Faites oster vos loges et destendre vos trés,
« Isnelement et tost soit cascus aprestés,

« As muls et as soumiers soit li avoirs trousés.
« Le matinet, à l'aube, au retour vous metés,
« Que moult est li barnages travelliés et penés.
« Se vous alés avant, vous vous repentirés;
« Moult est fors Aigremore, ja ne le conquerrés ;
« Et l'amirans Balans est moult de grant fiertés,
« De toute paienime a ses barons mandés.
« Pour ce se Fierabras est ore crestiennés,
« Tant en est l'amirans plus dolens et irés.
« Ralons nous ent en Franche, se mon conseil créez.
« Li enfant qui là sont petit, de joule aés,
« Seront tuit parcréu anchois .XX. ans passez;
« Donc, arriere en Espaigne au retor vous metés,
« Puis conquerrons les teres et les grans iretés,
« Et les dignes reliques, dont jou ai grant pités.
« Lors vengerés Rollant, dont vous estes irés,
« Et les autres barons, qui mort sont et finés;
« Par verté le vous di, jamais ne le[s] verrés. »
Quant Karles l'entendi, si est aval clinés,
Ne desist .I. seul mot pour .XIIII. cités.
Tant par fu l'emperere iriés et abosmés,
L'aigue li ciet des ex et li file li nés,
Et dist à soi méismes : « Caitis, que deverrés?
« Se je m'en vois arriere, ce sera lasquetés;
« Tous li mondes dira Karles est rasotés.
« Miels ain perdre la teste que soie retournés. »

L'EMPERERE de Franche pensa moult longuement,
Et quant il ot pensé, si parla hautement :
« Segneur baron, dist il, oés le loement
« Que Guenes m'a donné, mais je ne sai comment,
« Que je m'en aille arriere, sans prendre vengement
« De mes gentis barons où ma coronne apent,
« Que je m'en retornaisse issi hastiement;

« On en parlera mais à tous jours mon vivant. »
Macaires se leva, qui fu de haute gent,
Et Grifons d'Autefoelle, cui li cors Dieu cravent,
Hardrés et Aloris, et bien des autres cent,
Qui tout furent neveu et cousin et parent,
Mais traïtour estoient, li cors Diu le[s] cravent!
Et dient à Karlon : « Biaus sire, alons nous ent,
« Guenes a moult bien dit et parlé sagement;
« De repairier ariere pensons hastéement.
« De nos hommes en sont .xx^{m}. en sierement
« K'i n'iront plus avant pour nul castiement;
« Puis que Rollans est mors, il n'i ont nul garant.
—Hé Dix! dist Karlemaines, biaus pere onipotent,
« Se je m'en vois arriere, moult m'en irai vilment,
« Car jou ai perdu cels où ma couronne apent ;
« Qui tel consel me donne il ne m'aime noient. »
Et dist Reniers de Genes : « Emperere, or entent ;
« Se tu crois Alori et son consillement,
« Encore ira par eus toute France à torment.
« Jamais n'i trouverés ne foi ne serement,
« Et cil est moult hardis qui nul conseil i prent;
« Cui qu'en soit li damaiges, certes, i leur est gent.»
Alori passe avant, qui la parole entent.
« Par Dieu, dist il, Renier, vous parlés folement,
« Et de ce que vous dites pour bricon vous en rent ;
« Se ne fust pour le roi, qui ci est en present,
« Ja fesisse mon branc de vo cors tout sanglant.
« Bien savons ki vous estes, nevous doutons noient;
« Ains Garins vostre peres n'ot de terre .i. arpent,
« Se il nel pot tolir par son soudoiement,
« Et tous vostre lignages d'ancissirie ment. »
Quant li dus Reniers l'ot, si est passés avant,
Si le feri du puig c'à la tere l'estent.
« Tais, glous, ce dist Reniers, li cors Dieu te cravent!

« Que Garins est preudons et si oir ensement. »
Quant Hardrés l'a véu, à poi d'ire ne fent;
A hautes vois escrie moult efforcéement.
Quant l'orguelleus lignage ot la noise et entent,
As armes sont courut entr'aus communaument;
Bien furent plus de .M., que cousins, que parent.
Se Damediex n'en pense, ja ira malement.

MOULT par fu grans la noise, de .II. pars sont armé.
Li parent Guenelon sont moult de grant fierté;
Ja fust Reniers de Gene moult malement alé,
Mais li plus des François sont devers lui torné.
Ja fuissent à l'estor andoi li parenté,
Se ne fust Fierabras qui les en a blasmés;
Et Karlemaine en a sa couronne juré
K'i n'i ait si hardi, tant ait grant poesté,
Se il commence estour, puis qu'i l'a devéé,
Ke il le fera pendre comme .I. larron prouvé.
Du sairement Karlon sont si espoenté
Qu'i n'i ot plus lancié ne feru ne bouté,
Ne puis n'i ot riens dit, noisié ne ramponé.
Benéoit soient chil qui tant sunt redouté.
Dedans sa cambre à or les a li rois mandés;
Li parent Guenelon i ssont trestout alé,
Ki de grant felonnie estoient pourpensé :
Renier doivent ocirre, ensi l'ont devisé,
Mais qu'ils soient en Franche arriere retourné.
Mais li vilains le dist piecha en reprouvé
Que moult a grant discorde entre faire et pensé;
N'iert pas as traïtor si à lor volenté:
Autrement ira l'uevre qu'il ne l'ont en pensé.
Karles se lieve en piés, s'a Hardré apelé,
Fierabras d'Alixandre et de l'autre barné :
« Signeur, dist l'emperere, moult m'avés vergondé,

« Que devant moi vous estes conbatu et mellé;
« Mais, par l'ame mon pere, se il n'est amendé,
« J'en ferai tel justice com il ert devisé.
« Aloris, dist li rois, moult avés mal ouvré;
« Deffublés le mantel, ensi l'ai devisé,
« Si faites droit Renier, ensi est esgardé.
— Sire, dist Guenelon, si com vous commandés;
« Vostre commandement ne seront ja fausé. »
Dit Grifons d'Autefuelle : « Moult i avés pensé. »
Aloris s'agenelle, le mantel deffublé,
Au duc Renier de Genes a son gage donné;
Mais ne fust pour Karlon, le fort roi couronné,
Ja ne fust amendé pour homme qui soit né;
Mais nel vot courecier, pour tant sont acordé.
Atant a l'emperere conseil quis et rouvé :
« S'ensi retourne ariere, ce sera grans viltés. »
Dist Grifon d'Autefuelle : « Je ai le poil mellé,
« Bien deveront mi dit estre cremu et redouté;
« Je et Guenes mes fiex vous avons moult amé;
« Ki que n'ait sa parole et son conseil loé,
« Du retorner ariere a boin conseil donné.
« Trop avons ore ici longuement conversé;
« Trestous me deut li cors de mon hauberc porter;
« François sont moult forment travillié et pené.
« Mais ains c'aiés en Franche seul .xx. ans conversé,
« Seront grant li enfant qui or sont novel né;
« Moult seront grant li ost quant seront assamblé.
« Lors porrons bien par force conquerre le regné,
« Si vengerons Rollant, que tant avons amé,
« Et les autrez barons qui sont mort et finé. »
Quant Karles l'entendi, s'a de pité plouré.
Là ont li traïtour Karlemaine encanté;
Le retourner ariere leur a acréanté.
Par toutes les herberges sont li timbre sonné.

Dont quellirent leur trés, s'ont lor harnas trousé;
Li auquant en sont lié et li pluisour iré.

PAR le consellement Guene le losengier
A fait li emperere ses trés traire et carcier.
Donc véissiés mener grant duel au duc Renier;
Souvent a regreté Rollant et Olivier.
« Certes, dist l'emperere, or puis bien erragier,
« Quant or sont mort mi homme qui tant avoie chier.
« Or m'en revois arriere, si ne les puis vengier;
« Si serai mais tenus recréans et lainier.
« Ahi! Rollans, biaus niés, com vous avoie chier!
« Jamais ne vous venrai .I. tout seul jour entier.
« Ja Damedieu ne plaice, qui tout a à jugier,
« Que jamais sur mon cief port coronne d'orm[i]er. »
Lors se pasma li rois sur le col du destrier;
Ja en alast à tere, ne fuissent li estrier.

ES vaus sur Morimonde fu grande la dolor.
Là pleurent il Rollant li prince et li contour;
Mais sur trestous les autres a Karles grant irour:
« Hé! las, fait il, quel perte ai fait par ma folour!
« Biaus niés, je vous ai mort par ma mauvaise errour. »
Là véissiés pasmer maint baron vavasour.
Sonnent cors et buisines, si sont mis au retour.
Li barnages s'areste de la tere maiour;
Karles a resgardé devers le pin antour,
Et voit venir Richart, le gentil poignaour.
Ja dira tel parole dont seront lié pluisour,
Mais dolent en seront li felon traïtour.

SOUEF va li os Karlon Morimonde puiant;
Quant il furent desus, si se vont arestant.
Karles s'est regardés par devers Oriant,

Parmi une vallée, dejouste .I. desrubant,
Richart de Normendie vit venir tout poignant.
Karlemaine apela de sa gent miex vaillant,
Le duc Oel de Nantes et Raoul le Ferrant :
« Faites arester l'ost qu'ele ne voist avant;
« Là voi .I. chevalier venir esperonnant.
« Hé Diex ! com ses destriés vait desous lui bruiant !
« .I. en amaine en destre, moult sanble bien courant;
« Au cevaucier me samble dant Richart le Normant.
« Damedieu nostre pere, par le sien saint commant,
« M'envoie ancui nouveles de mon neveu Rollant
« Et des autres barons, qu'encore soient vivant ! »
Et l'ost s'est arestée quant oent l'olifant.
Atant es vous Richart, qui ot le cuer vaillant;
Devant l'emperéor descent de l'auferrant.
Quant li rois l'a véu, si li va demandant :
« Gentils fiex de baron, com vous est convenant?
« Pour amour Diu de glore, c'avés fait de Rollant
« Et des autres barons ? Où sunt il remanant,
« S'il sont encore sain et delivre et vivant?
— Ouïl, ce dist li dus, mar en irés doutant;
« Quant je me parti d'aus, moult estoient joiant.
« En Aigremore sont, une cité vaillant;
« Là les ont assegié .c^m^. mescréant.
« Li peres Fierabras, c'on apele Balant,
« [^b^A juré] Mauhomet et son dieu Tervagant
« Que ja n'en partira en trestou son vivant,
« Si les ara pendus et encroués au vent.
« Par moi vous mande, sire, soiés leur secourant,
« Que il ont avoec aus la fille l'amirant;
« N'a si gente puciele desci en Oriant.
« Icele a les reliques dont estes desirant;
« Bien les porrés avoir, s'il vous vient à talent.
« Se desconfit estoient Sarrazin et Persant,

« Desci jusque en Espaigne iriemes conquerant. »
Quant Karles l'entendi, le cuer en ot joiant;
Il ne fust pas si liés pour l'onnour d'Oriant.

QUANT Karles entendi Richart de Normendie,
Il ne fust pas si liés pour l'onnor de Pavie.
Saint Denis en jura, que il aoure et prie,
Que Guenes et li sien sont plain de felonnie :
« Se mes niés n'est ocis, en aus ne remaint mie;
« Jamais jour en ma court n'iert [cleur] parole oïe.
« Richars, ce dist li rois, est bien la tour garnie?
« K'il se puissent tenir jusque à lundi complie,
« Mors sera l'amirans et sa gent desconfie;
« Il en cuide bien faire, que ses cuers li otrie,
« Anchois en ert maint' ame fors de cors departie.
— Sire, ce dist Richars, ne lairai ne vous die,
« L'amirans est moult fiers et plains de felonnie;
« Moult i a grant fuison de cele gent haïe,
« .II. lieues toutes plaines dure se manandie,
« Et la vile est moult plaine et de gent raenplie.
« .I. passage a dechà par moult grant diablie,
« Mautrible est apelés, fors cités et garnie;
« Mainte fort tour i a environ bateillie.
« Une aigue cort dechà, qui ne consent navie,
« Des montaignes descent du regne de Candie;
« Flagos a à nom l'aigue en la loi paienime,
« De parfont a .II. lances, de lé une traitie.
« Il n'i a nul passage, fors le pont de Mautrible,
« Ki dure plus de lé bien une grant arcie,
« Et par delà le pont est la cité bastie.
« Environ la montaigne près de liue et demie,
« Si sont les fortereces, cascune bien garnie.
« Sour le pont de Mautrible a une tour antie,
« Et par devant la tor une porte votie;

« De .III. paires de bailles est la porte rollie,
« Ki sont toutes de fer, cascune bien taillie:
« Tant n'i set on ferir de mail ne de cuignie
« Que ja l'enpirast on vaillissant une alie.
« .I. pautonnier i a de moult grant estoutie,
« Agolafres a nom, li cors Dieu le maudie;
« Noirs est comme diables et comme poins boulie,
« .L. chevaliers a li fel en baillie.
« Je [dsai] bien que par force n'i passerons nous mie,
« Pour ce n'i vaut assaus vaillisant un[e] pie;
« Force n'i a mestier, s'engiens ne nous aïe.
« Passer nous convenra par moult très grant boidie,
« A loi de marcéant, à petite mainie.
« Cascuns ait sor l'auberc la ganote vestie,
« L'espée sur la cape bien repunse et mucie,
« Les soumiers après nous comme marcaandise,
« Et vous serés arriere avoec vostre ost banie.
« Quant nous arons dechà le pont en no baillie,
« Je sonnerai .I. cor; quant orrés la bondie,
« Tost en venés poignant et la chevalerie;
« Ensi ert, se Dieu plaist, la besoigne furnie.
— Ha Diex! dist Karlemaines, dame sainte Marie,
« Com as bien dit, Richars! Jhesu te benéie! »
Lors fait sonner .I. cor et l'ost s'est adrecie;
Es vaus sous Morimonde se rest la nuit logie.

Es vaus sous Morimonde se rest l'ost ostelée.
L'endemain par matin, quant l'aube fut crevée,
Commanda Karlemaines que sa gent fust armée,
Aval parmi la vile où ele est ostelée.
Dont s'armerent François sans nule demourée.
Karles li emperere de la tere sauvée
A l'ost el premier chief et conduite et menée,
Armés desor Blanchart, l'oriflanbe levée.

Pardesous la ventaille gist sa barbe mellée,
Dusques sur le braier, blance comme gelée.
Richart de Normendie à la ciere menbrée
Donna le noir destrier à la teste estelée
Au duc Renier de Genne [dpar] la regne dorée;
Puis a isnelement sa compaigne ordenée,
A loi de marcéant et conduite et menée.
N'i a cel soz la cote n'ait la broigne endossée,
Et chaint le branc d'acier, et la cape affulée.
Es sarpeillieres lient toursiaus d'erbe fenée,
Cascun sor le destrier, à la sele dorée;
Pour ce que ne parust, fu bien acouveté[e].
Les soumers aquellirent, s'ont lor voie hastée.
.Vc. chevaliers furent de boine gent armée;
Richars ala devant, à la ciere menbrée,
Li dus Oel de Nantes et Guis de la Valée,
Si fu Raous d'Amiens, qui bien fiert de l'espée,
Li dus Reniers de Gennes, qui mervelles agrée.
S'or ne garde Agolafres bien de son pont l'entrée,
Pour le tréu ara tost la teste copée.
Karles fu ou vert bos, à demie liué[e],
Et sa rice compaigne de Franche la loée.

CHARLES fu ou vert bos à .cm. d'armés,
Et Richars s'en torna et les soumiers toursés.
Jusque au pont de Mautrible nen est nus arestés,
Et voient les castiaus sur l'aigue par les prés.
Flagos couroit plus tost que quarriaus empenez.
A l'avaler du pont est .I. berfrois levés;
Desus est maistrement grans martemens fermés,
Et de la grant caïne trestous avironnés;
Puis ne redoute il homme qui de mere soit nés.
Et dist Raous del Mans : « Pour Diu, et c'or véés!
« Ains ne fu tels passages ne véus ne trovés;

« Pour amour Diu, biau sire, esse bours ou fertés?
— Par foi, ce dist Richars, mais li plus grans cités
« Ki soit de les pors d'Aspre desci en Balegués. »
E dist Reniers de Gennes : « C'est fine verités;
« Plus de .xm. paiens voi là dedens armés. »
Et dist Oel de Nantes : « Moult en sui effraés;
« Damedieu nous maint outre, qui de mere fu nés!
— Signeur, ce dist Richars, or ne vous dementés;
« Preudomme devons estre, ne vous desconfortés.
« Je parlerai premiers et vous m'escouterés,
« Jusques delà le porte aions les pons passés.
« Puis trairons fors les capes et les brans des costez;
« Gardés de bien ferir soit cascuns aprestés. »
Et dist Raous d'Amiens : « Ja mar en parlerés;
« Puis que je me serai as Sarrazins mellés,
« Se bien ne m'i combat, recréans sui prouvés. »
A iceste parole ont les soumiers trousés,
Par le pont de Mautrible [dles vont chaçant serrez].
Or les conduie Dix, li rois de maïstés!
Mais ains que il soit vespres ne solaus esconsés,
N'i vorroit li miudres estre pour .M. mars d'or pesé.
Agolafres les voit venir tous abrievés.
Par devant le postel est li glous arestés,
Sor son col une hace, dont li mans est bendés;
La lemele est d'acier, .IIII. piés a de lé,
Plus trence que rasoirs, quant il est afilés.
Li paiens estoit grans, hideusement formés :
El haterel deriere avoit les ex tornés,
Plaine paume ot de langue et demi pié de nés,
Oreilles ot velues et les grenons mellés,
Et devant et deriere estoit ensi formés.
Si avoit .II. oreilles, onques ne furent tels,
Cascune tenoit bien demi sestier de blé;
Sor sa teste les torne quant les souprent orez.

Les bras avoit moult lons et les piés focelez.
Onques si laide forme d'omme ne fu formés;
Moult bien sanble diables nouvel encaînés.
Li amirans Balans le tient en grant fiertés;
Conestable estoit de trestout son regné;
Ses passages li ot l'amirans commandé.
Or penst Dix de nos gens, qui en crois fu penés;
Que, se nus en puet estre percéus n'avisés,
Ne les garroit tous l'ors qui onques fu trouvés
Que cascuns n'ait la teste et les menbres copés.

FRANÇOIS passent Mautrible le pont à grant friçon.
Richars ala devant, ou chief le caperon;
Li soumier sont arriere et tout li compaignon,
Entresi à la porte n'i font arestisson.
Agolafres les voit, [[c]les] a mis à raison;
Il demande à Richart : « D'ont vient la garison?
« D'ont es tu, de quel tere et qui sont cil baron? »
Richars torna sa langue, si parla Aragon :
« Sire, marcéans sui, si vig de garison;
« [[d]De draperie avon grant plenté et foison].
« Se Mahomet le suefre, à Meske le merron,
« Que il i doit avoir grant feste de Mahon.
« S'à Aigremore estiemes, .II. jours sejornerons;
« A l'amirant Balan nostre avoir monsterron,
« Et lui et son barnage, se il velt, en donron.
« Cil autre marcéant sont trestout Esclavon;
« Ensigniés nous, biaus sire, où nous aquiteron. »
Et respont Agolafres : « Je sui maistre du pont
« Et de .L. lieues entour et environ.
« Mais par ici passérent l'autr'ier [.VII.] glouton,
« Message erent de Franche l'enperaor Karlon;
« Le tréu duch avoir à lor repassion;
« Li amirans me sires les a en sa prison,

« En la tor d'Aigremore, le siege est environ.
« .I. seus en escapa coiement, à larron;
« Sor .I. ceval séoit, onques ne vi si bon,
« Par cel' aigue bruiant passa à esperon,
« Mon cousin a ocis, dont au cuer ai frichon.
« Pléust à Mahomet que ci le tenissons;
« Certes, jel porfrendroie desci jusque al poumon.
« Li amirans me sires se crient de traïson,
« Pour son fil Fierabras, qui a guerpi Mahon;
« Mandé m'a ja .III. fois et fait deffencion
« Que je n'i lais aler escuier ne garchon,
« Chevalier ne serjant, se je n'en sai le non,
« Et que bien esgardaisse de cascun le façon.
« Or me monstrés la vostre, n'i faites lonc sermon. »
Quant Richars l'entendi, si baisse le menton,
Et tint l'espée traite, si ot cuer de lion.
Es vous Raoul d'Amiens, qui ot cuer ausi bon,
O lui Hoel de Nantes et Renier le baron.
Agolafres les voit, qui a au cuer frichon,
Ja lor a escrié : « Estés en là, glouton!
« Ne vuel plus en i past, par mon dieu Baratron. »
Lors saisi la caïne, le pont lieve à bandon;
N'i sont entré que .IIII., or sont bien en prison.

OR sont li .IIII. conte le grant porte passé.
Agolafre a le pont de Mautrible levé;
La hace ot en sa main, moult ert de grant fierté,
Et dist à nos barons : « Moult par fustes ossé,
« Ki, sans le mien commant, estes chaiens entré.
« Or i serés pour tant tout .IIII. enprisonné,
« Et cil qui après vienent en ma cartre jeté;
« Demain vous trametrai mon signeur l'amiré.
« Deffulés tost les capes k'avés desous bouté;
« Moult sanblés très bien gent de mal faire apresté. »

Lors est passés avant, si a Hoel combré,
Au caperon le prent, .IIII. tours l'a torné,
Devant lui à ses piés l'a à tere adenté.
« Par Dieu, ce dist Riol, or ai trop demouré;
« Quant si vilainement voi mon cousin mené,
« Se je plus i atent, dont ai je mal dehé. »
Il deffuble la cape, trait le branc aceré,
Parmi le cief amont a feru le maufé,
Mais n'en a de l'oreille c'un sormeignon osté.
Et Richars et Reniers sont andoi deffublé,
Cascuns a trait le branc trencant et affilé,
A ce maufé en ont maint [cruiste coup] donné;
Mais ne li ont la teste ne le cors entamé,
Que vestu ot la pel d'un dur serpent cresté.
[cGolafre tint la hache], s'a son cop entesé,
Riol quide ferir, mais Diex l'a destorné;
Il a guenci arriere, ne l'a mie assené;
Et li cos de la hace a .I. marbre encontré,
Autresi le caupa comme .I. baston halé.
« Ha! Diex, ce dist Reniers, biaus rois de maïsté,
« Tant par a cis diables orible poesté
« Nel pons enpirier n'en brac ni en costé. »
Li dus garda à tere, une bare a trouvé,
Ki moult ert grande et grosse, d'un dur kesne quarré;
A .II. puins l'a saisie, s'en a celui donné,
Par desous le saisi quant i l'ot avisé,
Les jambes li peçoie, si l'a jus craventé.
Au caioir que il fist a .I. tel brait jeté
Que tout en retentist la riviere et li pré.
Paien sont estormi, li cuvert deffaé,
En moult petitet d'eure en sont .Xm. armé;
Moult fu grans li estors contreval la cité.
Et Richars cort au pont, si l'a jus avalé,
Et no .Vc. baron en sont laiens entré.

A l'entrer de la porte ont paiens encontrés;
La véisiés d'espées maint ruiste cop donner.
Et Richars prinst son cor, hautement l'a sonné.
Karles l'a bien oï, qu'est ou bruilet ramé;
Il escrie : « Monjoie ! » s'est ou destrier montés.
Onques n'i ot François qui n'ait esperonné;
Juques au pont de Mautrible n'i ot regne tiré.
Cel jour le fist bien Guenes o son grant parenté;
Premiers entra ou pont, le gonfanon levé,
Mais la loiautés d'aus a moult petit duré.
Paiens mainent ferant jusques au grant fossé;
Iluec avoit .I. pont et .I. beffroi levé;
Là tournerent paien, si se sont recouvré.
Moult i ont no François et feru et bouté;
Iluec ont tant paiens ocis et afolé,
Li mors va trebuchant et caient li navré.
Karles, li fiex Pepin, i a maint cop donné;
Qui il fiert de Joiouse moult tost l'a ateré.
Et Guenes li traïtes li fu près du costé;
Le jour a à Karlon moult grant amour monstré.
A l'entrer de Mautrible i ont bien capelé.

Li berfroi sont moult haut et grant li rouléis,
Et parfont li fossé qui clooient la cit.
Karles passa le pont armés et fervestis,
Et François après lui, qui Diex a benéis.
Li rois vait Agolafre, ki sanbloit Antecris
Et gisoit à la tere, n'er pas encore ocis;
Que la pel du serpent, dont il estoit vestis,
Le deffent si des armes que le cuer n'a mal mis.
A la hace trencant que tient li maufés vis,
A mort .XXX. François, dont Karles est maris;
S'il péust estre en piés, mal les éust baillis.
As pierres et as mans ont le maufé ocis,

En Flagot l'ont jeté, dont parfont est li ris.
Entre pont et la ville ont le baille conquis;
Là sont entré .x^m^. de nos François ellis,
Mautrible ont assalli .II. jours tous acomplis;
Moult i ot de François navrés et mal baillis.
.V. lieu[e]s environ en oïsiés les cris,
Ke li pons de Mautrible est par force conquis;
Lors véissiés venir paiens et Sarrazins
Plus de .L. mille, à vers heaumes burnis.
Se Damediex n'en pense, qui en la crois fu mis,
N'en passera mais Karles, si sera moult laidis.
Et li mur de la vile sont tout de marbre bis,
As cevilles de fer sont li quarrel assis.
Moult par fu grans la noise et li hus et li cris.
A la porte est venus Effraons li gaïs,
Et tint .I. mail de fer qui grans fu et traitis.
En une cave gist sa fame de .II. fis;
Amiete leur mere les avoit bien nourris.
A bandon fait la porte fremer et les postis;
Li diables s'escrie : « Où est Karle au fer vis?
« En veut il les reliques porter à Saint Denis?
« Par Mahomet mon dieu, par qui je sui garis,
« Miex venist au viellart que il fust à Paris.
« Jamais n'escapera s'il ne s'en est fuis,
« Ains sera l'amirant mon signeur rendus prins.
« Se l'amirans le tient, ja nen sera raïns
« Ne soit pendus as forkes ou detrais à roncins. »

A la porte est venus Aufricans li tirans;
A .II. puins tient le mail qui est traitis et grans;
Des chevaliers de Franche ot ocis ne sai quans.
Et paien s'atornerent, ki ont les cuers dolens.
Iluec fu la bataille et li estours pesans;
Là péusiés véoir des mors et des sanglans.

Karles est descendus, iriés est ses sanblans,
Prist l'escu as enarmes, entesé le nu branc;
Après lui vint au dos li barnages des Frans.
Vers le gaiant s'adrece l'empe[re]res poissans.

CHARLES li enpereres fait forment à loer :
Il tint traite Joiouse, qui moult rèluisoit cler;
Anchois que li gaians se péust trestorner,
L'a feru Karlemaines, qui ne le pot amer.
Amont parmi le cief bien le seut asener,
Entresci que ou pis ne laissa que cauper;
Li rois estort son cop, mort le fist craventer.
Quant Sarrazin le virent, n'i ot que aïrer;
Atant les oïssiés et glatir et uller,
Et tout communaument entre les nos capler.
Richars de Normendie, qui moult fist à loer,
Et li pere Olivier, qui fu gentis et ber,
Li dus Hoel de Nantes, où il n'ot que blamer,
Et dans Riol del Mans, qui ot cuer de sangler,
Cil .IIII. et Karlemaines font paiens destraver,
Et par force les font Mautrible trespasser.
Aveuc aus sont entré, Dix les puist regarder!
Ancui sera moult près Karles de l'afoler.
Entour aus s'asamblerent plus de .XX^{m}. Escler,
As ars les commencierent à traire et à berser.
Et .V^{c}. Sarrazin vont les portaus fermer;
Mais ne puerent les pons en contremont lever,
Car li baron de Franche lor sont à l'encontrer.
Moult i ot grant estour à la porte fremer.
Se Karles s'esmaia ne fait à demander,
Que il voit de la porte le grant bare lever;
Estroitement a pris Jhesu à reclamer,
Rollant et Olivier commence à regreter.
Richars li escria, quant l'oï dementer :

« Empereres de Franche, laisiés le dolouser,
« N'aiés soing d'esmaier, mais pensons du capler.
« Honis soit li frans hom qui vient au couarder!
« Damedieu le confonde, ki tout a à sauver,
« Ki vif se laira prendre tant com porra durer.
« Or pora bien cascuns son courage esprouver. »

CHARLES fu à Mautrible entre paiene gent,
Richars de Normendie et Reniers ensement,
Raoul, Hoel de Nantes, icil .V. mesmement.
Cascun tint nu le branc et cruel et sanglent,
De Turs et de paiens font grant lapidement;
Mais se Jhesu n'en pense, ne lor vaura noient,
Que trop est grans la presse de la paiene gent.
Karles a escrié « Monjoie! » hautement.
Guenelon l'entendi, moult grant pitié l'en prent,
Poignant vint au berfroi, si descent erraument,
« [[d]Hautefoille! » escria, puis vindrent si parent];
Ricement sont armé, .M. furent et .VIII[c]., A la porte assalirent moult acesméement.
Et Sarrazin d'amont s'en vienent durement,
Plus menu getent pieres que noif ne cacent vent.
Des parens Guenelon i ot navré forment.
« Par foi, dist Aloris, fol sommes voirement,
« Quant ici nous faisons ocire à grant torment. »
Puis cria Guenelon : « Biaus sire, alons nous ent.
« Karles est là dedens, où douce France apent;
« Ja Damedieu ne place qu'il vive longuement.
« De lui et de Renier avons or vengement,
« Et des autres barons pour cui sommes dolent;
« Ki plus i asaura, li cors Dieu le cravent.
« Or porrons avoir France à no commandement,
« Vos peres sera rois, s'ara l'otriement
« Ke jamais n'ert barons k'en prengne vengement.

— Ne plaice Dieu, dist Guenes, le pere onipotent,
« Que ja vers mon signeur faice traïtrement;
« Trop serai recréans se je sa mort consent.
« De lui [*tenons] nos teres et nos grans casement,
« Si li devons aidier et bien et loiaument;
« N'i a celui ne soit à lui par serement. »
Quant l'entent Aloris, à poi d'ire ne fent.

« GUENES, dist Aloris, vous estes faus provés;
« C'alés vous atendant quant vengier vous poés?
« Se Karles est ocis, qui laiens est remés,
« Je sai bien que li autre aront les ciés caupés.
« De tous vos anemis bien vengier vous poés;
« Laisiés ester l'assaut et si vous en venés.
— Ne plaice Dieu, dist Guenes, qui en crois fu penés,
« Que ja en tel maniere soit mes sires fausés.
« Mils aim avoir le teste et les menbres caupés
« Que mon pooir ne face, ja n'en serai blamés. »
Quant Aloris l'entent, à poi qu'il n'est dervés;
Grifonnet d'Autefuelle s'en est moult aïrés.
Lors s'est joustés ensanle l'orguelleus parentés;
Franc se traient en sus, li assaus est remés.
Atant es Fierabras, qui fu moult bien armés;
A hautes vois escrie : « Où est Karles alés? »
Et respont Aloris : « Jamais ne le venrés;
« Enclos est Karlemaines entre ces grans fossés. »
Et respont Fierabras : « Et vous ci c'atendés?
« C'est moult grant mauvaisté que vous nel secourez;
« Encore en porés estre de traïson retés. »
Il escria : « Monjoie! baron, or i venés. »
Quant François l'entendirent, e les ravigorés,
Entresci au berfroi ne se sont arestés;
Là troevent Guenelon, qui moult estoit navrés.
Fierabras fu moult liés quant li pons n'est levés.

A l'asalir s'est bien il et Guenes prouvés,
Et li autre François que il i ot menés.
As haces et as mans ont les portaus fremez;
E les vous en Mautrible par vive poetés.
Quant li traïtor voient que p[r]ise est la cités,
Aprés aus s'en entrerent, les gonfanons levés;
Communaument i fierent o les brans acerés.
Du sanc qui ist des cors i est moult grans li gués.
Paien crient et braient et ullent par ces prés,
Lors maisonz ont guerpies et lor rices cités.
En plus de .c. parties fu Mahom reclamés,
Et l'amirans Balans huciés et regretés :
« Sire, c'or venés tost, et si nous secourés! »
·I. Sarrazins s'en est de[l] grant estour enblés;
Desci à Aigremore n'est ses regnes tirés :
A l'amirant sera cis afaires contés.
Humais orés chançon, s'entendre le volés.

AU prendre de Mautrible fu moult grans la mellée;
Maint cop i ot donné et de lance et d'espée.
Quant Amiete oï le cri et la merlée,
Ki gist de .II. enfans sous une cheminée,
(Ce est une gaiande plus noire que pevrée;
Grant ot la fourcéure et la geule avoit lée,
Et si avoit de haut une lance levée,
Les ex avoit plus rouges que n'est flambe alumée;
Moult est de tout en tout laide et deffigurée).
De ses enfans se crient, dont ele est effraée;
Se gesine avoit faite, nouvele ert relevée.
Uns Sarrazins li a la nouvele contée,
Que ses sires ert mors, qui l'avoit espousée,
Et li fiers Karlemaines a la ville peuplée.
Quant Amiote l'ot, si est d'ire embrasée;
Ele saut de son lit trestoute escevelée;

Sa crigne li couvroit trestoute l'esquinée.
Devant lui esgarda, s'a une fauc trouvée.
Ja, tant com ele ert vive, n'ert prinse cele entrée;
De la gent qu'ele ocist a fait grant aünée.
« Hé! Diex, dist Karlemaines, sainte Virge honnerée,
« Là voi une diable plus noire que pevrée.
« De mes hommes ocist et fait grant lapidée;
« Grant damage i arai se longues a durée.
« Ki a nule arbalestre, tost me soit aportée. »
Li dus Hoel de Nantes l'en a une livrée.
Et Karles l'a tendue, si l'a bien avisée;
Entre les .II. sourcis a feru la dervée,
Que parmi la cervele en est la fleke entrée.
La gaiande versa, la fleke est tronchonnée;
Par la geule geta mervelleuse fumée.
Et François ont desus mainte piere getée.
Ains puis n'i ot pasage ne porte devéé[e],
Ains s'en entra dedens la compaigne honnerée.

CHARLES a prins Mautrible à force et à vigour;
Quânque il troevent ocient de la gent paienor.
Ha Diex! com grant avoir i trouverent le jour,
Fin or et blanc argent et pailes de coulour.
L'amirans avoit mis son tresor en la tour,
Car c'est la fort[e]rece de trestoute s'onnour;
Karles nostre empereres, à la fiere vigour,
Le depart à ses hommes de la tere Francour.
Assés lor en donna li frans emperaour;
Tuit en ont à plenté, li grant et li menour.
.II. jours et une nuit i prinst li rois sejour.

CHARLES a prins Mautrible, le fort cité vaillant;
.II. jours et une nuit i prist habitement.
Le bourc et les maisons vont François rechercant,

Et vinrent à la cave où erent li enfant,
U gisoit la gaiande, qui fáme ert au gaiant.
No François les porterent l'emperaor devant,
Et quant Karles les voit, de Dieu se va signant;
Saint Denis en jura, qui il trait à garant,
Que nes lairoit ocire pour tout l'or de Melant.
Li rois les fist lever l'arcevesque Hermant;
L'uns ot nom Olivier, et li autres Rollant.
Mais ne vesquirent pas .II. mois entierement;
Car il furent estaint anbe .II. en dormant,
Ançois que l'empereres éust conquis Balant.

CHE fu ou mois de mai, à l'entrée d'esté,
Que florissent cil bos et verdissent cil pré.
Karles a prins Mautrible, où moult avoit pené;
Par dechà Aigremore n'a nule fremeté.
L'empereres de Franche a Richart apelé,
Le duc Hoel de Nantes, et Renier le sené,
Et dan Riol del Mans, au courage aduré :
« Signeur, qui remanra en ceste fremeté,
« [[d]Por garder cest passage tant que soient torné?
—Sire, ce dist Richart, je l'ai bien esgardé];
« Riol i remanra, se il vous vient en gré.
— Par foi, dist Karlemaines, boin l'avés esgardé;
« Ensi sera il fait com l'avés devisé.
— Sire, font li baron, à vostre volenté. »
Et Hoel et Riol ont Mautrible gardé,
Et .VII[c]. chevaliers lor a li rois livré.
Avoec aus sont remés li chevalier menbré;
Pour le palais garir i seront demouré.
Aval par toute l'ost ont ci graille sonné;
Isnelement et tost sont li soumier trousé
De pain, de vin, de char, et d'avaine et de blé.
Mais de l'autre harnois n'en ont il point porté,

Tente, ne pavillon, ni aucube, ne tré;
Tout remainst à Mautrible, à la maistre ferté.
Entr'aus communaument se sont Franc adobé,
Moult bielement cevaucent et rengié et seré.
Karles sist sour Blanchart, s'a .I. tertre monté,
Et regarda sa gent. dont il a à plenté;
Vers le ciel regarda par grant humelité :
« Sire pere de glore, tant m'avés hui amé,
« Et donné en cest siucle si très grant poesté;
« Moult par puis estre liés, quant trestout ce barné
« Puis conduire à mon bon et à ma volenté. »
Puis a seignié son cief, s'a le ciel encliné.
Or cevauce tous liés, bielement et soué;
Damediex le conduie, li rois de maïsté!
Ains k'il aient les contes de prison delivré,
Seront il moult forment travillié et pené,
Ke l'amirans Balans a ses os aünés;
De .XIIII. langages i furent aüné.

L'EMPERERE de France à la barbe flourie
.C^m^. chevaliers a en sa compaignie.
En l'avangarde fu Richars de Normendie,
Li dus Reniers de Gennes fu de l'autre partie.
A force cevaucierent la tere de Sulie.
Richars sot bien la voie, ki sa compaigne guie,
Et Fierabras li preus, ki sa loi ot guerpie.
Damediex les conduie, li fix sainte Marie!
Li amirans Balans a la nouvele oïe
Que Karles a passé ja par force Mautrible,
S'avoit mort Agolafre qui gardoit la navie;
Moult grant duel en demaine et forment brait et crie :
« Ha! dist il, Mahomet, com ma lois est fallie!
« Mauvais diex recréans, ne valés une alie;
« Bien a fait Fierabras, qui ta loi a guerpie:

« Mors est et recréans qui mais en vous se fie.
« Mes hommes déussiés porter deffenserie;
« Par mon cief, mar i as ma honte consentie. »
Une machue voit, à .II. mains l'a saisie,
Tous dervés vint courant à la mahommerie,
.III. cos en a donné Mahomet lés l'oïe,
La teste li pechoie et le col li esmie.
Sortinbrans de Conninbres le conforte et castie :
« Amirans, rices sire, moult faites grant folie,
« Que Mahon laidengiés, ce est grant musardie;
« Faites li droit, biaus sire, que forment se gramie. »
Dist l'amirans Balans : « Moult voi grant derverie,
« Que Mahonz a soufert de moi tel vilenie,
« Que Karles a passé le grant pont de Mautrible;
« Or i a mis ses gardes en ma grant tor antie.
— Sire, dist Sortinbrans, envoiés une espie,
« Se li os Karle aproce, que moult tost le vous die;
« Contre lui cevauciés à bataille aramie.
« Se il puet estre prins et sa gent desconfie,
« Et lui et les gloutons qui la tor ont saisie
« Faites ardoir et quire tous en la pois boulie,
« Et Fierabras tes fix ait la teste trencie. »
Quant Balans l'entendi, tous li sans li formie;
De Mahonz s'aprocha, envers lui s'umelie.

TANT ont prié Balant li paiens Sortinbrans
Et li niés Tempesté, Cordroés et Brulans,
K'i li a amendé de .xx^m^. besans;
De tant li fera croistre les costés et les flans.
Lors fait sonner ses grailes li amirans Balans;
Dont véissiés armer Sarrazins et Persans.
L'amirans fist venir ses perrieres getans,
Et cloies, et les pieres, et picos bien trenchans;
Lors commence .I. assaus mervillous et pesans.

La tour en commenda assalir l'amirans;
Tés .v. traus i ont fait li cuvers sodoians
Ou meneur puet entrer .i. grans cars carians.
As fenestres estoit Oliviers et Rollans
Et li autre baron, vestus les haubers blans,
Les escus à lor caus et es puins les nus brans.
La tour voient percie à boins picois trenchans;
N'i ot nul si hardi qui n'en soit esmaians.
Nepourcant de deffendre est cascuns desirans;
Gietent pieres et fus et gros cailleus pesans,
Ou fossé en abatent plus de .c. tous sanglens.
L'amirans s'escria : Aïue, Tervagans!
« Baron, or du bien faire! e les vous recréans. »

Or sont nostre François contremont en la tor.
Sarrazin les assalent à force et à vigour
Li amirans s'escrie : « Maintenés bien l'estour;
« Se la tor poés prendre, tous jours arés m'amor.
« J'arderai la putain qui m'a fait deshonnor,
« Et li et les François ocirrai à dolour. »
Lors assalent paien et sonnent lor tabors;
Mais se Jhesu n'en pense, ja i ara dolor,
Que la tor ont saisie, fors l'estage maiour.
« Sire, ce dist Rollans, pour Diu le créatour,
« Faisons leur grant damage; ja n'istrons de ce jor.
— Compains, dist Olivier, n'en soiés en errour,
« Encor sommes çaiens nos .x. combatéour;
« Issons nous ent là fors, el nom du Sauvéour :
« Mils voel morir là fors que ci à desonnour. »
Dist Ogiers li Danois : « Oés dit de signour;
« Ainsi sera il fait, ja n'i ara trestour. »

Or sont nostre François en la tour enseré,
N'i ont mais qu'.i. estage, tant par sont agrevé.
Tels .v. traus i ont fait li cuvert deffaé

En trestout le meneur pueent .II. car entrer.
Ja fuissent Sarrazin ensamble o aus mellé,
Quant li baron de France lor sont encontre alé.
Floripas les apele, si lor a escrié :
« Baron, or du bien faire, franc chevalier menbré !
« Se de cesti assaut estiemes delivré,
« Tés cose vous diroie ki vous venroit en gré;
« Ce sera des reliques c'avés tant desiré. »
Quant li conte l'entendent, s'ont de pité plouré.
Adont i ot d'espées maint ruiste cop donné.
Maint Turc et maint paien ont mort et afolé,
Dou haut estage amont en ont .C. craventez;
A tout le plus harlige sont li boel volé.
Puis viennent as pertruis, si les ont estoupés;
N'i passeront humais, si l'aueront comperé.
Adont a Floripas duc Namlon apelé,
Pour ce que le voit sage et de plus grant aé;
Et s'apela Tieri, qui le poil ot mellé,
Le duc Joffroi d'Anjo, ces .III. c'ai devisé :
« Signeur, vous le m'avés plevi et affié
« Que ne me ferés force outre ma volenté;
« Je vous voel la couronne et les .III. claus monstrer,
« Et le signe Jhesu que lontans ai gardé. »
Quant li baron l'entendent, si li ont tuit juré
K'il ouverront vers lui en droite loiauté.
Floripas s'en torna, le coffre a aporté,
S'en a trait une casse de fin or esmeré,
Venue est à barons, si l'a desvolepé.
Dedens .I. paile rice galacien tressé
Estoient les reliques, qui jetent grant clarté.
Dus Namles de Baiviere a premerains parlé :
« Ahi ! france puciele, com nous as conforté !
« Baille nous cele case par la toie bonté,
« Tant qu'i aions nos ex et no bouce adesé,

« Puis le vous baillerai, je vous di par verté. »
Viennent à le fenestre de fin marbre listé,
Virent .M Sarrazins, ki ja erent monté.
Ja fust prinse la tor par vive poesté,
Quant dus Namles lor a les reliques monstré;
De si haut com il furent sont aval craventé.
« Ha Diex! ce dist dus Namles, or ai bien esprouvé
« Que ce sont les reliques Jhesu de maïsté.
« Baron, or soies lié, baut et asséuré;
« Onques n'i soit mais Turs ne Sarrazins doutés. »
Et respondent li conte : « Tuit sommes avivé,
« Quant à garant avons la sainte Trinité. »

FRANÇOIS sont en la tour, nus ne s'en esmaia,
Pour les saintes reliques cascuns s'esvertua.
Et Namles de Baiviere Floripas apela,
Les reliques li baile, mais premers les baisa;
La puciele les prent, puis les renvolepa.
Trestoute deffublée en cote repaira;
.I. diapre a vestu, ki luist et flamboia;
Plus soués que piumens l'alaine li flaira.
Li quens Guis de Borgoigne tous armés le baisa;
Venu sont as fenestres, cacuns s'i apoia.
Quant l'amirans les voit, grant mautalent en a,
Ne se puet astenir, hautement s'escria :
« Floripas, bele fille, dont ne vous voi ge là?
« Moult fu fols vostre pere quant en vous se fia,
« Mauvais conseil il ot quant François vous bailla;
« Fols est ki fame croit, on l'a dit grant pieça.
« Mais vostre puterie moult petit duera,
« De vous et du glouton l'amour deseverra;
« Cascuns convient ardoir, par el n'escapera.»
Quant l'entent Floripas, forment s'en coureça;
Ele prinst .I. baston, son pere manecha.

L'amirans prinst .I. graile, durement le sonna,
Et li assaus après durement commencha.
Les perrieres geterent, que assés en i a,
.I. grant pan de la tour à tere craventa;
Se Damediex n'en pense, moult petit duera.
Rollans et Oliviers adonques s'atourna,
En une cambre vint où Mahomet esta,
Apolins et Margos, ù l'ors reflamboia.
Cascuns a prins le sien, à son col le carça;
Rollans tint Apolin, durement se hasta,
Ens en la gregneur presse de paiens le froissa.
Et Ogiers prinst Margot, après lui le lancha;
Oliviers, Tervagant, après aus le rua.
Quant Balans vit ses diex, tous li sans li mua,
Tel doel ot et tel honte que d'ire se pasma;
Sortinbrans de Connibres contremont le drecha.
Li assaus est remés, moult forment duré a.
Li amirans Balans moult grant doel en mena;
Por l'amour de lor diex maint Sarrazins ploura.
Et dist li amirans : « Signeur, or i parra
« Ki les François Jhesu fierement assaura;
« Tous jours ara m'amour qui mes diex vengera. »

Li amirans Balans fu dolens et irés;
Sortinbrans le conforte et li viex Tempestés :
« Amirans, rices sires, or ne vous dementés,
« Que, ançois qu'il soit vespres, moult bien vengiés serez;
« Ja ert prinse la tour, si com vous le verrés,
« Car en .XII. parties est li murs effondrés,
« Puis faites d'aus justice tout à vo volenté.
— Mahom, dist l'amirans, vous estes oubliés;
« Trop estes endormis quant tel honte soufrés.
« Je ai véu tels jours grans fu vo poestés;
« Mais or estes trop viex, pieça ne fustes nés :

« Ne vous poés aidier, trop estes assotés.
— Sire, dist Sortinbrans, male coustume avés,
« Que si vilainement sur Mahomet parlés,
« Que ains ne fu tels diex dès l'eure qu'il fu nés,
« Que grant plenté nous donne et de vin et de blés.
« Bien en venra à kief quant il ert pourpensés,
« Mais moult est envers vous pour le grant caup irés
« Que li donnastes er, quant brisastes son nés.
« Lorsque li mautalens li sera trespassés,
« Vous rendra les François, si com vous le verrés. »
A ce mot est Mahonz contre lui aportés,
Et Cruans se drecha, ou cors li est entrés;
Ja dira tel parole dont bien ert escoutés :
« Amirans, rices sire, pour coi vous desmentés?
« Faites sonner .II. cors et la tour assalés,
« Et je vous di pour voir anuit la tour prendés. »
Et l'amirans se drece, si s'est haut escriés :
« Or tost, dist il, as armes! gardés n'i demorés. »
Quant Sarrazin l'entendent, e les vous effraés.
Dont oïssiés maint cor et maint graile sonnés;
Les perrieres reprendent, s'ont les berfrois levez,
Sour pons et sor roieles les grans moutons ferrez,
Jusque à la tor les maine[nt] près du mur rés à rés.
Or penst Diex de nos contes par la soie bontés,
Que se li secours tarde, mort sont et affolé.

MOULT fu grans li assaus et ruiste la mellée.
En .XV. lieus ont ja la tor fraite et quassée;
Paien à grant picos ont la tere effondré[e].
Amont sur les berfrois paiene gent montée,
Entresi à la tour n'i ot regne tirée,
Que il cuident avoir tout maintenant l'entrée.
Mais li boin chevalier de la tere sauvée
A boins brans aceris lor ont ben devéé[e];

Qui bien est conséus, tost est sa vie alée.
Mais se Jhesu n'en pense, ja n'i aront durée.
« Signeur, ce dist Ogiers, france gent honnerée,
« Gardés male canchons n'en soit de nous cantée,
« K'il n'i ait couardie faite ne pourparlée.
« Vés la tour qui est ja en maint liu effondrée;
« Ja seront avec nous la pute gent dervée.
« Mais, par icel Signeur qui fist ciel et rousée,
« Ançois que l'ame soit de mon cors desevrée,
« Se Diex sauve mon branc, c'est Courtain l'adurée,
« J'ocirai de paiens une grant caretée. »
Quant Rollans l'entendi, si regarda s'espée,
Et Oliviers la siue qui est ensangletée.
N'i a celui d'aus tous n'ait vertu recouvrée,
As boins brans acerins la tor ont devéé[e].
« Ha Diex! dist Floripas, sainte Virge honnerée,
« Anuit serai destruite et à doleur livrée;
« Car rendés cele tour, mar fust ele fondée. »
Et dist Guis de Borgoigne : « Taisiés vous, bele né[e].
— Sire, dist la puciele, forment sui esgarée;
« Quant li secours ne vient, nostre vie est alée.
« Moult cuidai à grant joie estre vostre espousée,
« Et en saintismes fons bautizie et levée;
« Rois fuissiés, et je fusse roïne couronnée. »
Adont a Floripas faite grant soupirée;
Se Guis ne le tenist, kéue fust pasmée.
Dus Namles regarda le fons d'une valée,
L'ensaigne Sain Denis a véue et visée;
[cPuis dist à nos barons : « Or voy qui moult m'agrée :
« Karlemaines chevauche à grant esperonnée.
« L'enseigne Saint Denis a ja le pui passée];
« Diex! com cil qui le porte vient de grant randonnée;
« Bien sai de nous véoir a moult grant desirée.
« Li os vient après lui, qui est toute aroutée,

« Il ont pourprins la tere et toute la contrée;
« Demain trairont paien dolereuse journée.
— Hé Dix! dist Floripas, sainte Virge honnerée,
« Glorieuse puciele, tu soies aourée.
« Ahi! Guis de Borgoigne, com m'avés oubliée,
« Que ains ne fu ma bouce de la vostre adesée.
« Gentix dus, car me baisse, si serai saolée
« Com s'avoie mengié gelines en pevrée. »
Quant François l'entendirent, grant joie en ont menée,
Mais dus Guis de Borgoigne a la couleur muée.

MOULT furent lié li conte, quant Namles a conté
Que li secours venoit, que tant ont desiré.
As fenestres amont se sont tuit acouté,
Voient venir l'ost Karlon de Franche l'alosé,
Moult ont bien le dragon connut et ravisé;
Adonc ont nos François grant joie demené.
A l'amirant Balant a .I. paien conté
Que Karles a les vaus et les puis trespassé,
A .Cm. François fervestus et armés :
« Bien soient tuit vostre homme garni et conréé;
« Combatons nous à Karlon, le fort roi couronné,
« Que bien devons deffendre no tere et no regné.
— Par Mahom, dist Balans, bien l'avons devisé,
« Il ont tort et nous droit, François seront maté. »
Cest conseil ont ensanle tuit à Balant donné.
.Lm. Turs sont ensanble ajousté,
Ki garderent la tere de le val Josué.
Et Karles cevauça, le gonfanon levé;
Richars de Normendie li fu près du costé,
Et li autre baron cevaucent arouté.
Par de delà les trés cevaucent arouté;
Là se sont herbergié, mais n'ont tente ne tré,
N'ont heaume deslacié ni esperon osté.

Li destrier ont géu, [*b*quant] furent saoulé,
Enfresi que au jour que l'aloe ot canté.

QUANT l'aube fu crevé et print à esclarier,
Karles a fait sa gent moult tost aparellier,
Si comme pour combatre et serer et rengier.
Fierabras en apele l'emperere au vis fier :
« Amis, ce dist li rois, je t'ai fait bautizier,
« Tous les jours de ma vie vous en arai plus chier.
« Se voloit vostre pere ensi sa loi laissier,
« Ja n'i perdroit du sien valissant .I. denier;
« Se à lui me combat, ne te doit anuier.
— Sire, dist Fierabras, trouvés moi messagier,
« Si mandés à mon pere sil voroit otrier.
« Moult par me s[er]oit bel sil voloit affier,
« Et se en lui defaut, ne vous sai que prier;
« Ja puis ne me caura se le voi depecier. »
L'emperere de Franche en apela Renier
Et Richart le Normant, ce sont si consillier :
« Baron, ce dist li rois, qui porrai envoier
« A l'amirant d'Espaigne cest afaire noncier?
« Il a en Guenelon moult vaillant chevalier,
« Au prendre de Mautrible m'ot mervilleus mestier;
« Se li envoierai sel volés otrier.
— Sire, ce dist Richars, [*b*je le viz] cévaucier,
« Et si dist tel parole ki bien fait à prisier,
« Que pour tout l'or du monde ne vous vauroit boisier;
« Or le porrés moult bien ci endroit essaier. »

L'EMPERERE de France apela Guenelon :
« Guenes, venés avant, si vous envoieronz
« A l'amirant Balant, qu'il guerpisse Mahon
« Et croie en Damediu, qui souffri passion,
« Si me rende les contes que il tient en prison

« Et les dignes reliques que nous li demandon;
« Quite tenra sa tere, ja point ne l'en tauron;
« Et se il ne le fait, à lui nous combratrons.
— Sire, ce a dit Guenes, moult volentiers irons. »
Les las a fait [[d]restreindre] de son heaume réon;
Ricement fu armés du hauberc fremillon,
Et sist sor .I. ceval c'on apele Gascon.
A son col a pendu .I. escu à lion,
Puis a prins une lance à tout le gonfanon.
Onques n'i vot mener ne per ne compaignon;
Par le val Josué en va à esperon.
Li paien qui gaitoient li [[c]viennent] à bandon;
Pour ce que seul le virent, le misent à raison :
« Qui estes vous, biaus sire, qui venés le troton? »
Guenes a respondu : « Massagiers sui Karlon. »
Dont le laissent aler li Sarrazin felon.
Dusque au tref l'amirant n'i fist arestisson.
A sa lance s'apuie par desor son archon,
Es estriés s'apuia de l'oevre Salemon;
Ja dira son message, qui qu'en poist ne qui non.

GUENES fu moult hardis, sages et enparlez,
Et dist à l'amirant : « Sarrazin, entendés :
« Karlemaines te mande, nostre drois avoés,
« Que guerpisses Mahon et tes dix meserés,
« Et croies Damedieu, le roi de maïstés,
« Et soies en sains fons baptiziés et levés.
« Et se li rens les contes que as enprisonnés,
« Et les saintes reliques, pour coi est tant penés.
« Se tu ensi le fais, tu es asséurés
« Ne perdras de ta tere .IIII. piés mesurés;
« De ton fil et de lui seras tous tans amés.
« Et s'ensi ne le fais, saces de verités
« Et toi et tous tes hommes a Karles deffiés.

« Fui t'ent tost de sa tere que n'i soies trovés;
« Que se Karles te tient, à martire es livrés.
« N'i ara si haut homme que ne soit desmenbrez;
« Puis donra ton roiame à ses hommes privés. »
Quant l'amirans l'entent, à poi n'est forsenés;
Il froncist les grenons, s'a les sorcix levés,
Si estraint .I. baston que par mi est froés.
« Glous, ce dist l'amirans, trop es desmesurés;
« Par Mahomet mon dieu, trop par fustes osés,
« Que ci es enbatus sor ton ceval armés!
« Moult vous ama petiit Karles li assotés,
« Que ci vous envoia; mauvais garant avés,
« Jamais vostre message ne li reconterés,
« Mauvaise ert vo poissance, quant de ce partirés. »
Il escria ses hommes : « Or tost, sel me prendez. »
Quant Guenelon l'entent, n'est pas asséurés;
Il a prins son espiel, dont li fers fu quarrés,
Enmi le pis feri .I. roi de grant fiertés;
Parmi le gros du cuer li est li fers passés,
Si c'as piés l'amirant est li cors enversés.
Lors guencist vistement, si s'en est retornés;
L'amirans saut en piés et li cris est levés.
Sarrazin s'atornerent as loges et as trés,
Plus de .L^m^. sont es cevaus montés,
Guenelon encaucierent tout le val Josué.
Namles fut en la tour, li vix cenus barbés,
As fenestres de marbre où estoit acoutés;
Rollant et Olivier a andeus apelés.
« Signeur, dist li dus Namles, oiés et entendés:
« Là voi .I. chevalier ki de l'ost est tornés,
« Bien a après le dos .L^m^. armés,
« N'i a cel de l'ataindre ne soit entalentés;
« Bien sai qu'il est messages et de no tere nés;
« Guenelon me resanble, je l'ai bien avisé.

— Sire, ce dist Rollans, c'est fine verités;
« Damedix le garisse, li roïs de maïstés,
« Que moult m'en pesera se il est encombrés. »
Moult par fu Guenelon des baronz esgardez;
Trestout prient à Diu que il soit escapés.

Or s'en va Guenelon sor Tacebrun poignant;
L'escu tient as enarmes, entesé le nu bran:
Moult resanble bien homme qui soit de fier samblant.
Et Sarrazin l'encaucent, qui li cors Dieu cravent.
Sor le val Josué a .I. tertre moult grant;
Là torna Guenelon à la gent mescréant,
.I. paien d'Aigremore feri en trespassant,
Que tout le pourfendi jusques es dens devant.
Après ocist Tenebre, le frere Sortinbrant;
Souvent lor en abat à l'espée trencant.
Oliviers l'esgarda, qui Jhesu soit aidant,
Isnelement et tost en apela Rollant :
« Compains, dist Oliviers, pour Diu le roi amant,
« Je ne sai que ce doit, mais en mon cuer l'aim tant,
« Pléust à Jhesu Crist, le roi de Beliant,
« Que je fuisse là fors sor mon ceval courant,
« Si fuisse bien armés de tout mon garniment;
« Ancui le comperroient Sarrazin et Persant. »
Moult vont andoi li conte du messager parlant.
Et Sarrazin l'encaucent, de ferir desirant.
Quant voient l'ost Karlon, n'osent aler avant,
Retorné sont arriere à l'amirant Balant,
Du message de l'ost li vont le voir disant :
« Faites armer voz hommes, n'alés pas delaiant. »
Et l'amirans respont : « Tout à vostre talent. »
Lors sonnerent mil grailles et .M. cor d'olifant;
Lors oïsiés tel noise et tel escriement
Que ne les poroit dire nus hom qui soit vivant.

Ensi comme paien s'aloient ajoustant,
Estes vous .I. message venu à l'amirant,
Qui li dist les nouveles de son frere Brulant :
Une tel ost amaine, nus hom ne vit si grant.
Quant l'entent l'amirans, joie en maine moult grant,
Contre son frere va sur .I. grant hautferrant;
Moult ont mené grant joie quant se vont ajoustant.

MOULT fu grans l'asanblée des cuvers maléis;
Lor eskieles devisent, s'en ont fait .XXVI.
Or penst Dix de no gent, qui en la crois fu mis,
Que moult seront grevé ains que past miedis.
Sur Tacebrun s'en va Guenes tous ademis,
S'a conté les nouveles au roi de Saint Denis,
Que l'amirans ne prise ne ses fais ne ses dis,
Ne Diu, ne tous ses sains, ni angles benéis :
« Moult m'est bien avenu quant il ne m'ont ocis.
« Voiant paien, li ai calengié le païs,
« Si feri de ma lance .I. roi enmi le pis
« Que je l'abati mort dedens le tré votis;
« Moult par fui encauciés de .Xm. arabis.
— Guenes, ce dist li rois, preus estes et gentis;
« Faites sonner nos cors, l'olifant soit bondis. »
Richars prinst l'olifant, à la bouce l'a mis;
Rollans en a les vois entendus et oïs,
Ses compaignons le dist, moult en est esjoïs.
Nos François maintenant si ont les escus pris,
Les lances sor les fautres, en vienent es larris.
Là péusiés véoir tant roit espiel fourbi,
Des armes et de l'or esclairoit li païs.
Karles a ses barons sevrés et departis,
Et les batailles faites de chevaliers eslis.
De l'une fu Richars conduisieres et guis,
Li dus Reniers de Gennes de l'autre, ce m'est vis,

Et Guenelon ot l'autre, et l'autre ot Aloris;
Et Grifons d'Autefoelle o les grenons flouris
Ot la quinte bataille, si com dit li escris;
Macaires ot la siste, qui le poil avoit bis,
Et Hardrés la septime, et l'uitisme Amaugis,
Et Sanses ot la noeve, qui tant est escevis;
La dissime bataille ot li rois de Paris.
Et en cascun conroi ot .x^m^. fervestis.
L'unes gens et les autres ont véus et coisis.
Li amirans apele Brulant o le cler vis :
« Vous irés premerains à .c^m^. fervestis;
« Se vous prendés Karlon, gardés n'i soit ocis;
« Menés ert en Aufrique o les autres caitis,
« Et Fierabras mes fils afolés et ocis. »
Atant sonnent les cors, s'ont les grailles bondis.

BRULANS cevauce à force o la gent deffaée;
Devant trestous les autrez, le trait d'arbalestrée,
S'est eslaisiés Brulans, l'oriflambe levé[e].
Il escria « Aufrique ! » à moult grant alenée :
« Karles, où es alés, à la barbe mellée?
« Je te calenc la tere et toute la contrée.
« Mar passastes Mautrible, cier' ert la retornée;
« Hui sera vostre gent toute desbaretée,
« Et vous arés la teste fors du bus desevrée.
« Jusque à Ais la Capele sera Franche gastée,
« François cevauceront à la nostre contrée,
« De .IIII. deniers d'or la teste racatée. »
Karles a la parole oïe et escoutée;
Le destrier laisse coure de moult grant randonnée,
Va ferir le paien sur la targe listée,
Que i li a fendu et la broigne fausée;
Tant com hante li dure, l'abat mort en la prée.
Moult fu la hante roide, n'est frainte ne fausée,

Du cors li a sacie trestoute ensanglentée;
De l'ensaingne li poise qu'il avoit miesantée,
Pour ce qu'est saint Denis, a sa coupe clamée;
De la lance l'esrace, en son sain l'a boutée.
Puis broce le ceval de moult grant randonné[e],
Et va ferir .I. Turc dou val de Pincenée.
L'escus ne li haubers n'i puet avoir durée,
Parmi le gros du pis mist la lance planée,
Que mort l'a abatu sans nule demourée.
Quant la lance fu frainte, si a sacié l'espée.
Fierement se [dcontint] et par moult grant posnée;
Et un en encontra et donne tel colée
La teste en fist voler sans nes une arestée;
As grans caus de Joiouse n'a nule arme durée.
Lors enforce la noise, li hus et la criée;
Entr'aus communaument fu moult grant la mellée.
Or commence bataille et fiere et adurée:
Jamais par jougléour n'iert si fiere cantée.

MOULT fu grant la bataille et li cri sont levé;
Bien i fierent François, li vassal aduré.
Là ot tante hante frainte et tant escu froé;
Du sanc qui ist des mors est moult grant la plentés.
Es vous par la bataille apoignant Tenebré,
Fiert Jehan de Pontoise en l'escu d'or listé,
Que la boucle li a et percié et troé,
Parmi le gros du pis li mist le fer quarré,
Mort l'abat du ceval, « Aigremore! » a crié.
Puis a traite l'espée au puig d'or noielé,
Ocis nous a Huon et Guion de Biaupré.
« Par Mahomet, dist il, tous serés afolé;
« Quant passastes Mautrible, musart fustes prové.
« Jamais en douce France ne serés retorné,
« Et anuit perdra Karles du miex de son barné. »

Richars de Normendie a le Turc escouté,
Le destrier laisse coure, si a à lui jousté;
L'escu li a percié et le hauberc saffré,
Parmi le gros du pis li mist le fer quarré,
Si souef l'abat mort qu'il n'a brait ne crié.
« Outre, dist l'empereres, trop vous estes vantés. »
Richars de Normendie trait le branc aceré,
Tost en feri .I. Turc dusque au neu du baudré.
François passent à force le grant val Josué;
Jusque au plain d'Aigremore n'i ot regne tiré.
Là trouverent la force de Balant l'amiré;
En sa compaigne furent .XXX. roi couronné,
Et .C^m^. paien, que Persant, que Escler.
Cil qui vienent fuiant li ont dit et conté
Que ses freres est mors et la gent c'ot mené.
Quant l'entent l'amirans, tout a le sanc mué.
Dont s'ont li estandart li maistre cor sonné.
L'amirans en apele son neveu Tempesté,
Sortinbrant de Connibre, son consillier privé:
« Baron, dist l'amirans, n'i soiés oublié;
« Je vous di et commant, s'entendre me volés,
« Tant me querés Karlon que vous le me trovés;
« Et se jou ne l'ocis, poi pris ma poetés:
« Moi ne caut se je muir, quant je l'arai tué. »
Quant Sortinbrans l'entent, s'a de pité plouré.

Li amirans cevauce, qui le corage ot fier;
Ricement fu armés sor le courant destrier.
En toute paienime n'ot .I. si boin coursier,
Si estoit trestous noirs com meure de morier.
Toutes ses armes furent ouvrées à ormier.
Large ot la forcéure, le cors grant et plenier;
Par desus la ventaille fait sa barbe lacier,
Plus est blance que noif, quant ciet après fevrier,

Contreval li pendoit jusque au neu du braier.
Li amirans commande s'ensaigne à desploier,
Devant les Sarrazins se prent à eslaisier.
Dont sonnerent ensanble .C. graile menuier.
A bataile cevauce[nt] et font lor gent rengier;
Ou premier cief devant estoient li arcier,
Pour les nos desconfire as ars turcois mainier.
Adonques véissiés .I. estour commencier,
L'un mort par desus l'autre verser et trebucier;
Moult i ot grant dolor au traire et au lancier.
As ars trucois commencent les nos à damagier;
Plus menu que gresins font sajetes lancier.
Atant es vous poignant le preu comte Renier,
Celui de Genevois, qui fu pere Olivier.
Sortinbran de Connibre a encontré premier,
Grant cop li vait donner, nel vaut plus esparnier,
Ses escus ne li vaut ne maille ne denier,
La maille a trespassé du blanc hauberc doublier,
La lance o le penon li fait ou cors baignier,
Des arçons l'abat mort, le cuvert losengier.
Quant Sortinbrans caï, la [ᵇhante] fist brisier,
Et Reniers trait l'espée, dont bien se sot aidier.
Paien et Sarrazin commencent à hucier;
Ki cestui atendra moult ara mal loier.
.I. Sarrazins s'en torne, l'amirant va noncier
Que « mors est Sortinbrans que tant aviés cier. »
Quant l'amirans l'entent, le sens cuide cangier.
« Ha! dist il, Sortinbrans, tant vous avoie chier,
« Quant je vous ai perdu, moult m'en doit anuier;
« Jamais ne moura Turs ki tant faice à priser;
« De duel erragerai se ne vous puis vengier. »

MOULT fu pour Sortinbran l'amirans esmaians.
Par mautalent s'en torne coureciés et dolens,

Le morel laise coure, ki sous lui va bruiant,
Sour l'escu de son col fiert Huon de Milant.
Trestous est pourfendus, rons est li jaserans;
Le fer li a conduit par ambe .II. les flans,
Mort l'abat du ceval, ce fu damaige grans.
Quant la lance brisa, si a trait le nu branc,
Mort a .XV. François et .XIIII. Normans,
Souvent crie: « Aigremore! vengiés ert Sortinbrans.
« Or vous ferai connoistre venus est l'amirans :
« Ancui sera destruis li barnages des Frans,
« Jamais .I. en sa tere ne sera repairans;
« Karlon enmerrai prins par les grenons ferrans;
« Avoec lui ert pendus Oliviers et Rollans. »
A ce mot enforcierent li paien l'amirant;
De nostre gent destruire est cascuns desirans.

MOULT fu grant la bataille et li caple felon.
Atant es vous poignant le conte Guenelon,
Hardré et Alori, d'Autefoelle Grifon,
Et le pere Herviu, Macaire de Lion,
Et l'orguelleus barnage brocant à esperon.
A l'abaisier des lances font tel ocision
Que plus de mil paien trebucent ou sablon.
Atant es l'amirant sur le noir aragon;
Amont parmi son heaume ala ferir Milon.
Ne li valut li cercles vaillant .I. auqueton;
Tout l'éust pourfendu enfresi c'au menton,
Mais l'espée torna, por tant ot garison.
Le destrier li copa par devant son archon;
Tost trebuca à tere par desus le sablon.
Quant il ne l'a ocis ne se prise .I. bouton;
L'amirans le saisi à l'auberc fremillon,
A .II. mains le leva sur l'auferrant gascon;
Ja l'en éust porté jusque à son pavillon,

Mais l'orguelleus lignages li est tous environ.
Là ot as brans d'acier si faite caplison,
Ja fust li amirans detenus en prison,
Mais au secourre vinrent tantost mil Esclavun.
Là oïssiés grant noise et grande husion;
[ᶜLe feu gregois] geterent tout ardant à bandon,
François menent ferant le trait à .I. boujon.
Ja fuisent desconfit sans nule raenchon,
Quant Fierabras i vint, qui moult amoit Karlon.
Iluec fist de paiens moult grant ocision,
Tenpesté a ocis, le neveu Rubion,
Et bien plus de .L. du lignage Mahon.
Mais de paiens i ot à si très grant fuison,
Se Damediex n'en pense, qui soufri passion,
Ancui iront François à grant destruision.

La bataille fu grans, longuement a duré.
Ja fuissent no François moult malement mené,
Quant de la tour sont tuit [ᶜnostre] conte avalé.
Aval parmi la plaice ont maint destrier trové;
Cascuns saisi le sien, maintenant est montés.
Maint escu, mainte lance ont par le pré trové,
Et des courans cevaus ont éu à plenté.
Floripas de la tour lor a haut escrié :
« Baron, pour Dieu vous pri, gardés mon espousé. »
Quant il sont en l'estour et venu et entré,
De l'un gien dusc' à l'autre ont paien debouté.
Li paien se perçoivent, quant il sont aresté,
Cascun de nos François a le sien c[r]aventé;
Quant il perdent les lances, s'ont les brans recovré.
Là ot tant puig, tant pié et tant menbre copé;
Autresi comme effondres, quant le cace l'oré,
F[u]ient paien Rollant, quant i l'on avisé;
Les cops de Durendal ont forment redoté.

Paien sont desconfit et tout desbareté,
La bataille guerpissent, en fuies sont torné.
Quant le voit l'amirans, le sens en a mué;
A sa vois qu'il ot haute commença à crier :
« Ahi ! Mauhomet sire, com m'avés oublié;
« Mauvais amour m'avés en cest jor demostré.
« Se jamais en Espaigne venoie à sauveté,
« Tant vous seroit batus li flanc et li costé,
« Qu'i n'a homme en cest siecle qui n'en presint pité :
« Plus vous tenrai mais vil c'un puant cien tué. »

L'AMIRANS voit ses hommes fuiant tous desconfis;
Et François les ocient as brans d'acier forbis.
L'amirans laisse coure, qui moult est ademis;
Tint l'espée ou puing destre, moult fu preus et hardis.
Amont parmi son heaume fert Huon de Saint Lis;
Enfresci que es dens est fendus et partis.
Après a mort Gierart et Joffroi autresi,
Et Garin d'Aubefort, Flairart de Saint Denis.
Karlemaines li va iriés et ademis,
De Joiouse le fiert li rois poestéis,
Nel peut ferir en l'eame, car il estoit guencis;
De son escu li trence le cuir et le vernis,
En .II. moitiés li fent, s'a le destrier ocis.
L'amirans ciet à tere, mais tost est sus salis;
De desous Karlemaine a son destrier ocis;
Li destriers ciet à tere, qui fu blans comme lis,
Et li rois saut en piés, ne fu mie entreprins,
Tient le branc ou puing diestre, s'a l'escu avant mis,
Moult fierement requiert l'amirant de Persis.

CHALLES et l'amirans sont andoi pié à pié;
As boins brans acerins se sont entr'acointié.
Li amirans fu graindres de Karlon demi pié.

Tout son escu li a fendu et depecié,
En .xv. liex l'a ja et navré et plaié.
Saciés que l'emperere ne l'a pas espargnié:
.I. cop li a donné sor son heaume vergié,
Les pieres et les flours en a jus trebucié;
Mais la coife fu fors, ne l'a mie enpirié.
De l'escu li trenca toute l'une moitié,
Plain pié a en la tere le boin branc envoié,
[cL'esperon] li a tout du talon eslongié.
« Paiens, dist Karlemaines, tu as mal esploitié,
« Que ne m'as les reliques pieça tost envoiié.
« Sarrazins, moult m'en as longuement anoiié;
« Mais se Mahon avoies guerpi et renoié,
« Pour l'amour de ton fil, te rendroie ton fié. »
Quant l'entent l'amirans, près n'a le sens cangié,
Seure tort à Karlon com lions erragié.

L'AMIRANS ot Karlon, qui si le contralie;
Du mautalent qu'il a tous li sans li formie.
Il a traite l'espée, qui d'or fu enheudie,
Grant caup donna Karlon sur l'eame qui verdie,
Que les flours et les pieres tout contreval en guie.
Li caus desçent à tere par moult grant aramie,
L'esperon du talon et le cauce a trencie,
Plus d'un pié est l'espée en la tere ficie;
Au resakier qu'il fist est par mi peçoïe.
Quant l'amirans le voit, de mautalent rougie,
Hastivement jeta sa grant targe flourie.
Une misericorde a l'amirans sachie;
Ja ocirra Karlon, se Dix ne li aïe.
Atant es vous poignant Richart de Normendie,
Rollant et Olivier, qui Jhesu benéie;
La bataille ont des .II. sevrée et departie.
Ogiers sali à tere du destrier de Surie,

L'amirant enbraça, et Oliviers le lie.
Mais il i ot anchois moult grant tenchonnerie :
Hardré a si feru du puig delés l'oïe
Que .II. dens en la geule li pechoie et esmie;
Se ne fust la ventaille que il avoit lacie,
Du felon traïteur en fust Franche widie.
Atant es Fierabras qui hautement escrie :
« Amirans, rices sire, moult faites grant folie
« Que vous contretenés, ne vous vaut une alie;
« Mais faites droit le roi tout à sa commandie.
— Tais, glous, dist l'amirans, Mahomet te maudie!
« Se jamais ai sur toi ne force ne baillie,
« Je te ferai ardoir ens en la poi boulie.
« Quant nostre loi guerpis, moult fesis grant folie;
« Grans hontes t'en verra, là ne fauras tu mie,
« Et t'ame en ert perdue et dampnée et perie. »
Quant l'entent Fierabras, ne puet muer n'en rie,
Et nonpourquant pour lui li cuers li atenrie;
N'ose aprocier son pere, mais de loins le castie.

FIERS fu li amirans, Oliviers le lia,
L'empereres de Franche avoec lui l'emmena,
Li dus Tieris d'Ardane sur .I. mul le leva;
A .XXX^m^. François en Aigremore entra.
Et quant paien ce virent que l'amirans s'en va,
De toutes pars s'enfuient; bien fu qui les caça :
Rollans les aquelli, qui pas nes oublia,
Et li baron de France, dont mervelles i a;
Desi à base nonne d'ocire ne fina.
Corsable de Valnuble son ceval trestorna,
Desi jusque à la mer onques ne s'aresta,
Au roi de Capadoce les nouveles conta
Que Karles Aigremore et l'amirant prins a;
Saciés moult ert dolens quant il ice sara.

Plus de .c^m^. Turs pour ice rasambla,
Sor Guion de Borgoigne à force les mena,
Sa tere et son païs li destruist et gasta.
Plus de .VII. mois entiers li sieges i dura;
D'un roit trencant espiel ens ou cors le navra.
Mais Karles l'emperere, qui Espaigne gasta.
Quant il revint ariere, fierement li aida.
Li jours est trespassés et la nuis aprocha;
François vont as herberges, cascuns se desarma,
Après mengier se dorment tant que l'aube creva.
L'emperere de France tous ses barons manda,
Des fons apareillier durement se hasta,
Que l'amirant Balant, ce dist, bauptizera.
Tost furent apresté, quant il le commanda;
Très devant Aigremore li pules s'asambla.
Une cuve de marbre de lon tans i trouva,
U on metoit le vin quant Balans festoia;
La cuve enplirent d'aigue tant c'asés en i a.
Karles mande Balant, et Fierabras i va;
L'amirant en amaine qui d'ire s'embrasa.
Tant l'ont tenu à force c'Ogiers le despoilla,
Le blanc haubert du dos du tout le desarma.
L'emperere l'apele et si li demanda
S'il veut croire Jhesu, qui le mont estora,
Et en la sainte Virge puciele s'aombra,
Et souffri mort en crois quant infer peçoia,
Et ens ou vrai sepucre son cors resuscita,
[[d]Très devant les apostres là sus u ciel monta],
Et le saint bautestire à garder commanda :
« Se tu crois bien en lui, moult grant mestier t'ara;
« De trestoute ta tere ja plein pié ne perdras. »
L'amirans dist et jure ja ne l'otriera,
Tant com il ara vie, à Mahon se tenra,
Pour mort ne pour manace ja ne s'en partira;

En despit de Jhesu ens es fons ecracá.
Quant Karles l'a véu, à peu ne forsena;
Il a traite Joiouse, contremont le leva;
Ja l'en trencast la teste, car bon talent en a,
Quant Fierabras l'embrace, qui merci li cria,
Que pour Dieu ne l'ocie, encore l'asaiera.
Atant es Floripas ki forment s'escria :
« Karles, que tardes tu, que ne l'as mort piecha?
« Honnis soit il du cors ki ja l'espargnera! »

L'EMPERERE de France tint trait le branc forbi,
L'amirant en apele, quant il l'ot desvesti:
S'il veut croire en la loi que Diex a establi,
Et guerpisse Mahon, le mauvais dieu fali,
Ja n'i perdra du sien vaillisant .I. espi.
Fierabras s'ageneille, si li cria merchi.
« Pour Dieu, fait il, biaus pere, car le faites issi,
« Si t'ameront tout chil qui de toi sont haï. »
Et respont l'amirans : « Et je l'otroi ensi. »
Si le font metre es fons quant furent benéi.
Karles ot moult grant joie quant la parole oï;
D'une clere fontaine la cuve raenpli,
Et li rois et li autre pourcession sivi.
Quant li fons sont saignié, ja fu plus de midi;
L'amirant apelerent, qui ot le poil flouri;
Li vesques li demande bielement, sans estri,
S'il veut guerpir le diable et proier Diu merci.
Quant l'amirans l'entent, tous li sans li noirchi,
Comme fus embrasés de mautalent rougi,
Ens en fons benéis en despit rescopi,
Puis est salis en piés, s'a le veske saisi;
Ja le mesist es fons quant Ogiers li tolli.
Nonpourquant l'amirans si du puig le feri
Que très parmi la guele li clers sans en sali.

Adont fu l'emperere dolens et esmarí.

« FIERABRAS, dist li rois, vous estes mes privés;
« Bien voi que vostre pere n'ert ja crestiennés;
« Grant honte nous a fait des fons c'a vergondez:
« Ne puet mais remanoir que ne soit afolés. »
Quant Fierabras l'entent, li sans li est mués.
Se il en fu dolens, ne l'estuet demander;
Karlon cria merchi, dolens et abosmés :
« Sire drois emperere, merci, pour amour Dé!
« Saciés ja se mes peres seroit crestienés,
« Et, se il ne puet estre à ceste fois matés,
« Ja puis ne me caura s'il a le cief caupé. »
Et Floripas s'escrie : « Karles, que demourés?
« Ce est .I. vis diables; pour coi ne l'ociés?
« Moi ne caut se il muert, mais que Gui me donnés;
« Je le plourai moult peu, se j'ai mes volentés.
— Bele, dist Fierabras, moult grant tort en avés;
« Ja est il nostre pere, qui nous a engerrés;
« Trop estes felenesse, se pité n'en avés.
« Par icel saint sepucre où Jhesus fu posés,
« Je voroie ore avoir tous les menbres caupez,
« Mais k'il fust en sains fons baptiziés et levès. »
Lors ploura Fierabras, s'a grans soupirs getés.
« Biaus dous peres, dist il, et car vous pourpensés,
« Et soiés en sains fons bautiziés et levés;
« Vostre ame sera sauve se en Jhesu créés.
« Ja ne vaut Mahomet .II. deniers monnéés,
« Fors seul li ors qui est entour lui amassés;
« Mais icil est vrais Diex, qui en crois fu penés,
« Et ki d'infer geta ses drus et ses privés :
« S'en lui avés créance, boin garant en arés.
— Tais, fols, dist l'amirans, tu es tous assotés,
« Ja ne kerrai Jhesu, le roi de maïstés.

« Passé a .v^c^. ans que il fu lapidés;
« Dehait ait qui kerra k'il soit resuscités.
« Par Mahon! se g'estoie sor mon ceval montés,
« Ains que je fuise mais ne prins ne atrapés,
« Seroit encor dolens Karles li assotés. »
Quant ce voit Fierabras qu'i ne sera matés,
A Karlemaine a dit : « Faites vo volentés;
« Ne tieng pas à mervelles se or mais l'ociés. »
L'empereres apele nos François naturés :
« Liqués vaura ocire ce paien desfaé?
— Par foi, ce dist Ogiers, tost l'arai devisé :
« Volentiers l'ociroie, car forment m'a pené. »
Il a traite Courtain au puig d'or noielé,
La teste li trencha, voiant tout le barné,
Et Fierabras li a le meffait pardonné.
Floripas la courtoise a Rollant apelé:
« Sire, mon convenent voel que vous me tenés.
— Certes, ce dist Rollans, c'est fine verités.
« Sire Guis de Borgoigne, tenés vos loiautés
« Envers ceste puciele, que n'en soiés blamés.
— Volentiers, ce dist Guis, j'en sui tous aprestés,
« Se Karlemaines veut, et il li vient en grés.
— Certes, dist Karlemaines, ja n'ert par moi vées.»
La puciele despoullent, voiant tout le barné.
La car avoit plus blance que n'est flours en esté,
Petites mameletes, le cors grant et plané;
Si cheveil resambloient fin or bien esmeré.
A mains de nos barons est li talens mués.
L'empereres méismes en a .I. ris jeté;
Pour tant s'il ot le poil et canu et mellé,
Si éust il mout tost son courage atorné.
Ens es fons c'on avoit pour Balant apresté,
Ont donné la puciele sainte crestienté,
Et par nom de bautesme ont son cors generé.

Karlemaines le tint au courage aduré,
Li dus Tieris d'Ardane, ensi l'ont esgardé,
Il ne laisierent homme qui de mere fust nés.
Ne li ont pas son nom cangié ne remué.
Après, a la puciele son gent cors conraé.
Tout droit enmi la plaice en sont avant alé;
Iluec a l'arceveques l'un à l'autre douné.
La couronne [*Balant a Charles] demandé,
Floripas en couronne et Guion le sené;
Puis les a l'arcevesques benéis et sacrés.
A Guion de Borgoigne rent Karles le rengné,
A Fierabras en a l'une moitié donné;
De Guion le tenra par droite loiauté.
Lés la tour d'Aigremore ot .I. palais listé;
Là sont nostre François à grant joie mené,
Richement sont servi et à moult grant plenté.
.VIII. jours trestous entiers ont les noeces duré.
Karles i a .I. mois et .I. jour sejourné,
Tant qu'il ot le païs auques asséuré.

QUANT Karles ot la tere auques asséurée,
Le païs ont cerkié et toute la contrée.
La gent paiene en ont tant qu'il pueent menée;
Qui ne veut croire en Dieu s'ot la teste caupée.
Par .I. saint diemence, quant l'aube fu crevée,
Adont ot l'arcevesques une messe cantée;
L'empereres en a Floripas apelée.
« Bele, ce dist li rois, je vous ai couronnée,
« Si estes, Dieu merci, bautizie et levée;
« Au milleur chevalier estes vous espousée,
« Ki soit jusques Aufrique, outre la mer salée.
« Et il et Fierabras tenront mais la contrée,
« .XX^m^. hommes aront de ma gent bien armée;
« Bien [*sera], se Dieu plaist, vers Sarrazins tensée.

« Demain vaura[i] mouvoir par boine destinée ;
« Ne m'avés des reliques encor nule monstrée ;
« Alés, sel m'aportés sans nule demourée.
— Sire, moult volentiers, puisque il vous agrée. »
En la tour d'Aigremore est la bele montée,
Venue est à la cambre, si l'a tost deffremée,
Vint à l'escrin d'argent, s'en a la casse ostée,
Et vint devant Karlon, si li a presentée.
Et li rois s'agenelle et si l'a enclinée.
Trestout premierement a la couronne ostée,
Que Diex ot en son cief enbatue et serrée ;
N'estoit d'or ne d'argent ne faite ni ouvrée,
Mais d'espines poignans [*estoit entourtillée],
Et [d']aspres joins marages de lius en lius bordée.
Nos barons les monstra par boine destinée.
Ha Diex ! adont i eut mainte larme plourée ;
Cascuns s'i agenoulle, s'a sa coupe clamée.
L'arcevesques fu sages, si l'a bien esprouvée :
En haut desus le paille l'a contremont levée,
Puis a retrait son brac, s'en a sa main ostée,
Et la sainte couronne s'est en l'air arestée.
Et dist li arcevesques : « Je l'ai bien esprouvée,
« Que ce est la couronne que Dix ot espiné. »
L'arcevesques l'a prinse, si l'a jus avalée,
Par de desus le paile l'a assise et posée.
Plus flaire doucement que canele alumée ;
La flairour qui en ist ne puet estre contée.

ENVIRON la couronne fu moult grans li barnez ;
Moult i avoit candelles et cierges embrasés,
D'or estoit li palais, de soie encourtinés.
L'arcevesque a les claus fors de la casse ostés,
Puis i avoit sa bouce et ses ex adesés.
Et Karles les baisa et li autres barnés.

L'arcevesques fu sages, sils a bien esprouvés :
Par deseure le paile, qui d'or est painturés,
Les a en contremont et dreciés et levés,
Puis les baisa tous cois, s'en a ses mains ostés ;
Et li cleu sont tout coi, n'en est uns escapés.
Adont i ot grant joie, c'est fines verités.
« Signeur, dist l'arcevesques, pour Diu, or m'entendés :
« Je vous di vraiement, se croire me volés,
« Que ce sont li clau Dieu, qui ques ait aportés. »
Quant François l'ont véu, si les ont encliné.
« Ha Dix ! dist Karlemaines, tu soies aourés !
« Moult par puis estre liés quant consenti m'avés
« La couronne à avoir dont fustes couronnés,
« Et les saintismes claus que tant ai desirés ;
« Or en ert mes païs, se Dieu plaist, acuités. »
L'arcevesques les prinst, sil[s] a jus avalés,
A nos François en a les ciés envolepés,
D'encoste la couronne les a mis et posés.
Puis a trait fors le signe, qui bien estoit dorés;
Plus flaire doucement que bames embrasés.
Quant François l'ont véu, e les vous enclinés,
De pité et de joie fu cascuns esplourés.
L'arcevesques le prinst, qui bien fu apensés,
Puis le mist sur le paile, qui fu à or ouvrés,
O les autres reliques, dont il i ot assés.

L'EMPERERE de France fist forment à loer;
Il a fait une table sor .II. trastres poser,
Et pardesus .I. paile, qui fu fais outre mer.
Ses fist li emperere partir et desevrer;
Puis a fait les reliques moult bien envoleper,
Dedens son maistre coffre les a fait enserer.
Toutes ices reliques en vaura enporter.
Les petis espinons qu'il en fist esgrinner

De la sainte couronne qu'il ot fait desevrer,
Trestous les conquelli l'emperere au vis cler,
Et les mist en son gant, canqu'il en puet trover.
.I. chevalier le tent, qu'i vit lés lui ester,
Mais il [nel] rechut mie qui ne l'oï parler;
Et Dix a fait le gant enmi l'air arester,
Tant que une liue péust .I. hom aler;
Ailleurs ot à entendre, ne l'en pot ramenbrer.
Karles a demandé de l'aigue pour digner;
De son gant li souvint quant il devoit laver,
Mais il ne sot à qui le bailla à garder:
Par de desus la gent le vit en l'air ester.
L'arcevesques le monstre à tout l'autre barné;
Ce fu moult grant mervelle, bien en doit on parler.
Karles a prins son gant, si se sist au digné.

CHALLES nostre emperere est assis au mengier,
Jouste lui Floripas la bele au cors legier,
Et d'autre par[t] Guion, qui l'ot prinse à moullier.
Fierabras tint la coupe, devant le roi, d'ormier;
Moult furent bien servi, n'en estuet pas plaidier.
Quant il eurent digné, les napes font sacier;
Cascuns sor son ceval s'ala esbanoier.
Karlemaines a fait la quintaine drecier;
Tout le jour behourderent desi à l'anuitier.
Quant il virent le vespre, mis sont au repairier,
As osteus se repairent, si se vont aaisier;
Quant assés sont deduit, si sont alé coucier.
L'emperere se dort ens ou palais plenier,
Et a songié .I. songe mirabillous et fier,
Que à Ais la Capele se devoit haubergier.
De la tere d'Espaigne ot une vois hucier,
Que il alast la tere et le païs aidier,
Et de paiene gent nostre Signeur vengier.

Que ja n'i devroit estre cens ne taille donnée.
Ne tarda que .III. ans qu'Espaigne fu gastée;
Là fu la traïsons de Rollant pourparlée:
Guenelon le vendi à la gent desfaée,
Puis en fu à cevaus sa car detraïnée.
Pinabiaus en fu mors sous Loon en la prée;
Là le tua Tierris au trencant de l'espée,
Puis fu pendus armés par la geule baée.
Tous jours vont traïtours à male destinée;
U en près ou en loing, ja n'i aront durée.
A Dieu vous comman je, ma canchons est finée.
De cest roumant est boine et la fin et l'entrée,
Et enmi et partout, qui bien l'a escoutée;
Ki cest roumant escrist il ait boine durée.

EXPLICIT
LI ROMMANS DE FIERABRAS D'ALIXANDRE.

NOTES ET VARIANTES

a désigne le manuscrit de Paris, Bibl. Imp suppl., r., 180.
b le manuscrit de Paris, B. I., Lancelot, 7565 3-3.
c le manuscrit de Londres.
d le manuscrit de Rome.

P. 1, v. 1 et 2 :

Seignour, or faites pais, s'il vous plaist, [[c]escoutez]
Canchon fiere et orible, [[c]jamais meilleur n'orrez].

Leçons de *a* :

Si m'oés. — Ja meilleur ne venrés.

Venrés est ici pour *verrés*, de même que p. 19, v. 13 et 25, *venras* pour *verras*, et *vice versa*, p. 73, v. 11, *verra* pour *viendra*. Néanmoins la leçon de *c* nous paraît préférable. Voici les vers correspondants du texte provençal.

Senhor, ar escoutatz, si vos platz, et auiatz
Canso de ver' ystoria : milhor non auziratz.

P. 1, v. 5 :

[[c]*Plus de cent cinquante ans a yl esté celez*].

Le manuscrit *a* porte :

Plus i a li estores de .CL. *ans esté.*

vers faux.

P. 1, v. 6 :

Or en orés le [[c]voir], *s'entendre me volés.*

Leçon de *a : non.*

Provençal, v. 36 :

Et auziretz lo ver, *si m'escoutatz en patz.*

P. 1, v. 12 :

Au perron, au lendi, etc.

Ce vers et les dix suivants ne se trouvent pas dans le texte provençal. V., au sujet du lendit, le passage de la *Chronique universelle* de Guillaume de Nangis, cité par Ducange au mot *indictum.*

P. 2, v. 22 :

Li a canté la messe li capelains [[b]fourrés].

Leçon de *a : ferrés.*

P. 2, v. 28 et 29 :

Mais ains qu'il prengnent l'yawe [[c]n'y ara que yrer],
Car uns Sarrazins [[c]vint en l'angarde monter].

Leçons de *a : seront grief et iré.* — *Est en l'angarde montés.* C'est la répétition des v. 24 et 25.

P. 3, v. 1 :

Et des [[c]tors] *de Palerne se fait sire clamer.*

Leçon de *a : cors.*

Provençal, v. 616 :

De las tors de Palerna si fay senhor clamar.

P. 5, v. 8 à 24. Ces vers ne sont pas dans le provençal.

P. 6, v. 10 :

Or i parra [[b]des vieulx] *com vous esploiterés.*

Le manuscrit *a* porte : *daus vix.*

P. 6, v. 25 :

Si soit à meles *armes ochis et afolés.*

Meles pour *males*, comme *le* pour *la*, *se* pour *sa*, etc.

P. 7, v. 1 et 2 :

Charles [[d]voit] *son neveu gramoier et irer,*
Et le sanc de son nés tout contreval coler.

Le manuscrit *a* donne : *ot*, qui convient très bien au premier vers, mais fort peu au second.

P. 7, v. 23 :

Et apela Garin, qui *lés lui vit ester.*

On trouve souvent, dans le manuscrit *a*, *qui* ou *ki* pour *que* : c'est *i* pour *e*, comme p. 16, v. 4, *iscu* pour *escu*.

P. 8, v. 1 :

Se je ensi le fac, où se puet [[d]mès] *fier ?*

Leçon de *a* : *miex*.

P. 8, v. 5 :

Moult dolens le ferai, mais [[b]ne l'ose] *véer.*

Leçon de *a* : *je l'os*.

P. 10, v. 18 :

Nous [[d]jujon] *Olivier, si l'avons esgardé.*

Leçon de *a* : *véons*.

Provençal, v. 783 :

Nos jutjam d'Olivier, per dreyt es acordat.

P. 14, v. 21 :

Et respount Olivier : « [[c]Ja] *n'orras verités.*

Leçon de *a* : *na*.

P. 15, v. 6 :

Quant l'entent Fierabras, grains [[d]en] *fu et irés.*

Leçon de *a* : *et*.

P. 17, v. 7 :

Certes, dist Fierabras, Garin, vous [[c]i] *mentés.*

Le mot *i* manque dans le manuscrit *a*.

P. 18, v. 7 à 29. Ces vers manquent dans le provençal,

P. 18, v. 24 :

A boin droit te devroit [[b]de] *ton cors meserrer.*

Leçon de *a : te.*

P. 19, v. 9 :

Car t'en reva ariere à [Karlon], *à son tré.*

Leçon de *a : Rollant.*

Provençal, v. 989 :

Vay, torna t'en areyre a Karle, a son trap.

P. 20, v. 32 :

[[b]Aurisas] *fu li tiers, ce dit on par verté.*

Le manuscrit *a* porte *Hanisars.* Les deux vers suivants y sont omis.

P. 31, v. 15 :

[[b]Je n'en buroye mie] *pour l'onnour de Tudele.*

Leçon de *a : car n'en puveroie.*

P. 33, v. 9 et suivants. Toute cette tirade manque dans le provençal.

P. 35, v 31 :

Que pour .I. *seul petit* [[c]ilz ne se sont pasmé].

Leçon de *a : qu'il cient pasmé.*

P. 35, v. 33 :

Onques nus hom ne vit .II. *canpions* [irés].

Leçon de *a : jetés.*

Provençal, v. 1412 :

Anc mays dos campios non vic hom pus iratz.

P. 36, v. 9 :

Li dus Renier de [[c]Gennes] *li est au pié alés.*

Leçon de *a : Genuenes.*

P. 36, v. 30. Ce vers et les 14 suivants ne sont pas dans le provençal.

P. 37, v. 29. Ce vers et les 19 suivants manquent dans le provençal.

P. 38, v. 10 :

Sire Dix, en infer fu vos cemins tornés.

Il y a *trornés* dans le manuscrit *a*. De même, p. 64, v. 22, nous avons mis *France*, bien qu'il y ait *Frarnce* dans le manuscrit.

P. 39, v. 2 et suivants. Toute cette tirade est absente dans le provençal.

P. 39, v. 6 :

Les haubers se detrencent [[b]dont la maille] *est doublie* :

Leçon de *a* : *dont las*.

P. 43, v. 14 :

Li fix Renier de [[b]Genues] *a le roi regardé.*

Leçon de *a* : *Genuenes*.

P. 45, v. 4 :

Quant l'entent Oliviers [[c]si lui a respondu].

Leçon de *a* : *si n'a pas respondu*.

P. 52, v. 20 :

Richart de Normendie et [[c]Naymes] *le flouri.*

Leçon de *a* : *Guion*.

P. 53, v. 15 à 30. Ces vers manquent dans le provençal.

P. 53, v. 33 :

Et Joffroi l'Angevin, [[c]Aubery le guerrier].

Leçon de *a* : *Guion le Borgheignier*.

P. 54, v. 21 :

Li [[d]Tur] *qui là estanke a tout son tans alé.*

Leçon de *a* : *cuers*.

P. 55, v. 6 :

Par Fierabras s'en vienent, k'est [[b]soubz] *l'arbre ramé.*

Leçon de *a* : *sor*.

P. 55, v. 8 à 11. Ces 4 vers sont omis dans le manuscrit *a*.

P. 58, v. 13 à 24. Cette tirade est absente dans le provençal.

P. 59, v. 33 :

A cest piler de mabre moult tost [[c]les me] *noés.*

Leçon de *a : le mes.*

P. 60, v. 14. Ce vers est omis dans le manuscrit *a.*

P. 60, v. 17 :

Je vous commant ces Frans que bien [[b]les me] *gardés.*

Leçon de *a : le mes.*

P. 62, v. 12 à 27. Ces vers ne sont pas dans le provençal.

P. 63, v. 7. Ce vers est omis dans le manuscrit *a.*

P. 63, v. 8 :

Ele oï nos François en la cartre [[d]crier].

Leçon de *a : plourer.* Ce mot se trouve déjà à la fin du vers précédent.

P. 65, v. 32. Ce vers et les 24 suivants manquent dans le provençal.

P. 66, v. 27 et 28 :

Laiens fu Floripas, [[c]la neepce Sarragonde],
Et s'i fu sa maistresse, ki ot non [Morabunde].

Leçons de *a : la mere Soramonde.* — Soramonde.

P. 69, v. 14. Ce vers est omis dans le manuscrit *a.*

P. 69, v. 29. Ce vers et les 34 suivants manquent dans le provençal.

P. 75, v. 18. Le mot *chevaliers* est omis dans le manuscrit *a.*

P. 76, v. 6 :

Helas ! [[d]dient] *François, où devons nous aler ?*

Leçon de *a : dieu.*

P. 76, v. 28 :

Mais moult [[c]a] *malement son païs acuité.*

Leçon de *a : ai.*

P. 79, v. 21 :

[[b]Si] *li rens la couronne que Dix ot ou cief mise.*

Leçon de *a : Se.*

P. 80, v. 17 :

Sé que te mande Karles, li fors [[d]rois] *poestis?*

Le mot *rois* est omis dans *a.*

P. 80, v. 22. Ce vers et les 28 suivants manquent dans le provençal.

P. 83, v. 18 :

Du rice [[b]duc Milon] *vous devroit ramenbrer.*

Leçon de *a : Challemaine.*

P. 88, v. 13. Ce vers et les 51 suivants sont remplacés dans le provençal par les sept vers que voici :

Naymes receup son bran, c'om li ac aportat :
Sul nozador del col tal colp li a donat
Lo cap ad una part el cor cay eversat.
Floripar la corteza tantost l'en a levat,
Et am sas companhonas en l'aygua l'a gitat,
E pueys dis Floripar : « Complit ay mon pensat
« De Lucafer, que tant m'avia hom parlat. »

P. 88, v. 29 :

Quant Rollans l'a véu, Berart prinst à [[c]resner].

Leçon de *a : cener.*

P. 90, v. 29 :

Fu moult tost espandus et à tere [[c]versés].

Leçon de *a : verrés.*

P. 91, v. 23. Ce vers et les 37 suivants manquent dans le provençal.

P. 91, v. 24 :

U estes [dvos], *mi homme ? par Mahom, çà venés.*

Le mot *vos* est omis dans le manuscrit *a*.

P. 93, v. 16. Ce vers est omis dans le manuscrit *a*.

P. 96, v. 11 à 23. Ces vers ne se trouvent pas dans le provençal.

P. 99, v. 9 :

Et il si firent [dtant] *bien les ont encontrés.*

Leçon de *a : lues.*

P. 103, v. 3 :

[cBelle, dist Olivier], *à moi en entendés.*

Leçon de *a : Floripas, dist Rollans.*
Provençal, v. 3010 :

Senhors, dis Olivier, vas mi vos entendatz.

P. 103, v. 9 :

Compains, [ce dist Rollans], *Diex en soit aürés.*

Provençal, v. 3015 :

Companh, so dis Rollan, Dieus en sia lauzatz.

P. 103, v. 15 :

Et l'amirans Balans est repairiés *as trés.*

Il y a *repairiers* dans le manuscrit *a*.

P. 103, v. 31. Ce vers et les 13 suivants manquent dans le provençal.

P. 103, v. 34 :

Certes, se nel me rens, tu seras afolés.

Il y a dans le manuscrit *a : se tu nel me rens.* Nous avons supprimé le mot *tu*, qui faussait le vers.

P. 104, v. 5 :

[Et Ogiers li Danois] *et Aubris li menbrés.*

Leçon de *a : Et li quens Savaris.*

P. 107, v. 24 :

Devers [[d]le bois] *se traient, tout contreval les prez.*

Leçon de *a* : *les prés.*

Provençal, v. 3132 :

Denan los bruelhs s'en passo anan per mieg los pratz.

P. 108, v. 3. Ce vers est omis dans le manuscrit *a*.

P. 108, v. 24. Ce vers est placé par erreur, dans le manuscrit *a*, avant les cinq vers qui précèdent.

P. 109, v. 24 et 25. Ces deux vers sont omis dans le manuscrit *a*.

P. 110, v. 13 :

Miels [[d]voil] *morir que n'aille ja Courtain essaier.*

Le mot *voil* est omis dans le manuscrit *a*.

P. 112, v. 27 :

Et dans Guis de Borgoigne, [[d]qui ocist Fausabré].

Leçon de *a* : *qui ot nom Fasseré,*

Provençal, v. 3289 :

El com Gui de Bergonha que conquis Falsabrat.

P. 117, v. 8 :

Sire, dist li paiens, [[c]bien fait à octroyer].

Leçon de *a* : *pensés de l'esploitier.*

Provençal, v. 3401 :

Senher, dis Espulart, be fay ad autreyar.

P. 117, v. 19 :

Damedieu le gari, [[a]en] *car nel puet touchier.*

Leçon de *a* : *qui.*

P. 118, v. 12 à 33. Ces vers manquent dans le provençal.

P. 118, v. 16 :

Premier en apela Richart de Normendie.

Cette leçon laisse fort à désirer. A prendre le texte à

la lettre, on croirait que Floripas adresse la parole à Richard, et c'est au contraire le duc qui parle. On lit dans *b* ce vers faux :

Puis parle Richart de Normandie.

Nous croyons qu'il faut restituer ce vers ainsi :

Premiers en a parlé Richars de Normendie.

P. 119, v. 12 et 13. Ces deux vers ne se trouvent pas dans le manuscrit *a*.

P. 119, v. 24 :

Le matin mouverai ains qu'il soit [*c*adjourné].

Leçon de *a* : *esgardé*.

P. 120, v. 6 :

Cil tenra après [moi], *se Dix plaist, l'ireté.*

Le mot *moi* est omis dans le manuscrit *a*.

P. 120, v. 7 à 17. Ces vers manquent dans le provençal.

P. 121, v. 6 à 27. Ces vers ne se trouvent pas dans le provençal.

P. 121, v. 16 :

[*b*vont] *a* : *va*.

P. 122, v. 9 :

François ont aquellis aval parmi les près.

Ce vers n'est pas à sa place dans *a*, où on le lit après celui-ci :

Et François cevaucierent, etc.

Nous rétablissons l'ordre interverti par le copiste. Peut-être même vaudrait-il mieux supprimer le vers, qui se retrouve littéralement 4 lignes plus bas.

P. 123, v. 24. Ce vers ne se trouve pas dans le manuscrit *a*.

P. 124, v. 17 à 33. Ces vers manquent dans le provençal.

P. 124, v. 19. Ce vers est omis dans le manuscrit *a*.

P. 124, v. 33 :

N'i vaut [[d]lai] *ne vielle* .II. *deniers monnéés.*

Le mot *lai* est omis dans le manuscrit *a*.

P. 128, v. 28. Ce vers et les 11 suivants ne se trouvent pas dans le provençal.

P. 130, v. 1 et 17. Ces deux vers sont omis dans le manuscrit *a*.

P. 137, v. 18 :

Bien deveront mi dit.

Lisez comme s'il y avait bien *devront*.

P. 139, v. 26 :

[[b]A juré] *Mauhomet et son dieu Tervagant.*

Leçon de *a* : *Et jure.*

P. 140, v. 9 :

Jamais jour en ma court n'iert [[c]leur] *parole oïe.*

Leçon de *a* : *sa.*

P. 141, v. 9 :

Je [[d]saì] *bien que par force n'i passerons nous mie.*

Le mot *sai* est omis dans le manuscrit *a*.

P. 142, v. 5 :

Au duc Renier de Genne [[d]par] *la regne dorée.*

Leçon de *a* : *à.*

P. 143, v. 18 :

Par le pont de Mautrible [[d]les vont chaçant serrez].

Leçon de *a* : *ses passent aroutés.*

Provençal, v. 4012 :

Per le pont de Martiple los menan totz serratz.

P. 144, v. 15 :

Agolafres les voit, [les] *a mis à raison.*

Leçon de *a : sel.*

P. 144, v. 19 :

Sire, marcéans sui, si vig de garison.

A prendre pour guide le texte provençal, on serait tenté de considérer ici *garison* comme un nom de lieu. On lit, en effet, dans la version méridionale :

Senher, nos em merchans; venem d'Auscario.

Nous pensons, cependant, qu'il faut comprendre autrement, et traduire :

Sire, je suis marchand et vis de trafic.

Garison dans la réponse de Richard a le même sens ou à peu près que dans la question d'Agolafre : « *D'ont vient la* garison ? » D'où vient la *marchandise*, le convoi qui vous suit ? Toi-même qui es-tu, de quel pays, et qui sont ces barons ? *Garison*, qui signifie ici, selon nous, *marchandise* et *trafic*, prend ailleurs un sens analogue, mais moins précis; il veut dire : *de quoi vivre*, et répond à ces expressions modernes : *vie, existence, moyens d'existence.* C'est ainsi du moins que nous le comprenons, par exemple dans ces vers de *Parise la Duchesse :*

Dex vos lait en tel leu venir et trestorner
Que vos puissiez à joie vos garison *trover.*

(P. 23, v. 17, éd. Guessard et Larchey.).

C'est en bannissant Parise que son époux lui adresse ces paroles : « Dieu vous fasse la grâce d'arriver en tel lieu où vous puissiez trouver à vivre avec joie. Voyez d'ailleurs sur le sens de ce mot Ducange, au mot *garnisio*, et le Glossaire français au mot *garison*.

P. 144, v. 20. Ce vers manque dans le manuscrit *a*.

P. 144, v. 30 :

Mais par ici passerent l'autr'ier [.VII.] *glouton.*

Le manuscrit *a* porte .XII.

Provençal, v. 4038 :

Mas per aychi passero l'autre jorn .VII. *gloto.*

P. 146, v. 12 :

A ce maufé en ont maint [[c]ruiste coup] *donné.*

Leçon de *a* : *cop dur.*

P. 146, v. 15 :

[[c]Golafre tint la hache], *s'a son cop entesé.*

Leçon de *a* : *La hace hauce.*

P. 147, v. 21. Ce vers et les 39 suivants manquent dans le provençal.

P. 147, v. 26 : Li rois *vait* (*sic*), lisez : *voit.*

P. 150, v. 17. Ce vers est omis dans le manuscrit *a*.

P. 151, v. 4 :

De lui [[b]tenons] *nos teres et nos grans casement.*

Leçon de *a* : *tenus.*

P. 152, v. 8 à 21. Ces vers ne se trouvent pas dans le provençal.

P. 154, v. 20 et 21. Ces 2 vers sont omis dans le manuscrit *a*.

P. 156, v. 8. Ce vers et les 38 suivants sont remplacés dans le provençal par les deux vers que voici :

E pueys can o ac fayt, envas luy s'umelia.
Mot menet l'almiran gran planh e gran dolor.

P. 160, v. 16 : *contremont.* On lit dans *a conteremont.*

P. 162, v. 29 à 31. Ces trois vers sont omis dans le manuscrit *a*.

P. 164, v. 1 : [[b]quant] *a* : *tant.*

P. 164, v. 24 : [[b]je le viz] *a* : *bien i voel.*

P. 165, v. 5 :

Les las a fait [[d]restreindre] *de son heaume rèon.*

Leçon de *a* : *restraaidre.*

P. 165, v. 12 :

Li paien qui gaitoient li [[c]viennent] *à bandon.*

Leçon de *a* : *vient.*

P. 167, v. 19 : *Je ne sai que ce doit.* Var. de *b* : que ce *dit.*

P. 170, v. 11 :

Fierement se [[d]contint] *et par moult grant posnée.*

Le manuscrit *a* porte : *continet.*

P. 174, v. 6 :

[[c]Le feu gregois] *geterent tout ardant à bandon.*

Leçon de *a* : *Le fu* geterent.

P. 174, v. 18 :

Quant de la tour sont tuit [[c]nostre] *conte avalé.*

Leçon de *a* : *no.*

P. 176, v. 9 :

[[f]L'esperon] *li a tout du talon eslongié.*

Leçon de *a* : *Le talon.*

P. 177, v. 26 : *Qui pas nes oublia.* On pourrait lire aussi : *qui pas* ne *s'oublia,* expression qui revient fréquemment; mais *b* donne : *qui pas* ne les *oublia* ; leçon dont le sens nous paraît ici préférable.

P. 177, v. 32 :

Que Karles Aigremore et l'amirant prins a.

Leçon restituée d'après *b*; *a* donne :

Que Karle a *Aigremore et l'amirant prins a.*

P. 177, v. 34. On pourrait restituer d'après *b* :

Saciés fu moult dolens quant il [ce] *esconta.*

Leçon qui s'accorderait mieux avec ce qui précède.

P. 178, v. 28 :

[[d]*Très devant les apostres là sus u ciel monta*].

Le manuscrit *a* porte :

Et les dignes aposteles avoec i monta.

Provençal, v. 4857 :

E vezen sos apostols sus el cel s'en monta.

P. 179, v. 1 : *ecraca*, cracha; *b* indique aussi ce sens : *escupi a*. Voyez d'ailleurs, plus bas, même page, v. 29 : *rescopi a.*

P. 179, v. 6 : *encore l'asaiera* (sic), lisez : *encor.*

P. 179, v. 13 : *Et guerpisse Mahon ; b : guerpir Mahon;* mais le vers est faux dans ce manuscrit. Il faut, croyons-nous, restituer : *Et guerpir Mahomet*, ce qui satisfait à la fois la mesure et la grammaire.

P. 179, v. 14 : *ja n'i perdra;* on lit dans *a : perdras.*

P. 179, v. 17 : *qui de toi sont haï.* Var. de *b*, qui offre un sens plus naturel : *qui tous jours t'ont haï.*

P. 180, v. 16 : Var. de *b : ja n'en pleureray gueres.*

P. 182, v. 3. La leçon de *b* est plus significative :

Il n'y laisserent homme qui fust de jeune aé.

P. 182, v. 8 :

La couronne [[b]Balant a Charles] *demandé.*

Leçon de *a : li a à Karlon* demandé, passage qui ne nous paraît point intelligible.

P. 182, v. 33 : *bien* [[b]*sera*] *a : ert.* Leçon qui fausse le vers, car nous ne voyons pas d'exemple de *Dieu* comptant pour deux syllabes.

P. 183, v. 13 : [[b]*estoit entourtillée*], leçon qui nous paraît plus claire que celle de *a : et tout entour mundée.*

P. 183, v. 23 : *Que Dix ot espiné.* Leçon obscure ; *b* donne : *dont Dieux ot espinée.*

P. 184, v. 16 : *sil*[s] *a jus avalés*. Leçon de *b* : *si les a avalés*, ce qui justifie notre restitution.

P. 184, v. 19 : *Le signe qui bien estoit* dorés. Var. de *b* : *ouvrés*. Par *signe* nous entendons le *titulus*, l'inscription de la croix, l'*enseigne* ou écriteau placé au-dessus de la tête du Christ.

P. 184, v. 27 : *deux* trastres. Var. de *b* : *tresteaux*.

P. 184, v. 29 :

Ses fist li emperere partir et desevrer.

Passage obscur ; voici la leçon de *b* :

Illec fist l'empereur la coronne apporter,
Puis la fist l'arcevesque partir et desevrer.

P. 184, v. 32. Ce vers et les 16 suivants sont résumés dans le provençal en un seul vers :

Karle demandet aygua a sas mas a lavar.

P. 185, v. 5 : *Mais il* [nel] ; *a* : *nen*, ainsi figuré *nē*. Il faut *nel* ou *neu*, forme contracte, pour *ne le* ; *b* donne : *mès cil* ne le. Aussi dans ce manuscrit le vers est-il faux. Le même manuscrit ajoute ce vers, qui n'est pas dans *a* :

Charles se retire sa main sans arrester.

Lisez pour la mesure : *a retiré*.

P. 186, v. 4 : *lienier*. *b* : *limier*.

P. 186, v. 5 :

[*b*Qui li voloit] *du ventre tous les boiaus sacier.*

Le manuscrit *a* porte : *Ki voloient*.

P. 186, v. 8 : *se prinst à sinier*. *Sinier*, croyons-nous, ne devait compter que pour deux syllabes. Aussi lit-on dans *b* : *se commence à saignier*.

PARISE LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

Paris. — Imprimé par Ch. Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

PARISE
LA DUCHESSE

CHANSON DE GESTE

Deuxième édition, revue et corrigée d'après le manuscrit unique de Paris

PAR

MM. F. GUESSARD ET L. LARCHEY

A PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX

PRÉFACE.

La chanson de *Parise la duchesse* s'annonce comme un poëme carlovingien :

Seignor, plait vos oïr gloriose chançon ?...
C'est de l'ost Charlemaine, le nobile baron,
Qui conquist mainte terre et mainte region.

Mais le nom du grand empereur ne reparaît pas même une seconde fois dans tout le cours du récit, où il n'est question ni de lui, ni de ses pairs, ni de ses conquêtes. Que signifie donc cette espèce de titre démenti par la suite de l'ouvrage ? Il veut dire, selon nous, que, si l'auteur inconnu de ce poëme ne l'a pas fait rentrer par le sujet dans le cycle carlovingien proprement dit, il a prétendu au moins l'y rattacher par l'analogie de la composition, et placer, pour ainsi dire, dans la même galerie, un tableau de la même école, traité dans le même style et par les mêmes procédés poétiques. C'est ainsi que des

trouvères d'une autre famille ont inscrit le nom du roi Artus en tête de plusieurs poëmes d'aventures où il ne prend aucune part à l'action, ni lui, ni aucun des chevaliers de la Table-Ronde. Dans les deux cas, l'intention a été la même, et de ces annonces menteuses, si on les prend à la lettre, on fait aisément sortir, en recherchant l'esprit qui les a dictées, une vérité qui n'est pas sans intérêt pour la critique. C'est qu'autour des deux grands cycles de Charlemagne et d'Artus, et comme dans leur sphère d'attraction, sont venues se grouper un certain nombre d'œuvres qui en forment, pour ainsi dire, les satellites, qui font partie du même système, et que l'historien de la littérature n'en saurait détacher si de l'étude particulière des monuments il veut s'élever à celle des caractères généraux qui les réunissent ou les divisent, et à l'appréciation des mouvements d'idées, des influences d'école, auxquels ont obéi leurs auteurs.

Le poëme de *Parise la Duchesse* est du nombre de ceux qui marquent la transition entre le premier et le second âge de notre littérature romanesque. Il tient encore, et par le choix des personnages et surtout par la forme, à la catégorie des chansons de geste, des récits épiques puisés à la source nationale, et c'est là sans doute ce que l'auteur a voulu marquer dès le début; mais déjà par le fond, par les mœurs, cette chanson se rapproche des poëmes d'aventures, se complique d'incidents variés, se charge d'épisodes et de détails accessoires auxquels la tirade monorime et le vers alexandrin ne semblent plus convenir, et qui s'accommoderaient mieux

de la rime plate et du mètre rapide de huit syllabes.

Le vrai sujet de ce poëme, l'auteur le fait connaître lui-même immédiatement après le faux titre qu'il lui a imposé : « Vous allez ouïr parler « du puissant duc Raymond de Saint-Gilles, au- « quel obéissaient Vauvenice (1), Beaucaire, Ta- « rascon, Valence et les pays d'alentour. Il prit « pour femme la fille du duc Garnier, qui avait « nom Parise et était la plus belle du monde. Ils « eurent un fils, appelé Hugues, qui endura des « peines inouïes dont vous entendrez le récit. »

Le duc de Saint-Gilles, la duchesse et leur fils sont, en effet, les trois personnages principaux de ce roman; mais c'est Parise qui en est l'héroïne, c'est elle surtout qui en fait l'intérêt moral par son courage et par sa résignation dans l'infortune.

Le malheur la poursuit à outrance. Un crime lui a enlevé son père, le duc Garnier; mais les meurtriers du duc voient encore en elle un obstacle à leur ambition et à leur sécurité : ils forment le projet de l'empoisonner. Leur coup manque et n'atteint point la duchesse. Un jeu cruel du hasard le détourne sur le jeune Beuve, le frère chéri du duc de Saint-Gilles. Mais, plus sûrement que le poison, la calomnie réussit à perdre l'infortunée Parise. Elle est accusée de la mort de Beuve par ceux-là mêmes qui en sont cause. Un seul d'entre eux prend sa défense et s'offre à combattre contre ses accusateurs; mais, par la

1. Peut-être Vauvert, non loin de Saint-Gilles, aujourd'hui département du Gard.

plus noire félonie, il se laisse vaincre après un semblant de résistance. Condamnée à mort, Parise se déclare enceinte, et, à force de larmes et de prières, obtient que sa peine soit changée en celle de l'exil. Elle part, accompagnée de dix jeunes chevaliers qui se dévouent à la garde et au service de leur dame. Avant d'avoir trouvé un asile, elle met au monde un fils, et ce fils lui est dérobé le jour même de sa naissance. Elle est réduite, enfin, à devenir nourrice dans la maison du comte de Cologne, où elle demeure pendant quinze ans avec les chevaliers qui l'ont accompagnée, et qui sont entrés aussi au service du comte.

Durant ce temps, le fils de Parise grandit à la cour du roi de Hongrie, qui l'a recueilli, l'a tenu sur les fonts, lui a donné son nom, l'a élevé et veut faire de lui son gendre. Les fils des barons de Hongrie ne peuvent supporter cette fortune de l'enfant trouvé, comme ils l'appellent. Quatre d'entre eux se concertent pour l'attirer dans un guet-apens et lui donner la mort; mais ils périssent eux-mêmes sous les coups du jeune bachelier, qui leur brise la tête avec un échiquier.

Effrayé de sa victoire, et tourmenté d'ailleurs du désir de connaître son père et sa mère, le fils de Parise abandonne furtivement la cour de Hongrie, malgré l'amour qu'il a inspiré à la fille du roi. Il adresse une fervente prière à celui qui guida les mages à Bethléem, et, par une grâce d'en haut, il prend le chemin de Cologne, où il retrouve sa mère. Il entreprend de la venger et de lui rendre son époux et son duché. Il y réussit, et le roi de Hongrie, qui parvient à rejoindre

son filleul, après l'avoir recherché par tous pays, lui fait accepter, à la fin, et sa fille et sa couronne.

Tel est le plan général de l'ouvrage dégagé de ses accessoires, et ce sont là, comme on le voit, les fondements d'un mélodrame bien plus que les bases d'un monument épique. La chanson de Parise n'est pas la seule de ce genre : l'histoire de Berthe au grand pied, et le récit des infortunes de cette autre Berthe qui joue le premier rôle dans le poëme de Macaire (1), sont des compositions du même goût et probablement du même temps. Comparées aux productions de l'époque antérieure, ce ne sont plus sans doute que des œuvres de second ordre; mais on ne laisse pas d'y trouver encore quelques belles parties, quelques caractères d'un certain relief, quelques traits nobles ou gracieux qui rappellent un meilleur temps et une veine plus heureuse.

Dans notre poëme en particulier nous pouvons signaler deux scènes au moins qui nous semblent bien conçues et d'un bel effet, la première surtout, et c'est le départ de Parise pour l'exil. Il y a là, si nous ne nous abusons, un tableau fort attendrissant et d'un grand sentiment chrétien (2). C'est aussi, à nos yeux, une scène heureusement traitée que celle où la mère reconnaît son fils, et où le jeune héritier du duché de Saint-Gilles repousse les caresses de Parise avec une fierté si émue (3).

1. V. l'esquisse de cette composition dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, IVe série, t. III, p. 408 et suiv.

2. V. ci-après *Sommaire*, p. XXIIJ, et le texte même, p. 23, 24.

3. *Sommaire*, p. XXIV; texte, p. 44, 46.

Notre trouvère, sans doute, n'était pas un grand maître; mais il a esquissé, sinon peint, les différents personnages de cette composition d'une main qui ne manquait pas d'habileté. Le caractère de Clarembaut, ce noble vieillard, si dévoué à sa dame, est celui qu'il nous paraît avoir le mieux tracé et qui nous satisfait le plus. Nous lui savons bon gré aussi de nous avoir montré le duc de Saint-Gilles aux prises avec le maire et les bourgeois de Vauvenice. C'est une page de l'histoire de son temps qu'il a pu reproduire d'après nature.

Nous sommes forcés d'avouer, en revanche, que certaines parties de ce poëme sont d'une étrange faiblesse. Rien de plus sot, par exemple, et de plus mal imaginé, que la bourde grossière au moyen de laquelle un des douze traîtres qui entourent le duc Raymond vient abuser de la crédulité de son seigneur pour perdre la duchesse. Mais, en pareille matière, cette pauvreté d'imagination est générale au moyen âge : les trames des Alori, des Hardré, des Macaire et autres scélérats de la famille de Ganelon, sont presque toujours ourdies d'une façon déplorable, et nous montrent la niaiserie la plus achevée unie à la plus odieuse perversité. Tel était encore le caractère du traître dans les mélodrames du commencement de ce siècle, et l'on voit bien par là que la littérature populaire conserve longtemps ses types tels que l'art primitif les lui a transmis.

Les trouvères n'éprouvaient pas ce besoin d'originalité qui tourmente si fort les poëtes de notre temps. Aussi tombaient-ils facilement dans

l'imitation, et de l'imitation dans le plagiat. C'est ainsi que, dans la scène tragique où le fils de la duchesse se défend si vaillamment contre quatre adversaires et vient à bout d'eux sans autre arme qu'un échiquier, l'auteur de *Parise* s'est souvenu évidemment du poëme d'*Ogier le Danois* et de la querelle qui se termine par la mort de Baudoin. Il a fait un autre emprunt, à peine dissimulé, au poëme de *Gaydon*, qui lui a fourni tout au long l'histoire de la tentative d'empoisonnement à laquelle Parise échappe comme par miracle. A comparer les deux récits, on s'aperçoit que c'est notre poëte qui est le plagiaire, tant la copie est inférieure à l'original, tant la reproduction est grossière et maladroite.

Il ne paraît pas que la chanson de Parise ait joui au moyen âge d'une popularité fort étendue. Nous n'en saurions signaler aucune imitation, aucune traduction, dans les littératures étrangères. Dans la nôtre, nous ne voyons que deux ouvrages où il y soit fait allusion. Le premier est le poëme de *Gaufrey*, qui donne pour père à Raymond de Saint-Gilles l'un des douze fils de Doon de Mayence, Morant de Riviers :

Morant fu le .xe. de Riviers, le preudon;
Icheli si fu pere au riche duc Raimon,
A cheli de Saint Gilles, qui fu pere Hugon.

(GAUFREY, p. 4, éd. Guessard et Chabaille.)

Le second de ces ouvrages, dont le titre même n'est pas exactement connu, est un vaste poëme de 24,000 vers environ, dont le héros est Tristan de Nanteuil, et dont l'unique manuscrit,

conservé à la Bibliothèque impériale, y porte le n° 75535 du fonds Colbert (1). Le manuscrit date du XVe siècle; mais rien n'indique ni le temps où le poëme a été composé, ni le nom de son auteur, auquel la chanson de *Parise la Duchesse* était très familière, car il en fait mention plus d'une fois, et s'attache à en faire connaître les principaux personnages par les renseignements les plus précis sur leur extraction, comme s'il avait vécu dans leur commerce.

Il nous apprend, d'abord, que l'époux de Parise, le duc Raymond de Saint-Gilles, était fils de Tristan de Nanteuil et petit-fils de Gui de Nanteuil, par conséquent de la geste ou famille héroïque de Doon de Mayence. La mère de Raymond était Blanchandine, fille de Galafre, roi d'Arménie, à laquelle Tristan de Nanteuil s'était uni après l'avoir enlevée.

Celle nuyt engendra Tristan le duc Raymon,
Qui ot de Valvenise la duchesse en son non :
Parise fut clamée la dame de renon.
Et pour ce en fut duc de la grant region,
Ainsy que vous orrés es vers de la chançon,
Et fut duc de Saint Gille et sire d'Avignon,
Car la terre lui vint de son estracion (2).

En effet, d'après le poëme de Tristan, Ray-

1. Nous devons les renseignements que nous en tirons à l'obligeance de M. Paul Meyer, élève distingué de l'Ecole des chartes, qui a eu le courage de lire d'un bout à l'autre le poëme de Tristan de Nanteuil, jusqu'alors dédaigné malgré son apparence volumineuse, ou peut-être à cause de cette apparence.

2. Fol. 66 vo. — Sur le baptême de Raymond, v. fol. 89 vo.

mond tenait cette terre de son arrière-grand'-mère, Aye, dame d'Avignon.

D'après le même poëme, Parise était fille de Garnier, duc de Valvenice, et d'Honorée, fille de Margaffier, roi de Rochebrune :

La femme au riche duc, c'on clamoit Honorée,
Jut d'enffant en son lit, là estoit bel parée,
C'estoit d'une meschine, Parise fu clamée.
Puis se di l'ot Raymons qui tant ot renommée :
Fils fu de Blanchandine, et s'en fist l'engendrée
Le sauvage Tristan (1).....

L'auteur de *Tristan de Nanteuil* possède si bien la chanson de Parise qu'il semble toujours sur le point de la réciter, par exemple dans ce passage :

Or commance chançon, ains telle n'oyst on,
Trestoute dessendant au riche duc Raimon,
Le seigneur de Saint Gille et de tout Advignon :
La terre lui venoit de son estracion.
Et de Parise orrés la duchesse au crin blon;
Qui fu fille Renier (sic) *le seigneur de Dijon,*
Qui tint de Valvenise la maistre mencion,
Que le duc de Saint Gille espousa à baron,
Qui souffrir lui f[é]ist mainte percussion
Et l'enchassa de lui à tort et sans raison.
Et s'estoit la duchesse ençainte de Hugon,
Qu'elle perdi au bois par grande trahison (2).

Et ailleurs :

Or dirai de Tristan, commant il s'avisa

1. Fol. 73 v°. — D'après la chanson de Parise, le père de la duchesse était Garnier de Nanteuil.
2. Fol. 127 v°.

Pour aller celle querre que loyaulment ama,
Blanchandine la belle, où tant de beauté a,
De quoy Raymons yssy, qui Parise espousa,
Et Beuves ung scien frere, c'un lerres enherba,
Ens ou despit Parise, qui mains maulx endura (1).

Ce Beuves, qui meurt si malheureusement du poison destiné à Parise, n'était point le frère utérin du duc Raymond : c'est encore ce que nous apprenons du même auteur, grand généalogiste, comme on peut le voir. Une païenne convertie, du nom de Florine, fut la mère de Beuve. Elle écrivit un jour à Tristan pour le prier de la venir voir, en lui indiquant ainsi l'objet du rendez-vous :

« *Et vous feray seigneur de mon riche royon,*
« *Et de mon corps aussy sans nulle trahison.* »

Le poëte ajoute :

Seigneurs, depuis y vint, sy con lisant trouvon,
Sy espousa la dame, là engendra Beuvon,
Qui fu frere le duc c'om apela Raymon,
Que ly fel traïteur, que ja n'ayent perdon,
Ens ou non de Parise pour la destrucion
Envoierent les pommes en la salle à bandon,
S'en mourut le vassal par la malle poison,
Dont Parise ot depuis telle destruction
Qu'à tort en fut chassée de la grant region (2).

Le mariage de Florine et de Tristan est raconté dans le plus grand détail :

En la chambre léans fut la joie essaucie :

1. Fol. 174 v°.
2. Fol. 242.

La nuyt furent ensemble en menant doulce vie,
Couchant entre deux bras par amour conjouye.
Et celle qui estoit et moult gente et jolie
Souffry très liement toute la maladie.

. . . . . .

Là engendra Tristan en la dame adrecie
Ung fils preu et vaillant, sy con l'istoire crie;
Beuvon fut appellés (1).....

Toujours d'après la même autorité, Beuve avait trente-deux ans lorsqu'il mourut :

.XXXII. ans vesqui, mais par losengerie
Fut l'enffes enherbés dont je vous signiffie (2).

De plus, il était marié avec une certaine Margalie, qui avait d'abord été la femme d'un païen nommé Clariant :

Mais puis fut es sains fons levée et baptisie,
Et fut femme Beuvon à la chere hardie,
Le frere au duc Raymon, qui tant ot seignorie (3).

Parise était la sœur utérine de Doon, le bâtard de Nanteuil (fils de Gui), lequel était lui-même oncle de Raymond, et

... sa sereur donna par grande seignorie
A Raymon son nepveu, qui la chere ot hardie,
Le fils au roy Tristan, le seigneur d'Ermenie (4).

1. Fol. 275.
2. Fol. 275.
3. Fol. 317.
4. Fol. 275.

Le mariage du duc de Saint-Gilles avec Parise est ainsi jugé par notre auteur :

Puis l'ot le duc Raymon à per et à mouller ;
Mais mieulx venist Parise prins éust ung bergier,
Car puis lui fist souffrir à tort grant encombrier (1).

Il nous assure que le fils de Raymond et de Parise alla en terre sainte avec Godefroi de Bouillon :

Son fils ot non Hugon de Saint Gille le grant,
Sire de Valvenise, la seignorie tenant,
Qui avec Godeffroy alla la mer passant,
Ainsi qu'avés oy recorder ou romant (2).

Enfin il nous raconte comment Raymond était venu à bout, non sans peine, d'entrer en possession de la seigneurie de Vauvenice et d'Avignon. Il y était parvenu surtout par l'intercession de Saint-Gilles auprès de Charlemagne, lequel avait mis la main sur cette terre restée sans seigneur.

Voilà, certes, d'amples renseignements, et encore ne citons-nous pas tout. Nous regrettons vivement de ne pouvoir nous montrer aussi bien informés que l'auteur de *Tristan de Nanteuil* sur des points beaucoup plus importants, tels que le nom du trouvère qui nous a laissé la chanson de Parise, et l'époque à laquelle il composa son poëme. Ce nom est inconnu ; cette date ne peut se fixer que par conjecture, et il nous semble raisonnable de la mettre aux environs de l'an

1. Fol. 300 v°.
2. Fol. 320.

1200, plutôt en avant qu'en arrière. Le premier éditeur de ce poëme, M. de Martonne, le croit antérieur à celui d'*Aye d'Avignon*. Nous aurions peine à partager cette opinion, malgré les arguments au moins spécieux sur lesquels elle s'appuie, et que le lecteur curieux pourra mieux apprécier lorsque le poëme d'Aye sera publié (1).

La seule chose sûre, c'est que l'unique manuscrit de la chanson de Parise est du XIIIe siècle. Ce manuscrit, in-4° sur vélin, d'une écriture à deux colonnes, est conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 7498³ du fonds de Colbert, dont il porte les armes sur les deux plats de sa reliure. Il a été décrit en détail et par M. Francisque Michel, qui s'est servi de ce volume pour son édition du roman de *La Violette*, et par le premier éditeur de Parise (2). Nous nous bornerons donc à rappeler qu'il renferme, outre notre poëme : 1° le roman de *Cligès*, 2° celui de *Placidas*, 3° *La Prise de Jérusalem*, 4° la chanson de *Girart de Vianne*, 5° le roman de *La Violette*, 6° le roman de *Florimont* ou de *Philippe de Macédoine*. Le poëme de Parise y occupe les vingt premiers feuillets et le recto du vingt-unième.

Ce manuscrit n'est pas bon, sans doute, mais nous ne le jugeons pas aussi sévèrement que le premier éditeur. Nous pensons, comme lui, qu'on peut reprocher au scribe quelques omissions, et nous avons signalé dans nos notes les passages qui peuvent justifier ce reproche. Nous ajouterons même que, dans ce manuscrit, les lois de l'an-

1. V. la préface de la première édition, p. XII-XIV.
2. V. les préfaces de ces deux publications.

cienne déclinaison ne sont guère bien observées ; mais nous ne nous étonnerons pas de n'y point trouver une orthographe régulière, d'abord parce que cette orthographe n'existe en France que depuis peu de temps, et en second lieu parce que le dialecte dans lequel le poëme a été écrit primitivement ou récrit par le copiste devait entraîner beaucoup d'accidents d'écriture correspondant aux accidents d'une prononciation qui n'était point assurément celle de Paris.

Ce dialecte est le même, croyons-nous, que celui du poëme de *Floovant*, c'est-à-dire le dialecte lorrain, quoiqu'ici les caractères en soient beaucoup moins marqués. Mais, en revanche, certains indices semblent confirmer cette attribution : par exemple, l'orthographe du mot *broche* (de *brocher*, piquer), écrit *broje;* celle du mot *sage*, écrit *saches*, et, à l'inverse, celle du mot *sache* (de *sacher*, tirer), écrit *sage*. Ce sont là, à nos yeux, des traces de prononciation germanique, que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le français lorrain (1).

Nous avons essayé de restituer les passages évidemment fautifs de notre texte avec toute la circonspection que nous croyons nécessaire en cette délicate matière ; mais toujours nous avons fait connaître la leçon du manuscrit. Certaines corrections même ne sont proposées qu'en note, et non intercalées dans le texte, par un scrupule que quelques personnes jugeront peut-être excessif, mais auquel nous renoncerons difficilement tant que l'étude des dialectes ne sera pas plus avancée.

1. V. les notes sur le vers 5 de la p. 23 et sur le vers 34 de la p. 38.

Aussi déclarons-nous que ce n'est pas toujours à titre de correction, mais seulement pour faciliter la lecture et éviter des confusions, que nous avons çà et là introduit entre [ ] des lettres telles que l'*n*, qui manque presque constamment ici dans certains mots où ailleurs on est habitué à le trouver. Cet *n* sans doute se prononçait peu ou point, comme celui de *monsieur* aujourd'hui; il n'en était pas moins utile de le suppléer pour éviter, par exemple, la confusion de *duc* et de *dunc* (donc), c'est ce que nous avons fait.

La première édition de ce poëme a paru en 1836 dans la collection intitulée : *Romans des douze pairs de France*, où elle porte le N° IV. En voici le titre exact : LI ROMANS DE PARISE LA DUCHESSE, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque royale, par G. F. de Martonne, de la Société royale des antiquaires de France, etc. Paris, Techener, pet. in-8° de XXIV et 236 pages.

Cette édition, que les bienséances nous interdisent d'apprécier, l'a été par M. Paulin Paris dans la savante notice qu'il a consacrée au poëme de *Parise la duchesse*, et qui fait partie de l'*Histoire littéraire de la France* (T. XXII, 659-667).

SOMMAIRE.

Raymond, duc de Saint-Gilles, était un puissant seigneur à qui obéissaient Vauvenice, Beaucaire, Tarascon, Valence et les pays d'alentour. Il prit pour épouse la fille du duc Garnier de Nanteuil, qui avait nom Parise, la plus belle femme qui se pût voir. Dieu leur donna un fils appelé Hugues, qui endura des peines inouies dont cette chanson fait le récit.

Il y avait à Vauvenice douze pairs, douze traîtres de la race de Ganelon, qui avaient déjà fait périr leur seigneur, le duc Garnier. Ils se réunirent un jour en conseil, et Béranger, l'un d'eux, leur parla ainsi : « Seigneurs, nous avons fait mourir Garnier; mais il a laissé une fille que Dieu maudisse, qui est à cette heure la femme du puissant duc Raymond. Nous ne pouvons la laisser vivre; car, si elle découvre que nous avons fait périr son père, elle nous fera pendre ou brûler. Il faut donc faire une chose qui nous importe grandement à tous : c'est de l'empoisonner. J'ai une fille, la plus belle du monde, que nous ferons épouser au duc Raymond, en lui promettant des monceaux d'or, et avant l'Ascension nous serons tous

ses pairs et compagnons. — Mais comment empoisonner la duchesse? demande l'un des traîtres. — Je vais vous le dire, répond Béranger. Quand j'étais petit, je fus mis à l'école à Saint-Paul de Ravane; là, j'appris d'un vieux lépreux le secret d'un poison qui est le plus terrible du monde. Nul n'en saurait avaler que les yeux ne lui sortent aussitôt de la tête. J'en ai à mon hôtel; nous en ferons porter à la femme de Raymond, et par ainsi nous ne courrons plus le risque d'être mis en accusation. » — La proposition de Béranger est adoptée d'une commune voix, et les traîtres se mettent à l'œuvre sans retard. — Trente belles pommes sont imbues du subtil poison et portées à la duchesse par un valet chargé de lui offrir ce présent, mais sans dire de quelle part. — Le message est rempli, le présent agréé, et le messager, à son retour, est précipité par les traîtres dans un puits où il se brise la tête. P. 1-4.

Parise s'apprête à goûter aux fruits; mais, dans le même temps, elle voit arriver Beuve, un jeune et beau chevalier, frère de son époux : « Soyez le bienvenu, sire Beuve, lui dit-elle; asseyez-vous près de moi et mangeons de ces pommes. — Volontiers, Madame », répond Beuve. — Il prend une pomme, il la pèle, il en mange. Au même instant les yeux lui sortent de la tête, et il tombe frappé de mort. — A cette vue, Parise s'évanouit. Revenue à elle, elle se lamente et s'effraye : que dire au duc Raymond? — « S'il vient céans, nous sommes perdues! » s'écrie Eglantine, une de ses chambrières. — Par le conseil et avec l'aide d'Eglantine, Parise fait disparaître le corps de Beuve en le jetant dans la rivière qui coule au pied du château. Mais des pêcheurs le recueillent et le rapportent à la ville. — Le duc ne tarde pas à apprendre la

douloureuse nouvelle, et bientôt il a sous les yeux le corps de son frère, dont les doigts roidis retiennent encore la pomme qui lui a donné la mort. Cette pomme, jetée dans un coin, est mangée par un porc qui crève aussitôt. C'est pour Raymond la preuve d'un crime qu'il jure de punir par un terrible châtiment. P. 4-6.

Nouvelle réunion des traîtres. — Beuve est mort et Parise leur a échappé. Elle est grosse et peut mettre au monde un fils qui serait un jour son vengeur. Comment sortir de ce péril? — Aumanguin, fils d'Hardré, propose un moyen qu'il se charge de faire réussir. Déguisé en pèlerin, il abusera Raymond par de fausses révélations, et perdra la duchesse. — En effet, après s'être rendu méconnaissable, il va trouver le duc et lui donne à entendre qu'il peut faire connaître l'auteur d'un crime affreux, mais qu'il n'ose. Rassuré par Raymond, il lui fait un récit mensonger où il accuse Parise du meurtre de Beuve. — Fureur de Raymond. — Il se saisit d'un couteau et en veut frapper la duchesse, qui demande merci et proteste de son innocence. — Seul, un jeune écuyer du lignage de Parise ose prendre sa défense. « Vous en avez menti! » dit-il à Aumanguin; et d'un coup de bâton il l'étend roide mort. Raymond donne l'ordre de jeter en prison le jeune écuyer, et jure de le faire périr sur le même bûcher que Parise. P. 6-9.

Les traîtres tiennent encore conseil pour assurer le succès de leur crime. Milon, l'un d'eux, chambellan de la duchesse et comblé de ses bienfaits, s'offre à la livrer par la plus noire félonie. Il se déclarera son champion lorsque ses accusateurs en appelleront au jugement de Dieu, et, après un semblant de résistance, il s'avouera vaincu. — « Bien parlé! » s'écrient les traîtres, et aussitôt ils se mettent à l'œuvre. — Bé-

ranger est l'accusateur : « Ta femme a tué ton frère, dit-il au duc, aussi vrai que Dieu est né. C'est elle qui lui a donné la pomme qui l'empoisonna ; j'en suis assuré, et suis prêt à le prouver par les armes contre tout chevalier qui m'oserait contredire. » — Milon relève le défi, et le duc, qui aime encore Parise et voudrait la trouver innocente, se laisse prendre aux apparences : « Défendez ma femme, s'écrie-t-il, et je vous donnerai de grand cœur une cité. » — Parise accepte Milon pour défenseur, et se rend au moutier, où elle prie Dieu de lui être favorable. Elle va aussi faire part de sa peine au vieux Clarembaut. C'était un homme d'un grand sens, père de quatorze chevaliers, et dont les conseils avaient eu jadis de l'autorité, mais qui depuis longtemps vivait délaissé : car il était infirme et avait perdu ses richesses. — A la vue de la duchesse, le vieillard s'étonne : « D'où venez-vous, Madame, et qui vous amène ici ? Jeune comme vous l'êtes, comment vous vois-je toute seule ? Si le duc l'apprenait, il vous en saurait mauvais gré. » — Parise lui répond en pleurant par le récit de son malheur. Elle lui nomme ceux qui l'accusent, et Milon, qui a pris sa défense. « Hélas ! s'écrie le vieillard, vous êtes perdue ! Les traîtres qui ont fait mourir votre père ne sauraient vous aimer, et Milon est de leur race. Il se laissera vaincre, se fera racheter par sa riche parenté, et vous serez brûlée ; mais je me ferai porter au conseil du duc, et, si l'on m'en croit, ils seront tous pendus, les traîtres ! P. 9-12.

Cependant, Milon prépare sa trahison. Il brise sa lance, il brise son épée, et en rejoint les tronçons avec de la cire de façon à ce qu'ils ne puissent soutenir le premier choc sans voler en éclats. C'est lui qui entre le premier au moutier pour assister

à la messe qui précède le combat, et où le duc fait une riche offrande à saint Gilles, qu'il implore en faveur de Parise. — Après la messe, voici venir Clarembaut, qui s'est fait apporter au palais du duc. Les traîtres le redoutent, car ils le savent loyal et ennemi des parjures. « Sire duc de Saint-Gilles, dit le vieillard à Raymond, de qui tenez-vous cette bonne cité, et le fief, et tout l'héritage? De Monseigneur Garnier, dont je vois ici les meurtriers. Vous avez sa terre en garde, vous avez sa fille à défendre, et voici qu'aux yeux de tous vous accusez la duchesse de trahison; et c'est Milon qui la défend, le traître prouvé! Vous savez bien qu'il est de mauvais lignage : il n'a jamais fait que le mal, et vous le verrez encore demain s'avouer vaincu de son plein gré. J'ai un fils, Girart, homme de cœur et de sens, qui défendra Madame, si vous le trouvez bon. S'il ne vient à bout du traître, qu'on le pende aux fourches, qu'on le mette en croix. — Clarembaut, dit le duc, laissez-moi. Vous m'avez mainte fois mis en peine et en souci, et, dût-on me couper les membres, je ne pourrais me résoudre à vous aimer. Hors d'ici, et retournez à votre hôtel. — Il est donc vrai, s'écrie le vieux Clarembaut, que les anciens sont mis de côté et doivent céder le pas aux traîtres! » — Il s'éloigne, et le duc fait amener sa femme sur la place. P. 12-14.

Préparatifs du combat. — Serments de Béranger et de Milon sur les châsses de saint Martin, de saint Gilles et de saint Firmin. — Milon est armé par les soins du duc et de la duchesse. Il refuse l'épée qui lui est offerte et n'en veut d'autre que la sienne. — Au moment de mettre les champions aux prises, le duc rappelle à Milon les paroles de Clarembaut, et le

menace de mort s'il se laisse vaincre. Mais malgré les menaces, malgré les promesses de Raymond, Milon n'en persiste pas moins dans sa trahison. Au premier coup qu'il reçoit, sa lance vole en éclats. Il saisit son épée, elle se brise. Les sangles de sa selle se détachent; il se laisse tomber de cheval et crie merci à son adversaire, qui fait mine de le frapper. Mais les gardes du camp le saisissent et l'amènent au duc, qui a juré de le faire pendre s'il se rendait. C'est en vain que tous ses complices offrent pour le sauver une rançon de quinze sommiers chargés d'or : rien ne peut fléchir le duc, et Milon est pendu sur l'heure. Après ce supplice, le duc ordonne celui de la duchesse. « Sire, lui dit-elle, je ne suis point coupable, et je suis enceinte; vous ne pouvez me faire périr sans grand péché. Tenez-moi en prison à l'hôtel, chez Gautier, ou chez un bourgeois pauvre, où je n'aurai chaque jour qu'un quartier de votre pain. Quand l'enfant sera né, faites le baptiser, et, après mes relevailles vous me ferez couper la tête, ou je deviendrai nonne dans quelque abbaye, et là je prierai Dieu qu'il vous garde de mort et de malheur. » Mais Raymond ne se laisse point attendrir. Par son ordre, la duchesse est traînée au bûcher qui l'attend. Elle lui pardonne cependant, et, pour dernière grâce, demande et obtient un confesseur. Elle jette les yeux sur un évêque à barbe blanche; c'est Beuve, fils de Gérard, de la famille des traîtres, et qui vient de voir périr son neveu Milon. Elle l'appelle et se confesse à lui. A peine l'a-t-il entendue qu'il s'écrie : « Sire duc de Saint-Gilles, brûlez cette putain ; elle a tué votre frère aussi vrai que Dieu est né; elle vient de me l'avouer. » A ces mots, un clerc se lève; on le nomme Guillaume de Lausanne : bénie soit l'heure où il fut engendré !

« Sire duc de Saint-Gilles, s'écrie-t il, je suis prêt à prouver que cet évêque a mérité d'être jeté dans les flammes pour avoir accusé la duchesse sur sa confession. » C'est aussi le sentiment de Raymond : l'évêque est brûlé par son ordre sur le bûcher allumé pour Parise. Les diables et les malins esprits emportent l'âme du méchant. P. 14-21.

A la fin, Raymond se laisse attendrir; il fait grâce de la mort à la duchesse et change sa peine en celle de l'exil. — Touchants adieux de Parise à son époux. — Au moment de son départ, le duc s'évanouit. — Béranger s'empresse de faire crier la sentence de bannissement qui défend, sous peine de mort, de donner un denier à la duchesse. C'est à Clarembaut que Parise va d'abord demander asile. Le vieillard cherche à la relever de son abattement. « Dame, lui dit-il, ne vous laissez point aller à votre douleur. Pour l'amour de Garnier, votre père, qui était un sage baron et qui se montra si bienveillant pour moi, dix de mes fils vont vous accompagner dans votre exil. » Clarembaut fait venir ses quatorze enfants, et, s'adressant aux dix aînés : « Vous allez me jurer, leur dit-il, que d'ici à quinze ans vous garderez ma dame, et ne lui ferez défaut ni à tort ni à droit. Portez grand respect à l'enfant qui naîtra d'elle; vous serez ses hommes et il sera votre défenseur. Allez, et que Dieu vous protége. » — Départ de la duchesse et des jeunes chevaliers. — Ils sortent de l'hôtel après minuit. En passant devant la tour du château, Parise prie ses compagnons de l'attendre un instant : elle veut revoir encore une fois son seigneur. Vainement cherchent-ils à l'en détourner, elle met pied à terre, entre au palais et pénètre jusqu'à la chambre du duc. La fatigue de la douleur a assoupi Raymond. A côté de

lui brûlent deux grands cierges. Parise n'ose l'éveiller; elle le baise doucement au visage, et faisant le signe de la croix sur son époux endormi : « Sire duc de Saint-Gilles, dit-elle, que Dieu vous sauve! nous voici séparés à toujours, vous et moi. Vous ne me reverrez jamais. » A ces mots, le cœur lui manque; elle s'affaisse sur elle-même, n'ose crier, se relève bientôt, descend les degrés de marbre, rejoint ses compagnons et part. — Après un long voyage, elle arrive en Hongrie. Là, au milieu d'un grand bois, elle se sent prise des douleurs de l'enfantement. Hélas! pas une femme à qui elle puisse parler! Dans sa détresse, elle invoque notre Seigneur, et met au monde un fils qui porte sur l'épaule droite une croix royale. — Détails anticipés sur l'avenir du nouveau-né. P. 22-26.

La duchesse ne peut aller plus loin; les fils de Clarembaut lui font un abri et un lit de feuillage au bord d'un ruisseau où elle baigne son enfant. — Trois larrons errant par le bois ont aperçu Parise et sa suite, et ont attendu jusqu'à la nuit le moment de les dépouiller. Ils ne peuvent rien enlever aux chevaliers, qui se gardent bien; mais ils réussissent à s'approcher du lieu où repose la duchesse, et croyant, dans l'obscurité, se saisir de quelque précieux bagage, ils lui dérobent son enfant. — Désespoir de Parise, lorsqu'à son réveil elle ne trouve plus son fils à côté d'elle. Les chevaliers partagent sa douleur et recherchent inutilement l'enfant. — Les larrons l'ont porté au roi de Hongrie : « Voici, lui disent-ils, notre seul butin depuis plus de sept semaines que nous sommes en course. L'enfant n'a pas plus d'un jour; faites-le baptiser, beau sire; nous l'élèverons, et, quand i sera grand, nous lui apprendrons à voler. » — Le

roi le prend en si grande amitié qu'il lui veut servir de parrain et lui donne le nom de Hugues, qui est le sien. P. 26-28.

Cependant, au bout de quelques jours, Parise est en état de continuer sa route. A force de cheminer, elle arrive à Cologne, et se rend au grand moutier Saint-Pierre, où elle trouve le comte Thierri, sire de Cologne et de tout le pays. Le comte veut savoir qui est cette belle dame, si bien accompagnée. « Sire, lui dit la duchesse, je suis une pauvre fugitive; mon père a été tué il y a sept mois, et je n'ai pu rester dans mon pays. J'avais un enfant qui m'a été dérobé, et je cherche maintenant une maison où je puisse entrer comme nourrice. — Dame, répond le duc, soyez la bien venue; j'ai un enfant que vous me garderez, le petit Antoine, c'est ainsi qu'on l'appelle. Je ferai richement équiper vos hommes et les prendrai à mon service, s'ils y consentent. » — Parise accepte, et de dame la voilà devenue nourrice. P. 28-29.

Pendant qu'elle élève l'enfant du comte, son fils est élevé par le roi de Hongrie. A l'âge de quinze ans, il commence à s'instruire dans les lettres, puis il apprend à jouer aux dés et aux échecs, et si bien que personne ne l'eût pu mater. Il sait aussi manier un cheval et se servir de l'écu et de la lance. Le roi, qui le chérit plus que tout après Dieu, réunit un jour ses barons et leur annonce son dessein de le prendre pour gendre et pour héritier de sa couronne. Mais un cousin de Ganelon, de Béranger et d'Hardré, Gontagle de Lausanne, s'indigne que le roi, entouré comme il l'est de ducs et de comtes de haut parage, veuille donner sa fille à un enfant trouvé. Il faut s'assurer au moins qu'il est gentilhomme. Que le roi le fasse éprouver par ses trois larrons, qui lui

proposeront de s'unir à eux pour enlever le trésor de la couronne; s'il est de noble parenté, il n'en prendra pas un denier. — Le roi hésite, mais finit par consentir à cette épreuve. — Indignation du jeune Hugues lorsque les trois larrons veulent l'associer à leur méfait. — Il cède, cependant, sous le coup de la menace, et, malgré lui, est introduit par les larrons dans le trésor du roi, où il se borne à prendre trois beaux dés d'ivoire. — Le roi soupire en l'apprenant, mais il espère encore que le jeune homme s'amendera. — C'est au moutier, où le roi fait mander son filleul, que le larcin est dénoncé publiquement par Gontagle de Lausanne, qui feint d'ignorer le coupable et de le rechercher. « Seigneurs, s'écrie Hugues, c'est moi qui ai les dés que le roi a perdus; je les ai pris dans le trésor où trois larrons m'ont conduit de force; mais, quant au reste, Dieu m'est témoin que je n'en ai pas la valeur d'un bouton. Voilà la vérité; que le roi dispose de moi à son gré. » — Ravi de cet aveu, le roi dit à Hugues : « Beau filleul, vous épouserez ma fille, et, après moi, vous aurez mon royaume. » Hugues lui rend grâce tout haut, mais tout bas il forme le dessein de fuir pour rechercher son père et sa mère. Il ne peut supporter qu'on l'appelle enfant trouvé. — Portrait de Hugues. — C'est le plus beau chevalier de la chrétienté. Aussi, quand le roi annonce à sa fille qu'il veut le lui donner pour époux, la pucelle lui répond : « Sire, Dieu vous en sache gré. » P. 29-35.

Pendant que Hugues gémit sur son sort, et veut échapper par la fuite aux mépris qui l'accablent, les fils des barons complotent sa mort. Ils ne peuvent songer sans honte que cet enfant trouvé va devenir leur seigneur. Le fils de Gontagle leur propose un

moyen de s'en délivrer. « Attirons-le, dit-il, dans une salle basse, comme pour jouer aux échecs, et là appelons-le bâtard; il est fier et hardi, il voudra en venir aux mains avec nous; ayons chacun un couteau acéré, et qu'il soit mis à mort. » — Comme s'il pressentait leurs mauvais desseins, Hugues hésite à accepter leur invitation. « Il est étranger, dit-il, et ne voudrait pas qu'on le lui rappelât. S'il entendait quelque parole qui ne fût pas à son gré, par saint Pierre, il en tirerait vengeance. — Nous n'aurions garde de t'outrager, répondent les jeunes damoiseaux; nous te devons, au contraire, service et hommage, puisque tu seras notre seigneur, et que le roi veut te donner sa fille. » Sur ces assurances, Hugues accepte, et le jeu s'engage. — Après avoir maté tous ses adversaires, Hugues se refuse à profiter de son avantage : « Seigneurs, dit il, apprenez de ce jeu plus que vous n'en savez; je vous en donnerai volontiers des leçons, mais je ne veux pas un denier de votre argent. » A ces mots, il les voit changer de couleur et tirer leurs couteaux. « Quel est votre dessein? demande-t-il; si je vous ai rien fait, je suis prêt à réparer mon tort. — Fils à putain, répond l'un des damoiseaux, tu as été apporté d'un bois par des larrons, et tu ne connais ni ton père ni ta mère. — C'est la vérité, dit Hugues, mais par Dieu, je vous ferai payer votre *fils à putain.* » Et aussitôt, de son poing carré, il frappe le fils de Gontagle entre le front et le nez, et lui fait jaillir les yeux de la tête. Les autres l'assaillent et le blessent avec leurs couteaux. Hugues se défend avec l'échiquier et leur brise la cervelle. Après cette vengeance terrible, il se prend à songer au châtiment qui l'attend, lui étranger, qui vient de tuer les fils de quatre barons du pays. Il tire après lui les

portes de la salle où gisent ses adversaires, court à l'écurie, y selle un cheval et part. — Il rencontre la fille du roi qui l'arrête : « Bel ami, où donc allez-vous ? — Dame, lui répond Hugues, vous saurez la vérité. Je viens de tuer dans cette salle quatre meurtriers qui m'ont assailli avec leurs couteaux. Ils sont fils de comtes et de haut lignage ; si je demeurais, le roi me punirait de mort. D'ailleurs, j'ai promis à Dieu de ne jamais rester deux nuits sous le même toit avant d'avoir vu le père qui m'a engendré, et d'avoir connu la mère qui m'a porté dans ses flancs. Dites à mon parrain que je suis parti, saluez-le moi, et que Dieu vous rende les bienfaits que j'ai reçus de vous. » A ces mots la jeune fille fond en larmes et s'évanouit. Lorsqu'elle se releva, Hugues s'en était allé. P. 35-39.

Le roi voit la douleur de sa fille ; il en veut savoir la cause. « Votre filleul est parti, lui dit-elle ; il s'en va parce qu'il a tué quatre fils de comtes qui l'avaient assailli avec leurs couteaux. — Et que m'importe, répond le roi, en eût-il tué quatre cents ? Ce qui me pèse, c'est son départ. » Puis il ordonne à ses hommes de monter à cheval, de courir après son filleul et de le lui ramener. Cinquante chevaliers s'élancent sur les traces de Hugues et l'ont bientôt rejoint, mais ne peuvent le décider à revenir au palais. — Il continue sa route et entre dans un grand bois de sept lieues de large ; il s'y arrête au lieu même où il est né, et là se sent pris d'une tristesse qui lui fait verser des larmes et dont il ne sait se rendre compte. — Après s'être reposé quelque temps au bord du ruisseau où il fut baigné pour la première fois, il remonte à cheval et s'en va loger à l'hôtel même où sa mère s'arrêta jadis. Son hôte, qui lui voit les flancs ensanglantés, lui de-

mande où il a été blessé. — « J'ai rencontré, dit-il, des larrons dans ce bois, qui m'ont assailli avec leurs couteaux et qui m'ont fait ces blessures. Mais, grâce à Dieu, je me suis si bien défendu que je leur ai échappé. » — L'hôte lui bande ses plaies et lui donne bon souper et bon gîte. Le lendemain, au moment de partir, Hugues lui avoue qu'il n'a point d'argent et lui offre en payement une fourrure d'hermine. — « Bel ami, lui répond l'hôte, quand vous seriez resté ici quatre mois, je n'accepterais pas un denier de vous; c'est moi, au contraire, qui vous donnerai cent sous, si vous les voulez accepter, en souvenir d'une dame que vos traits me rappellent et qui s'arrêta ici il y a plus de quinze ans, en compagnie de dix chevaliers. Elle avait mis au monde un bel enfant dans ce bois d'où vous sortez, mais il lui fut volé. » A ces mots, Hugues se prend à pleurer; il veut savoir où est allée cette dame. « Je l'ignore », répond l'hôte. Sur cette réponse, Hugues monte à cheval, part à toute bride, et ne s'arrête qu'à un endroit où viennent aboutir quatre routes royales. Il ne sait laquelle prendre; il invoque le Dieu qui guida les rois jusqu'à Bethléem, et le prie de le mettre dans le chemin qui pourra le conduire vers son père et vers sa mère. Après sa prière, il lâche les rênes à son cheval, qui prend le chemin de Cologne, et ne tarde point à y arriver. P. 39-42.

Son entrevue avec le comte Thierri. — Il lui demande l'hospitalité. — Il s'assied à la table du comte avec sa mère, qui d'abord ne le reconnaît pas; mais, plus tard, après l'avoir attentivement regardé, elle l'adjure de lui dire où il est né et quel est son père. « Je n'ai jamais vu, répond le jeune homme, ni le père qui m'a engendré ni la mère qui m'a porté dans

ses flancs; j'ignore le nom de la ville où je suis né : tout ce que je sais, c'est que j'ai été enlevé dans un bois par trois larrons. » — Parise a reconnu son fils; elle s'évanouit quatre fois, et, revenue à elle, elle s'écrie : « Baisez votre mère, car vous êtes mon fils, aussi vrai que Dieu est né. — Arrière! Madame, lui répond Hugues. Je suis votre fils, dites-vous; pourquoi donc suis-je né dans un bois, et pourquoi ai-je été enlevé par des larrons? — Beau fils, dit la mère, je fus bannie du royaume où j'étais née. — Madame, reprend Hugues, dites-moi qui fut mon père. Si je suis bâtard, du moins ne suis-je pas mauvais, et mieux vaut bon bâtard que mauvais fruit de mariage. — Beau fils, répond Parise, votre père m'a prise pour femme et pour compagne; on l'appelle Raymond; il est duc de Saint-Gilles, sire de Vauvenice, de Valence et d'Avignon. — Madame, pourquoi donc vous bannit-il? Aviez-vous tué son père ou son frère, ou l'aviez-vous honni? Ce n'est que pour de tels crimes que l'on bannit sa femme. — Beau fils, reprend la mère, vous saurez la vérité. » Elle lui raconte alors ses infortunes depuis le meurtre du duc Garnier, son père, jusqu'à son arrivée à Cologne. A ce récit, Hugues se jette en larmes au cou de sa mère. Il est à son tour accolé avec grande amitié par les fils de Clarembaut, par le comte Thierri et par la comtesse. Antoine, leur fils, l'accueille comme un frère : « Votre mère, lui dit-il m'a nourri de votre lait; je partagerai avec vous mon héritage et ne vous laisserai pas dans la pauvreté. » — Hugues demande au comte une récompense pour les services de sa mère. « Volontiers, répond Thierri, je lui donnerai un fief, un château et une cité, et, pour toi, je te ferai chevalier et tu seras mon sénéchal. — Grand

merci, répond Hugues, mais c'est autre chose que je désire : confiez-moi six cents de vos hommes bien armés et bien pourvus pour un an; j'emmènerai aussi votre fils avec moi pour aller regarder mes ennemis face à face. Certes, ils ont commencé une mauvaise année s'il ne tient qu'à moi. Je veux aussi voir mon père, et Sanson et Alori et toute leur parenté. » — Thierri lui accorde sa demande. — Départ de Hugues. P. 42-48.

Cependant les traîtres ont tant fait que la fille de Béranger va devenir la femme de Raymond. Ils lui ont fait donner la tour de Vauvenice et la plus belle part de la terre enlevée à la duchesse exilée. Clarembaut l'apprend; il va trouver le duc au moutier où le mariage s'apprête, suivi des quatre fils qui lui restent et de vingt chevaliers de son lignage : « Sire, dit-il au duc, je vous défends d'épouser la fille de Béranger; je vous défends de lui donner un pied de cette terre, car elle appartient à Parise, votre épouse, que vous avez injustement chassée. Elle était grosse alors; elle a un fils aujourd'hui qui détruira Hardré et Béranger et bannira tout leur lignage. Et vous, sire évêque, je vous défends aussi de célébrer ce mariage, ou sinon je ne rencontrerai ni clerc ni prêtre que je ne fasse écorcher. » — Malgré ces menaces, le mariage s'accomplit. Alors Clarembaut réunit en huit jours tous ses hommes et tout ce qu'il possède, sort de Vauvenice et s'en va, non loin de là, sur les ruines d'un vieux château en édifier un autre qu'il appelle la Neuve-Ferté. Plus de sept cents vassaux se joignent à lui, et, à leur tête, il commence une guerre mortelle contre le duc et contre les traîtres qui l'entourent. Il n'épargne ni château ni cité, et met à mort tous ceux qui tombent sous sa main, fussent-ils clercs ou prêtres

ordonnés. Son dessein, en ravageant ainsi le pays est de faire que personne n'y ose demeurer. P. 48-51.

Durant ce temps, Hugues et ses compagnons sont arrivés près de Vauvenice. Ils rencontrent des fugitifs qui s'exilent de cette contrée désolée, et apprennent d'eux ce qui s'y passe. « Allez-vous en à la Neuve-Ferté, dit Hugues aux fils de Clarembaut, et proposez à votre père de nous prendre à son service pour l'aider dans sa guerre; mais promettez-moi de ne point lui dire qui nous sommes, ni à lui ni à personne au monde. » Les fils de Clarembaut se rendent auprès de leur père et s'acquittent de leur message. Le vieillard ne les reconnaît pas; il hésite à accepter leur offre, car il n'a rien à leur donner. « Mais le duc Raymond, lui dit sa femme, a des châteaux et des cités et de riches abbayes! » Clarembaut se décide, et les engagera à son service. — Hugues l'apprend, et rend grâce à Dieu de servir son vassal. — Son arrivée à la Neuve-Ferté. — Son entrevue avec Clarembaut, qui lui raconte comment il est devenu l'ennemi du duc Raymond. — Attaque du château par une troupe de sept cents chevaliers conduits par Béranger et par Hardré. — Hugues et Antoine sont armés chevaliers par Clarembaut. P. 51-56.

Sortie des assiégés. — Hugues veut connaître Béranger, et demande à Clarembaut de lui montrer ce traître qui a fait bannir sa mère. « Le voilà, dit Clarembaut. Cet autre, derrière lui, c'est son neveu Hardré. Voilà Sanson et Alori, Foulque de Morillon et les autres meurtriers. » Hugues à son tour les montre à Antoine : « Contre lequel veux-tu joûter, lui dit-il? — Contre Hardré, répond Antoine; et par ma foi, s'il plaît à Dieu, je lui passerai mon épée au travers du corps. — Moi, je m'attaquerai à Béranger,

dit Hugues. » — Le combat s'engage. — Joûte d'Antoine et de Hardré, de Hugues et de Béranger. — D'abord désarçonnés et blessés, les deux traîtres se remettent en selle et font reculer un moment Clarembaut et les siens jusqu'aux portes de la ville; mais les portes s'ouvrent pour laisser sortir un renfort de sergents, d'archers, de bourgeois et d'arbalétriers. — Les traîtres sont mis en fuite; vingt des leurs restent sur le champ de bataille et vingt autres aux mains des ennemis. — Hugues et Antoine les poursuivent jusqu'à Vauvenice. P. 56-60.

Le duc, en apprenant cette défaite, jure d'en tirer vengeance. Il mande Richier, le maire de la cité : « Maire, lui dit-il, Clarembaut me fait la guerre, vous le savez; il ravage ma terre et veut la rendre déserte. J'irai l'assaillir à la Neuve-Ferté; amenez-y tous les bourgeois de la ville. — Non! lui répond le maire, par le saint apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, si vous sortez de Vauvenice, vous n'y rentrerez de votre vie. Nous ne sommes pas vos hommes, sachez-le bien; vous êtes un Lombard, natif de Lombardie. Parjure envers la duchesse, vous l'avez injustement bannie en gardant sa terre et son héritage. » — Béranger veut qu'on coupe la tête à ce félon de bourgeois; mais le duc impose silence à Béranger : les bourgeois sont dans leur droit, il le reconnaît. — Raymond fait mander ses vassaux et part à leur tête pour la Neuve-Ferté. — De leur côté, les bourgeois arment les plus vaillants bacheliers de la ville et les envoient à Clarembaut. Puis ils profitent du départ de Raymond pour se rendre maîtres de la tour de Vauvenice. Ils mettent à mort tous les sergents qu'ils y trouvent, saisissent la femme du duc, la fille de Béranger, la nièce d'Hardré, lui coupent ses vêtements à la cein-

ture, lui rasent les cheveux, la livrent à quatre ribauts et la font chasser honteusement de la ville. Au maître sergent du duc, qui était l'un de ses familiers, ils rognent le nez et les lèvres, lui tranchent le poing droit, le font monter sur un roussin et l'envoient ainsi à Raymond. « Qui t'a mis en cet état? lui demande le duc. — C'est Richier, le maire, et ceux de la cité, répond le sergent. Ils se sont emparés de votre tour, où vous ne rentrerez jamais, et ils ont honteusement chassé votre femme. » Le duc, hors de lui, met l'épée à la main et en veut frapper Béranger : « C'est vous, dit-il, qui m'avez fait perdre ma tour et ma cité. Le jour où je me suis fié à vous j'ai fait une grande folie, et maintenant je ne puis ni avancer ni reculer. » — Il se décide cependant à marcher contre la Neuve-Ferté. P. 60-63.

A la vue du duc et de ses barons, Clarembaut ne peut retenir ses larmes : « Voici venir le duc, s'écrie-t-il ; si je tombe entre ses mains, j'aurai la tête coupée. » Hugues le rassure : Antoine et lui auront donné et reçu bien des coups avant que Raymond ait pu faire dresser ses tentes. — Clarembaut et les siens sortent de la forteresse et vont au-devant de l'ennemi. « Où est donc ce duc Raymond que vous redoutez tant? demande Hugues à Clarembaut.» Clarembaut le lui montre. « Frère, dit Hugues à Antoine, voilà mon père, courez le défier, mais surtout gardez-vous de le tuer. — Non, répond Antoine, défiez-le vous-même, car, si je le tuais, je sais bien que vous ne m'aimeriez plus. — C'est la vérité », dit Hugues. Et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il s'élance vers le duc. Au même instant, Béranger dit à Raymond : « Sire, je vous puis montrer les deux vassaux qui nous blessèrent l'autre jour,

Hardré et moi. Le premier que vous voyez, qui court sur nous, c'est celui qui m'a frappé de son épieu. — Par mon chef, dit le duc, si je le puis atteindre, il n'héritera jamais, et ce sera grand dommage, car c'est un beau bachelier. Voyez comme son cheval court les pieds ramassés, et son écu, comme il le tient ferme! Je ne sais pourquoi, mais je me sens pour lui une tendresse singulière.» A ces mots, il pique son cheval, et voici les deux adversaires aux prises. Hugues reçoit le premier choc, mais d'un coup de lance il désarçonne son père, puis il s'écrie : « Cologne! » — Mêlée générale. — Le duc Raymond s'est relevé. Hugues s'est emparé du destrier de son père : « Je vous le rendrai, lui dit-il, si vous me promettez qu'il me sera fait droit en votre cour, et que j'y obtiendrai justice comme un de vos chevaliers. » Raymond le promet, et remercie son adversaire, qui lui tient l'étrier pour l'aider à se remettre en selle. — Le combat se termine à l'avantage de Clarembaut, qui rentre dans son château avec trente prisonniers et un riche butin. Mais le duc, un moment repoussé, n'est pas vaincu; il assiége la ville et l'investit de tous côtés. — Clarembaut s'effraye et songe à demander la paix. — Antoine est son messager. — Entrevue d'Antoine et de Raymond. — Propositions de paix. — « Va dire à Clarembaut, répond le duc, que la hart est cueillie avec laquelle il sera pendu. » — On sert la table de Raymond; un sergent qui apporte un paon rôti dit à Antoine : « Hors d'ici, chevalier, nous n'avons souci de mauvais messager. — L'ami, répond Antoine, tu fais l'orgueilleux et le fier pour ton seigneur : c'est la coutume des gens de ton métier. » Le sénéchal a entendu ces paroles méprisantes; il assène un coup de poing à Antoine, qui, d'un coup d'épée, l'abat mort

à ses pieds. — Colère du duc. — Antoine est assailli et poursuivi jusqu'aux portes de la Neuve-Ferté. P. 63-69.

Le duc a refusé la paix; la guerre continue. — Sortie des assiégés. — Grande bataille où Antoine poursuit le duc et le renverse de cheval. — Clarembaut et ses hommes rentrent chargés de butin. — Retour de Raymond à Vauvenice. — En apprenant sa défaite, les bourgeois en rendent grâces à Dieu et le reçoivent à coup de pierres et à coups de flèches. — — Le duc se retire à distance et investit la ville. P. 69-71.

Au moment de partager le butin qui vient d'être conquis, Hugues refuse d'en rien recevoir pour lui et pour les siens. Ce refus donne à penser à Clarembaut. Il regarde attentivement les compagnons de Hugues et reconnaît d'abord Girart, l'aîné de ses fils. « Voilà quatre mois, lui dit-il, que vous me servez, et je ne sais encore de quel pays vous êtes. — Nous sommes de Cologne, répond Girart. — Vous mentez, dit Clarembaut : vous êtes mes dix fils; je vous ai bien reconnus. Je vous ai confié la duchesse, et si vous ne m'apprenez ce qu'elle est devenue, par le saint apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, je vous ferai couper les membres à tous. » Puis s'adressant à ses hommes : « Qu'on se saisisse d'eux », s'écrie-t-il. — « Pardon, seigneur, dit Girart à Hugues, mais votre secret ne peut plus être caché. » Et en même temps il tombe aux pieds de son père : « Oui, nous sommes vos fils, c'est la vérité, et ce damoiseau que vous avez armé chevalier, la duchesse l'a porté dans son sein. » Clarembaut ne peut supporter sa joie; il s'évanouit. Revenu à lui, il implore Hugues à genoux : « Gentil damoiseau, fais ma

paix avec ton père, qui me poursuit à tort et ravage mon domaine. — Hélas! répond Hugues, comment ferais-je droit à qui ce soit, moi qui n'ai dans ma terre un denier monnayé. » Clarembaut veut savoir qui est Antoine; Hugues le lui apprend et lui raconte les infortunes de la duchesse. Au moment où ils tiennent conseil pour chercher les moyens de réduire Hardré et Béranger, arrive de Vauvenice un messager envoyé par le maire. La ville est assiégée, elle a grand besoin de secours, elle compte sur l'aide de Clarembaut. Le veillard fait armer ses chevaliers et marche à leur tête au secours des assiégés. — Coup de main d'Antoine : en route, il aperçoit les fourriers du duc, court à eux, les met en fuite, se saisit de leur convoi et le ramène à Clarembaut. « Et maintenant au duc! s'écrie-t-il. — Non, répond Clarembaut, le duc est le père de Hugues, et s'il voulait nous accorder la paix, nous lui devrions service et hommage. » Il en dit tant qu'il décide ses compagnons à revenir à la Neuve-Ferté. Antoine et Girart partent seuls pour aller de nouveau proposer la paix à Raymond. P. 71-75.

Ils arrivent à Vauvenice, où ils trouvent le duc en pourparlers avec le maire. A côté de Raymond est assise la fille de Béranger. Antoine salue le duc et lui demande : « Est-ce donc votre femme que je vois à côté de vous? — Oui, répond le duc. — Grand Dieu! s'écrie Antoine, un homme peut-il donc être à la fois l'époux de deux femmes? J'ai ouï parler, à Cologne, d'une dame encore vivante qu'on appelle Parise; elle a un fils de grande valeur qui est de mon âge et armé chevalier depuis un an; il a juré la mort de Béranger, de Hardré et de tout leur lignage. — Est-il bien vrai? demande le duc. — Sur ma tête, répond An-

toine. — Franc duc, s'écrie Béranger, ce serait grande folie que de croire un tel ribaud ; votre femme est à Paris : on l'y a vue, par bois et par fossés, se vendre à tous venants pour un denier monnayé. — Vous en avez menti », dit Antoine, en le saisissant par sa moustache grise. » A cette vue, Hardré accourt, un bâton à la main pour en frapper Antoine. — Mêlée terrible. — Elle cesse à la voix du duc, et Antoine peut s'acquitter de son message. Il demande une trêve au nom de Clarembaut. Le duc accorde la trêve, et un sauf-conduit que réclame Girart. — P. 75-78.

A cette nouvelle, Clarembaut fait armer ses hommes et part pour Vauvenice. Il arrive au palais du duc, suivi de ses quatorze fils, et accompagné de Hugues et d'Antoine. Ils trouvent Raymond avec sa femme, avec Béranger, Hervieu, Sanson et Hardré. Après un salut courtois Hugues dit à Raymond : « Sire, parmi ceux que je vois ici, lequel est Béranger, lequel est Hardré? — Bel ami, répond le duc, les voici l'un à côté de l'autre. — Maintenant que je les connais, reprend Hugues, j'ai une prière à vous faire, c'est de me tenir la parole que vous me donnâtes lorsque je vous rendis votre destrier. — Il est vrai, répond le duc. — Eh bien ! dit Hugues, je suis prêt à prouver contre Béranger qu'il a agi envers vous comme un traître en vous faisant à tort bannir votre femme. Je le lui ferai avouer devant tous vos barons, s'il se veut défendre. — Béranger, dit le duc, vous l'entendez, ce jeune homme vous accuse de trahison mortelle; allez vous armer.— Ecoutez-moi, sire, dit Béranger, je ne puis être contraint à prendre les armes contre lui. Parise, votre femme, était coupable; elle fit mourir Beuve,

votre frère ; un chevalier s'offrit à la défendre : j'en ai eu raison aux yeux de tous.—Vous en avez menti ! s'écrie Hugues, vous et lui avez agi en traîtres prouvés. — C'est vous qui mentez, répond Béranger, et vous me le payerez. » A ces mots, il se précipite sur lui, mais d'un coup de poing Hugues le jette à terre. — Au même instant, Antoine renverse aussi Hardré. — Mêlée générale. — Le vieux Clarembaut fait entendre à ses hommes, qu'il a laissés non loin de la ville, un signal convenu. — Cependant les traîtres se relèvent et serrent de près Clarembaut et les siens. — Tout à coup on entend une voix qui crie : « Frappez, et ne laissez échapper ni Béranger ni Hardré ! » C'est la voix du duc Raymond. — La mêlée continue, mais bientôt Clarembaut s'écrie : « Que fais-tu, duc Raymond ? voilà ton fils ! le laisseras-tu tuer sous tes yeux ? » — A ces paroles, Raymond tout ému met fin au combat. Il court à son fils, il l'interroge, il veut savoir qui l'a mis en état de faire ainsi la guerre. Hugues lui apprend ce qu'est devenue la duchesse, ce qu'il est devenu lui-même depuis le jour de sa naissance. — Regrets du duc Raymond. — La paix se conclut, les traîtres sont jetés en prison. — Les bourgeois viennent offrir à Hugues de riches présents, mais Hugues ne songe qu'à rétablir l'union entre son père et sa mère. Il part pour Cologne avec le duc, suivi d'Antoine et des fils de Clarembaut. Le vieillard seul reste à Vauvenice, chargé de la garde du pays. P. 78-82.

Hugues précède le duc pour annoncer sa venue et lui préparer un honorable accueil. — Entrevue de Raymond et de Parise. — Ils demeurent longtemps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin le duc avoue ses torts et en demande pardon à Parise, au nom de

tous les saints. La duchesse pardonne, et l'archevêque de Cologne vient bénir la nouvelle union des deux époux. — Après un court séjour au palais de Thierri, Raymond prend congé de lui : « Sire, lui dit-il, je voudrais avec mon fils emmener le vôtre, car ils s'aiment tant aujourd'hui qu'ils ne se peuvent plus séparer. » Thierri y consent, et Antoine accompagne volontiers celle qui l'a si doucement élevé. P. 82-85.

Retour du duc et de la duchesse à Vauvenice. — Le vieux Clarembaut vient les recevoir en grande pompe. — Son émotion en revoyant Parise. — Rentrée dans son palais, la duchesse se fait amener les traîtres et obtient de Béranger l'aveu de tous ses crimes. « Dame, dit Antoine, faites brûler ce misérable. — Oui, dit Hugues, et sans retard. — Seigneurs, répond la dame, ils seront punis, mais non pas avant d'être jugés. » — Le retour de Parise est célébré par un grand festin; les convives y sont servis par Hugues et par Antoine. Pendant le repas, arrivent deux messagers pauvrement vêtus, dont les chevaux sont déferrés. Qui sont-ils et que demandent-ils? A ces questions du duc ils répondent que depuis deux ans ils sont à la recherche d'un damoiseau, filleul du roi de Hongrie; que le roi lui voulait donner sa fille et la moitié de son royaume; « mais le damoiseau s'est enfui, disent-ils, et nulle part nous n'avons pu retrouver sa trace. » — Le duc leur accorde l'hospitalité qu'ils demandent, et c'est Hugues lui-même qui prend soin des messagers de son parrain. P. 85-87.

De retour en Hongrie, les messagers rendent compte au roi de leurs inutiles recherches; ils n'oublient pas de lui raconter et le bon accueil qu'ils ont reçu à Vauvenice, et la fête qu'on y célébrait lors de

leur passage. Ils lui parlent des deux époux réconciliés et de leur fils. Dans ce damoiseau rendu à son père le roi de Hongrie croit reconnaître son filleul. C'est en vain que Gontagle de Lausanne lui rappelle les quatre meurtres commis par le jeune Hugues, le roi veut aller à Vauvenice; il part, et bientôt, sous les murs de la ville, Hugues reconnaît les tentes et les pavillons de son parrain. Il prie son père d'aller au-devant du roi de Hongrie et de lui offrir l'hospitalité. « Il ne manquera pas, ajoute t-il, de vous demander si vous avez un fils; répondez que oui, et présentez-lui mon frère Antoine. Il ne le reconnaîtra pas et s'en retournera dès demain. » Le duc va, en effet, avec une nombreuse suite au-devant du roi de Hongrie, et lui offre de l'héberger lui et son ost. « Grand merci, beau sire, répond le roi; mais, dites-moi, de grâce, si vous avez un fils. — Oui », répond le duc, et il lui présente Antoine. — Désappointement du roi de Hongrie, qui ne reconnaît point son filleul. Après une nuit de repos, il fait ses préparatifs de départ, lorsque le jeune Hugues, accompagné de Raymond et de Parise, vient le surprendre inopinément, se jette à ses pieds, et lui dit : « Par ma foi, sire parrain, je vois bien maintenant que vous m'aimez. » Puis il se relève et se jette au cou du roi, qu'il embrasse tendrement. — Transport de joie du roi de Hongrie en retrouvant celui qu'il a tant regretté. — Instruit des malheurs de Parise, il veut connaître les traîtres qui en ont été cause. On amène devant lui Béranger et Hardré : « Béranger, dit le roi, j'ai beaucoup entendu parler de vos trahisons; vous avez causé la mort ou la honte de plus d'un homme. J'ai aussi près de moi un traître comme vous, qui est de votre lignage : c'est Gontagle de Lausanne,

qui ne fera jamais le bien tant qu'il pourra viser au mal. Par le jugement de la dame que voici, je vais vous faire brûler. — Grâce, seigneur, s'écrie Gontagle rempli d'effroi, grâce, au nom de Dieu! Je ne pourrai jamais voir périr mon neveu sous mes yeux. — Assez! répond le roi; c'est vous qui avez été d'avis que Hugues allât voler : je ne mangerai pas tant que vous serez vivant. » Par son ordre, Béranger, Gontagle et Hardré sont jetés dans un grand feu d'épines qui a bientôt réduit en cendres les corps des trois traîtres. Leurs âmes s'en vont habiter en enfer. P. 87-91.

Le lendemain, le roi de Hongrie fait mander son filleul : « Je vous ai élevé, lui dit-il, depuis votre enfance; vous avez une noble mère, j'en suis témoin; Raymond aussi est digne de louanges (qui peut se garder de trahison?). Ma couronne est à vous, et je vous donne ma fille avec mon royaume. » On amène alors la belle Sorplante, fille du roi. Hugues l'épouse à Aix, en grande pompe, et y est couronné roi de Hongrie. — Après les noces, Antoine prend congé de Hugues, et retourne à Cologne comblé de présents. — Le jeune roi part pour la Hongrie avec son parrain. Il en fut proclamé sire, eut quatorze cités sous son obéissance, quatorze rois pour vassaux, et hérita plus tard de la terre de Vauvenice. P. 91-93.

ERRATA.

—

P. 57, v. 33, et p. 64, v. 22, supprimez les deux mots ajoutés à tort entre [ ], et qui ne sont pas nécessaires à la mesure du vers.

PARISE LA DUCHESSE

SEIGNOR, plaît vos oïr gloriose chançon,
Par [i]tel covenant que Dex grant ben vos dont ?
C'est de l'ost Charlemaine, le nobile baron,
Qui conquist mainte terre et mainte region.
Huimais porrez oïr del riche dux Rammont,
Qui fu dus de Saint Gile, et fu moult gentilz hom.
Il tenoit Vavenice et la terre anvirun,
Biaucaire et Taracon et Valence anvirun.
Li dus prist une famme qui Parise avoit nom;
Il n'ot si belle fame deci qu'em pré Noiron:
Fille fu duc Garnier, le nobile baron.
Dex lor dona .I. fil qu'an apella Hugon,
Qui soffri tante poine c'onques tant n'en ot on,
Com vos porrés hoïr es vers de la chançon.
Ill ot en Vauvenice .XII. pers moult felons,
Qui lor seignor murtrirent par moult grant traïson:
Herdrez et Aloriz, et Tiebauz d'Apremunt,
Et Pineauz, et R[o]giers, et Herveies de Lion,
Pinabiaus et Roers, et Sanses d'Orion;

Cil furent del lignaigne al cuvert Ganellon.
Li dux tint une cort à une Acension;
Li traïtor i furent, cui le cor Deu mal dont!
A .ɩ. conseil alerent li encrimé felon;
Berengiers parla primes [ses a] mis à raison :
« Seignor, dist Berengiers, savez quel la feron?
« Je me sui porpanssez d'une grant traïson.
« Nos avons mort Garnier, qui de fin le savon;
« Sa fille an est remesse, à Deu malieçon.
« Or l'a mes sire prise, le riche dux Raimont.
« Certes, se elle ere morte, grant preu i aurion,
« Car, s'elle s'aperçoit son pere mort avon,
« Elle nos fera pendre ou ardoir an charbon.
« Car faisons une chose : nostre dame anherbon.
« Certes, se ele estoit morte, moult grant preu i avon;
« Car je ai une fille, n'a plus belle el mont,
« Si la feromes prendre au riche duc Ramunt.
« Chargiez .xxx. somers d'avoir li promeron;
« Ja ne verroiz ançois passé l'Acension
« Nos serom de la terre et per et compeignon.
— Et nos comant, dist Miles, la dame enherberon?»
Ce respont Berangers : « Aparmaint le diron.
« Cant je fui petitez, si fui mis à clerçon
« A San Pol de Ravane, apris une poison
« D'un viés masel puant: il n'a peior el mont;
« Nos an feron porter à la feme Raimont.
« J'en ai à mon ostel, ainz meller ne vit hon;
« Onques Dex ne fist home, s'an passe le manton,
« Li oil qu'il a el chief ne li seille del front.
« Per itel convenant ja resté n'an seron,
« Et le cuer de son ventre aragier l'an feron. »
Il respondent ensemble : « Tot isi le feron. »
Se Damedex n'an panse, qui soffri passion,
Qu'il, al pié de la crois, fist à Longis pardon,

Or i morra la dame, ja n'aura garison.
A llor osteux s'an vont li e[n]criemé felon;
.XXX. pomes ont prises des plus belles del mont.
Il ont prises les pomes, el mortier mis les on[t],
Si les ont destrampées par moult grant traïson,
Ses ont anvenimées, dedanz [misent poison].
Berangiers se regarde, si a veu un garçon;
Cortoisemant l'apelle, si ll'a mis à raison :
« Amis, parole à moi; tu fus fiz au baron,
« Porte moi cest mesaje à la fame Raimont.
« Quant tu repaireras, si auras loier bon :
« Le matin te donrai un hermin peliçon,
« Unes chauces de paile, soliers poinz à Lion;
« Mais tu ne diras mie que nos t'i anvoion.
— Volantiers, à non Deu! » li pautroniers respont.
D'une part prist les pomes qui anvenimées sont,
Et d'autre part la juste où estoit la poison;
Il en vint au palais, si monta contremont.
La dame ert an la chanbre, à Deu malaïçon;
Tote sole estoit, n'i avoit s'ele non
Et une chambereire, qui Anglantine ot non.
Atant es vos venir envers li le garçon;
Là o il voit la dame, si l'a mise à raison :
« Dame, vez ci des pomes des plus belles dou mont;
« Je vos en faiz present; de moult riche poison :
« Par lo mien escient, ainz meillor ne vit hom.
— Buer les ci aportastes, la duchesce respont;
« Le matin te donrai .I. hermin peliçon,
« Unes chauces de paile, solers poinz à Lion.
— Vostre merci, madame, li pautroniers respont.
« [Anuit] gardez les moi, si vos plait, à maison;
« Le matin revendrai, si aurai mo[n] guiardon. »
Au[s] traïtors s'en vin[t], ses a mis à raison :
« Fait ai vostre mesage à la feme Reimont;

« Je m'an suis repairiés, si vueil mon guiardon. »
Et il li respondirent : « Et nos le te donron. »
En un pois lo giterent, lo cuvert, le traitor,
Si que li couz li brise à tot le chaannon.
De cestui est il pais, jamais non iert raison.
A! Dex, vo garisiez la femme au duc Raimont!
Et une damoiselle, qui Anglantine ot nom,
La toailli deslie de ses mains anviron,
Si en a trait les pomes qui moult belles i sont.
E Dex! si en menjue, ja n'aurai garison;
Mourir le convenra sanz nulle aresteison.
Ele s'est resgardée, se voit venir Buevon.
Cil Bueves estoit freres au riche duc Raimont;
Noveauz chevaliers ere de moult bele façon.
Quant la dame lo voit, si l'a mis à raison :
« Bien vigniez, sire Bueves, seroje jentis om;
« Séez vos delez moi et de pomes manjon.
— A bonéur, madame, Buef li enfes respond. »
Il s'asiet delez li, n'i antant se bien non,
Il saisist une pome, si la pare an son;
E Dex! il an manja! ce fu grant mesprison.
Andui li oil li volent tot maintenant del front,
Et li cuers de son ventre li derage et desront.
Quant la dame lo veit, paumée chiet do lonc,
E la belle Esglentine, la pucelle au chié blon.
Quant ele se redresce, si sospire perfont.
« E Dex! dist la pucelle, seroje jentieux hon,
« Quant mal i futes, bers, jentiz fiuz à baron!
« Mes pechiez vos a mort et ma grant mesprison.
« Dex! que porrai je dire au riche duc Raimont?
« Il me toudra la teste par deseuz lo manton.
« Lasse! se je i ai corpes, Dex me face pardon! »

Si fu la gentils dame moult formant ebaïe

De Buevon son serorje, qui perdu ot la vie.
« Dame, dist Anglentine, por Deu[le]fil Marie,
« Si li Dux vient çaainz, perdu avons la vie ;
« Par le mien escient, nos non estordrons mie.
« Car le prenoiz el chief, douce dame nobile,
« Et ge devers les piez, franche dame delivre,
« Sel porterons là jus, tot contreval la rive;
« N'an orez mais parler en trestote ma vie.
« Se Deux nos veut aidier, de mort somes deslivre ! »
Et respont la duchoise : « Bien dites, belle amie. »
Elles l'ann ont porté, ne s'aséurent mie ;
Par une viez poterle qui i vient à navie,
Le geterent en l'aigue, qui i cort de ravine.
Les ondes l'anporterent tot contreval la rive,
Bien an sus de la vile une lieue et demie.
Pechéor le troverent qui volanter le pristrent ;
Il le prenent antre auz, sel portent en la vile,
Et quant les genz le voient, chascuns an brait et crie.
La feme au dux Raimont, qu'en apelle Parise,
Al mostier est alée, si a la messe oïe.
A l'isue del moutier, trova Raimont sen sire
Où il tenoit ses plaiz, soz l'ombre d'un olive.
Estes vos la duchesse, qui est belle i eschevie;
Soé et bellemant delez lui s'est assise.
Comme li dus la voit, si li comence à dire :
« Dame, por Deu, mon frere Bevon [ne vistes mie] ?
Et elle li respont : « Nenil certes, beau sire ;
« Je viegn de cest moster, hon j'ai la messe oïe. »
N'ot gaires demoré la novelle ot oïe
De son frere Buevon qui perdu ot la vie.
Le cors ann o[n]t porté à la maitre abaïe.
Comme li dus le voit, an pou n'enrage d'ire ;
Paumez chaï à terre, ne se puet tenir mie.
Quant il se redreça, à aute voiz s'escrie :

« Haï! quant mal i fustes, frans chevaliers nobiles! »
Il reguarda son frere qui perdu ot la vie :
Ancor tenoit la pome qu'en son poign ot saisie,
Que li dona la dame an sa chambre voutie.
Li dux li a osté, de ses mains l'a saisie,
A .I. porc la geta lez une chambre antie :
Li cuers li est partiz, et li oil li saillirent.
Et quant li dus le voit, à pou n'enrage dire :
« Hé Dex! ce dist li dux, ci a grant tricherie ;
« Qui mon frere m'a mort, mes amis n'ere mie.
« Ja nene iert si auz hom, se je l'ai en baillie,
« Qu'il ne soit ars an feu ou en chaudeire bolie.
« Damedex ann ait l'arme, le fiz sainte Marie ! »

QUANT orent Boevon au motier anterré,
Li dux s'en repaira à son palais lité,
Et sa feme la belle, qui ot le cuer iré.
Le grant duel qu'il demainent ne fait à demander.
Li fellon traïtor s'an vont à lor ostel,
A .I. conseil se traient, s'ont ansanble parlé.
« Seignor, dist Berangers, vers moi an antandez :
« Nos avons mort Buevon, que de fin le savés ;
« Madame est eschapée, à malaïçon Dé !
« Elle est grosse d'anfant, bien lo m'a l'on conté;
« Tex oirs en puet issir et croître et emender
« Qui nos fera touz pendre i an aut encroer.
« Qui or saroit consoil qu'il la peust destorber,
« Il ne le devroit mie ne covrir ne celer.
« Seignor, dist Aumauguins, ja fui je fiz Herdré,
« Qui ainz de traïson ne puet estre lassé;
« Moult par savoit mes peres traïson desmener;
« Dont seroit ce merveille se j'an sui esgarez.
« Aparelier me vueil si que tuit le verrez :
« J'aurai bordon et paume et jupe autretel,

« D'aremant et de teint serei descolorez,
« Puis m'an irai lai sus an cel palais listé;
« Je vodrai ja le duc tel parole conter
« Madame en sera arse, ainz que soit avespré.
« Vos me sevrez trestuit, si me tesmoignerez. »
Cil respondent ansamble : « Vos avez bien parlé. »
Aumaguins s'apareille com ja oïr porrez :
Il ot paume et eschirpe et bon bordon ferré,
De taint et d'arremant fu moult descolorez;
Honques Dex ne fist home qui fust de mere nez
Qui tant l'aüst véu devant ne esgardé,
Qui le connéust mie, por les mambres coper.
A icest [mot] s'atorne vers lo palais lité;
Il monta an la sale les mauberins degrés.
Li traïtor lo seguent tuit .XII. lés à lés;
Cil demena grant joie qui puis an fu irés.
Enz el maistre palais en sont trestuit entré.
Aumaugins s'apoia à son bordon ferré,
Et salua le duc com ja oïr porrez :
« Dex vos saut! sire dus; je ne vos sai nomer.
— Et vos, biaux pelerin, de quel terre venez?
— De Jherusalem, sire, où je ai conversé.
« Moult i est Maomez servis et honorez;
« Ancor n'a que deuz anz que je sui eschapez.
« Je me vign droit à Rome, l'apostoile ai trové,
« De mes pechiez me sui bien à lui confesez.
« Je ne voil jamais murtre ne co[v]rir ne celer :
« J'en sai .I. moult felon, qui moult fait à doter.
— Dites le, dit li dus, bien saurai escouter.
— Sire, dit li traïtres, de follie parlez;
« Je porroie tel chose et dire et conter
« Dont je seroie bien i enpai[n]z et botez.
— Par mon chief, dit li dus, ja garde n'i aurez,
« Que il n'a ci enz home, s'il vos veut deboter,

« Que ja ne fust penduz, o o ven[t] ancroés.
— Sire, dit li traîtres, or me fai escouter :
« J'oï conter à Rome, la mirable cité,
« Par devant l'apostoile[et] an aut confesser,
« Une dame d'aage qui estoit de cest regné ;
« Je li ui la peneance par devant moi conter.
« Or escoutez le murtre que je li oï conter :
« Que vos préiste fame, bien a .v. ans passez,
« Vos non avez null oir, tant me doit plus peser ;
« La dame fist ancroire et dire por verté
« Se remanoiz sanz oir, ja n'auroit le regné,
« Ainz en seroit chacie à mout grant povreté,
« Et Bueves sera dux, si aura le regné.
« Ele fist vostre frere mortir et [en]herber,
« Par coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son ventre aragier et crever.
« A mervielles me vient quant la puez esguarder,
« Quant vos tot ne le faites ardoir ou afoler. »
Quant li dux Raymons l'ot, à po n'est forsenés ;
Tint un cotel tranchant, .IIII. foiz l'a crolé,
Qu'il a[n] voloit sa feme parmi le cors doner.
« Dame, ce dit Raimons, devant moi vos ostez !
« Ne vos puis de mes euz véoir ne esgarder.
— Sire, ce dit la dame, merci, por amor Dé !
« Il n[e] a soz ciel chose, s'on le va esgarder,
« Que je n'an face, sire, voluntiers et de gré,
« Que onques ne m'an vint an cuer ne an panser
« Que fusse murtrerise de nul ome charnel,
« De Buevon ne d'autrui qui fust de mere né.
— Par mon chief, dit li dus, tot an parlerez d'el. »
Il escrie à ses homes : « Or tot, si la prenez ! »
Garçon et pautronier le prennent par les lez,
Estroitement la lient, ne lor puet eschaper.
Iluec out .I. vallet, n'ot que .XV. [ans] passez,

Dou lignage à la dame et de son parentei;
Quant il oï la dame de son blasme arester,
Il vint à Amaugin, si l'ann a apellé,
Si li a dit : « Lecherres, pautroniers, vos mentez!
« Vos le comparroiz chier, ja non ert trastorné! »
Il saissist .I. baston qui devant ert quarez,
Vait ferir Aumaugin antre front et le nés,
Si qu'il li fist les euz de la teste voler.
Il chiet morz à la terre, trestoz ansanglantez.
Voist lou li dus Ramont, à pou n'est forsenez;
A aute voiz escrie à touz : « Si le prenez;
« Que, par lo saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Orandroit sera ars, et la dame delez! »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Le valet ont lié; la force paist lo pré.
S'il éust bone aüe, chier [l]'aüst comparé.
Li traïtor s'en vont tuit .XII. lés à lez;
An une chambre à voste sont coi[e]ment entrez.
« Seignor, dist Berengiers, Aumaugins est tuez,
« Nostre cosins germains et nostre amis charnés.
— Seignor, ce lor dit Miles, .I. petit m'entendez :
« Madame m'aime plus que nul home charnel,
« Si me nori [ses] peres, coi[e]ment, à celé,
« Si sui se chambarle[n]cs bien a .XV. anz passé;
« Mais ore li ferai mout mal guiardoner.
« Je m'enn irai lai sus à cel palais lité,
« Vos me sievroiz trestuit el palais lez à lez;
« Vos dirois que madam' a Buevon anherbé,
« Et li dona la pome par coi fu afolez.
« Vos soiez en apert, ja mar le changerez;
« Je me leverai sampres, véiant tot le barné,
« Si dirai, oiant toz : Gloton, vos i mantez!
« Madame n'i a colpes en ceu que vos parlez.
« Et je donrai mon gaige; le vostre presentez,

« Et vos soiez hardiz des pleges demander.
« Je me lairai chaoir à terre de mon gré ;
« Vos estes mi parant et mi ami charnel,
« Et vos m'acorreitz sore au le bra[n]c aceré,
« Ja me fereis à rendre, voiant tot le barné.
« Li dus hardra sa feme, si que vos le verez.;
« Certes, ja autrement vengiez vos n'en serez. »
Et cil li respondirent : « Moult avez bien parlé. »
Li traïtor trestuit l'ont issi commandé.
Or an gart Dex Parise, la belle au cors mollé !
Car li fel deputaire l'ont moult coilli an [hé],
De si grant traïson ne se puet nus garder.
Li traïtor s'en vindrent sus el palais lité,
Et trouverent le duc que lo cuer ot iré,
Dolant et corrocié, pansi et abosmé,
Que plus aime sa feme que nulle rien charnel.
Et Miles est venus el palais principer ;
En mileu de la table s'est alez acouter.
Berangiers li traïtres a Raymont apelé :
« Sire, fait il à lui, cist paumers est tuez
« A tor, et à pechié ocis et afollés.
« Ta feme ocist ton frere, si voir com Dex est nez ;
« La pome li dona dont il fu enherbez,
« Por coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son ventre aragier et crever.
« Certes à moi méismes an fu consoil rovez ;
« Par ce m'an [h]et madame que ne li vous doner.
« De ce estroie prez horandroit de mostrer
« Ancontre .1. chevalier, se nnus en veut parler,
« Cor à cors contre armes, cui que doie peser.
« Mais n'i voi ancor nul qui s'en voit presenter,
« Qui contre moi en vigne son gage derenier.
— Certes, [ce a] dit Miles, Berangiers, vos mentez !
« Madame n'i a colpes, par les membres coper.

« Véez ici mon gage, si vos prendre l'osez.
« Se ne vos fais encui recréant et meté,
« Mal me laira li dux ester an son regné.
— Miles, ce dit Raymons, buer fusiez onques nez!
« Defendez ma moiller; moult grant prou i aurez,
« Que je vos en donrai une cité de gré. »
Puis dit entre ses denz coiement, à celé :
« Tel deffense an fera que vos ancui l'ardrez. »
Il enn i a mis deis de ses amis charnels.
Li dux fist amener Parise o le vis cler;
Ou palais est venue, véient tot le barné.
Damedeu reclama de sainte majesté :
« Glorios sire pere, quant mal m'est ancontré!
« Ge vi estoie riche; or ai gran povreté :
« Ce n'est mie richesce cui ses bons sire het.
« Honis soit il de Deu qui cest plait m'a levé! »
Et Miles a son gage à Ramont presenté,
Et la dame li afie sor les mambres coper.
« Baron, ce dit li dux, or soiez aprestez;
« Demain ert la bataille, ja n'en iert trestorné. »
Et la dame s'an va au mostier por proier
Que [Dame]dex la gart de mort et d'afoler.
An la vile ot un home qui fu de grant aé;
Il ot non Clarambauz li prouz et li senez,
Si fu et vieuz et foibles, et chanuz et barbez,
S'ot gesu en langor bien a. XV. anz passez.
Moult fu de son avoir longuemant agrevez;
Seignor, vos savez bien, et si est veritez,
Que ja nen ert li hom de si grant richetez,
Puis qu'il chiet an povresce, qu'il ne chei[e] en vilté.
Clarembauz li veillarz don vos oï avez,
.XIIII. fiz avoit, chivallers adobez,
Hardis et corajous, et d'armes conréés.
Parise la duchesse [ot] au mostier oré;

A l'otel Clarembaut s'an va à la cité.
Quant la vit li prodom, prist l'en à apeler :
« D'ont venez vos, madame, por Deu, et que querez?
« Vos estes joine dame, et tote sole alez!
« Se li dus le savoit, vos en sauroit mal gré. »
Quant l'antant la duchesse, si comme[n]ce à plorer;
La où voit le prodome, prit l'en à apeler :
« Haï! Clarenbaut sire, com m'est mal encontré! »
Tot de fin li conta come ele ot erré,
Et comant li presanz li estoit aportez,
Et Bueves en manja; ainz qu'en aüst gosté,
Li furent de la teste andui li oil volé.
Quant l'antant li preudom, s'a .I. soupir geté.
« Dame, dist Clarembauz, a en nus hom parlé?
— Oï, par mon chié, sire, ja ne vos ert celé :
« Berangers m'en apelle et ses oncles Herdrez;
« Mais Miles m'en desfant, à l'espée deu lez.
« Buer le norri mes peres doucement et soé,
« Quant il me desfandra de mort et d'afoler. »
Quant l'antant Clarenbauz, an pou n'est forsenez;
La ducesse en apelle con ja oïr porrez :
« Helas! Parise dame, bien voi que vos morrez;
« Li mortel traïtor sont moult desmesuré;
« Il sevent plus de mal que nul home charnel.
« Il murtrirent ton pere; toi ne puent amer,
« Et Miles li traïtres si est de lor parenté.
« Quant il sera demain el cha[m]p toz adobez,
« Il se laira chéoir à terre de son gré,
« Recréanz se fera, voiant tot le barné,
« A son riche lignaige se fera rachater,
« Et li dux vos ardra, voiant tot le barné.
« Mais je me ferai sampres au parlement porter;
« Si mes consex estoit créus ni esgardez,
« Je les ferai touz pendre, les cuverz deffaés!

— Sire, dist la duchoise, por Deu, or an pansez. »
La duchesse s'an va enz el palais lité,
En sa chambre s'en entre, si commence à plorer.
Or, oez de Milon coment il a o[v]ré :
Il a fait[e] sa lance an deus leus transçoner,
Et l'a faite à poin à cire saieler;
Si lli trançon an volent, qu'il n'en soit apelez.
Que se la selle torne, que il n'en soit blasmez.
Si fit briser l'espée, devant le poin doré;
Se les peces en volen[t], que il n'en soit blasmez.
L'andemain au matin sont au mostier alé,
Et Miles li traîtres est toz primiers entrez.
Il prie Damedeu, le roi de majesté,
Qu'il li tramete honte, ainz le medi passé.
Al grant mostier saint Gile font la mese chanter;
Li dus Raimons off[ri]t .IIII. pailes roez.
« Tenez, sire sainz Gile, ce dit Raimons li bers,
« Que vos laissiez ma fame de cest blame eschaper.
« Dex! se elle a mort mon frere, que vos li pardonez!
« Qui tant joine est e[t] douce ne puet mal andure[r];
« Ancor n'a elle mie plus de .XV. ans pasez.
« Moult fu loiauz li peres qui la puet anjendrer,
« Et plus loiaux la mere qui la porta au lez. »
Raimons oï la messe devant le maitre autel,
Puis issi del moster, quant li prestre ot chanté.
Atant ez Claranbaut qui se fist aporter.
Li [.XII.] traître si l'ont moult redoté,
Qu'il le sevent prodome et de gran loialté;
Ainz n'ama traître ne ome parjuré.
Clarembauz s'est asis maigres et descharnez;
Il a esté malades bien a .XV. anz passez.
Hoù que il voit le duc, si l'a araisoné :
« Sire dux de san Gile, vers moi en entendez :
« De cui clamés vos donques ceste bone cité,

Li dus a fait s'espée devant lui aporter,
Ma[is] li gloz ne la vout prendre ne reinier,
Mais demande la soe que pis valoit assez,
Et li dus li a ceinte au senestre costé.
I. fort destrier bauçam li ont fait amener,
E de frein et de selle l'ont moult biem conréé.
A son col li pendirent .I. fort escu listé,
Puis a prise la lance dont li fers ert cassez.
La dame li baissa la jame et lo soler,
Et après li a dit com ja oïr porrez :
« Miles, frans chevaliers, sovigne vos de Dé !
« Desfandez moi mon cors, moult grant prou i aurez ;
« Car je vos an donrai an fi une cité,
« Après, .IIII. chatiaux toz de pierre formez.
— Dame, dit li traïtres, Dex an set mon pansé ! »
Puis dit antre ses denz, coiemant et soé :
« Tel desfanse an ferei que vos ancui hardrez. »
Et Berangers li fex s'est corus adober
D'auberc, et de vert hiaume, et de branc aceré.
Il ot escu et lance, et destrier sejorné ;
Bien resanble preudome, s'il aüst leiauté :
N'ot si fort traïtor an la crestianté.
Miles fu d'autre part, qui plains fu de malfé.
Quant il furent ansamble, moult furent egardé.
Chacun drece la lance, si a l'escu acolé.
Or oez la batailli, onques n'oïtes tel,
Del plus fier traïtor de la crestienté.
Or sont li traïtor moult bien apareillié
Li un encontre l'autre, sor le destrés armez.
Et li dus de San Gile ne s'e[s]t mie atargez :
Il hurte le cheval des esperons dorez,
A sa main .I. baston qui à or fu entailliez.
Ill en a apellé .IIII^{xx}. chivallers :
« Seignor, ce dit li dus, faites pais, si m'oiez :

« Se vos volez avoir mes terres et mes fez,
« Se vos pri et comant que cest champ me gardez.
« Se véés traïson, à droit la me jugiez,
« Que, par icelle croiz où Dex fu travailliez,
« Orandroit ert panduz qui recréanz ann ert;
« N'en pendroie to ll'or qui soit à Monpeiller! »
Li traïtor l'oïrent, moult en sont esmaié;
Ja vousist chascuns estre à Rei[n]s ou à Poitiers.
Or sont li traïtor sor les destriers harmés;
Li uns s'esloigne de l'autre .II. arpanz mesurez.
Li dux point le cheval des esperons dorez,
An sa main .I. baston qui fu à or parez;
Là où il voit Milon, sel prist à apeller.
« Miles, ce dit li dux, vers moi en entendez:
« Clarembaut le veillart avez oï parler:
« Ceste bataille est prise ensi com vos verrez.
« Il est hom anciens et de moult grant aez.
« Mais, par icelle croiz où Jhesu fu penez,
« Ou à tort ou à droit se tu i es matez,
« Je te ferai la art antor lo col noer,
« Et pandre [sus] as forches, et an aut ancroer.
« Por tot le grant [avoir] qui soit an ton regné,
« Por home ne por fame ne seras rechatez;
« Mais soies chevaliers ardiz et adurez:
« Se tu pues ma moiller de cest blasme garder,
« Jamais n'aurai sor toi .II. deners monéez
« Que tu n'an soies sires et tous maitres clamez.
« Clarembaut le prodome as tu oï parler:
« Il dit tu or feras recréanz et matez;
« S'as véu le prodome et bien et bel parler.
— Sire, dit li traïtres, Dex en set mon pensé. »
Puis dit entre ses denz coiement, à celé:
« Recréanz me ferai, ja n'en iert trastorné;
« Qui quant poit ne cui non, j'en serai rechetez. »

A iceste parole n'i ot plus devisé.
Les chevauz laissent corre, les freins abandonez,
Et brandissent les astes des espiez noellés,
Et traient devant euz les fort escus boclés.
Dient li chevalier : « Verrez en un verser.
— A Dex ! dist la ducheisse, je ne puis esguarder ! »
Devers saint Oriant a son chef trestorné :
« Glorios Sire pere qui maint an trinité,
« Secorrés moi, beauz Sire, par le vostre bonté.
« Au droit que je i ai isi me secorrez ! »
Et Miles point et broje, se a son espié crolé,
Va ferir Beranger sor son escu lité.
Tantost con l'ot feru del fer et de l'acier,
La lance est brisée qu'il avoit entaillé,
Et li trançon en volent tot contreval le pré.
Li gloz a trait l'espée dont li poins est dorez;
Tantost com l'ot feru et del fer adesé,
Est li poins de l'espée en mi le champ volez,
[Et] li poins et li euz li est el poign tornez.
Li gloz torne sa regne, s'a la sselle versé;
Les cengles sont ronpues qu'il avoit renoé;
Devant le cheval chiet, véiant tot le barné.
Atant vient Berangiers, le frain abandoné;
Il a brandi la ante de l'espié noellé,
Si li a fait sanblant qu'il voille à lui joster.
Et Miles li escrie : « Merci, por amor Dé !
« Je me rant recréus; gardez ne m'ociez ! »
Quant les gardes l'oïrent, cele part sont alé,
De totes parz lo prenent, si l'ont au duc mené.
Atant ez vos poignant Berangier et Herdré,
Sanson et Alorri et l'autre paranté :
« Sire, randez le nos; bien sera rachatez :
« ..XV. somiers chargiez de fin or an aurez;
« Vos an donrons, biauz sire, voluntiers et de gré. »

Et li dux an jura le roi de majesté
Et trestoz les bons sainz que l'an doit aorer,
Que il n'en prandroit mie tot paradis à gré
Que il ne fust panduz et à vant ancroés.
Li dus a fait les forches et drecier et lever;
Après, a fait Milon les vestemanz oster.
Li dus a fait Milon as forches traïner,
Puis li ont fait la hart antor le col noer;
Contremont le sacherent, si l'ont fait ancroer.
Il ne demora gaires que il fu desviez;
.V^c^.M. diable ann ont l'arme porté;
Auvec ax an anfer le firent osteler.
Ansint doit on gloton et traïtor mener.
Moult an moine grant duel ses riches parantez.
Berangier an menerent si parent à l'ostel;
Por Milon, lor parent, ont grant duel demené.
Humais panront conseil comment porrant errer,
Que de traïson faire ne furent anc lassé.
Li dus [a] comandé sa moillier à lier;
Il dit qu'il la feroit ardoir o escorcher.
Par moult fier maltalant la prist à arainier :
« Vostre chanpions est recréanz et matez;
« Faites vos confeser, que plus n'i atendez,
« Car, par icel apostre qu'on en Rome requiert,
« Jamais ne mengerai tant com vive soiez!
— Sire, dit la duchesce, ce est duez et pechiez;
« Je nel vos forfis onques, si m'aïst Dex del ciel.
« Je sui de vos ançainte, de verté le sachez,
« Ou de fil ou de fille, bien .VII. mois a passez;
« Moult seroit gran dolor si muer à tel peché.
« Tenez moi an prison à l'ostel, chiés Gautier,
« Ou chiés un borjois povre, que n'ais gair[e] cheré,
« S'aie de vostre pain chacun jor .I. cartier.
« Quant li enfes ert nez, sel faites bautisier,

« Quant serai relevée, si me copez le chié,
« Ou je devendrai noine à .I. de ces mostiers.
« Lai, si proïrai Deu, le glorieus do ciel,
« Que vostre cors garisse de mort et d'encombrer.
— Dame, ce dit li dux, ja puis Dex ne m'ait chier,
« Ne me face pardon de mes mortels pechiez.
— Sire, ce dit la dame, ce ert torz et pechiez;
« Car ge nel forfis onque, si m'aït Dex del ciel.
— Dame ce dit li dux, trop poez demorer:
« Faites vos confesser, gardez n'i arestez;
« Quar, par la foi que doi tot franc home porter,
« Jamais nen mengirai tant com vive soiez.
— Sire, dit la duchesse, ne puet estre véez;
« Cist mauz et cist pechiez m'estoit toz destinez.
« Dex ait merci de m'arme par la soe bonté,
« Car je morrai à tort, de verté le sachez. »
Qui li véist ses draps desrompre et desmaller,
Et par panz et par peces au[s] pores ganz doner.
Par delez les oreilles fit ses tresces coper;
An pure sa chemise est li suens cors remés.
Qui adonc véist l'anfant par son ventre trambler,
Dont elle estoit accincte bien a .VI. mois pasez,
Onques Dex ne fist home que n'an préist pidé.
Garçon et pautronier la corrurent cobrer;
Vers .I. feu l'entraïnent, voiant tot le barné :
« Vos qui ci me jugiez, vers moi an antandez:
« Dex pardona sa mort, je fois vos autretel;
« Car je nen i a corpes an se don m'arestez.
« Sire dus de Sain Gile, vers moi an antandez :
« Laisiez moi un petit, s'il vos plait, confesser.
— Dame, ce dit li dus, ce ne puis ge véer. »
Elle vit .I. evesque et chanu et barbé,
Buevon, le fil Girat, issi l'oï nomer;
Il estoit do lignage Berangier et Herdrez,

Sanson et Alorin et l'autre parentez.
Dolanz fu de Milon qu'on avoit ancroez;
Il estoit ses cosins et de sa seror nez.
Por ce que le voit veil, se l'a araisonez:
« Sire, ce dit la dame, je veil à vos parler. »
Et respont li evesques: « An l'enor Damedeu. »
D'une part la torna; dit li a et conté
Iss[i] com elle avoit esploité et erré,
Ensi com om li avoit le presant aporté.
Quant l'evesques l'entant, si a .I. cri geté;
Là où il voit le duc, si l'a araisoné:
« Sire dux de San Gile, ceste putain hardez!
« Ele a mort vostre frere, si voir com Dex est nez;
« Certes, en sa confesse le m'a dit et conté.
— Ai Dex! ce dit li dux, qui onques mais oï tel?
« Toit li portent envie, nus ne la pot amer! »
Atan e vos .I. clerc qui est en piez levez,
Guilleaume de Losanne, ansin fu apelez;
Benéoite soit l'oure que il fu engenrez!
Lai où il voit le duc, si l'en a apellé:
« Sire dus de San Gile, anvers moi antendez:
« Ce[r]tes, j'en serai prez orandroit del mostrer
« Que l'en doit cel evesque orandroit anbraser,
« Quant il de sa confesse a la dame accusé.
« Et la dame an doit jujement demander;
« Se l'en doit faire droit, se li ert delivré. »
Li dux Raimonz escrie: « Escuier, quar ferez!
« Ge vos comant l'evesque, or tot, si le prenez. »
Et li escuier saillent à l'evesque cobrer.
Qui adonc véist l'evesque et ferir et boter,
Et poindre et ferir, et sacher et boter.
Vers le feu l'entraïnent, ens le vorent geter;
Per devers lo visage le font el feu voler.
Tant i fu li cuverz que il fu enbrasez;

L'arme de lui anportent averser et maufé.
Et li dus Raimons broche le destrier sejorné ;
Lai o voit la duchese, dit li a son pansé.
« Dame, ce dit li dus, antandez mon segré :
« Ne vo ardrai or mie, je me sui porpensez;
« Mais je vos ferai, certes, ma terre forgurer.
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Se je vos consuï à main, à l'avesprer,
« Je vos ferai les membres et la teste coper.
« Or me laisiez la terre, et si vos an alez,
« A grant enor de vos, vos garison trover.
— Sire, ce dit la dame, .v^c^. merciz de Deu,
« Cant vos à toz mes manbrez me laisiez eschaper.
« Une chose vos di : sachiez de verité
« Je sui de vos ançainte, bien a VII. mois passez;
« Quele part que ge aille, que m'en remanra orez :
« De vos sera li anfes qui de moi sera nez.
« A Damedex de gloire soit vos cors comandez;
« Icil fera de moi totes ses voluntez.
« Or sui si esgarée que no sai ont aler,
« Car or sui ge venue à moult grant poverté. »
Au despartir qu'il firent chaï li dus paumez.
Et li fex Berangers an fait .I. ban crier :
Que il n'i at meschine, sergant ne bacheler,
S'il done la ducheise .I. denier monéé,
Que li dus ne li face toz les manbres coper.
Li pueples desparti, la duchesse remest;
All' ostel Clarembaut an vint an la cité.
Quant le vit Clarembaus, dit li a son pansé :
« Par les saint Deu, duchese, coment avez o[v]ré ?
— Haï! Clarembaus sire, toz m'est mal encontré;
« Fait m'a li dus mes sire ma terre forjurer,
« Que jamais, à ma vie, n'i porrai eriter.
« Or sui si esgarée que ne sa où aler;

« Bien sai que sui venue à moult grand poreté.
— Dame, dit Clarembaus, or ne vos esfraez;
« Deu an preigne pidié par la soe bonté!
« Por amor de Guarner, vostre pere le ber,
« Qui moult saches om ere, et me nori soef,
« Vos chargirai mes fiz, les .x. les plus aignez. »
Ses .xiiii. fiz a deva lui apelez;
Novel chevalier furent et d'armes conréé.
Clarembaus en apelle les .x. les plus aigniés :
« Vos me plevirez sanpres, et si me jurerés
« Que vos, dusqu'à .xv. anz, ma dame garderez,
« Ne per tort ne per droit que vos no li faudrez.
« Et, s'elle a anfant, grant honor li portez;
« Cant vos estes si ome, il est vostre avoez.
« Gerpissiez tot le regne, et si vos an alez.
« Dex vo lait an tel leu venir et trestorner,
« Que vos puissiez à joie vos garison trover! »
Clarembaus n'estoit mie d'avoir trop agrevez;
.III. mulez lor a fait d'or et d'argent troser.
Et ont fait la duchesce gentement conréer;
Sor .i. mulet anblant font la dame monter.
Moult fu grant la criée cant vint au desevrer :
Dont se paine la dame qui les fiz ot portez,
Et li viez Clarembaus an fu si adolez
Qu' il ampuis ne lava ainz .iiii. mois passez.
Et après la mienuit issirent de l'ostel.
La dame vit la tor o norri ot esté;
Dist à sez compaignos : « Un petit m'atendez,
« Tant que mon seignor aie véu et esgardé.
— Dame, disent si home, merci por amor Dé!
« Se li dus le savoit, n'an porron eschaper;
« Maintenant nos fera toz les mambres coper. »
Et respondi la dame : « Il ne puet estre el. »
Ele se laise à terre de la mule coler,

Et trespassa la dame les chevaliers membrez,
Qui gisent ou palais es couches lez à lez,
Puis vint elle ou palais où li dus Raimons ert.
Tant a ploré li dus toz an fu agrevez;
Par devant lui ardirent dui grant cirge alumé.
Atant e vos la dame au gent cors honoré;
Elle ne l'ose mie esveillier ne boter;
An la face lo baise coiement et soé,
Puis prist andeus ses ganz qui sont à or paré,
Après, leva sa main, si l'a de Deu seigné :
« Sire dus de Saint Gile, de Deu soiez sauvez!
« Or somes moi et toi à doleur desevré,
« Que jamais à ma vie des ieuz ne me verez! »
Devant l'uis de la chambre ne pot sor piez ester;
Li cuers li est paumez, si s'en torne arier.
La dame s'en torna, à Deu l'a comandé;
Quant elle se leva, n'osa mie crier,
Tot contreval avale les mauberiz degrez,
Vint à ses compaignos; il la firent monter.
Il issent de la vile ainz que fust ajorné;
A petite compeigne issirent dou regné,
Passent bruel et champigne, n'i sont mie aresté.
Il trespassent Sanlis et Vermandois delez,
Vi[e]nent à Valancines, une bone cité,
Girent i une nuit, à matin sont levé,
Très permi le Chainoi ont lor erre torné,
Droitemant ai Namor sont lo soir ostelé.
L'andemain au matin sont as Loges alé.
Des jornées qu'il firent ne sai dire verté:
Il vindrent à Coloigne, une bone cité;
Lors passerent le Rin à barges et à nés.
Alamaigne trespassent et grant part do rené.
An la terre d'Ongrie sont ann un bois entré;
.VIII. lieues plenieres avoit le bois de lé.

Iluecques prist la dame de son ventre si mel
Qu'ele n'alast avant per .c. mars d'or pesez;
Illuec se lait chéoir soz. II. arbres ramez.
A Dex! elle n'a fame à [c]ui poche parler!
A Damedeu de gloiri se prist à comander:

OR fu la gentils dame desoz l'ombre d'un pin;
Damedeu reclama qui de l'aigue fist vin,
[Le jor que] fu as noses de saint Architeuclin:
« Glorios Sires peres, par tes saintes mercis,
« Moult par fu grant la joie le jor que tu naquis.
« Judas, li feuz traîtres, biauz Sire, vos vendi;
« .XXX. deniers enn ot, malvais loier en prit.
« A Dex! quant grant tresor an dona li chaitis!
« Marcus et Jonatas an la crois vos pendi,
« Et an piés et an paumes les clos, Sire, vos mist.
« Et Longins de la lance, biau Sire, vos ferit;
« Aval parmi la lance li sang clers en salit,
« Il an tardi ses euz, alumer li féis;
« Ses pechiez pardonas, qu'il te cria merci.
« Nichodemus li bers jus de la crois vos mist.
« Joseph, .I. chevalier, jus de la crois vos mist.
« Par son commandement, au tier jor surrexis.
« Ansin com ce est voirs, et de Virge nasquis,
« Delivre me mon cors de mal et de peril! »
L'ore soit benoïte, deslivré s'est d'un fil.

OR fu la gentils dame desoz l'arbre ramé;
L'ore fust benoïte, d'un fil s'est deslivré.
Desor l'epaule destre ot une crois roiel.
La dame le conroie à un pan de cender,
Puis a pris .I. blanc drap, si a ses flans bendez.
Dit à ses compaignos: « Seignor, avant venez;
« Par la foi que vos doi, .I. damoisieaux est nez. »

Quant cil on[t] a[n]tandu, si ont aval alé.
Qui adoncques lor véist cel anfant regarder,
De jentil damoisel li péust remembrer.
Anfes, moult par es biaux; que Dex te doint santé!
Or puez tu moult bien dire q'an povre leu fus nez!
Se Dex te done vie, li rois de majesté,
Moult très bien ocirras Beranger et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté;
Mort seront et honi, et tot desbaraté.
Ce fut cil qui conquist les .XIIII. citez,
Et rois fu de Hongrie [s'en fu] sire clamez,
Puis fist ardoir en feu Beranger et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté,
Et toz ses enemis à chevauz traïner.
La dame fu ou gaut et li .X. chevalier.
Il ne puent la dame conduire ne mener;
De la raime del bois se pritrent à coper,
Une loge li firent et lit por reporser.
Lai coucherent la dame au jent cors anoré.
Lez l'orle del ruisel li ont lo lit paré;
Illuec baigna son fil, n'ot autre baig chaufé.
Estes vos cors à dame a grant duel demené.
.III. larron de la terre ont par le bois erré,
Qui tot ont lor covine véu et esgardé,
Lor harnois que il moinen[t] et lor grant richeté;
S'il poent espletier, tot lor sara amblé.
Tote jor furent coi deci à l'anuitier.
Cil furent bon baron et chevalier menbré,
Qu'il se gairerent bien; ne lor puet estre enblé
Ne robes ne chevauz qu'il aient amené.
Lez lo lit la duchese ont li larron pasé;
Si fu la nuit oscure, n'i ot point de clarté.
Le mantel de son lit an cuiderent porter;
Ne le pue[n]t avoir, tant sont il plus iré.

Lai troverent l'amfant trestot annialolé.
Quant la dame s'esvielle, si a entor li taté;
Dit à ses compaignos : « Seignor, avant venez!
« Par la foi que vos doi, mes fiz nos est amblez! »
Quant cil l'ont antandu, grant duel ann ont mené;
Il aprenent loreches, s'ont le feu alumé,
Puis sercherent le bois et de lonc et de lé.
Quant ne truefvent l'anfant, arrieres sont torné.
Qui véist as barons lor grant duel demener,
Lor blanches meins detordre, et lor chevez tirer,
Ja n'éust si grant joie ne l'esteri plorer,
Por amor de ll'enfant qu'il ne poent trover.
« Raimons, dit la duchesse, or sumes dessevré;
« Jamais an vostre vie, ce cuit, ne me verrez :
« A Damedeu de gloire soit vos cors commandez,
« Et Dex fera de moi totes ses volentez.
« Car j'ai perdu .I. fil que Dex m'avoit doné,
« Ge ne quier mais [do ciel] lumere ne clarté. »
Et li larron s'en tornent, s'an ont l'anfant porté.
Il vindrent de Ongrie à la maistre cité;
Le roi Hugon troverent an son palais listé.
Et quant li rois les voit, si les a apellé :
« A la moie foi, sire, riens n'avons conquesté;
« Plus a de .VII. semaines nos n'avon rien amblé,
« Fors .I. petit anfant que vos ici véez,
« Et n'a que .I. seul jor, certes, que il fu nez.
« Quar lo faites, biau sire, laver et baptisier,
« Et nos le ferons, certes, et norir et garder;
« Et quant il sera grant, s'apanra à anbler.
— Je l'otroi, dit li rois, bien fait à créanter. »
Li rois a fait l'anfant au grant mostier porter,
Se a fait les sainz fonz benéir et sacrer.
Après, a fait l'enfant tot nu desvoloper;
Et quant il l'a véu, si a Deu reclamé :

« Anfes, moult par es bieuz et de moult grant aé;
« Damedex me confonde, se ge te puis garde[r],
« Que ja jor de ma vie n'apendrai à ambler! »
L'anfant ont batisié, et li rois l'a levé;
Li rois li a mis son nom, Uges l'ont apellé.
Li rois le fist norir à moult grant richeté.
Il croit plus et esmande que uns au[t]res asez,
Que Damedeu de gloire l'ot issi commandé.
Sa me[re] git ou gal, delés le bois ramé;
Li chevalier la servent tot à ssa volanté:
A bouire et à mengier aportent à planté.
A .v. lieues petites avoit une cité;
Là prenent la vitaille dont la dame ot assez.
Ainz ne fu .I. souz jorz acompliz et passez
Qu'ele ne fu des foiz saulée de plorer.
Et quant ce vint au terme qu'el déust relever,
Dit à ses compeigno[ns] : « Seignor, avant venez :
« Car garnissiez vostre erre, et soiez aprestez;
« Tant ai géu à terre duellent m'an li costé. »
Li baron s'aparoillent, s'ont lor hernois trosé;
Sor .I. mulet anblant ont la dame monté,
De la forest s'en issent, où tant orent esté.
Al premerein chastel que il orent trové,
Lai se fait la duchesse messe dire et chanter.
Illuec se fist la dame baigner et reposer;
.IIII. jorz sejornerent, avant s'an sont alé,
Puis acoillent lor erre tot lor chemin ferré.
Des jornées qu'il firent ne vos sai deviser;
A Coloigne s'en vindrent où ill orent esté.
Il passerent le Rin, s'antrent en la cité;
Au grant mostier saint Pere s'an sont tot droit alé.
Lai troverent le conte Tieri de la cité,
Le sire de Cogloigne et de tot lo regné.
La dame l'a véu, si l'a bien salué :

« Dex vos saut! sire dus, ge ne vos sai nomer.
— Dex vos gart! belle dame, je ne sais d'on venez.
« Dites moi qui vos estes, gardez nel me celiez.
« Estes vos pelerine qui à sain Pere venez?
« Moult belle compaignie ansanble o vos menez.
— Sire, dit la duchesse, aparmain le saurez:
« Je sui .I. chastive qui vient d'autre regné;
« Si [m'est] ocis mes peres, bien a .VII. mois passés,
« Et ge m'a[n] suis foïe, ni ai plus demoré.
« J'avoie .I. petit fil, l'autrer me fu amblez;
« Or vois querant .I. home où je puisse ester,
« Que je puisse sa fille ou son fil bien garder:
« Norice serai bone, car je ai lait assez.
— Dame, ce dit li dus, bien venue soiez;
« G'en ai .I. des anfanz que vos me garderez,
« Antoine le petit, issi est appellez.
« Et ge ferai vos homes richement conréer;
« S'il me volent servir, ge lor donrai assez.
— Sire, ce dit la dame, .V^c^. merci[s] de Deu!
« Il vos serviront bien, puis que vos le volez;
« Mais il sont tuit prodome, chevalier adobé. »
Li cuens les amena ou palais principer;
Chevauz et palefroiz lor a fait amener.
Et la fame Tierri, la contesse à vis cler,
Parise la duchoise a grant enor porté.
L'enfant Tierri le conte li ont fait delivre[r];
Le dame le nori et tint à grant chierté.
Estes vos cors de dame à norice torné.
Or lairon de la dame qui est à sauveté,
Et des .X. chevaliers qui sont au duc remés,
Se diron de son fil qui fu el bois anblez.
Li rois le fit norir, et grant henor porter.
Quant l'anfes ot .XV. anz et compliz et passez,
Premiers aprist à letres tant qu'il en sot assez,

Puis aprist il as tables et à eschas à joier;
Il n'a ome an cest monde qui l'en péust mater.
Bien sot .I. cheval poindre, et bien esperoner,
Et d'escu et de lance sot moult bien béorder.
Et quant il ot .XV. anz et compliz et passez,
N'ot anfant en la terre de si aut pare[n]té
Qui tant fust an .XV. anz ne créus n'amendez.
Et li rois l'aime plus que nule rien, fors Dé.
A la plus maitre table s'est asis au diner;
Quant il orent mangié et béu à planté,
Les napes ont ostées serjant et bacheler.
Li rois les an apelle, si com oïr porrez,
Le mieuz de son barnaje et de son parentei.
« Seignor, fait li rois Hues, faites pais, si m'oez :
« Je sui vieuz et chanus, si ai .C. anz passez,
« Et de chivallerie me voil mas reposer.
« Et ge ai .I. fille qui moult fait à loer,
« Et si ai .I. filluel qui moult fait à prosier :
« Il est de haut parage, bien le cuit por verté.
« Se vos tuit le volez outroier et gréer,
« Je li donrai ma fille, s'il la veut esposer,
« Et la riche corone li ferai je porter;
« Rois sera après moi, quant je serai finez. »
Gontagles de Losane s'an est an piez levez;
Damedex le confonde, qui an crois fu penez !
Cosin fu Ganelon, Berenger et Hardré;
Por l'amor Ganelon est an Ongrie alez.
Li rois l'ot retenu, que de plait sot asez.
« Sire, ce dit Gontagles, .I. petit m'antandez :
« Vos dites grant mervoille et si antreprenez.
« Donc, n'a an vostre cort dus et contes asez,
« Qui sont fil de mollier et de aut paranté,
« O vos poez vou fille à grant onor doner ?
« Ne savez que il est, li pautroniers trovez,

« Ne cunuissiez celui de cui fu angendrez.
— Par mon chief, di li rois, vos dites verité;
« Mais il est tant par biax, jantiz et ascemez,
« Hardiz et corajeus, et d'armes conréez,
« Car je l'ain certes plus que nul home charnel.
— Sire, ce dit Gontagles, vers moi an antandez:
« Je le vos porrai bien, se volez, esprover.
« Faites vos .III. [larrons] devant vos amener,
« Si lor faites l'enfant ansamble euz osteler.
« Quant il ert aseri, et il ert avespré,
« Çà dedanz l'enmanront por lo tresor embler.
« Et se il est jentilz hom et de grant parenté,
« Ja nan pandra del vostre .I. denier monéé.
— Par mon chief, dit li rois, vos dites verité;
« Mais por ce est il tant joines et de petit aé,
« S'il voit le roge or et l'argent esmeré,
« Bien tost an porroit prendre, espoir, par joieneté;
« Mais por ce n'aura [il] ja plus grant vi[le]té.
— Sire, ce dit Gontagles, or me laisiés parler. »
Tant li a li mauz gloz et proié et rové
Que il a ses larrons de devant lui mandé,
Si lor fait la parole et dire et devisier.
Cil s'an vont à l'anfant, si l'ont araisoné:
« Hugues, vendras ou nos anuit por osteler,
« Et si nos mostreras des eschaxs et des dez;
« Certes, tu en sez plus que nus de nos assez. »
Tant cil l'ont losengié que il l'en ont mené.
Quant il orent mengié, li gau durent chanter;
Il vindrent à l'enfant, si l'ont araisoné:
« Hugues, vieuz gaaignier qui vaut une cité?
— Ouïl, ce dit li anfes, voluntiers et de gré;
« Mais je sui encor joines et de petit aé,
« Si ne porroie mie trop grant fais achargier. »
Et dient li larron: « Tot ço est verité;

« Le tresor ton parain volons anuit ambler,
« Si lo despartiron, et serom .IIII. per :
« Jamais ne seron povre an trestot nos aé. »
Quant li anfes l'antant, si comence à suer ;
De mautalant et d'ire prist color à muer :
« Fill à putain, gloton, mar l'osastes panser !
« Certes, mal le pensastes ! Se ge puis eschaper,
« Je vos ferai les gorges à trestoz sorpeser ! »
Et dient li larron : « I[l] te convient faire el,
« Ou, se ce non, [moult cher] bien le puez comparer. »
Hugues a bien véu ne lor puet eschaper ;
Poor ot des glotons nel voillent estrangler.
Ou il volsist o non, avoec eus l'ont mené ;
Il sont venu au mur, si l'ont tost esfondré.
.I. grant pertuis i firent, Hugon i ont boté :
« Hugues, va au tresor tot droit là ou il set,
« Et se tu n'en aportes, moult t'iert mal encontré. »
Hugues vient au tresor, ne l'a pas mesuré ;
Il a l'or et l'argent moult forment visité.
« Avoir, moult par es biaux, dit Hugues li mambrés ;
« Dex garisse celui qui ci t'a assemblé,
« C'est li rois mes parains qui jentiex est et bers !
« Cil Sire me confonde, qui en crois fu penez,
« Se je ja pran çaianz .I. denier menéé. »
Garde sor .I. escrin, si a véu .III. dez,
Qui sont de fin yvoire et fait et pointuré ;
Mis les a an son sein, si est areire tornez.
Venus est as larons ses a araisonez :
« Per amor Deu, seignor, et car vos an tornez ;
« Enuit ai gaaignié qui vaut .IIII. citez. »
Quant i[l] l'orent oï, grant joie ann ont mené.
Qu'il ne li virent rien ne tenir ne porter :
« Hugues, car nos di ore [que tu as] conquesté.
— Voluntiers, ce dist Hugues, mas vos m'afierés

« Que vos, antre vos tres, part n'i demanderez. »
Et dient li larron : « Volantiers et de gré. »
Li larron li plevirent quant qu'il vout demander :
« Hugues, car nos di ore que tu as conquesté.
— Par ma foi, dit li anfes, je ai .III. moult biaux dez ;
« Veez les ci an mon sein, se vos ne m'en créez. »
Quant li larron l'entantent, si a l'uns l'autre boté,
Et dit li uns à l'autre : « Bor fumes unques né !
« Por cestui seron nos essaucié et levé ;
« Benéoite soit l'ore que par nos fu amblés !
« Cil sera ancor rois dedanz .I. an passé. »
Au plus tost que il porent l'ont à l'ostel mené ;
Il li ont fait .I. lit, sel coschierent soé.
Il ne demora gaires que il fu ajorné,
Et li larron s'an tornent, si sont au roi alé.
Au roi Hugon ont dit quant qu'il orent trové,
Tot einsi com il orent esploitié et erré.
Quant l'antandi li rois, s'a .I. sopir geté.
Gontagle de Losane a fait li rois mander :
« Oez de mon fillou comment il s'est provez.
— Sire, ce dit Gontagles, moult par a bien ovré ;
« Encor le porrai mieuz, si vos plait, esprover.
« Or le faites demain au mostier amener :
« S'il est de aut parage et de grant paranté,
« Adonc serai ge bien de quel jent il est nez.
— Gontagles, dit li rois trop vos poez pener ;
« Certes, se il amande, que il soit queronez,
« Vos an seroiz pandus et à vant ancroez.
« Bien set l'an qui vos estes et de quel paranté :
« Vos estes del lignaige Beranger et Herdré ;
« Si retraiez à euz que ja bien ne ferez. »
Tant li a li mauz gloz et proié et rové,
A ses serjanz comande Hugues soit amenez.
Cil vinent à l'anfant, si l'ont araisoné :

« Hugues, venez, biau sire, à vos parain parler;
« A la p[ro]cesion devez son branc porter,
« Qu'au mostier vos iant saura vos an bon gré. »
Quant li anfes l'antant, vestuz s'est e[t] parez.
Li .III. [larron] l'an ont droit au mostier mené.

Au mostier l'ont mené, tuit li .III., [li] laron,
Quant li anfes i antre, commence sa raison.
Il a levé sa main, si a seigné son front,
Et son front et sa face antor et anviron;
Maintenant est venus devant le roi Hugon.
Li anfes le salue, et li rois li respont.
Gontagles de Losane comma[n]ça sa raison;
Damedex le confonde qui soffri passion!
« Seignor, ce dit Gontagles, or oez que diron;
« Anuit est enfondrez li grant tresor Hugon;
« Plus i avons perdu, certes, que ne savon.
« D'unz dez somes dolant que nos perdu avon;
« Qui le voudra celier, si l'escominion;
« Ja n'ait il à la mort point de confession.
« Se nos avons le dez, par cestui le saron
« Qui passé a le mur, et qui sont li larron. »
Quant Hugues l'antandi, si auça le menton;
Hautemant ha parlé, se dit fi[e re raison:
« Seignor, je ai les dez, ne querez si moi non.
« .III. larron m'i menerent, ou je volsise o non;
« Mais de l'autre avoir an quier Deu à tesmoign,
« Certes, que je n'en ai vaillesant .I. boton.
« Se plus i ai forfait, ja n'ait m'arme pardon,
« Ainz me pande li rois à forches, à bandon:
« Guarge que n'en mescroie, fors que sol mon cors non.

« SEIGNOR, ce dit Huguez, je a toz les .III. dez;
« Vez les ci an mon sein, se vos ne m'an creez.

« Mais de l'autre avoir, aurai Deuf avoé,
« Certes, que je n'en ai .I. denier monéé.
« Or face li rois Hugues de moi sa volanté,
« Car ne l'en puis plus dire, mençonge ne verté.
— Beaux filleux, dist li rois, com vos estes senez!
« Orandroit vos ferai ma fille espouser,
« Riche corone d'or sor vostre chié poser,
« S'aurois tote ma terre après ma roiauté.
— Sire, ce dit Huguez, Dex vos an sache gré! »
Puis dist antre ses denz : « Don aie je daé
« Se j'ai ja vostre fille, je cuit, à mon éé,
« Si aurai veu mon pere, cel qui m'a anjandré.
« Ancor n'ai veu ma mere qu'en ses flans m'a porté;
« Certes, moult ai grant duel qu'en m'apelle trové.
« Ja me claime l'en ores Huguet lo chaitivé;
« Hé las! can je l'oi dire, bien devroie dever. »
Li rois demande l'aive ou palais principer;
Quant il orent lavé, s'asistrent au disner.
A la plus maitre table sert Hugues de vin cler,
A l'enap qui fu d'or, c'onques ne fu blamez.
Il ot moult gent le cors, et le viair[e] cler,
Gros fu per les espaules, graille per lo baudré;
Il ot blonde le poil, menu recercelé.
Plus avoit vairs les ieuz que nus faucons muez;
Plus fu forz e menbruz de braz et de costez.
N'oi plus bel chevalier en la crestienté.
Quant li rois ot mangié, les napes fist oster.
An une chambre à voute s'an est li rois antrez,
Lai trova la réine et sa fille au vis cler.
« Belle, ce dit li rois, je vos vueil marier
« A Huguet, mon filluel, qui jentis est et ber.
— Sire, dit la pucele, Dex vos an sache gré. »
Et Hugues est toz seuz an la sale remés;
Au chef d'une des tables s'est alez acoder.

Il regarde la croiz qui sor l'epaule siet :
« E las, chaitis, dolanz, com sui mal éurez !
« Je por[t] la croiz roial qui sor l'espaule siet,
« Et je sui si chaitiz, d'autre terre aportez.
« Ici n'est une croiz, ainz est .I. vis maufés,
« Qui sor moi s'est asis per mon cors tormanter. »
Del grant duel qu'il an a, comança à plorer.
Li anfant de la terre an pristrent à parler,
Li fil au[s] vavassors au[s] comtes et au[s] perz :
« Moult par devons or estre corrocié et iré,
« Quant or iert nostre sire cist pautroniers trovés.
« Ne cunoissons[lo pere] de cui fu engandrez,
« Et si n'oïmes onques de sa mere parler ;
« Et car lo demandon, ainz qu'il soit avespré.
« Se il estoit ocis, s'an seron delivré ;
« Nos serons de la terre et del païs barné,
« Si an seron moult tost vers le roi acordé. »
Et dit li fil Gontagle : « Seignor, or m'antandez :
« Ja sui je do lignage Berangier et Herdré,
« Sanson et Ganelon et l'autre paranté,
« Qui ains de traïson ne furent esgaré ;
« Je ultimes an sui, si me vient per aé.
« Or apellons Huguet aus eschas por joer,
« Laianz en cel celier parfont et ancharné,
« Si lo claimons[bastart] et chaiti et trové.
« Tant es[t] fiers et hardiz, voudra s'à nos mesler ;
« Et chacuns de nos ait .I. cotel aceré :
« Maintenant soit ocis, murtriz et estranglez. »
A iceste parolle an l'enfant appelé :
« Hugues, vendras ou nos aus eschas por joer,
« Si gaaigne .C. sols à l'eschaquier doré,
« Et si nos mostreras des eschax et des dez ;
« Certes, tu an sez plus que nus de nos assez.
— Sire, ce dit Huguez, onques mais n'an parlez,

« Car je sui d'autre terre estranges aportez,
« Si ne voudroie mie qu'il me fust remambré.
« N'i a celui de vos, s'il m'avoit ranponé,
« Que par icel apostre c'on quiert à Nueron pré,
« Sei il me disoit chose ne me venist à gré,
« Que je ne lo ferise .II. coz desmesurez. »
Et dient li anfant : « Ja mar an doterez,
« Ja ne vos diron chose que vos doi[e] peser.
« Nos ne te devons mie laidanger ne blamer,
« Ainz te devons sor toz servir et honorer.
« Tu seras nostre sire, se Dex l'a destiné;
« Li rois te vieut sa fille veraiement doner. »
Tant l'ont cil losengié ou celer l'ont mené;
A l'eschaquer s'asit que ne s'i sot garder
Li fil as .IIII. contes qui là mont sont remez.
Se Damedex n'en panse qui an croiz fu penez,
Or le covi[e]nt morir, se Dex n'en a pité.
Au fil au duc Garnier comença à juier.
Chascuns i mist .C. sols de deniers monéez;
Mais les a [il] trestoz et vançus et matez,
Que il n'i ot .I. sol qui l'an poüst mater.
« Seignor, ce dit Huguez, vers moi an antandez :
« Apresnez plus de jeu que ancor ne savez;
« Je vos an mostrerai volantiers et de gré,
« Ne ja del vostre quier .I. denier monéé. »
Li anfes les regarde, ses vit color muer,
Et les coutiaux del mange et traire et remuer.
« Seignor, ce dit Huguez, qu'avez vos en pansé?
« Se vos ai rien mesfait, prez sui de l'esmender. »
Et dit li fiz Gontagle : « Fiz à putain trovez,
« Ja fustes vos del bois de llairons aportez;
« Tu ne conois ton pere don tu fus angendrez,
« Ne la mere ausimant que à sses flans t'a porté.
— Par la foi que vos doi, vos dites verité.

« Mais Dex! *fil à putain*, je croi vos compar[t]ez;
« Se Dex plait et ses sainz, vos an repantirez. »
Il a aucé le poign qui fu gros et quarez,
Et fiert le fil Gontagle antre front et le nez;
Les ieux qu'il ot ou chief li fist andos voler.
Li autre saillent sus, s'ont les coutiaux covrez.
Hugues tient l'eschaquer, si est vers auz allez.
Il li lancent au piz les cotiaux acerez;
.IIII. plaies li firent es flancs et es cotez.
Mais Hugues les ataint, n'an lait nul eschaper,
Si en fiert .I. des .III. toz est escervelez;
Puis auça l'eschaquier, s'a un autre tué.
Li carz torne an fuie, mais Hugues l'a asté;
De l'eschaquier qu'il moine li a tel col doné
An mileu del celer l'a mort acravanté :
« Alez, fiz à putain, que mal fussiez vos nez! »
De moult riche boidie se prist à porpanser.
Toz les degrez de maubre est ou palais montez,
Que les huis del celer a après soi tirez;
Parmi une fenestre a gitées les clés.
Qu'il n'est pas del païs ne de la terre nez,
Tost le feroit li rois ocirre et afoller,
Per les fiz au[s] barons que il avoit tuez.
Venus est à l'estable où chivauz ot assez;
Tot le meillor a pris que il i pot trover,
La selle li a mise et le peitral fermé,
Le frain li mist ou chié, si l'a estroit cenglé.
Il a ceinte l'espée, si est el cheval montez;
Des esperons à or l'a maintenant hurté.
Pardevant .I. vergier s'an est Huguez tornez
Atant ez vos la belle o le viaire cler,
La fille au roi Huguet qu'il devoit esposer;
Elle a saisi Huguet par le chafrein doré,
Cortoisement lo sage, si l'a araisonné :

« Dites moi, beauz amis, o volez vos aler?
— Dame, [ce] dit Huguez, ja orrez verité :
« J'ai .IIII. murtréors an cel celer tuez;
« A lor cotiaux à pointes me vol[i]ent afolle[r],
« Il sont tuit fil à conte et de aut parenté;
« Tost me feroit li rois occirre et desmembrer.
« Et je l'ai Damedeu et plevi et juré,
« Que jamais ne serai .II. nuiz an .I. ostel,
« Se tex max ne me prant que je ne puisse aler,
« S'aura[i] véu lo pere qui m[e] a anjandré,
« Et conoistrai le mere qu'en ses flans m'a porté.
« Dites moi mon parein que je m'an sui alez,
« Et de la moie part moult bien le saluez.
« Dex vos mire les biens que vos fait m[e] avez! »
Quant la pucele l'ot, si comance à plorer;
Quant ele se redresce, s'an fu Hugues alez.
Elle plore et sospire, si a grant duel demené.
Quant li rois vit sa fille, prit l'en à apeller :
« Dites moi, belle fille, que avez que plorez?
— Vostre filleuz s'an vet, Hugues li enorez;
« Li fiz as .IIII. contes a ocis et tués,
« Por ce qu'il le volient as coutiaux afoler. »
Et respondi li rois : « Ne m'an chaut, à non Dé,
« S'il n'avoit .IIII^c. ocis et affollez!
« Plus me poise de lui [que] il s'an est alez. »
Il escrie à ses homes : « Or tost! et si montez.
« Or après mon filluel, et si lo m'amenez. »
.L. chivaller an sont après alé.
Hugues le[s] vit venir, moult an fu esfraez;
Il broche le destrier des esperons dorez,
Venus est à une aigue, si est outre passez;
Quant il vint à la rive, arriers a regardé.
Li chevalier l'apallent, si l'ont araisonné :
« Hugues, venez avant à vos parain parler;

« Il est vostre parains, poez vos i fier.
— Seignor, ce dist Huguez, n'i vuel mie or aler.
« Saluez moi le roi et sa fille au vis cler;
« Dex li mire l'enor qu'il m'a tojorz porté. »
Cil s'ant tornent arrieres; Huguez s'an est alez.
Il sont venu au roi, dit li ont et conté :
« An nò Deu, beauz doz sire, neu poon ramener;
« Par nos vos mande [il] salus et amitiez.
« Dex vos mire l'enor que vos fait li avez. »
Li rois Huguez l'antant; dolanz fu et irez.
Et Huguez point et broche le destrier sejorné;
Ill antra an .I. bois, .VII. lieues ot de lé.
Venus est à la place tot droit où il fu né;
Tot droit à icel leu s'est Huguez aresté.
Il li prist tel dolor qu'il comance à plorer:
« Hé Dex! ce dit Huguez, biaux rois de majesté,
« Ge n'antrai onques mais dedanz cest bois ramé,
« Et si ai tel dolor qu'il me covint plorer! »
Il descendi à pié et si s'est reposez.
Venus est au ruisel où premiers fu lavez;
Il a lavé ses mains et sa boche et son nez.
Tant i esta li anfes com il li vint à gré,
Puis monta el cheval, si comance errer.
Par defors le boschage a .I. chastel trové,
Lai où sa mere vint por la messe escoter,
Quant el[e] vint ou bois où ses fiz fu amblez.
Enz en l'ostel méisme où sa mere ot esté,
Chés le riche borjois pris[t] Hugues son ostel.
E li ostel li fu gentement conraez;
Fuerre et fain et avaine fit au cheval doner.
Li ostes li regarde les flans et les cotez;
Il a véu les flans trestoz ensangletez:
« Amis, ce dit li ostes, où futes vos navrez? »
Et respondi li anfes : « Ja orriz verité :

« Je ancontrai larrons dedanz cest bois ramé,
« Si me voudrent murtrir et tretot decoper;
« Les cotiaux me giterent, si m'ont issi navré.
« Tant me sui defanduz que je suis eschapez;
« La merci Deu de gloire, or sui asséurez.
— Sire, ce dit li ostes, Dex an soit aorez! »
Ses plaies li banda bellement et soé.
Moult furent bien servi de vin et de cleré,
Et char e vanaison orent à grant planté.
Quant il orent mangié, les napes font oster,
Et li lit furent fait, et moult bien atorné;
Et Huguez se coucha, qui se vout reposer.
Par matinet, à l'aube, s'es[t] chauchiez et levez;
Il vint à son cheval, si l'a fait conraer,
Il a misse la selle, s'a lo peitral fermé.
Il avint à son hoste, si l'an a apellé :
« Ostes, je n'ai avoir ne denier monaé;
« Por le magier, beaus sire, que vos m'avés doné,
« Et por le bel semblant que vos m'avez motré,
« Vos donrai de mon dons .I. hermin agolé.
— Biax amis, dit li ostes, de folie parlez;
« Certes, por .IIII. mois et compliz et pasez,
« N'an panroie del voutre .I. denier monéé,
« Ainz vos donrai .C. sols, se prandre le volez,
« Por l'amor de la dame que vos me resamblez.
« Bien a passé .XV. anz çaainz fu à ostel,
« S'avoit ansamble o lui .X. chevalier membrez,
« Qui trestuit la servoient voluntiers et de gré.
« Mais ses vantres la prist dedanz cest bois ramé;
« Tant la covint gesir qu'à messe dut aller.
« .I. bel anfant i ot, mais il li fu amblez. »
Quant Huguez l'entendi, si comance à plorer.
« Or me dites, beauz sire, por sainte charité,
« Où ala donc la dame dont j'ai oï parler?

— Je na sai, di li ostes, foi que vos doi porter. »
Quant Huguez l'antandi, si prist à tressuer;
Il vint à son cheval, par l'estruer est montez,
A Damedeu de gloire se prist à comander.
Il broche le cheval des esperons dorés,
Il ist fors del châstel, le frain abandoné;
Jusqu'à l'ore de terce ne fina il d'errer.
Quatre chemins roiauz a li anfas trové,
Au front de .IIII. voies est l'anfes arestez;
Adonc ne sot li anfes quel part il dut aler.
Damedeu reclama de sainte majesté :
« Glorios sire pere, qui an crois fu penez,
« Les rois an Belléam féites vos aler,
« Au jor que vos naquistes, offerande porter,
« Galpart et Baptisart, bien les savons nomer;
« Melchion fu li tierz, bien l'ai oï conter,
« Quant tu les fis des mai[n]s Erode echaper,
« Car par autre chemin les an féis aler.
« Si voirement, beaux sire, com ce est verité,
« Lai moi le chemin segre, aler et trestorner,
« Où je puisse mon pere et ma mere trove[r],
« Que onques ne les vi que me puisse mambrer. »
Il a à son cheval le frain abandonné;
Le chemin vers Coloigne s'an est Huguez tornez:
En .IIII. jorz horra de sa mere parler.
Il a tant par jornées esploité et ho[v]ré
Que il vint à Coloigne, la mirable cité.
Très parmi la porte est an la vile antrez,
Jusc'au maistre palais ne s'est mie aresté,
Trova Tieri le conte desor .I. pin ramé.
Li .X. fil Clarembaut le prindrent avisier,
Qui la duchesse avoit de sa terre amené.
Atant e vos Huguez, qui jentils est et ber;
Il des[cendi] à terre del destrier sejorné.

Bien resemble son pere de la boche et del nez,
Et Parise, sa mere, de rire et de gaber.
Il salue le comte com ja oïr porrez :
« Dex vos saut ! sire cuens; je ne vos sai nomer.
— Dex vos gart ! biax amis; de quel terre venez ?
— Sire, ce dit Huguez, ga orrez verité :
« Je vien droit de Ongrie où j'a lonc tamps isté.
« Or si m'an vois an France .I. mesage conter;
« Por amor Deu de gloire, pretés me huimès l'ostel. »
Dit Tierris de Coloigne : « Volantiers et de gré;
« Ainz home n'econdi, s'il le veust demander. »
Son escuier comande son cheval osteler;
Blé et fuerre et fain li donnent à planté.
Li cuens monte an la sale, l'aive fait [aporter];
Avec li es Parise, sa norice à vis cler.
A la plus maistre table s'asistrent au [disner].
Et Hugues sert à table de vin et de claré,
Avec le seneschal; auques n'en fu blasmez.
Sa mere la duchesse le prist à regarder.
Plus resamble son pere que home qui soit nez;
Ele nel conuit mie, ne merveille n'enn ert :
Ne l'avoit mais véu, bien a XV. anz passez,
Cant il fu devant lui an la forest amblez.
Li .X. fil Clarembaut lo pridrent aviser,
Et dit li uns à l'autre : « Véés ce bacheler :
« Mieuz resamble Raimont, nostre droit avoé,
« Que nul home del mont, de la bouche et del nés;
« Mal mecroira nul hom n'est de son paranté. »
Quant li quens ot mengié, les napes fist oster;
A une chambre à voute s'an vont li bacheler.
Avec eus ont Huguet, si l'ont bien enoré;
A mangier le servoient de moult grant volanté.
Quant il orent magié, el palais sont antré,
Ami une chaminée s'asistrent lez à lez.

Li chambarlencs comence l'avoine à escrier :
« Qui or vieut de l'avoine s'an vigne demander. »
Huguez s'en est tantost toz premerains levez.
« Biauz amis, dist Tierris, trestot coi vos tenez;
« Vostre chevauz ert bien serviz et enorez. »
La duchesce sa mere n'i vout plus demorer;
Où qu'elle vit son fil, le prit l'en apeller :
« Anfes, di moi verté, par ta crestienté,
« Par la foi que tu dois tot franc home porter,
« Et que tu doiz au fonz où fus regenerez,
« Quant li prestres te mist la creme sor le nez;
« Je te conjur sor t'arme que me di verité,
« Ne à tort ne à droit que tu ne me fauser.
— Dame, ce dit li anfes, moult m'avez conjuré.
« Certes, mieus me lairoie toz les mambres coper
« Que ne vos die voir de quant que demandez.
— Par foi, ce dit la dame, por ce t'ai conjuré
« Mieuz resanbles .I. home de la boche et del nés
« Que nul home qui soit an la crestienté.
« Or si me di, por Deu, de quel terre es tu nez,
« Et quel home est tes pere, cil qui t'a anjandré? »
Quant Huguez l'entendi, si comence à plorer.
« Dame, ce dit li anfes, dirai vos verité :
« Onques ne vi lo pere qui moi a angendré,
« Ne la mere ausimant qu'an ses flans m'a porté,
« Ne ne sai la novele de la vile où fui nez;
« Mais ice sai ge bien que ou gal fui amblez.
« .III. larron m'i amblerent, cui Dex puit mal doner.
« Droitemant en Ongrie me firent aporter,
« Et fui à roi Hugon chargiez et presentez,
« Puis me fist mes parains laver et baptisier,
« Et chevauz et rocins et palefrois doner.
« Li rois a une fille qui moult fait à loer;
« Il la me voloit faire prendre et esposer;

« La moitié de sa terre me voloit il doner,
« Et, après son deceus, sa corone doner.
« Li anfant de la terre nel porent andurer,
« Li fil as .XII. pers nel porent andurer,
« Ainz me vosirent tuit murtrir et estrangler.
« .I. jor m'orent anclos qu'il me vourent tuer,
« Et je en ocis .IIII., s'i m'an sui eschapez;
« Or si m'an sui fuïz, n'i ai plus aresté.
« Or voi querant lo pere qui moi [a] angenré,
« Et ansemant la mare c'an ses flancs m'a porté;
« Mais je ne vos sai dire quel part je doi aler.
« Damedex me conseut, por sainte charité. »
Quant l'antant la duchese, ne pot sor piés ester;
.IIII. fois se pama ainz que puit relever.
De la joie qu'ele a, a si .I. ris gitté :
« Car me baisiez, bieaux fiz, por sainte charité!
« Ja estes vos mes fiz, si voir con Dex est nez!
— Dame, ce dit Huguez, sus de moi vos traés;
« Je vos deffent de Deu que vos ne me blamez.
« Vos dites vos fiuz sui et de vostre charnez;
« Par coi naqui je du[n]c dedanz ce gal ramé,
« Et li larron m'anblerent et ge an fui portez?
— Biax fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Je forjurai lo regne où li miens cors fu nez.
— Dame, ce dit Huguez, [dites moi] verité :
« Qui fu donques li pere qui moi a angendré?
« Car, se je sui batarz, ne sui mie mauvés;
« Mieux vaut .I. bons batarz que mauvais d'eposé.
— Biauz fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Votre pere me prit à moillier et à per;
« Il est dus de San Gile, s'est Raimons apelez;
« Sire est de Vauvenice, grant terre a à garder :
« Valenci et Avignon et chastiax et citez.
— Dame, ce dit Huguez, dites moi verité :

« Por quoi vos fist mes peres sa terre forjurer?
« Avez li vos son pere ne son frere tué,
« Ou si l'avez del cors oni et vergondé?
« Por ce fait l'on sa feme de sa terre geter.
— Biauz fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :
« Il i ot do linage Beranger et Ardré,
« Sanson et Ganelon, et l'autre paranté.
« Cil murtrirent mon pere, dan Garnier l'alosé :
« Sire fut de Nantuel, si ert de grant loiauté,
« Et si soi fille Aïe, la belle ou le vis cler,
« La dame d'Avignon, qui tant ot de bonté.
« Li traïtor me voudrent murt[r]jir et est[r]angler;
« La grant traison me firent à mon cors aporter
« De pormant et de pome, s'erant envenimé;
« J'en donai mon serorje Buevon, .I. bacheller,
« Frere fu dan Raimont, novel fu adobez.
« Et li bers en manja, que ne s'i sot garder;
« Mais il li fit les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre aragier et crever.
« Et puis m'an apellerent li gloton desfaé;
« Mes chanpions se fist recréanz de son gré,
« Et li dux le pendi, de tant fist il que biers.
« Portant si me fit il ma terre forjure[r],
« Que jamais an ma vie n'i porrai eriter.
« Je pris .x. chevaliers; ne me voudrent fausser :
« Grant enor m'ont porté, et mon cors bien gardé.
« Nos venimes sà outre, jusqu'à ce gaul ramé;
« Lai [si me] prist mes vantres, ne pos avant [aler],
« De toi me deslivrai; lors si me fus amblez.
« Or soi ci arestée, .xv. ans ci ai esté. »
Quant Huguez l'entendi, s'a de pitié ploré;
Adonc corrut sa mere baisier et acoler.
Li .x. fil Clarembaut ont grant joie mené,
E baisent et acollent l'anfant por amisté;

Tierris et sa moillier lo baisent po[r] cherté.
Atant ez vos Antoine qui monta les degrez,
Li fiz Tierri le conte, li damoisiaux manbrez.
Adonc li fu Huguez en la sale mostrez;
Ses peres li a dit maintenant et motré :
« Cil est fiz ta norice qui tant t'aura amé! »
Celle part est venus, s'a Huguet apellé;
Il lo baise et acolle, s'a grant joie mené.
« Biauz frere, dit Antoine, bien soiez vos trovés.
« Ne vos esmaiez mie, ne ne vos esfraés;
« Jamais n'aurai sor vos .I. denier monéé.
« Car vostre mere m'a moult chierement gardé,
« Si m'a de vostre lait bien norri et soé,
« Et je vos partiroie totes mes eritez;
« Certes, ja n'estrai riches por qu'aiez povreté.
— Sire, ce dit Huguez, Dex vos an sache gré!
« Ma mere vos a buer nori et alaité;
« Se .I. autre aüst nori, bien m'en déust peser.
« De ce soi moult dolanz quant norice a esté,
« Et quant elle fu onques de si grant povreté. »
Lai où il voit le conte, si l'en ai apelé.
« Sire, ce dit Huguez, vers moi an antandez :
« Oi vos proi ge por Deu, qui an croiz fu penez,
« Le servise ma mere que m'esguiardonez. »
Dit Tierris de Coloigne : « Volantiers et de gré :
« Je li donrai an fié ou chastel ou cité;
« Toi ferai chevalier de bone volanté,
« Et seneschauz seras de toute m'erité.
— Sire, ce dit Huguez, bien fait à mercier;
« Autre chose voldroie, s'il vos venoit à gré :
« Chargiez moi de vos home[s] .VI^c., bien adobez,
« Quant que mestier lor ert jusqu'à .I. an passé;
« Antoine, vostre fil, vueil avec moi mener.
« Je veil mes enemis véoir et esgarder;

« Certes, an mout mal an sont, se je puis, entré.
« Et si verrai mon pere, cel qui m'a angendré,
« Sanson et Alorin et l'autre parentei.
« Certes, se puis mon regne et ma terre aquiter,
« A Antoine mon frere sera guiardoné;
« Jamais n'aurai sor lui .I. denier monéé. »
Dit Tierris de Coloigne : « Je l'otroi de bon gré. »
Il a fait de [ses] homes toz les meillors mander,
Hardiz et corajos et d'armes conraez;
Il furent bien .VI^c., can furent asanblé.
D'armes et de chevax furent bien apresté.
Antoine[s] a tot fait son ernois atorner.
Huguez vint à sa mare, prit l'an à apeller :
« Or vos pri, belle mere, an annor vos gardez.
« Je vois quere mon pere qui moi a angendré;
« Se je puis, jel ferai envers vos acorder.
— Biauz fiz, ce dit la mere, si soiez anorez,
« Comme la sainte croiz où Jhesu fu penez.
« Biauz fiz, por Dieu vos pri que vos ne m'obliez!
— Dame, ce dit Huguez, ja mar an parlerez. »
Au partir de Coloigne i ot lermes plorés.
Tierris les convoia et des autres assez;
Il a baisié son fil et Huguet lo mambré.
Or chevauche Huguez, bauz et joianz et liez,
Et Antoine, son frere, et tuit si chevalier.
Or, antandez trestuit, seignor et bacheller,
Une chanço[n] novelle qui mout fait à proisier :
Or, lairon ci d'Uget et d'Antoine le fier,
Si diron de Raimont et del fel Beranger.
Tant ont li traïtor o[v]ré et esploité,
Et avant et arriers ont promis granz loiers,
Al duc font esposer la fille Beranger.
La tor de Vauvenice li ont doné à fié,
Et de tote la terre tot lo meillor cartier,

S'en ont desseritée la cortoise moillier,
Que li dus fist à tort de la terre chacier.
Au veillart Clarembaut le va .I. mes noncier;
Il fu toz reposez, bien péust chevauchier :
« An non Deu, Clarembaus, mal somes anginné :
« Hui espose li dus la fille Berangier. »
Quant Clarembaus l'entant, lo sanc cuide desver;
Il prit ses .IIII. filz et bien .XX. chevaliers :
De son lignage sont et de lui tenen fiés.
Ne fina li prodom jusqu'il vint au mostier;
Lai où il vit le duc, prit l'an à apeller.
« Sire, dit Clarembaus, tot faites apasier.
« Ci vos voi esposer la fille Beranger;
« Je vos defant la terre, ne li en donez plain pié,
« Et l'onor et lo fié, et quant que il apent,
« Car ele estoit Parise, la cortoise moillier,
« Que féites à tort de la terre chacier.
« Elle estoit [d'enfant] grosse, près estoit d'acouchier ;
« Certes, ell' a .I. fil qui mot fait à proisier :
« Ancor destruira il Herdré et Beranger,
« Et tresto lo lignage voudra à mal chacier.
« Et vos, sire esvesques, ainsi le desfen gié,
« Ja n'encontrerai clerc ne prestre de mostier
« Que ne vos face toz .I. et .I. escorcher! »
Quant l'antanden[t] li clerc, moult an sont esmaié,
Et dit li uns à l'autre : « Mal somes anginné;
« Se cestui atandon, trestuit somes jugé.

— SIRE, dit Clarembaus, antandés anvers moi :
« Vos prenez ceste dame à tort et à bofoi;
« Je la vos deffen bien, par la foi que vos doi,
« Que vos ne la prenés, por Deu, for mon desf[oi].
« Et se vos ne le faites, par la foi que vos doi,
« Tu an perdra[s] la teste, et maint autre avec toi,

« Berangers et Erdrez, que ci voi devant toi ! »
Quant l'antant Berangers, s'an fu en grant esfroi.
« Sire, fait il au duc, par la foi que vos doi,
« Cez viez est moult traîtres et moult de pute loi ;
« Se vostre plaisirs est et li vostre voloirs,
« Ja l'iroie ferir de mo[n] branc viannois.
« Si aurons mais la pais, que moult felon le voi.
— Berangiers, dit li dux, laissiez vostre bofoi.
« Clarembaus est prodom, et je cuit qu'il a droit ;
« Vos an aurez ançois et honte et annoi. »
Quant l'antant Berangers, cuidiez que ne l'an poit?
Et dit antor ses danz, coiement, an reçoi :
« Certes, or voit il bien que gaires ne l'amoi.
« Se je puis eschaper, moult chier le comparrois !

— SIRE, dit Clarembaus, vers moi an antandez :
« Je vos voi or la fille Beranger esposer;
« Je vos defent la terre que vos ne li donez,
« Et l'enor et la terre que vos ne li donés.
— Clarembaus, dit li dus, car me laissez ester ;
« Por vos ne lairai mie ma feme d'esposer.
-- Sire, dit Clarembaus, tant sui je plus irés. »
Clarembaus s'an repaire, se vint à son ostel,
Et ses .XX. chevaliers qu'il ot o lui mené.
Or oez del prodom comment il a o[v]ré.
Ill a dedanz .VIII. jorz tot son erre apresté,
Et a tot son avoir et chargié et trosé.
Il prent ses .IIII. fiz, s'a ses omes mandez ;
Il ist de Vauvenlce, si s'est acheminé.
A .I. [grant] sol placer qui fu d'antiquité,
A fait .I. chastel faire; autrefois i a esté.
Si fit faire le[s] murs et baisier les fosez,
Et une tor moult haute por asaut andurer.
An la porte devant a fat .I. pont lever.

Et li placers fu granz anviron de toz lez,
Et l'aive refu granz environ de toz lés,
Que trestuit en san plein icil prevont fosé;
De bois et de riveire orent à grant planté.
Li chatiax ne dote home qui de mere soit né;
N'i ot que .I. antrée, bien la firent garder.
Quant li chastiau fu faiz et très bien manovrez,
Se li mistrent son non à la Nueve Ferté.
Et li viez Clarembaus s'est moult ben porpansez;
Il a fait sa maini' en son chastel estrer,
Puis a fait touz ses homes, qui de lui sont chasé,
Mander qu[e] à lui viennent, qui or veut conquester.
Tant an [vit] Clarembaus venir et amasser
Plus de .VII^c^. n'i ot qui armes porrent porter.
Puis acoillit [le duc] une guerre mortel
Sanson et Allorri et l'autre paranté :
Ne li laisse à destruire ne chastel ne cité.
Il n'encontre nul home, clerc ne p[r]estre ordené
Ne li face les ieuz de la teste voler.
Por ce fait il la terre essillier et gaster
Que nus hom de la terre n'i ose demorer.
Or vos diron d'Uguet qui est arriers remez,
Et d'Antoine, son frere, qui genti[ls] est et bers.
Partiz fu de Coloigne et ses riches barnez,
Très par mileu d'Ardaine s'an est escheminez;
Il trespassent Chanpaigne et Bergoine autretel,
Antres[qu'est an] Gascoine, ne s'i vout arester.
Les serjanz encontrerent qui s'an vont dou regné;
Huguez les araisone, si lor a demandé :
« Seignor, qui estes vos? dites por quoi fuiez. »
Et cil li respondirent : « Aparmain le saurez :
« Trestoz est cist païs essillez et gastez.
— Qui fait ce? dit Huguez, gardez nel me celez.
— En non Deu, Clarembauz, uns veillarz rasotez;

« Maléoite soit l'arme que il onques fu nez!
« Il ne laise le duc ne chastel ne cité,
« Recet, donjon, ne marche, ne autre fermeté.
— Et porquoi? dit Huguez, puet enn il droit [mostrer]?
— Oï, par ma foi, sire, ja orrez verité.
« Une dame avions, Parise o lo vis cler;
« Fille fu dan Garnier de Nantuel la cité.
« An traïson l'ocistrent Berangers et Herdré,
« Et cil de Morillon, et l'autre paranté;
« Puis voudrent il murtrir la dame et herber.
« .I. grant presant de pomes li firent aporter,
« Pormain et d'autre chose, furent anvenimé,
« S'an dona son serorje Buevon, .I. bacheler;
« Et Bueves en manja, qui ne s'i sot garder:
« Por tant li fit les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son vantre araigier et crever.
« Et puis l'en apellerent li gloton desfaé;
« Ses campions se fist recréanz de son gré,
« Et li dus l'en pendi, de tant fit il que biers.
« Por tant firent la dame de la terre geter,
« Que jamais en sa vie n'i porroit eriter,
« Ne an borc ne an vile, n'an chastel n'an cité.
« Tan[t] ant li traïtor lo franc duc demené
« La fille Beranger li on[t] fait espouser.
« Clarembaus le guerroie, .I. veillarz rasotez;
« Il a fait un chastel à la Nueve Ferté,
« Si guerroie le duc, Beranger et Herdré.
« Li .C^m^. déable li ont recet doné;
« Nos n'i poon garir, nos n'i poons durer.
« Trastornez vos de là, gardez ne lai alez;
« Se li veillarz vos troeve, tuit estes desrobé.
— Ha Dex! ce dit Huguez, où est celle fierté?
— A la moie foi, sire, de celle part tornez;
« Antre bois et riveires a .I. chastel fermé,

« Il ne dote nul home qui de mere soit nez. »
Les .x. filz Clarembaut a Huguez apellez :
« Vos ann irez poignant à la Nueve Ferté,
« Si dirois Clarembaut, vos pere l'alosé,
« Se il nos voloit tant et prometre et doner,
« Dont nos poïssons vivre et barnage mener,
« Nos remandron o lui volantiers et de gré,
« Et si li aideron sa guerre à demener. »
Et cil li respondirent : « Volantiers et de gré.
— Seignor, ce dit Huguez, mais vos m'afierez
« Que vos à vostre pere convence ne direz,
« N'à home ne à feme qui de mere soit nez,
« Jusques à itel ore [qu'il vos ert] commandé. »
Dit li ont et fiancé et moult bien créanté;
A icelle parole, s'en sunt brochant torné.
Onques ne s'aresterent dusques à la Ferté;
Parmi la maitre porte an sunt brochant allé.
Il conurent le pere devant le pont levé;
Il fu chanuz et maigres, et vieuz et descharnez,
O lui ses .IIII. filz qui gentil sont et ber.
Li autre vont par la vile au borz et as outez;
Il ne parolent mie de lor [cor]s conraer,
Ainz avoient adès les bons hiaumes fermez,
Les escuz et les lances, les chevauz aprestez.
Atant es lo mesages parmi le pont antrez.
Clarembaus vit venir ses fiz toz arotez;
Ne les avoit véuz bien a .xv. ans passez :
Il nes reconuit mie, ce sachez de verté.
Tant tost com il les vit, si comance à plorer;
Qui qu'alle ne qui vigne, ne le vost trestorner.
Atant ez vos le[s] freres venir toz arotez;
Girarz le salua, qui estoit li aignez :
« Dex vos saut! sire dus, je ne vos sai nomer. »
Clarembaus lor a dit : « Seignor, avant venez;

« D'on estes, de quel terre? dites que vos querez. »
Et Giraz li respont : « Ga orriz verité :
« Nos somes de Coloigne, la mirable cité,
« O nos .II. damoisiauz qui moult sont alosé,
« S'avon de vostre guerre moult loign oï parler,
« Que vos faites au duc, com jentilz et que bers.
« Nos somes bien .VII^c. chevalier adobé;
« Se vos nos volez tant et prometre et doner
« Dont nos poïssons vivre et barnage mener,
« Nos remandrons o vos volantiers et de gré. »
Et respont Clarembaus : « Ja n'ai ge que doner;
« Mais li dux me guerroie par la soe fierté,
« Ne me laisse à destruire ne chastel ne cité.
— Sire, dit sa moillier, onques mais n'oï tel;
« Dont n'a li dux [Raimons] et chastiaux et citez,
« Et riches abaïes où a avoir assez,
« Riches donjons et marches et moult grant fermetés?
« Tant an prenent dou sien qu'il n'aient à planté,
« S'an donez as barons tot à lor volanté.
— Dame, dit Clarembauz, dont seront il remés. »
A iceste parole issent de la cité;
Huguez les a véu, si lor a demandé :
« Qu'avez à vostre pere ne véu ne trové?
— A la moie foi, sire, ja vos retient li bers;
« De l'avoir à Herdré, au duc et Berenger,
« Se le poez conquerre, donra vos en assez.
— Hé Dex! ce dit Huguez, tu soiez aorez,
« Quant or sui à mon home à son dongier remez! »
Au plus tout que il porrent sont en la vile entré,
Tot contreval la vile, por pandre lor ostel.
Antre Huguet et Antoine sont ou palais antré,
Et li fil Clarembaut avec els, lez à lez.
Moult resanble son pere de la boche et del nez,
E Parise sa mere de rire et de gaber.

Doucement les salue, asi sont lez à lez;
Huguez les araisone com ja oïr porrez :
« Or me dites beauz maistre, je ne vos sai nomer,
« De coi est vostre guerre que vers le duc menez ?
« Il est vostre droiz sire, bien l'ai oï conter ;
« Certes, se c'est à droit, vos faites moult que biers,
« Et se ce est à tort, vos faites à blasmer :
« Nus ne doit guerroier son seigneur droiture[r],
« S[e] el ne set par droit bone raison mostrer.
— Sire, dit Clarembaus, ja orrez verité :
« J'avoie une dame, Paris[e] o le vis cler,
« Fame le duc Raimont, moult faisoit à loer ;
« Si murtrirent son pere Berangers et Herdré,
« Et cil de Morillon et lor grant paurenté.
« Puis voudrent il la dame murtrir et [en]herber,
« Et presant si lli firent à son cors aporter
« De pormain et de pomes ; furent anvenimé.
« Son serorge an dona Buevon, .I. bacheler ;
« Por tant li fit les euz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre arager et crever.
« Et puis l'en appellerent le gloton desfaé ;
« Ses champions se fit recréanz de son gré,
« Et li dus l'en pendi, de tan fist il que biers.
« Por ce fist il la dame sa terre forjure[r],
« Que jamais en sa vie n'i porroit eriter.
« Je li charjai des filz, chevaliers adobez ;
« Certes, je ne les vi bien a .XV. anz passez ;
« Or si ne sai à dire où le[s] puisse trover :
« Grant mestier m'éussient à ma guerre finer.
« Damedex me conseut par la soe bonté ! »
Atant ez le cenbel, à la Nueve Ferté,
De .VII^c. chevaliers, les verz hiaumes fermez ;
Amenez les i a Beranger et Herdré,
Et cil de Morillon et lor grant paranté.

Et ferirent as portes des espiez noellez ;
Clarembaut escrierent : « Veillart, avant venez !
« Vos n'i gariroiz mie, ja mar le cuiderez ! »
Quant l'antant Clarembaus, s'est vers terre anclinez ;
Huguez l'en apella com ja oïr porrés :
« Dites moi, beaux amis, par la vostre bonté,
« Qui sont cil chevalier que j'oi lai for crier.
— Sire, c'est Berangers et ses cosins Herdrez. »
Quant l'antandi Huguez, sel prit à apeller :
« Maitre, ce dit Huguez, por Deu, quar m'adobez,
« Antre moi et mon frere, Antoine l'alosé ;
« Car nos ne fumes honques chevalier adobé.
— Sire, dit Clarembaus, volantiers et de gré ;
« Mais je cuit la reproche vos seroit reprové
« Que vos aiez pris armes d'un veillart rasoté.
— Sire, ce dit Huguez, ice laisiez ester ;
« J'en ferai moult grant cous par la vostre amisté. »
Il deferment .I. coffre qu'uns muz ot aporté,
S'an traient les auberz et les iaumes gemez,
Et les espées riches don li pon sont dorez.
Li dui anfant vestirent les blans aubers safrez,
Et lacerent el chief les vers hiaumes jemez.
Clarembaus lor a ceint les bons branz acerez ;
Chascun done colée, de par seint Enoré.
« Hé Dex ! ce dit Huguez, par ta sainte bonté,
« Ceste chevallerie ferai je comparer,
« Se Damedex me sauve, Beranger et Herdré. »
Il escrie à ses homes : « Alez vos adober. »
Et il [tant tost] si firent, maintenant sont armé,
Et pristrent les escuz, es chevauz sont monté.
Les .X. fiz Clarembaut a Huge[z] apellé :
« Je vos comant Antoine, que vos le me gardez,
« Mon frere de Coloigne, ou le viare cler,
« Car à Tierri son pere le m'estuet ramener ;

« Certes, si je le pert, pouf aurai conquesté. »
Et cil li respondirent : « Volantiers et de gré ;
« Nos lo garderons bien par la vostre amisté. »
Clarembauz et si ome sont tuit apareillié ;
Il issent de la vile, baut et joiant et lié.
Par de desus la vile sont issuz li archier,
As murs et as escrimes sont li arbelestier ;
Devant la maitre porte sont li borjois à pié,
Qui portent bones armes et jusarmes d'acier,
Et grant targes raondes, fandues de carter.
Il jurent Damedeu, le roi de majesté,
Se li estor lor virent de la jent Berangier,
Que ja .I. trestoz sòlz ne s'en ira arers.
Clarembaus et si hom sont serré et rangé ;
Il sont venu as portes, trovent les verolliez,
Et d'une part et d'autre sont il bien .X. millier.
Ja i aura bataille et estor comencié.
Huguez an apèlla Clarembaut lo guerrier :
« Maitre, ce dit Huguez, mostrez moi Berenger,
« Cel qui fist la duchesce de la terre chacier.
— Sire, dit Clarembaus, par mon chief, voluntiers.
« Vez le vos là as armes, sor cel ferrant destrier,
« A celles bocles d'or, à cel hiaume d'or mer,
« A celle grosse lance, au confanon levé.
« Cil autres après lui, ceu est Herdrez, ses niés,
« Sanses et Aloris, et li autre murtier.
« Forcon de Murillon, vez le vos là derier.
« Et cil firent ma dame de la terre chacier.
— A non Deu, dist Huguez, je les conois asez ;
« J'an voudrai .I. ferir, si jel puis aprocher.
« Antoine de Coloigne, dit Huguez, çà venez.
« Por noient m'apelleren[t] Huguet lo chaitivé ;
« Or vos porroie je [bien] les traïtors mostrer,
« Ceuz qui firent ma dame de sa terre jeter.

« Auquel voudras tu poindre et ferir et joster ?
— Par ma foi, dit Antoines, je ira ferir Ardré ;
« Se Deuz plait, et la croiz où Jhesu fu penez,
« Mon espief li metrai par andeus les costés,
« Et je le voudrai fort à mon espié boter.
— Je ferrai Berenger », dit Huguez li senés.
Et li traïtor ont les enfanz agardez.
« Herdré, dit Berangiers, ver moi an antandez :
« Clarembaut sont venu sozdoier adobé ;
« Je ferrai cel premier sor cel escu bandé. »
Antoine de Coloigne lait aler lo destrier,
Et va ferir [Herdré], le nevou Beranger.
Desor la bolcle à or li a l'escu percié,
Le blanc auberc del dos desrot et desmailé ;
Tant com aste li dure, l'abati dou destrier.
Puis escrie : « Coloigne ! ferez i, chevalier !
« Certes, n'i gariront li cuvert pautronier ;
« Mar i firent la dame de la terre chacier.
« Certes, ell'a .I. fil qui moult fait à proisier ;
« N'est pas graindres de moi, si est bon chevaliers. »
Huguez de Vavenice laist son cheval aler,
Va ferir Berangier sor son escu lité ;
Desor la bocle d'or li a frait et cassé,
Le blanc hauberc del dos desrot et desmaillé,
Très per mileu del cors li a outre passé,
Tant com aste li dure, l'a del cheval versé.
Il escrie : « Coloigne ! franc chevalier, ferez !
« Certes, n'i gariront li cuvert desfaé,
« Car il firent la dame de la terre chacier.
« Certes ill a .I. fil qui moult fait à proisier ;
« N'est pas graindres de moi, si est bon chevaliers :
« Ancor destruira il Beranger et Herdré,
« Et cel de Morillon et tot lor paranté ! »

Là véissiez estor fort et desmesuré;
Lai ot tan aste fraite et tan escu troé,
Et tant clavel ronpu, et tant auberc fausé,
Tant chevaliers jentils et ocirre et paumer,
Et ceuz qui sont chéu les boeuz traïner,
Et foïr par ces champs ces destriés sejornez,
Dont li seignor an furent laidement trestorné.
Atant ez Clarembaus jentement conraé,
Et ses .IIII. fiz [ot], moult très bien adobez;
Il n'en set que les .IIII., de tant est plus irez.
Hugues crie : « Coloigne! franc chevalier, ferez!
« Certes, n'i gariront li cuvert desfaé. »

MOUT fu forz la bataille et fiers li chapléiz.
Berengers remonta et Herdrez ses amis;
Duremant sont navré, Dex lor don encor pis!
Il sont venu tot droit devant l'abatéiz;
Li traïtor desrangent, s'e[s]t anforcez li cris.
Clarembaut corrent sore et ses .XIIII. filz;
Par droite vive force es portels les ont mis.
Antoines s'est torné, à escrier s'es[t] pris :
« Por Deu, ne fuiez mie, franc chevalier de pris!
« Qui or vosdra fuïr, de Deu soit il maudiz! »
Celle fiere parole les a tot esbaudiz;
A cel poindre qu'il firent, an ont .XL. ocis,
Si en i ont bien .XXX. que retenus, que pris.
Là véissiez estor et fort abatéiz,
Ces hiaumes peçoier et ses escus crusir,
Et ces oreilles [fendre] et ces braz despartir.
Devant la maistre porte fu granz li feréiz;
Huguez crie : « Coloigne! chevalier, ferez i! »
Antoines les trestorne com chevalier hardiz;
Par droite vive force, es plains chans les ont mis.

MOULT fu forz la bataille et li estor plenier.
La jent Beranger sont fort et felon et fier;
Dusqu'à la maistre porte les ont tornez ariers.
De la vile lor issent et serjant et archier,
Li borjois de la vile et li arbalester;
Des traïtors ont mort juqu'à .XX. chevaliers,
Et s'an moinent batant jusqu'à .XX. prisoners.
Rogon i ont ocis, lo maitre conseillier;
Cil estoit niés Herdré et cosin Beranger.
Et li autre s'en fuient, moult en sont esmaié,
Et Hugues les enchauce, et Antoines li fiers;
Deci à Vauvenice ne finent de chacier.
Il entrent an la vile, puis descendent à pié;
Il se sont desarmé, et si ont gaaignié
Blans aubers et verz hiaumes et bons couranz destriers,
Et si orent conquis .L. chevaliers:
An la chartre parfonde les ont fait trabucher,
Il demanderent l'aive, s'asistrent au mengier.
Li parages Hardré n'i ont rien gaaigné:
An Vauvenice furent desconfit et chacié,
Là troverent le duc desor le pont où siet;
Delez lui sist sa feme, la fille Beranger.
Atant ez les traitors pongnant toz eslaisiez.
Li dus voit lor escus toz troez et perciez,
Et lor aubercs trestot ronpus et desmailliez,
Et si sont tuit sanglant lor auferant destrier;
Il lor a demandé: « D'on venez, aversier?
— Sire, del vis déable qui nos out anchauciez.
« A lla Nueve Ferté alames ostoier,
« Clarembaut le veillart cuidames fors chacier;
« Mais ill i sont venu serjanz et escoier,
« Par le mien esciant, jusqu'à .IIII. millier,
« Si nos corrire[nt] sore, come vis aversier,
« Ausint nos descoperent come foudre del ciel.

« Maudit soient li .IIII. qui venirent premier !
« Rogon nos ont ocis, nostre droit consillier,
« Mon nevou le cortois, qui faisoit à proisier,
« Et s'ann on[t] bien mené .L. chevaliers;
« Certes, orret grant honte se nel poons vengier. »
Quant l'antandi li dux, lo san cuide desver;
Il jure Damedeu, le glorieus dou ciel,
Clarembauz an sera, ainz que li solez liet,
Durement asallis et forment domagés.
Li dux a toz ces homes devant lui esgardez;
Il i avoit des plusors et plaiez et navrez,
Et lor armes sanglantes des flans et des cotez.
Il jure Damedé, qui an croiz fu penez,
Clarembaut asaudra an la Nueve Ferté.
Il a mandé Richier, le mieuz de la cité;
Et il i est venus, san plus de deslaier.
« Maires, ce dit li dus, anvers moi antandez :
« Clarembaus me gerro[ie], si com vos le savez;
« Ne me laisse à destruire ne chastel ne cité,
« Recet, donjon ne marche ne face cravanter,
« Et si ne prant nul home qu'il ne soit desmembrez.
« Por ce fait il ma terre à ses homes gater,
« Je irai le matin à la Nueve Ferté;
« Les borjois de la vile trestot i amenez. »
Et dit Richiers li maires : « Naie ! si m'aïst Dex.
« Par icel saint Apostre c'on quiert an Neron pré,
« Se vos de Vauvenice lai defors issiez,
« Jamais à vostre vie çaianz n'antreriez;
« Ne somes pas vostre home, ja mar le cuiderez :
« Vos estes .I. Lombarz, de Lombardie nez.
« Certes, anvers ma dame vos estes perjurez;
« A grant tort l'an féistes de la terre giter;
« Vos an tenez la terre et tote l'érité. »
Cant l'antandi li dus, lo sanc cuida desver.

« Sire, dist Berengers, por Deu. car lo prenez,
« Cel fellon de borjois, la teste li copez.
— Berangers, dit li dus, car me laissiez ester ;
« Li borjois ont bien droit, por sainte charité,
« Car je sui envers euz mentis et perjurez.
« A grant tort fi[z] la dame de la terre chacier ;
« Por ce est il mervoille quant je ai tant duré. »
Li dus fist faire letres et moult bien saeller,
Si a fait toz ses homes de sa terre mander.
Dedanz les .XV. jorz an fist tant asembler
Que .VII^c. .M. homes i poïst on nombrer.
Il trossent les haucubes et pavillons et trez ;
De Vavenice issirent bauz et joianz et lez,
Le droit chemin acuellent à la Nueve Ferté.
Or oez des borjois commant il ont ovré :
Il ont pris de la vile .IIII^xx. bachelers,
De toz le[s] plus vaillanz et les plus alosez ;
Tuit orent bones armes et bons chevauz armez.
Clarambaut les anvoie à la Nueve Ferté ;
Il i furent ançois que li dus n'ert assez.
Or oez del maior commant s'e[s]t porpensez :
Par force et par engin sont an la tor antré,
O lui .II^c. borjois de cui il est amés ;
Toz les serjanz qu'il trove a mort et afolez.
La moiller le duc prenent, qui ere nece Herdré,
La fille Berenger, les cuvert desfaé.
Tot après la ceinture li ont les dras copez,
Les tresces par desore li ont vilment oté,
A .IIII. pautoniers ont la dame livré,
Puis l'ont fait de la vile vilainement giter.
Et lo maitre serjant, qui dou duc fu privez,
Se li ont le baulevre et le nés raonié,
Devers la destre part li ont le poign osté.
Sor .I. rocin ferrant font le serjant monter,

Se li ont fais sor sainz et plevir et jurer
Qu'il ne finera mais, si ert au duc clamez.
Li serjant s'antorna de la bone cité ;
Il a tant le rocin point et esperoné
Qu'il a ataint le duc, à un tertre monter.
Quant l'a véu li dus ainsi mal atorné,
Errammant li demande : « Qui t'a si afolé ?
— Sire, Richiers li maires et cil de la cité ;
« Vostre tor ont saisie, jamais n'i antrerez,
« S'ann ont vostre moillier à grant onte geté :
« Perdu avez la tor, jamais n'i antrarez. »
Quant l'antandi li dus, à pou n'est forsenez ;
Met la main à l'espée dont li poins fu dorez,
Qu'il an veut Beranger parmi le chié doner.
« Beranger, dist li dus, moult m'avez malmené ;
« Par vos ai ge perdue ma tor et ma cité.
« Au jor que je vos crui, fis ge moult que desvez ;
« Or ne puis je avant ne arrieres torner.
— Sire, dit Berangers, vers moi an antandez :
« Plus avez de .III^m^. de chevaliers armez ;
« Vos asaurez ancui à la Nove Fierté. »
Clarembauz li veillarz est dou mengier levez ;
Au fenestres de maubre s'est alez acoder,
Et Huguez delez lui et Antoines li bers.
Garden[t] vers Vauvenice, cele bone cité,
Voient venir le duc et son riche barné ;
Cant le voit Clarembaus s'a tandrement ploré.
Huguez dit Clarembaut : « Cest duel laissiez ester.
— Sire, dit Clarembaus, je nel puis contrairer :
« Je voi venir le duc et son riche barné ;
« Je cuit qu'il m'ocirra ainz lo meidi passé.
« Se par force me prent, le chief aurai copé.
— Sire, ce dit Huguez, n'en soiez esfréez.
« Par la foi que ju doi tot franc home porter,

« Ançois que il i tande ne paveillon ne tré,
« J'aurai, ge et Antoines, couz reçus et donez. »
Antoines de Coloigne s'ala premiers armer,
Et Clarembauz li vieuz fait sa gent conréer;
Tuit rangié s'en isirent de la bone fierté.
Atant e vos le dus galopant tot armé;
Et s[i] home tendirent et pavillons et trez
Et loges et aucubes, tot contreval les prez.
Et Huguez de Coloigne les a araisonez:
« Haï! Clarembaus sire, dites moi verité,
« Quez est li dus Ramont que vos tant redotez?
— Sire, dit Clarembaus, bien le vos pui mostrer:
« Vez le sor l'auferant, sor lo destrier armé,
« A cel es[cu] à point et d'arjant pointuré,
« A celle grosse lance au confeno[n] fermé.
« Si est cortois et frans, ja mar lo mercrerez,
« Se porte bones armes, quant on li doit baillier.
« Li fellon traitor l'ont del chastel amené;
« Por ce, li covint faire tote lor volunté.
— Certes, ce dit Huguez, or l'ai bien avisé.
« Antoine de Coloigne, dit Huguez, çà venez!
« Or vos porroie je bien mon pere [ci] mostrer;
« Je nel vi onques mauz, dès l'ore que fui nez.
« Frere, poignez à lui, et si lo desfiez;
« Ne l'ociez vos mie! car bien vos i gardez. »
Et respondit Antoines: « Naie, si m'aïst Dex;
« Se j'avoie vo pere ocis ou afollé,
« Jamais ne m'ameriés, bien le sai de verté;
« Ancor voudriez vos l'afaire demander.
« Vos i poignrez à lui, qui plus vos i fiez.
— Par mon chié, dit Huguez, vos dites verité.
« Hor me defende Dex que nel puisse afoler,
« Ne il moi, ne ge lui, car je irai joster. »
Huguez point le chaval par andeus les coutez,

Jusqu'à la bocle d'or l'a fait dedanz antrer;
Por ce l'a fait Huguez qu'il anforçast d'aler,
Si a son escu à or devant son pis torné.
Quant [Berangers] l'a veu, si a [Raimont] apellé.
« Sire, [dit] Berangers, anvers moi antandez :
« Or vos porroi je bien les .II. vassauz motrer
« L'autre jor nos navrrerent antre moi et Herdré.
« Cel premerain devant, qui ci vient acemez,
« Me ferit anz el cors d'un espié noellé,
« Et li autre a Rogon, lo seneschal, tué.
— Par mon chié, dit li dus, petiz est ses asez;
« Se je lo puis ataindre, ne porra eriter,
« Et si ert grant damage : moult est biauz bachelers.
« Dex! com cort cil chevaz, les piez amoncelez,
« Et li escus li siet com s'il estoit plantez!
« Je ne sai que ce vaut ne à que ce puet aler,
« Orandroit l'am je plus que nul home charnel. »
Il broche le cheval des esporons dorez,
Et Hugues contre lui, le frain abandoné.
Quant aproche son pere, s'a Jhesu reclamé :
« Damedex, sire pere qui an croiz fu penez,
« Et an la sainte Virge préis humelité,
« Tu me desfant, beauz sire, par ta sainte bonté,
« Que ne puisse mon pere occire ne afoler! »
Atant e vos le dus poignant tot abrivé,
Et va ferir Ugon sor son escu lité.
Et Hugues refiert lui .I. cop desmesuré;
Tote pleine sa lance l'a dou cheval versé,
Puis saisi le cheval par lou chanfrein doré.
Il escrie : « Coloigne! franc chevalier, ferez!
« Certes, n'i gariront li traïtor prové;
« A tort firent la dame de la terre jeter.
« Certes, ell' a .I. fill qui jentils est et bers;
« Ancor destruira il Beranger et Herdré,

« Et ces de Morillon, et lo grant paranté. »
Cant li dus a oï de sa feme parler,
A mervoille li vint quant il l'a escouté.
Et Antoines, ses freres, ne s'est mie esfréez;
Sor son escu à or ala ferir Herdré :
L'escu li a percé, l'auberc li a fausé,
Enz ou cors li bainna le confanon safré,
Tant com aste li dure l'abati anz el pré,
Puis escrie ses homes : « Ferés i, chevalier ! »
Atant est Clarembaus et son riche barné,
Et ses .XIIII. filz, chascun l'iaume fermé ;
An l'estor se ferirent, les frains abandonez.
Lai avoit .I. estor et fort et aduré ;
Onques de si felon n'oï nus [hon] parler.
Comme li dus le voit, moult an fu esfréez ;
Adonc volsist el estre ariers en la cité.
Li vieuz Clarembaus est an l'estor retornez,
Et si fil tuit .XIIII., les verz hiaumes [laciez];
Lors refu li estors durement essauciez.
Li dus Raimonz estoit repairiez sor ses piez;
An aute [vois] se prist Hugon à arainier :
« Vasauz, ce dit li dus, c'anmenez mon destrier,
« Par la foi que tu dois au glorieus dou ciel,
« Où véis tu la dame dont t'ai oï parler?
— Traîtes, dit Huguez, je le conois asez;
« Certes, el' a .I. fil qui moult fait à prosier.
« Ancor n'a que .II. anz que il fu chevaliers;
« Ancor destruira il Herdré et Beranger,
« Et ceuz de Morillon, cui Dex doint encombrer! »
Cant l'antandi li dux, si plora de pitié.
« Sire, ce dit Huguez, rendrai vos cest destrier
« Par itel covenant, se j'ai de vos mestier,
« Que dedanz vostre cort me feroiz droit jugier,
« Et à droit me tindrez com vostre chevalier.

-- Vasaux, ce dit li dux, bien fait à mercier. »
Li dux est remontez; Hugues li tint l'estrier.
Atant ez Clarembaus et ses fiz toz rangiez,
Et toz ces de Coloigne, les vers hiaumes laciez;
An l'estor se ferirent de gré et volanter.
Adonc i ot tante lance et tant escu percier,
Tant bons haubert safrez deroz et desmaillez,
Et tant bons chevalier à terre trebuchier,
Lor boiauz traïnier à terre sor lor piez;
Moult par est grant la noise et li criz anforciez.
Li lignages Herdré i est fort enpirez;
Atant an i ont ocis et mort et despeciez
Dou sang qui ist des cors est toz li chans molliez.
Quant li dus l'a véu, à po n'est forsenez;
Il a guenchi la regne, au foïr est tornez.

MOULT fu grié la bataille et li estor pesanz.
Atant es vos Antoine trestot premerement,
Et va ferir Milon qui fu sire d'Aiglant;
Le cuer dedanz son ventre an deus metiez li fent,
Tant com aste li dure l'abati mort sanglant.
Hugues et Clarembaus i fierent durement;
Moult i ont gaaignié chivaz et garnemenz,
[Et] blans auberc [safrez], et bons hiaumes luisanz,
Et bien .XXX. prisons anmenere[nt] batant.
El chastel s'an antrerent trestuit comunaumant;
Les portes ont fermées quant il furent dedanz.
Et li dus se loja soz .I. pin verdoiant;
Le chastel ont asis anviron de toz sanz.

LI dus asit la vile anviron de toz lez;
Il tandent les acubes et pavillons et trez.
Hugues vint au[s] fenestres de fin mabre lité,
Clarembaus et li autri, et Antoines li bers.

« Seignor, dit Clarembaus, vers moi an antendez :
« Cil dus nos a asis per moult grant cruialté,
« Et li mal traïtor Berangers et Herdrés,
« Et cil de Morillon et lor grant parantez;
« N'an partiront jamais, an trestot lor aez,
« Tant qu'il aient la vile trestote cravanté :
« Certes, se il nos prant, à mort somes livré,
« Ne je n'antant secors de nul home charnel.
« Se j'aivoi .I. mesage bien cortois et senez,
« Qui m'an alast au duc mon mesage conter,
« Je querroie la pais, s'il voloit acorder.
— Je irai, dit Antoines, se vos le commandez.
— Amis, dit Clarembaus, je l'otroi de bon gré.
— Alez i, sire frere, dit Hugues li senez,
« Et si vos gardez bien de folement parler. »
A iceste parole est au cheval montez,
Armez de totes harmes, issit de la cité,
Deci au trez Raimont ne si est arestez.
Au mengier sist li dus, et ses riches barnez;
Atant ez vos Antoine qui bien l'a salué :
« Cil Damedex de gloire qui maint an trinité,
« Cil saut et gart lo duc, s'enoiant ne nos e[s]t;
« Se ne nos porte foi, Dex lo pouit cravanter! »
Et li dus lo regarde par moult ruste fierté :
« Amis, Dex te maudie, qui maint an trinité!
— Mais toi, ce dit Antoines, comme fex perjurez!
« Sire dus de Saint Gile, vers moi an antandez :
« Clarembaus li veillarz vos a par moi mandé,
« Se vos volés la pais, qu'il la veut autretel;
« Ancor l'amerez plus que nul home charnel. »
Antoines li a dit foi et humelité,
Et li dus li respont felonie et fierté :
« Daez ait Clarembaus, et quanqu'il a mandé,
« Et tu à foi si aies, quant tu l'as aporté!

« Va, se di Clarembaut, si je puis eschaper,
« Que la arz est collie don sera ancroez! »
Quant Antoines oï Clarembaut menacier,
Si laidement onir, et si mal vergondier :
« Seugnor, si faites troves ne font mie à baillier. »
Atant ez les serjanz qui portent lo mengier.
Li uns porte .I. paon roti en un astier;
H a dit à Antoine : « Va avant, chevalier;
« Certes nos n'avon cure de mauvais mesager.
— Amis, ço est coutume d'ome de ton mestier;
« Per ton seignor te fais et orgueillox et fier. »
Li senechauz l'oï, moult an fu corrociés;
Il auçe le poig destre, parmi le chief l'an fiert,
Tot li ansanglanta le blac auberc doblier.
Quant Antoines le voit, moult an fu corrociez;
Il a traite l'espée, ja s'an vaudra vanger:
Va ferir le gloton parmi la crois dou chief,
Que tote la cervelle li abat à ses piez,
Puis broche le cheval des esperons d'ormier,
Devant le duc Raimont ossit .III. chevaliers.
Li dus Raimons escrie : « Mar s'an ira antiers! »
Là véissez jeter fromajes et cartiers,
Et granz pieces de char, et granz cotiauz d'acier;
Damedex le garit que nus ne l'a toché!
.I. graille font soner, tuit sont apareillié.
Fierement l'anchaucierent; il s'an torna arrer,
Antreci qu'à la porte ne se veut atargier.
Cil dedenz saillent fors come bon chevalier,
Antoine ont bien receus au fer de lor espié.
La mainie le duc n'i ont rien gaainié;
Au chatel an menerent .XIIII. prisoniers :
Anz el fonz de la chartre les ont fait trabucher.

CLAREMBAUZ le veillart à la teste mellée,

Ou chastel s'an antra il et sa jent armée.
Huguez les apella, à la chiere manbrée.
« Seignor, ce dit Huguez, antandés ma pensée :
« Gardez que vostre gent soit trestote armée,
« Et s'ann irons là fors sanz nulle demorée.
« Se Dex plait et la croiz où sa char fu penée,
« Ancui ert de cest host grant partie sevrée;
« Si ferez bien chacun de la lance et d'espée,
« Ses requeromes tuit à moult grant alenée. »
Cil respondent ansanble : « Certes, bien nos agrée. »
Il isseht de la vile tuit à une alée;
Deci au tref Raimont n'i ont regne tirée,
Tranchent ces paveillons et ces acube[s] lées.
Ainz que[l] sachent an l'ost, ne la jent soit armée,
Ann i ot il ocis plus de dis charretées.
Là i ot tant aste fraite, tante targe troée;
Don véissiez bataille de moult fiere malée,
Tant felon traître jesir gole baée,
Don déable d'anfer an ont l'arme portée.
Li dus s'an torne an fuie, si a sa regne tierée.
Et Antoines l'anchauce parmi une valée,
Par de derrier li done mervilleuse colée,
Jus le fait tresbucher au mileu de la prée;
Puis escrie : « Coloigne! Dex aïe! sain Pere! »
Don refu la bataille mervillouse levée.
Et li dus resailli an la selle dorée;
Il s'an torne fuiant très parmi une prée.
Herdrez et Berangers et cil de la contrée
Tant ont perdu de jent ne sevent la nombrée;
Deci à Vauvenice n'i ot regne tirée.
Et la jent Clarembaut n'i ont fait arestée:
Le grant avoir ont pris tot contreval la prée,
Destriers et palefrois, maintes tarjes roé[e]s,
Les haubers et les iaumes, mainte[s] males forrées;

A la Nueve Ferté ont fait la retornée.

A Vauvenic'ent vient tot droit li dus Raimons,
Hardrés et Berangers et li autre gloton.
Et la jent de la vile, qui moult corrocié sont,
As lances et as espées moult bien se defendront.
Li dus Raimons s'escrie : « Conseilliez moi, baron.
« Clarembaus li veillarz me met à destrucion;
« De ma jent m'a ocis tant que n'en sa le non.
« .II. bons vasaux i a, plus son fier que lion;
« Li uns me randi or mon destrier ar[a]gon,
« Quant il m'ot abatu de cheval ou sablon.
« Parti somes dou siege, cui qu'en poit ne cui non. »
Et dient li borjois : « Damedeu an loon.
« Vos n'avez mie erré, certes, comme prodom;
« Or vos gardetz de nos, que tuit vos desfion. »
Il lor giterent pierres et carriax à bandon,
Et li archier lor traient sajetes et bojons.
Comme li dus le voit, s'an fu an grant friçon;
Il se retrait arriere, il et si compaignon,
Tot maintenant fit tandre son maitre pavellon:
La cité ont saisie antor et anviron.

OR lairomes del duc, n'en iert huimais parlé.
Lor eschés an menerent à la Nueve Ferté.
Hugues vit Clarembaut, si l'en a apelé :
« Prenez tot cel avoir que vos ici véez,
« Si le departez tot as chevaliers armez,
« Et à toz les barons que vos ici véez;
« Ja chevaliers que j'aie de ma terre amenez
« N'an aura, si Deu plait, .I. denier monéé. »
Quant l'antant Clarembaus, si a .I. sopir geté.
« Hé Dex! dit Clarembaus, qui an croiz fus penez,
« D'ont puet estre cist anfes qui moine tel ferté? »

Il comence ses fiz toz .x. à regarder;
Bien reconuit Girat qui estoit li ainez.
« Aufes, dit Clarembaus, anvers moi antandez :
« Vos m'avez ja servi .IIII. mois a pasez,
« Et si ne m'avez rien requis ne demandé,
« Et si ne sai anquor de quel terre estes nez.
— Sire, ce dit Giraz, ja orez verité :
« Nos somes de Coloigne, la mirable cité. »
Et respont Clarembaus : « Par mon chief, vos mantez!
« Vos estes mi .x. fil, bien vos ai ravisé;
« Or à primes vos ai conéu, à non Deu.
« Je vos charjai ma dame, la duchesce au vis cler;
« Mais, par le saint apostre c'om quiert an Noron pré,
« Se je de la duchesse ne sai la verité,
« Je vos ferai ancui tot les membres coper! »
Il escrie à ses omes : « Or tost, si lo prenez! »
Quant l'antandi Girat, s'a forment sospiré;
Lai où il voit Hugon, si l'an a apellé :
« Sire, ce dit Giraz, merci, per amor Dé!
« A non Deu, damoisiaux, ne puet estre celé. »
Lai o voit Clarembaut, si li est au pié alé :
« Certes, vostre fil somes, ço est la verité.
« Veez là cel damoisel de novel adobé;
« Madame le porta, ou le visage cler. »
Quant l'antant Clarembaus grant joie a demené;
De la joie qu'il a s'est .IIII. foiz pasmez.
Quant il se redreça, s'a Hugon apellé,
Puis li chaï as piés, merci li a crié :
« Damoiseaux debonaire, bor fuissiez onques nez!
« Fai moi pais à ton pere, par sainte charité,
« Que à tort me gerroie et gaste m'erité;
« Certes grevé m'a moult, travaillé et pené.
— Hé Dex! ce dit Huguez, unques mais n'oï tel;
« De quoi ferai ge droit à nul home charnel,

« Can je n'ai en ma terre .I. denier monéé ?
— Qui est cist damoisiauz qui vos a reclamé ?
« Moult par est de ses armes ardiz et alosez,
« Et si est en bataille hardiz come çanglers,
« Et moult est de paroles et cortois et senez.
— Et sire, dit Huguez, ja orrez verité. »
Hugues li a conté, de mot n'en a fausé,
Come sa mere l'ot et nori et lavé,
Et com il fu sa mere an la forest anblez,
Et fu au roi Hugon an Ongrie aportez,
Et comant vint arieres quant on lo vuet tuer,
Et comant fu sa mere norice an povreté.
« Hé Dex ! dit Clarembaus, com devroie desver,
« Quant oi ci [de ma] dame, de norice parler.
— Seignor, ce dit Huguez, faites pais, si m'oez :
« Car prenomes conseil loial et droiturer,
« Comant porron destruire Herdré et Beranger »
Et respont Clarembaus : « Dex vos en puet aidier ! »
Ez vos de Vauvenice poignant .I chevalier,
Que danz Richiers, li maitres, i ot fait anvoier,
Et dit à Clarembaut : « Nobile chevalier,
« Ja vos mande par moi li bons maire Richiers
« Que vos le socorrez, qui an a grant mestier,
« Car li dus l'a asis à des mil chevaliers ;
« Se vos nel secorrez, si aurez reprovier. »
Clarembaus vit Hugon sel prist à areinier :
« Damoisieax, que feron, par la vertu dou ciel ?
« Ja nos mande li maires que d'aïde a mestier. »
Et respondi Huguez : « Harmez vos chevaliers. »
Et il si firent tuit, que rien n'ont atargié.
De la vile s'an issent tuit serré et rangié ;
Tot droit à Vauvenice pristrent à chivaucher.
Or les conduie Dex qui tot a à baillier !
Li dus Raimonz se leve par soz l'aube esclairié ;

Il appelle les princes Herdré et Beranger :
« Seignor, adobez vos, nobile chevalier ;
« La terre Clarembaut voeil aler essilier,
« Et chaitis et chaitives amenerez liez,
« Et dames et pucelles por lor cors verg[o]nier ;
« Clarembaut ferai pendre et tot vi escorchier,
« Et Antoine le prou, et touz ses chevaliers. »
Antoines a véu, par devant, le[s] forrier[s],
Qu'il amoine[nt] vitaille et d'avoir sont chargié ;
[Lai où il voit Hugon, si l'en a apelé :
« Frere, je voi del duc ci venir les forriers],
« Et mainent avec eus mainz vaillanz chevaliers ;
« Il sont tuit de vitaille et chargié et trosé. »
Et respondi Huguez : « Frere, car i poignez ! »
Antoines s'an torna à tot .C. chevaliers.
Lai véisset estor fierement comencier,
Et tante riche selle de bons chevauz voider,
Et tant vaillanz barons occirre et detrancher.
Ne porrent pas l'etor soffrir ne endure[r] ;
An fuie tornent tuit parmi .I. val plenier.
Antoines les enchauce, il ne les veut laisier.
Or s'an vont li forier, n'i ont plus demoré.
Antoines les anchauce, le frain abandoné ;
Il escrie : « Coloigne ! franc chevalier, ferez ! »
Là véissiez estor et fort et aduré ;
Là ot tant aste fraite, et tant escu troé,
Tant clavain desrompu, et tant hiaume fausé.
Li forrier ne se poent ne tenir ne tanser ;
I guerpissent la proie, an fuie sont torné :
Antoines an retint .XL. prisonniers.
Deci à Vavenice sont li fuiant alé ;
Il troverent lo duc, véant tot lo barné.
Li dus lor demanda coment il ont ovré,
Et cil li respondirent, véant tot lo barné :

« Nos venimes de proie et chargié et trosé;
« Ne sai quel vi déable furent deci torné,
« Clarembaut le veillart ou a dit et conté;
« Il nos corrurent sore, si nos ont desrobé,
« Et tollue la proie, et tot desbaraté,
« Et si n'ont de vos homes bien .XL. mené.
« Por amor Dé de gloire, et quar vos an alez;
« Morz estes et oniz, se plus ci demorez. »
Quant l'antandi li dus, le sanc cuida desver.
Et Antoines s'an torne, s'en a le char mené.
Hugues et Clarembaus se ll'an ont apellé:
« Por amor Dé, Antoines, commant avez ovré?
— Par foi, j'ai les forriers le duc desbareté;
« Chevauz et palefrois avons à grant planté,
« .XL. prisoniers que vos véoir poez.
« Or coromes au duc, as loges et as trez,
« Si parton de la vile, n'i soit plus aresté.
« S'il ert partiz dou siege, il ert moult esgaré. »
Et respont Clarembaus: « Par mon chief, non ferez;
« Li dus est pere Hugon, que de voir le savez,
« Et, se il se voloit anvers nos acorder,
« Nos le devrions bien servir et anorer. »
Tant lor dit Clarembaus qu'il s'an sont retorné,
Et si sont repairé à la Nueve Ferté.
Celle nuit reposerent deci à l'ajorné.
Et li dus de Sain Gile s'est par matin levez;
.I. chival li manerent, et il i est montez,
S'est venus à la porte de la bone cité.
Dan Richier le maior a li dus apellé,
Et des meillors borjois i avoit asanblé.
Delez lui sist sa feme, qui ere niece Herdré,
La fille Beranger, le cuvert desfaé.
Autant ez vos Antoine et Girat le prové.
Antoines le salue com ja oïr porrez:

« Cil Damedex de gloire qui maint en trinité,
« Cil saut et gart le dux tot à sa volanté;
« S'il ne nos porte foi, donc ait il mal de[h]é!
— Mais tu, ce dit li dus, come biauz bachellers.
— Sire dus de Sain Gile, vers moi an antandez:
« Est ce donc vostre fame qui est as vos cotés?
— Oï, ce di li dus, je le cuit de verté.
— Hé Dex! ce dit Antoines, qui an croiz fu penez,
« Puet nus hom de cest siegle .II. fames esposer?
« Por tant qu'elle soit vive et qu'elle puet aler,
« Je oï à Coloigne d'une dame parler,
« En la claime Paris[e], si a le visage cler.
« Certes, ell' a .I. fil qui moult fait à doter;
« N'est pas graindres de moi, et si n'est mie ainiez,
« Et si fu chevaliers n'a pas .I. an passé:
« Il menace forment Beranger et Herdré;
« Toz l[es] voudra destruire, et lor grant para[n]té.»
Quant li dus l'antandi, tot a le sanc mué;
Lai où il voit Antoine, si l'enn a apellé.
« Amis, ce dit li dus, dis moi tu verité?
— Oï, par mon chié, sire, ne vos ai pas fausé.»
Berengers le regarde, et ses cosins Herdrez.
« Frans dus, dist Berengers, dit il vos verité?
« Vos faites grant folie, se tel ribaut créez.
« Je oï l'autrer dire .I. mien fieu prové,
« Qui n'en osast mentir par les membres coper,
« Qu'il trova vostre fame à Paris la cité,
« Qu[e] elle ne se garde d'ome de mere né,
« Car ele est bordeilleire el bois et el fosé;
« .II. fretes ne refuse .I. denier monéé.»
Quant l'antendi Antoines, près n'a le sanc desvé;
Il geta la main destre à s[es] grenons mellés,
.III. [poilz an araga], voiant tot le barné.
Puis li a dit Antoines: « Traîtres, vos mantez!

« Mal daaz ait li dux, et il et sa fiertez!
« Quar il ne devroit mie soffrir ne andure[r]
« Que il oïst sa feme laidanger ne blamer.
« Don n'a il or sa terre et s'enor à garder?
« Car del suen n'en a il .I. denier monéé,
« La jant de cest païs sont par lui parjuré. »
A iceste parole ez vos venir Herdré,
An sa main .I. baston qui gros fu et carez,
Si an cuida Antoine parmi le chié doner;
Mais Girars passe avant, des mains li a osté.
Al peliçon hermin a Antoine covré,
Que trestot lo parfent jusqu'au leu dou baudrer.
Quant Antoine le voit, tot a le sanc desvé;
Il li cort as cheveuz, à terre l'a jeté.
Et Berangers saut sus, quant voit ferir Herdré;
Celle part est venus qu'il le cuida covrer.
Mais Girars le feri de son baton carré,
[Si que] as piez le duc l'abati soviné.
Lai véissiez estor mervillos et mortel,
Quant li dus s'escria, par moult ruste fierté:
« Per saint Denis de France, ne per saint Enoré,
« Ma[r] i aura humais ne feru ne boté! »
A iceste parole est Antoine levez.
« Sire, ce dit Antoines, anvers moi antandez:
« Clarembaus si vos mande, li chanus, li barbez,
« Que tant li donez trives que à vos viegne parler;
« S'il se puet anvers vos à nul fuer acorder,
« Il s['i] acordera de gré et volantier. »
Et respondi li dus: « Je l'otroi de bon gré.
— Voire, ce dit Girars, donques quar l'afiez;
« Ancor serois par lui créus et redotez.
« Ains Dex ne fist .II. homes qui sont de mere nez
« Ne facent à partir et por mal créanter. »
Li dus lor a plevi tretot et créanté,

Que il n'i aura garde ne al venir ne à l'aler.
Antoines et Girars se sont ancheminé ;
Unques ne refinerent deci qu'à la Ferté.
Quant Huguez voit Antoine, si li a demandé :
« Frere, qui vos a si vos bliaut desirré ?
— Par ma foi, Berengers et ses cosins Herdré.
— Hé Dex ! ce dit Huguez, com puis le sanc desver,
« Quant je dedanz ma terre ne puis home thanser.
— Sire, ce dit Antoines, vers moi an antandez :
« Vostre pere vos mand[e] qu'à lui alez parler,
« Et o vos Clarembaus, qui est proz et senés.
« Il nos jura conduit et bone sauveté ;
« Car il nos [a] plevi et très bien afié
« Que nos n'i auron mal n'el venir ne à l'aler.
— Seignor, dit Clarembaus, or tost de l'adober ! »
Et il si firent tuit ; maintenant sont armé.
De la vile s'an issent, quant il furent monté,
Et Clarembaus les guie, qui le poil ot mellé.
Deci à Vauvenice se se sont aresté ;
An .I. bruil, lez la vile, fist ses jenz arester.
« Seignor, dit Clarembaus, anvers moi antandez :
« Je m'an irai laianz en la bone cité ;
« Huguez vindra o moi, et Antoines li bers,
« Et mi fil tuit .XIIII. qui sont proz et sené.
« Vos estes tuit prodome, vos qui ci remanez,
« Et je vos pri, por Deu qui maint an trinité,
« Se vos oiez le graille an cel palais soner,
« Adonc sachez de voir je me serai meslez. »
Et cil li respondirent : « Mar vos esmaierez. »
Or s'an va Clarembaus, li vieuz chanus barbez,
Et Huguez et Antoines, qui sont bon chevalier,
Et li .XIIII. fil Clarembaut lo sené.
An Vauvenice vienent, ou palais sont monté ;
Lai troverent le duc an sa chanbre doré,

Et sa jentil moillier qui siet à son costé,
Beranger et Hervieu, et Sanse et Herdré :
« Cil Damedex de gloire qui a[n] croiz fus penez,
« Cil saut le duc Raimont tot à sa volanté,
« Et son riche barnaje et tot son paranté ! »
Et li dus respondi, qui mout an fu iriez :
« Gardez que nul hontage çaianz ne me querez ;
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Se vos me dites chose qui ne me vigne à gré,
« Orandroit vos ferai toz les menbres coper !
— Sire, ce dit Huguez, un petit m'antandez :
« Li queuz est Berengers, ne li quez est Herdrés ?
— Biaux amis, dist li dux, ve les là lez à lez.
— Sire, ce dit Huguez, or les connois assez.
« Or vos pri ge, biauz sire, lo guiardon me randez,
« Quant vos me proïates del destrier sejorné,
« Que je le vos rendi par le chafrein doré ;
« En covenant m'éutes que mon droit m'antandrez.
— Par foi, ce dit li dus, c'est fine veritez.
— Sire, ce dit Huguez, se vos plait antandez :
« Vers le duc Beranger soi ge prez de mostrer
« Que il a anvers vos come traistres estez ;
« A tort a vostre fame de la terre geté.
« Se il s'an veut desfendre, je[l] sui prez de mostrer ;
« Je li firai jéir, veiant tot lo barné. »
Quant l'antandi li dus, si [a] lo chié crolé :
« Berangers, dist li dus, or poez escouter
« Cil anfes vos apelle de traïson mortel ;
« Alez prendre vos armez, et si vos adobez.
— Sire, dit Berengers, anvers moi antandez :
« Ja an cort de prodome ne sera esguardé
« Que je anvers cetui an doie harmes porter.
« Parise vostre fame fist la desloiauté,
« Elle murtri Buevon, ton frere l'aduré ;

« .I. chevalier an ot per li gage doné ;
« Je le fis recréant, voiant tot le barné.
« Sire, vos le pendites, tant sui je plus irez ;
« Il ere mes cosins, et de mon paranté :
« Par le onte de moi le viel je rechater.
— Certes, ce dit Huguez, traîtres, vos mantez !
« Vos et il enn ovrastes com traîtres provez.
— Certes, dit Berangers, dan gloz, vos [i] mantez !
« Vos le comparoiz chier, je n'en ert trestorné ;
« Ja Clarembaus li vieuz, o les grenos mellés,
« Ne vos menera mais à la Nueve Ferté. »
Il est passez avant qu'il le cuida cobrer.
Huguez clot le poig destre, après si l'a levé,
Merveillos cop li done del poign qu'il ot quarré,
An la boche li brise .II. dans maïsellers,
La levre li fendi et confroissa le nés ;
Par les tremples le prist, à terre l'a gitté.
Antoines de Coloigne reva ferir Herdré,
Si qu'il li a le vis tretot ansanglanté ;
As piés le duc l'abat, tel cop li a doné
Le nés et le visage li a desfiguré.
Sor lor [piez] sont sailli Berengers et Herdrés,
Et Sanses, li traîtres, et Roarz et Gondrez,
Hervieuz et Aloriz, et li autres parantez.
Et Clarembaus li vieuz a le graille soné ;
Par tel aïr le sone, que cil ont escouté
Qui estoient remés de defors la cité.
Il corrurent as armes, es chevauz sont monté,
An la cité s'an vinent de bataille apresté.
Ja i aura estor mervilleux et mortel :
Hugues se desfant bien et Antoines li bers,
Clarembaus et si fil qui sont bon chevalier.
Li traïtor les ont durement apressé ;
Ja i fussent tuit mort, ocis ou afollé,

Quant li dus Raimons crie à ses homenz : « Ferez !
« Mar vos eschaperont Berangers ne Herdrez ! »
Là véissiez borjois, trestoz au piez levez,
Espées et maçues dedans lor mains porter ;
Il ont as traïtors .I. grant asaut livré.
Il sont passé avant qu'il se cuident cobrer.
Lai véissiez mantiax et chapes desirrer,
Et barbes et grenos et cez chevez tirer.
Huguez fu ou palais et Antoines li berz ;
Li traïtor les ont duremant esfraez.
Il les éussent ja ou morz ou afollez,
Quant Clarembauz li vieuz commança à crier :
« Que fais tu, dus Raimons, as tu [le senc] desvé ?
« Certes, voiz là ton fils, cel joine bacheler ;
« Ta feme le porta, et tu l'as angandré :
« Laiseras le tu donc devant tes ieuz tuer ? »
Quant li dus Raimonz l'ot, tot a le sanc mué ;
L'estor fist remanoir et laissier le chapler.
Il vint devant son fil, marci li a crié :
« Beaux fiz, por Deu, merci ! lai moi à toi parler.
« Qui vos a de la guerre si aidé à tenser ?
« Biaus fiz, qui est cil anfes que vos sire clamez ?
— Sire, ce dit Huguez, ja orrez verité. »
De sa mere li conte commant ele a ovré,
Et issi com il fu an la forest amblez,
Et com li rois le fit bauptisier et laver,
Et com li vout sa fille et son regne doner,
Li anfant de la terre le voudrent afoler,
Et isi com sa mere à Coloigni remest,
Qu'elle devint norisce par moult grant povreté,
Et li fil Clarembaut li ont son cors gardé.
« Sire Dex, dit li dux, com devroie desver,
« Quant j'ai ci de ma fame si laidement parlé ! »
Et la jent Clarembaut sont el palais monté.

Ja i éust estor et fort et aduré,
Quant Clarembaus lor dit : « Seignor, car vos soffrez;
« Se Dex plait, hui cest jor seromes acordé. »
Il escria : « Seignor, cest traïtors prenez ! »
Qui véist Beranger et prendre et deboter,
Et sachier et ferir, et laidement mener.
Autresi deboterent [et Sanson] et Herdré,
Roart et Alori, et Rogier et Gondré,
Et Hervier et Hoton, et l'autre paranté.
« Seignor, ce dit Huguez, faites les destraver...
« Non feron, dist après, por Deu ! ne vos astez,
« Ainz les vera ma mere à grant honte livrer. »
Au veillart Clarembaut les a l'en comandé;
Il jure Damedeu que n'en istron[t] jamais.
Qui lor véist borjois venir et assembler;
Et harjent et hor fin ont Huguet prasanté,
Et bons pailes d'Estantes et destriers sejorné.
« Seignor, ce dit Huguez, ice laisiez ester
« Jusque j'aie à mon pere et ma mere acordé. »
Et cil li respondirent : « Moult avez bien parlé.
— Beauz fiz, ce dit li dus, vers moi an antendez :
« Alez vers vostre mere, n'i soit plus aresté.
« Clarembaus, dist li dus, biauz amis, çà venez.
« Ge vos comant ma terre et m'enor à garder;
« Gardez li traïtor ne soient eschapé.
— Sire, dit Clarembaus, volantiers et de gré;
« Je garderai mout bien la terre à sauveté. »
Li dus a fait son host et sa jent aprester.
L'endemain mut li dus, cant il fu ajorné,
Et ses fiz avec lui, et Antoines li bers,
Et tuit si compaignon que il ot amené.
Li dis fil Clarembaut les ont moult bien guiez.
Il trepassent la terre et les amples regnez;
Ne sai de lor jornées ne[dire] ne conter :

Antreci qu'à Coloigne ne se sont aresté.
Huguez dit à son pere : « Biauz sire, a[n]tandez :
« Or venez bellament, vos et vostri barnez,
« Je m'enn irai devant à ma mere parler ;
« Je croi que volantiers vos voudra acoler.
— Biauz fiz, ce dit li peres, por Deu, or an pansez. »
Huguez a pris Antoine, auvec lui l'a mené ;
Il vindrent à Coloigne, ou palais sont monté.
La dame vit Antoine, adonc ot joie assez.
Premiers baisa son fil qu'en ses flancs ot porté,
Et après baisa l'autre que ot nori soé.
« Dame, ce dit Huguez, un petit m'entendez :
« Ci vient li dus mes peres, o son riche barné ;
« Or vos pri je, por Deu, bel semblant li motrez,
« Car je ai vostre cors anvers lui acordé.
« Li traitor sont pris et bien anprisoné,
« Si les a Clarembaus en sa chartre geté ;
« Il n'an istront jamais tant que vos le verez.
— Biauz fiz, ce dit la mere, buer fusiez onques nez ! »
La duchesce s'an va jantemant conraer ;
Antoines li vaillanz, qui tant ot de bonté,
Par la main l'amena jusc'au pilon degré.
Il n'ot plus belle dame an la crestienté.
Li dus Raimonz desçant dou destrier sejorné ;
L[a]i où il voit sa femme, celle part est allez.
Ainz éust bien uns hom dimei leue alé
Que li uns ne li autre péust .I. moz soner.
« Dame, ce dit li dus, comant vos demanez ?
« Certes, j'ai anvers vos mauveisement erré ;
« Par toz les sainz dou mont, que le me pardonez !
— Sire, ce dit la dame, volontiers et de grez. »
A iceste parole sont ou palais monté.
Tierris ala ancontre, li cuens de la cité ;
Lai où il voit le duc, si l'a bien salué ;

« Sire, d'ont estes vos? ne me soit pas celé.
— Sire, ce dit Raimonz, ja n'orrez verité :
« Je suis dux de Provance, si ai grant richeté.
« Ceste dame est ma feme que vos ici véez;
« Antoines vostre fil an nori a esté,
« Et cant elle fu onques de si grant povreté.
— Dame, ce dit li cuens, moult m'avez mal mené;
« Certes, se j'eusse [seu] la fine verité,
« Que fusez fame au duc, ne de son paranté,
« Je no soffrise mie par l'or d'une cité.
— Sire, ce dit Raimonz, Dex an soit aorez,
« Quant ell' a auvec vos si lonc tamps demoré! »
Adonc fait l'arcevesque de Coloigne mander;
A grant benéison les ont fait asanbler.
Moult demainont grant joie al palais principer;
.I. mangier moult très riche fist Tierris conréer,
Il demanderent l'aive, s'asistrent au soper.
La nuit jurent ansanble deci qu'à l'aujorner.
Quant li dus fu levez, s'asistrent au diner;
Puis est venus au conte por congié demander :
« Sire, je veil ma feme, se vos plait, ramener,
« Et mon fil et lo voutre, s'il ne vos doit peser,
« Car tant s'aiment andui ne puent desevrer;
« J'an donrai votre fil grant part de mon regné.
— Sire, ce dit Tierris, bien fait à créanter.
« A Deu commant mon fil dès que o vos vet aler.
— Sire, ce dit Antoines, ne m'en puis consirer;
« Madame m'a nori doucement et soé. »
Li dus a fait sa feme sus .I. cheval monter;
Li borjois de la vile, pucelles, bacheler,
Por amor de la dame, comencent à plorer.
Il issent de la vile san plus de demorer;
Tierris, li pere Antoine, les convoia assez,
Quant vint au despartir, por son fil s'est pamez;

A Coloigne s'an vint. Li dus s'an est alez,
Si anmoine sa feme qui tant a desirré.
E Dex! icil Antoine fu de si grant bonté,
Et plains de cortoisie, et si amesuré;
Car dou saint esperit l'a Jhesu espiré,
Par lui fait Dex miracles : Dex li a bien mostré.
Li dus Raimonz chivauche et ses riche barnez;
Deci an Vauvenice ne s'est mie arestez.
Atant vint Clarembaut .I. mesage conter :
« Sire, ja vient vos dame que vos tan desirez. »
Cant l'antant Clarembaus, maintenant est montez;
Les clercs et les prevoires a fez trestoz mander,
A grant procession sont au devant alé,
Et ont fait toz les sainz de la vile soner.
Clarembaus vait devan, li chanus, li barbez;
Quant il vit la duchesce, de joie s'est paumez;
Il li baisa les mains par moult grant amisté.
« Clarembaus, dit la dame, prodome t'ai trové;
« Vos i aurez grant prou, si je vi por aé. »
Ou palais descendirent, ou plus maistre degré.
Moult demainent grant joie contreval la cité.
Ou palais s'an monterent li chevalier mambré;
Li dus, et Clarembaus, et Antoines li fiers,
Et Hugues et li autre i moinent gran tenpier.
« Clarembauz, dit la dame, vit encor Berangiers?
— Oï, par ma foi, dame, il et Herdrez ses nez.
— Et car le me mostrez, nobile chevalier.
— Dame, dit Clarembaus, par mon chief, volantiers. »
Les traïtors amoine orz de la terre, à pié;
Il furent teint et paile, malement justisé.
Quant les voit la duchesce, si les a arainiés :
« Malement me batites, par ma foi, Berangier,
« A grant tort me féites de la terre chacier;
« S'or ne dites verté, par les ieuz de mon chief,

« Hui cest jor vos ferai ardoir ou escorcher.
— Dame, dit Berangiers, ja murtri je Garnier;
« Il estoit vostre pere, moult fis que renoiez.
« Lo fruit vos anvoiai que je fis antoucher,
« Et Bueves an manja, don mal fu enginiez,
« Car maintena[n]t l[ui] furent li oil don chié sachié.
« Anarber vos cuidai et vos cors vergoinier;
« Mongré fusiez alée, mal me suis porchacié.
« Lo conte de Tolose et lo conte Gautier,
« Certes, je l'anherbai, je ne lo puis noier;
« J'ai mort plus de C. homes à tort et à pechié.
— Par foi, ce dit la dame, s'ann auras ton loier.
— Dame, ce dit Antoines, ardez cest pautroniers.
— Voire, ce dit Huguez, ne soit plus atargié.
— Seignor, ce dit la dame, s'en aurez le loier.
« Seignor, ce dit la dame, ançois seront jugié. »
Quant Berangers ot dite tote sa volanté,
Et il ot à la dame son afaire conté :
« Clarembaus, dit la dame, cest gloton me prenez;
« An la chartre parfonde soient tantost jeté.
— Dame, dit Clarembaus, volantiers et de gré;
« Mais il le sachent bien, de fine verité,
« Que jamais n'ann istront an trestot lor aé. »
Les traïtors a l'en en la chart[r]e geté;
Li clerc et li prevoire, evesque et abé,
Ont le duel à la dame en joie retorné.
Moult fu granz li mangiers quant il fu apresté;
Antre Uget et Antoine servirent au diner.
Ançois que il lor aient lo premier mes doné,
Atant ez .II. mesaches; ou palais sont monté.
Il furent povremant vestu et conréé;
Lor drap furent deroit, lor cheval deferré.
Il saluent le duc à loi d'ome sené :
« Cil Damedex de gloire qui an croiz fu penez,

« Cil vos saut, jentis hon, et tot vostre barné!
— Et Damedex saut vos, li rois de majesté!
« Seignor, d'ont estes vos? dites que vos querez. »
Et cil li respondirent : « Biau sire, ja l'orrez :
« Nos avon moult cerchié et chatiax et citez;
« Mais nos ne trovons mie, dont nos somes iré.»
Et dit li dus Raimonz : « Dites que vos querez.
— Par ma foi .I. anfant; mar fust il onques nez,
« Que tant nos aura il travaillié et pené!
« Filleuz est le roi Hugue, qui tant a de bonté;
« Il est rois de Hongrie, moult a de richeté.
« L'anfant avosmes quis bien a .II. anz pasés;
« Li rois li veut sa fille veraiement doner,
« La moitié de sa terre li veut quite clamer.
« Dou roi s'est despartiz, qu'il n'i veut plus ester;
« Mais or l'avons tant quis ne [le] poons trover,
« Ne nos ne trovon home qui an sache verté.
« Por amor Deu de gloire, donés nos à diner. »
Et dit li dus Raimonz : « Volantiers et de gré. »
Quant l'antandi Huguez, s'a Antoine apellé;
A consoil l'an apelle : « Biau frere, çà venez;
« Vez vos ces mesagers qui ici ont parlé?
« Il son au roi Hugon, mon parain l'alosé;
« Certes, il me fait querre, bien le sai de verté. »
Huguez pren les mesages, si les [an] a menez,
An une chanbre à voute les a bien ostelez,
Ses a de bones robes vestuz et conréez;
Il a fait les chevauz tot de novel ferrer,
De coi il porront bien an lor païs aler.
La noit furent servi et moult bien ostelé;
L'andemain par matin ont congié demandé.
Au matin, par soz l'aube, s'an vont li messager.
Li mesage s'an tornent, n'i ont plus demoré;
Antreci qu'à lor terre ne finent d'esploitier,

Là, roi Hugon troverent à son demoine fié :
« Seignor, bien vos vignez ! dites moi verité ;
« Ja ne vos vi ge mais, bien a .II. anz passez.
— En non Deu, biau doz sire, nos avon moult alé,
« Cerchiez [avon] les terres et de lonc et de lé,
« Ainz de vostre fillueu n'oïmes nos parler.
« An Vauvenice fumes, une bone cité ;
« Lai estoit uns frans hom à sa fame acordé ;
« .I. anfant i trovames cortois et alosé.
« Quant nos orent oï noz mesages conter,
« Bien herbergier nos firent et moult bien ostaler ;
« Il firent nos chevax toz de novel ferrer,
« Et à chascun de nos .IIII. livres doner. »
Quant l'antandi li rois, si prist à sospirer :
« C'est Hugues mes filleux don ge vos oi parler.
« Par la foi que je doi à tot home porter,
« Ge li donrai ma terre et tote m'erité,
« Et, après mon decet, ait trestot lo regné.
« Il nen i a nul home qui de mere soit nez,
« S'il le me desfandoit, nel féisse affoler. »
Gontagle de Losane s'an est an piez levez ;
Où que il voit roi Hugon, si l'an a apellé.
« E[n] non Deu, dit li traitres, un petit m'antandez :
« Tel chose volez querre que je ne troverez.
« Il [a] an cest païs .IIII. anfanz afolez ;
« Li miens i fu ocis, si que bien le savez.
— Da[e]z ait cui an chaut ! dit Hugues li senez,
« Il lo voudrent murtrir, c'est fine verité ;
« Par saint Denis de France ne par saint Henorez,
« Vos en perdrez la teste, se vos plus an parlez !
— Sire, dit li traitres, je laiserai ester. »
Li rois Hugues a fait toz ces barons mander ;
Plus furent de .VII^XX^. cant furent assamblé.
Tot droit à Vauvenice s'an veut li rois aler ;

Li mesager s'en tornent qui lai orent esté.
Tant ont par lor jornées et venu et alé
A Vauvenice furent, une bone cité.
Et li rois a fait tandre et paveillons et trez;
Et quant li dux le voit, moult an fu esfraez.
Huguez reconuit bien et paveillons et traez,
S'an apella le duc, dit li a et conté :
« Sire, c'es[t] mes parains, rois Hugues l'alosez;
« Certes, il me vint querre, je le sai de verté.
« Or vos pri je por Deu, sor .I. destrier montez,
« De ci à mon parain roi Hugon an alez,
« Et saluez li roi, vostre ostel li offrez,
« Et lo pain et lo vin, et lo blé autretel.
« Il vos demandera se vos nul fil avez,
« Et vos dirois oïl, ja mar an dotariz,
« Se li motrez Antoine, mon frere l'alosé;
« Il nel conoistra mie, c'est fine veritez,
« Il s'enn ira arrieres ainz demain l'avespré. »
A iceste parole est ou cheval montez,
La duchesce, et Antoines, et des autres assez,
Et li vieuz Clarembaus, et li autres barnez;
Onques ne tresfinerent tant qu'il vindrent as trez.
Troverent le roi Hugue qui se fu desarmez.
Atant ez vos venir le duc tot abrivé :
« Dex saut le roi Hugon et tot son paranté! »
Et respondi li rois : « Dex vos croise bonté!
« Est donc cist païs vostre et tote l'erité?
— Oï, par mo[n] chief, sire, nus n'i puet rien clamer.
« Vostre ost erbergerai, se vos le commandez,
« Et lo pain et lo vin, et lo fain et lo blé.
— Vostre me[r]ci, biau sire, dit Hugues li manbré;
« Mais dites moi, beauz sire, se vos nul fil avez.
— Oï, par mon chié, sire, .I. moult bel bacheler. »
Et respont li rois Hugues : « Faites lo me motrer.

— Volantiers, beauz doz sire, puisque vos le volez. »
Et Antoines i vint poignant toz abrivez.
Li rois Hugues le voit, si l'a bien esgardé;
Ben set sil n'estoit mie, s'en est moult aïrez.
Li dus a pris congié, arriers s'an est tornez.
Li rois Hugues remest, la nuit s'est reposez;
Il a fait son hernois et chargier et troser.
Hugues de Vauvenice est ou chival montez,
Et li dus et Antoines issent de la cité;
Clarembaus et si fil sont retorné arier.
Virent [le roi] Hugon qu'encor n'ere montez;
Hugues desçant à pié dou destrier sejorné,
Lai où voit son parain, au pié li est alez :
« Par foi, sire parrain, bien voi que vos m'amez;
« Or sai je bien par voir que point ne me aez. »
Quant il se redreça, si l'a moult acollé;
Plus de .c. foiz li baise et la boche et lo nés :
« Filleuz, commant vos est? gardez nou me celez.
— Bien, la vostre merci, quant vos an demandez.
« Icist dux est mes peres que vos ici véez.
— A Dex! ce dit rois Hugues, tu soies aorez,
« Quant j'ai trové celui que j'ai tant demandé! »
Li dus Raimons li conte tote la verité
Par quoi il fist sa feme de la terre jeter.
Et la dame li conte come Hugues fu nez,
Comant li fu davant an la forest anblé.
Quant l'antandi li rois, si a un sopir jeté :
« Dame, qui vos fi ci? gardez nel me celez.
— A la moie foi, sire, Berengers et Herdrez.
— Sire dus, dist li rois, faites les moi mostrer. »
Et Raimons respondi : « Volantiers et de gré. »
Li dus a comandé qu'il soient amené;
Et Clarembaus s'an torne, an la chartre est entrez.
Devant le roi amoinent Beranger et Herdré;

Li rois Hugues les voit, si les a apellez.
« Berengers, dist li rois, mout avez mal ovré;
« De vostre traïson ai moult oï parler :
« Mainz homes avez morz, oniz et vergondez.
« J'en ai .I. dans ma terre, de vostre paranté,
« Gontacle de Losane, .I. traïtor prové,
« Ainz bien ne fera mais, s'à mal puet asener.
« A jugemant la dame que vos ici véez,
« Orandroit vos ferai hardoir ou enbraser. »
Quant l'antandi Gontagles, moult en fu esfraez,
Et dit au roi Hugon : « Merci, por amor Dé !
« Je ne le consentroie por les manbres coper,
« Devant moi fust mes niés murtriz ne afolez.
— Gontagles, dit li rois, dit en avez asez;
« Par vos ne remanra qu'il ne soit afolez.
« Ansin loestes vos Huguet anler ambler;
« De trestot mon avoir no vout il que .III. dez :
« Jamais ne mangerai tant come vis serez! »
Il escrie à ses homes : « Or tot, si lo prenez. »
Et il si firent tuit quant i l'ot comandé.
Beranger et Gontagle et lo felon Herdré,
Les mains derer lo dos lor fait estroit noer.
I[l] an fait .I. grant feu d'espines alumer;
Li traïtor i furent maintenat [tr]aïné,
Toz .III. ou feu les ont et flatiz et getez.
Li feus fu granz et chauz, tantost fu ambrasé;
Les harmes d'euz s'an vont à anfer osteler.
L'andemain, par matin, quant solauz fu levez,
Se leva li rois Hugues, quant solauz fu levez,
Son filluel apella, et si l'a fait mander;
Il lo baise et acole, que moult lo puet amer.
« Filleuz, dist li rois Hugues, faites moi escoter :
« Je vos norri petit, si vos fis al[ev]er;
« Moult avez gentil mere, bien lo puis afaier,

« Si est Raimons proudom et moult fait à loer;
« Mès hon ne se puet mie de traïson garder.
« Je met jus ma quorone, si la vos vueil doner,
« Et si prenez ma fille à moillier et à per.
« Filleuz, ce dit li rois, ma fille recevez :
« Je vos doign la quorone don serez quoronez.
— Sire, ce dit Huguez, .v^cc^. merciz et grez ! »
Dont amoine Sorplante, qui tant ot de biauté.
Moult fu granz li barnajes, c'est fine verité;
Assez i ot evesques, c'est fine veritez,
Et [s'i ot] arcevesques, chanoines et abez.

MOULT par ot dedanz Hais, lo jor, grant asamblée
De clers, de chivallers et de gent henorée.
Et la fille au roi Hugue fu illuec amenée;
De moult riche bliaut fu la dame parée,
.I. cercle ot an son chié d'une ovre tregitée,
Et fu de riches pierres tot anviron orlée,
Et desor fu la tresce qui sembloit sororée.
Si ot plus blanc le front que n'est nois sor jalée,
Et la color ot fresche et moult bien colorée;
Il sanble qui l'esgarde que ce soit une fée.
A moult très grant mervoille fu la dame esgardée.
Et li rois l'a saisi, son filluel l'a donée,
Et Huguez la reçut, qui moult l'a desirée.

HUGUES prist la pucele qui tant ot de biauté,
De la corone d'or fu moult bien coronez,
Et fu en la chapelle de aut home portez.
Cel jor i fu Huguet et oferz et donez
Destriers et palefroiz, or et argent assez,
Et maint' autre richesce que je ne sai nomer.
Huguez fu, icel jor, richement conréez,
Et Sorplante ot quorone de fin or esmeré.

Li mingiers fu moult granz, ja plus grant ne verez;
Les noces furent faites à joie et à santé.
Antoines de Coloigne a congié demandé,
Mais Huguez li cortois ne li a pas doné,
Ançois a avec lui. .IIII. jorz sejorné;
Al quinte s'en ala, n'[i] a plus demoré.
Destriers et palafroiz et autre richeté
An a porté Antoines, tot à sa volunté.
Huguez et li rois Hugues sont an Ongrie alé.
Huguez fu rois d'Ongrie et toz sire clamez,
Et s'ot à son demaine puis .XIIII. citez,
Et fit .XIIII. rois an sa cort asambler,
Et tint puis Vauvenice et tote l'erité.

CI FAUT LI ROMANZ DE PARISE
LA DUCHECE.

NOTES.

P. 2, v. 5 : [ses a] *mis à raison*. Le manuscrit donne *se as*, qui n'a point de sens.

P. 3, v. 3 :

.XXX. pomes ont prises des plus belles du mont.

Le manuscrit donne ce vers et les deux suivants dans l'ordre inverse de celui où nous les plaçons. Le premier éditeur avait déjà corrigé cette transposition, mais pour deux vers seulement, ce qui nous semble insuffisant. Le sens du passage, croyons-nous, suffit à justifier notre correction.

P. 3, v. 6 : *dedanz* [misent poison]. Manuscrit : *mis es poisont*, leçon inintelligible. *Misent* pour *mirent* est une forme très fréquente, comme *fisent* pour *firent;* c'est cette forme, selon nous, que le scribe a mal reproduite. Quant au *t* de *poisont*, il l'a mis en trop ici, après l'avoir omis deux vers plus haut dans le mot *on*[t].

P. 3, v. 9 : *Tu fu fiz au baron*. Il faut lire et comprendre *fiz à baron*. C'est ici une grossière flatterie que l'auteur place dans la bouche de Béranger en imitant maladroitement un passage du poëme de Gaydon où l'on retrouve même situation et même langage. V. *Gaydon*, p. 5 (éd. Luce), où un traître qui

veut déterminer un garçon à porter des pommes empoisonnées à Charlemagne le flatte en lui disant : *tu fu fiz de preudom.*

P. 3, v. 31. Le vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit. Nous suppléons *anuit*, aujourd'hui, qui complète le sens et la mesure.

P. 4, v. 8 : *Toailli* pour *toaille*, *i* pour *e*, comme plus loin, dans *batailli* (p. 16, v. 26), *autri* (p. 15, v. 5, et p. 67, v. 32), *gloiri* (p. 25, v. 5, et 68, v. 21), *Valenci* (p. 45, v. 32), *Coloigni* (p. 81, v. 29), *vostri* (p. 83, v. 3), *ci* pour *ce* (p. 90, v. 28); et aussi dans *firai* pour *ferai*, — *dotariz* pour *dotarez*, *doterez*, — *orriz* pour *orrez*. Voir encore la note ci-après sur le vers 32 de la page 7.

P. 4, v. 16 : Serorje *jentis om*. Le manuscrit ne donne que l'initiale de *serorje;* mais voyez, plus bas, le vers 27 de la même page, où on lit *serorje* en toutes lettres.

P. 4, v. 18 : *Buef li enfes* respond. Manuscrit : *respondi*, faute dont la rime indique la correction.

P. 4, v. 25 : *E la belle Esglentine*. Manuscrit : *E Esglentine la belle*, leçon qui fausse le vers.

P. 4, v. 27 : *E Dex! dist la pucelle*. C'est Parise qui parle, et non Eglantine la pucelle, que le poëte vient de nommer ; il faudrait donc, ce semble : *E Dex! ce dist la dame*.

P. 5, v. 21 : *a* l'isue *del moustier* (*sic*). Il faudrait, pour la régularité de la mesure : à *l'issir*, qui aurait même sens.

P. 5, v. 23 :

Estes vos la duchesse, qui est *belle* i *eschevie*.

i est ici pour *et*, comme dans ce vers de la page 6 :

Qui nos fera touz pendre i *an aut ancroer*.

V. aussi p. 7, v. 32. — *Qui yst* doit se lire, soit en

élidant l'*i*, et en prononçant *qu'est*, soit en réunissant les deux mots en une syllabe, *quiest*. Lisez de même *qui a*, *qui armes* (p. 29, v. 4, et p. 51, v. 14); *si est*, *si ert* (p. 32, v. 27, et p. 46, v. 9); *si a* (p. 33, v. 7; p. 65, v. 3 et 4; p. 70, v. 20; p. 76, v. 12; p. 90, v. 27); *ami une* (p. 43, v. 34); *li en* (p. 49, v. 14); *i ot*, *i ont* (p. 67, v. 6 et 12; p. 70, v. 16); *li autri* (p. 67, v. 32), et *passim* d'autres exemples analogues. Au contraire, dans beaucoup de cas, il faut prononcer en deux syllabes *si a*, *si est*, etc. V., par exemple, p. 32, v. 25, et p. 34, v. 8.

P. 5, v. 26 : [ne vistes mie]? On lit seulement *smie* dans le manuscrit.

P. 7, v. 5 : *Vos me* sevrez (suivrez).

P. 7, v. 13 : *A icest* [mot]. Le manuscrit donne *moult* en abrégé, leçon inacceptable; la locution *à icest mot* revient à chaque instant.

P. 7, v. 22 : *De Jherusalem*, *sire*. On lit dans le manuscrit : *Sire*, *de Jherusalem*, ce qui fausse le vers et s'adapte moins bien à la question du duc.

P. 7, v. 32 : i enpai[n]z *et botez*; *i* pour *et*, comme dans les deux exemples ci-dessus. L'*n* que nous restituons au mot *enpainz* est omise à chaque instant dans ce manuscrit. *Enpainz*, *d'impingere*. Le sens est : « Je pourrais bien m'attirer des coups si je parlais. » *Empainz et botez* sont deux termes toujours unis, et qui reviennent souvent dans les chansons de geste. En voici un exemple entre mille :

Moult fu le jour et empaint et boutez.

FOULQUE DE CANDIE, ms. de la B. I.
anc. f fr. 7188.

P. 8, v. 9 : *Tant* me *doit plus peser*. A qui faut il rapporter ce *me*? Au faux pèlerin qui accuse Parise, ou à la dame dont il prétend avoir entendu la confession? Il y a bien encore d'autres difficultés dans ce

récit, où le poëte n'a pas eu plus de souci de la clarté que de la vraisemblance.

P. 8, v. 24 : *por amor* Dé. Nous corrigeons le manuscrit, où on lit : por *amorder*.

P. 9, v. 4 : *pautroniers, vos* mentez. Le manuscrit donne un jambage de trop à l'*m* de mentez. On ne saurait lire *i mentez* avec le premier éditeur : cette leçon fausse le vers.

P. 9, v. 7 : *antre front et le nés*. On lit dans le manuscrit : *antre nés et le front*, faute dont la rime indique la correction.

P. 9, v. 22 : *Madame m'aime*. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne : *Madaime m'ame*.

P. 9, v. 23 : *Si me nori* [ses] *peres*. Le manuscrit porte : *mes*, leçon évidemment fautive. Le vers 18 de la p. 12 justifie notre correction. Parise dit de Milon : *Buer le norri* mes *peres*.

P. 10, v. 10 : *la belle au cors* mollé. Le manuscrit porte *mellé*, qui ne se comprend point, tandis que la locution *au cors mollé* se retrouve partout.

P. 10, v. 11 : *coilli an* [hé]. Manuscrit : coilli an *aé*. Nous rétablissons la forme habituelle, *hé*. *Coillir an hé*, on le sait, signifie *prendre en haine*, et c'est une locution qui revient à chaque instant dans tous nos poëmes du moyen âge.

P. 10, v. 27 :

Par ce m'an [h]*et madame que ne li vous doner.*

« Madame me hait parceque je ne voulus pas lui donner le conseil, l'aveu, qu'elle me demandait.» Tel est le sens manifeste de ce vers combiné avec le précédent. L'omission de l'*h* l'a fait lire d'une façon inintelligible par le précédent éditeur. V. *het* au vers 15 de la page suivante, où l'aspiration était nécessaire pour éviter l'élision de la voyelle finale du mot précé-

dent. Ici, où l'on prononçait sans doute : *m'an-n-et*, le scribe a omis le signe d'aspiration. Même observation sur le vers 13 de la page 15, qui est la répétition presque littérale de celui-ci.

P. 10, v. 33. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous proposons de suppléer [*ce a*] pour rétablir la mesure.

P. 11, v. 2 : *meté* pour *maté*.

P. 11, v. 16 : *cest plait m'a* levé. Manuscrit : m'a *alevé*, leçon qui fausse le vers et remplace le terme ordinaire par une expression insolite.

P. 11, v. 22. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit; pour lui rendre sa juste mesure, nous suppléons *Dame* devant *Diex*.

P. 12, v. 9 : *come ele ot erré*. Ici le manuscrit a été corrigé, et mal corrigé, par une main moderne. Nous rétablissons la leçon que nous croyons apercevoir sous cette correction malheureuse.

P. 12, v. 15 : *ja ne vos ert* celé. Nous corrigeons le manuscrit qui donne *scelé*.

P. 13, v. 4 : *coment il a o*[v]*ré*. Manuscrit : *oré*, leçon qui ne nous paraît ici avoir aucun sens. C'est *ovré* qu'on lit toujours dans cette locution bien connue.

P. 13, v. 16 : *Li dus Raimons off*[r]*it*. On lit dans le manuscrit :

Li dus R. offert .IIII. *pailes roez*,

On pourrait peut-être lire : *li dus* [li a] *offert* : Ils font chanter la messe au grand moutier de Saint Gilles; le duc *lui a* offert quatre *pailes*, en lui disant : « Tenez, sire Saint Gilles, etc. »

P. 14, v. 3 : *Q'u grant pechié*. C'est la leçon du manuscrit; mais il faut lire sans doute *qu'à grant pechié*, qui est la forme habituelle.

P. 14, v. 33 et 34 : Et *ilueques* — Et *del baron*.

On lit dans le manuscrit : *Eet*, au commencement de ces deux vers. Le copiste a répété l'*e* sans tenir compte de l'initiale majuscule.

P. 15, v. 10 :

Qu'il li fist les .II. iauz de la teste *saillir.*

Manuscrit : *tester*. Le scribe a ajouté ici, par erreur, l'*r* qu'il a omise au vers suivant à la fin du mot *aragie*[*r*].

P. 15, v. 13. V. la note sur le vers 27 de la page 10.

P. 17, v. 15 :

Clarembaut le veillart avez oï parler.

Les deux vers qui suivent nous semblent intervertis; nous lirions volontiers le second avant le premier, ce qui dégagerait un peu le sens assez embarrassé de ce passage.

P. 18, v. 19 : [Et] *li poins*. Manuscrit : *est*, leçon inadmissible.

P. 18, v. 26 : *merci, por amor Dé !* Le manuscrit ajoute à tort : *del ciel*.

P. 19, v. 11 : .V^c^.M. *diable*. Le scribe a oublié le C supérieur, ce qui réduit le chiffre à cinq mille, nombre de diables suffisant, sans doute, pour emporter l'âme de Milon, mais non pour faire la mesure du vers. Nous lisons .V^c^.M. comme on dit encore parfois en semblable occurrence.

P. 20, v. 6. Après ce vers il y a sans doute un vers omis, que réclame le sens incomplet. Voici comme nous rétablirions ce passage :

— *Dame, ce dit li dux, ja puis Dex ne m'ait chier,*
Ne me face pardon de mes mortels pechiez,
Se je mange jamais tant com vive soiez.

P. 20, v. 17 : que *li vêist* (*sic*), lisez *qui*.

P. 20, v. 25 :

Vers .1. feu l'entraïnent, voiant tot le barné.

Il nous paraît qu'ici encore il manque au moins un vers, pour amener les paroles de la duchesse ; par exemple, celui-ci :

Là où voit les barons, si les apelés.

P. 20, v. 28 : *an se don* m'arestez (*sic*), pour *en ce dont.*

P. 22, v. 11. Il y a évidemment ici transposition de mots dans le manuscrit, où on lit :

A grant enor garison vos de vos trover.

Nous avons rétabli l'ordre interverti. Ce vers a le même sens que le vers 17 de la page suivante.

P. 22, v. 12. Au lieu de *Deu* que porte le manuscrit, il faudrait *Dé* pour la rime.

P. 22, v. 16 : *que m'en remanra orez* : leçon dont la mesure s'accommode mal, et dont le sens ne paraît guère clair.

P. 22, v. 31 : Haï ! *Clarembaus sire.* On ne lit que *ha* dans le manuscrit, mais il y avait une autre lettre, aujourd'hui effacée, qui était sans doute un *i.*

P. 23, v. 5 : *qui moult* saches *om ere,* « qui était homme fort sage », ce dernier mot prononcé et écrit à la lorraine.

P. 23, v. 25 : Qu'il *ampuis.* Pour la mesure, nous corrigeons le manuscrit, qui donne *que il.* — *Ne lava,* sans doute pour *ne leva.* V. aussi p. 73, v. 8.

P. 24, v. 2. Leçon du manuscrit :

Qui gisent es couches ou palais lez à lez.

Pour rétablir la mesure du vers, nous lisons en transposant : *ou palais, es couches.* Sinon, il faut supposer le mot *escouchés*, dont nous ne connaissons pas d'exemple Du Cange (éd. Henschel) donne, il est

vrai, *escouchiée* au sens *d'accouchée*, t. VII, p. 151; mais il renvoie à *elevare*, 5, où on lit *acouchée*.

P. 24, v. 23. Le manuscrit donne *Salins*. C'est *Senlis* qu'il faut lire évidemment.

P. 25, v. 8. On lit dans le manuscrit :

Cant fu as noses de saint Architeuclin.

Vers de dix syllabes seulement.

P. 25, v. 22 :

Par son *commandement au tiers jor surrexis.*

Son ne saurait se rapporter au sujet de la proposition précédente; il y a donc lieu de croire qu'un ou plusieurs vers ont été omis avant celui-ci.

P. 25, v. 25 : deslivré *s'est d'un fil*. Manuscrit : *deslivrea*.

P. 26, v. 4 : *anfes, moult par* es *biaux*. Manuscrit : *est*, faute évidente.

P. 26, v. 11. Nous suppléons [*s'en fu*] pour compléter la mesure et le sens.

P. 26, v. 22 :

Estes vos cors à dame a grant duel demené.

On lit plus loin (p. 29, v. 28) :

Estes vos cors de dame à norice torné.

Cors de dame, cors à dame, sont des expressions identiques et qui signifient simplement *dame*.

P. 26, v. 28 : *Cil furent bon baron*. Le premier éditeur n'a pas compris ce passage : il a cru que *cil* se rapportait aux voleurs; il se rapporte aux barons qui escortent la duchesse. Ils se gardèrent bien, dit le poëte, en sorte que rien ne put leur être enlevé; mais l'enfant de la duchesse fut dérobé.

P. 27, v. 11 : *ne* l'esteri *plorer* (*sic*); il faut lire, croyons-nous : *ne* l'estéust *plorer* (d'estevoir, au sens d'*oportere*).

P. 28, v. 1 :

Anfes, moult par es *bieuz et de moult* grant *aé.*

Le manuscrit donne encore *est*, comme plus haut, p. 26, v. 4. — A moins d'attribuer au mot *aé* un autre sens que celui qu'il a d'ordinaire, il faut croire que *grant* est une faute du copiste, et qu'on doit lire *joine*, ou tout autre mot d'un sens équivalent. Voyez les vers 15 et 32 de la page 31, où en parlant du même enfant on dit qu'il est de *petit aé*.

P. 28, v. 3 : n'apendrai *à ambler*. Il faut lire, pensons-nous, *n'apendras* (n'apprendras).

P. 28, v. 7 :

Il croit plus et esmande que uns au[t]*res asez.*

On lit dans le manuscrit *aures*, au lieu de *autres*, que nous proposons, et qui donne ce sens très satisfaisant : l'enfant croît et s'amende beaucoup plus qu'un autre (qu'un enfant de son âge). V. la même idée développée p. 30, v. 6 et 7.

P. 28, v. 15 : Qu'ele *ne fu*. Manuscrit : *que ele.*

P. 28, v. 16 : *Qu*'el *déust relever*. Il n'est pas rare de rencontrer *el* pour *elle* ; mais ici on pourrait se borner à lire *que déust relever*, sans nuire au sens.

P. 28, v. 27 :

Puis acoillent lor erre tot lor *chemin ferré.*

Il faut lire, croyons-nous : tot *le* chemin ferré. Le scribe a répété *lor* par erreur.

P. 29, v. 8 : Si [m'est] *ocis mes peres*. Le manuscrit, qui n'est guère lisible ici, semble donner *sinot* ou *simot;* mais le sens s'accommoderait mal de cette leçon.

P. 30, v. 27 : *Por* l'amor *Ganelon*. Leçon peu satisfaisante. Mieux vaudrait lire peut-être en corrigeant le manuscrit : *Por la mor*[t] *Ganelon.*

P. 31, v. 8 : *faites vos* .III. [larrons]... Le manu-

scrit donne *barons;* mais voyez plus bas *larrons*, même page, v. 21 et 34, et aussi p. 32, v. 9 et 28.

P. 31, v. 12 : *Et* se *il est*. Lisez : s'il *est*; pour la mesure, et de même, v. 15 : *mais* por ce *est il*. Lisez comme s'il y avait *por c'est*.

P. 31, v. 17. On lit dans le manuscrit :

Bien tost en porroit esprendre, espoir, par joieneté.

Le mot *espoir* a été, il est vrai, exponctué, mais par une main moderne, et à tort selon nous. Il suffit de lire *prendre* au lieu *d'esprendre* pour restituer au vers sa juste mesure et un sens fort net, que troublerait le mot *esprendre*.

P. 31, v. 18. Voici la leçon du manuscrit :

Mais por ce n'aura ja plus plus grant vité.

P. 32, v. 12 : *estrang*[l]*er*. Nous corrigeons le manuscrit, où on lit *estranger*.

P. 32, v. 16 :

Tot droit là où il set.

Manuscrit : là où il *lo* set. On pourrait comprendre : *là où il le sait;* mais Hugues ne sait où est le trésor, et le vers suivant prouve que celui-ci doit être placé dans la bouche d'un des larrons. Il faut donc retrancher *lo* pour la mesure comme pour le sens, et comprendre *set* au sens de *soit* (*sit*), ou mieux de *siet* (*sedet*).

P. 32, v. 27 : *si est areire* tornez. Manuscrit : *retornez*, qui fausse la mesure.

P. 32, v. 32. Avant ce vers il en faudrait au moins un autre, qui semble avoir été omis par le scribe. Les larrons ont grande joie, dit le poëte, *mais bientôt ils conçoivent des doutes*, car ils voient que Hugues ne porte rien. Le vers omis, selon nous, pourrait être celui-ci :

Mais d'aucune boisdie se pristrent à douter.

P. 33, v. 5 : *je ai* .III. *moult biaux dez*. Manuscrit : *moult* .III. *biaux dez*.

P. 33, v. 25 : *adonc* serai *ge*, pour *saurai ge*.

P. 34, v. 3 : *vos* iant (*sic*). Peut-être au sens d'*allant;* peut-être aussi faut-il corriger et lire : [vo]*iant*.

P. 34, v. 4 : e[t] *parez*. Manuscrit : *es* parez.

P. 34, v. 5. Le manuscrit donne encore ici *barons* pour *larrons*, erreur qui provient sans doute de la consonnance.

P. 34, v. 7. Manuscrit : Si *commence sa raison*. Nous supprimons ce *si*, dont le sens peut se passer et qui fausse le vers.

P. 35, v. 7 : *corone* d'or. Manuscrit : d'*ore*.

P. 35, v. 10 : *daé*, dehait, malheur.

P. 35, v. 11 : *à mon éé* : *éé* pour *aé*, de ma vie.

P. 36, v. 22 : *je* ultimes *an sui*. Leçon fort douteuse; le manuscrit est illisible.

P. 36, v. 29 : an *l'enfant apelé* : *an* pour *ont*.

P. 37, v. 25 : *ne ja del vostre quier*. Manuscrit : del vostre *ne* quier. Nous supprimons ce *ne* surabondant et qui fausse le vers.

P. 38, v. 34 : *cortoisement lo* sage, pour *le sache*, le tire. C'est l'inverse de la forme notée ci-dessus, *saches* pour *sage* (p. 23, v. 5). On trouve de même *broje* pour *broche*, p. 18, v. 11.

P. 39, v. 4 : *me vol*[i]*ent afoller*. Nous restituons *volient* d'après le vers 22 de la même page.

P. 39, v. 9 : *se tex max* (si tel mal). Le manuscrit porte : *cet* tex.

P. 39, v. 16. Avant ce vers nous pensons que le scribe en a omis un autre nécessaire pour justifier ces mots : *Quant ele se redresce*, etc. Elle était donc tombée évanouie.

P. 39, v. 24 : *s'il* n'*avoit* .IIII^c^. Ce *ne* n'est pas négatif; il est là pour *en*, comme en provençal, comme en italien. On le retrouve chez nous dans la bouche du peuple : *sinn'avait* (s'il en avait).

P. 40, v. 7 : neu *poons ramener. Neu* pour *nel*, ne le.

P. 40, v. 11 : *le destrier* sejorné. Manuscrit : *sejorner.*

P. 41, v. 25 : *que vos* me *resamblez.* A qui vous ressemblez pour moi, à mes yeux, dont vous me rappelez les traits.

P. 41, v. 33 : *beauz sire.* Le manuscrit ajoute *ostes*, qui est inutile et fausse le vers.

P. 42, v. 1 : *je* na *sai.* Pour *ne.*

P. 43, v. 11 : *ainz home n'econdi.* Manuscrit : *ainz n'econdi home*, leçon qui fausse le vers.

P. 43, v. 16 : [*disner*]. Le feuillet du manuscrit est coupé; mais le sens appelle *disner*, qu'on lit partout ailleurs dans ce vers si souvent répété.

P. 43, v. 34 : ami *une chaminée.* Pour *emmi.* Les deux premiers mots prononcés ensemble ne forment que trois syllabes.

P. 45, v. 2 : *après son* deceus, pour *décès.* On trouve plus loin le même mot sous la forme *decet.*

P 45, v. 18 : sus *de moi vos traès.* Manuscrit : *an sus*, leçon qui fausse le vers On retrouve dans d'autres textes la même locution sans le mot *en.*

P. 45, v. 25 : [dites moi] *verité.* Manuscrit : *ja orrez* verité, leçon évidemment fautive. V. plus bas le vers 34 de la même page.

P. 45, v. 28 :

Mieux vaut .I. *bons batarz que mauvais* d'éposé.

Le premier éditeur a lu *déposé*, et demande en note :

« Que veut dire *déposé* par opposition à bâtard ? » Nous serions fort en peine de répondre, et quoique notre leçon puisse laisser à désirer, nous la croyons plus admissible. Nous traduisons :

Mieux vaut bon bâtard que mauvais fruit de mariage

(d'épousé ou d'époux légitime).

P. 46, v. 13 et 14 :

La grant traison *me firent à mon cors aporter*
De pormant et de pome, s'erant *envenimé*.

La grant traison nous paraît difficile à bien expliquer. Il faudrait, selon nous, lire ici, comme à la page 52, v. 11, où le même fait est de nouveau raconté :

.I. grant present me firent....

Entre *traison* et *present* il y a une certaine consonnance qui a pu tromper le scribe, si, comme nous le pensons d'après ce passage et d'autres, il a écrit sous la dictée. — *Erant* pour *erent*, étaient.

P. 46, v. 27 : *nos venimes sà* outre. Manuscrit : *outree*.

P. 46, v. 28 : *Lai* [si me] *prist mes vantres*. Manuscrit : *laisisne*, leçon dont on ne peut rien tirer si ce n'est peut-être *l'aisisne;* mais nous préférons de beaucoup rétablir la locution qui se lit déjà p. 41, v. 29 : *ses vantres la prist*. — *Lai* est pour *là*, comme en vingt autres passages de ce texte, et notamment à la p. 47, v. 21.

P. 48, v. 8 : *il a fait de* [ses] *homes*. Manuscrit : *fe*. Nous maintenons la correction du premier éditeur.

P. 48, v. 12 : son *ernois*. Manuscrit : *sont*.

P. 49. v. 31 : *sor mon des*[oi]. Manuscrit : *desfens*. Il faut lire pour la rime *desfoi*, dont on trouve ailleurs des exemples en ce sens.

P. 50, v. 6 : mo[n] *branc viannois*. Manuscrit : *moult*.

P. 50, v. 14 : *comparrois*. Manuscrit : *comparrons*. La rime et le sens exigent *comparrois*. (*Si je puis échapper, vous me le paierez cher.*)

P. 50, v. 15 : *an antandez*. Forme qui revient à chaque instant et que nous rétablissons ici au lieu de la leçon du manuscrit : *aantandez*.

P. 51, v. 3 :

Que trestuit en san *plein icil* prevont *fosé*.

San pour *sont*. *Prevont*, profonds. (Provençal, *preon*.)

P. 51, v. 5 :

Li chatiax ne dote home qui de mere soit né.

On lit dans le manuscrit :

Li chatiax fu si forz qu'il ne dote home de mere né.

Le premier éditeur a fait de cette longue ligne deux vers au moyen d'une addition ; nous la réduisons, par un retranchement, à un seul vers, identique ou à peu près au premier vers de la page 53.

P. 51, v. 12 : *qu*[e]. Manuscrit : *qui*.

P. 51, v. 13 : *Tant an* [vi]. Manuscrit : *ansi*, leçon inintelligible, selon nous.

P. 51, v. 14 : *Plus de* .VII^c^. n'i *ot*. *N'i* pour *en y*. (*Il* y en *eut plus de sept cents*.)

P. 51, v. 15 :

Puis accoillit [le duc] *une guerre mortel*.

Manuscrit : *li dus*, leçon qui formerait un contresens. V. page suivante, vers 2.

P. 51, v. 23 : *genti*[ls]. Manuscrit : *gentifl*.

P. 51, v. 27 : *Antres*[qu'est an] *Gascoine*. Le manuscrit est effacé ; la leçon est fort douteuse.

P. 52, v. 1 :

Malëoite soit l'arme (*sic*) *que il onques fu nez*.

Il nous semble impossible de lire, comme le premier

éditeur, *l'anne* ou *l'anné*. Mais que signifie *l'arme? l'âme?* Ce sens ne convient point à notre vers. La forme ordinaire en pareil cas est : *maléoite soit* l'ore (l'heure), et c'est là, croyons-nous, la vraie leçon.

P. 52, v. 4 : [*mostrer*] Il semble qu'on lise dans le manuscrit *monter*, mais *mostrer* est l'expression propre. Voyez plus loin, p. 55, v. 9, la même idée répétée.

P. 53, v. 13 :

Jusques à itel ore [qu'il vos ert] *commandé.*

Manuscrit : *que la nostre comandé*, leçon inintelligible et qui fausse le vers.

P. 53, v. 21 : *au borz et as* outez. Pour *ostels*, *hôtels*.

P. 54, v. 18 : *qu'il n'aient à planté*, qu'ils *en* aient en abondance.

P. 56, v. 4 : *vers* terre. Manuscrit : *terra*.

P. 56, v. 13 : *Sire, dit Clarembaus*. Manuscrit : *ce* dit. Nous supprimons *ce*, dont le sens peut se passer, et qui fausse le vers.

P. 56, v. 29. Nous suppléons [*tant tost*]. Le vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit.

P. 57, v. 1 : *pouf*, peu.

P. 58, v. 12 : *Et va ferir* [Herdré]. Manuscrit : *Antoine*.

P. 59, v. 14 :

Berengers remonta et Herdrez ses amis.

On lit dans le manuscrit :

B. et *H. remonta et Herdrez ses amis.*

Il faut évidemment ne point tenir compte des deux mots *et H.*

P. 59, v. 28 : *et* ses *escus* (*sic*), pour *ces*, faute fré-

quente, même dans des textes plus corrects que celui-ci.

P. 59, v. 29. Le vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous supposons l'omission du mot *fendre*.

P. 60, v. 33 : *corrir*[ent]. Manuscrit : *corrires*.

P. 61, v. 22 :

Por ce fait il ma terre à ses homes gaster.

Après ce vers, il faut suppléer, croyons-nous, celui qu'on a déjà lu p. 51, v. 21 :

Que nus hom de la terre n'i ose demorer.

P. 62, v. 6 : *fi*[z]. Manuscrit : *fit*.

P. 64, v. 3 : *armer*. Manuscrit : *armar*.

P. 64, v. 16 : *mercrerez*, pour *mescrerez*, de *mescroire*.

P. 64, v. 23 : *Onques* mauz (*sic*), pour *mais*.

P. 65, v. 4 :

Quant [Berangers] *l'a veu*, *si a* [Raimont] *apellé*.

Manuscrit :

Quant R. l'a veu, *si a H. apellé*.

Double erreur. C'est Béranger qui parle et s'adresse au duc Raymond, comme on le voit plus bas par la réponse; il faut donc lire comme nous proposons.

P. 65, v. 16 et 24 :

Je ne sai ce que vaut ne *à que ce puet aler*.

Prononcez *n'a* que. La lettre élidée n'est pas toujours supprimée dans les manuscrits, et, même après l'invention de l'imprimerie, l'apostrophe, comme nous l'apprend Dolet dans son Traité de l'accentuation, avait souvent lieu sans être marquée. Même observation sur le vers 24 et sur le vers 1 de la page 78 : *occire* ne *afoler*; lisez : *n'afoler*.

P. 66, v. 14 :

Onques de si felon n'oï nus [hon] *parler.*

Manuscrit : *onques*, qui se lit déjà au commencement du vers et qui fausse la mesure.

P. 66, v. 18 : *les vers hiaumes* [laciez]; manuscrit : *d'acier*; mais il faut lire *laciés*, lacés, comme au vers 4 de la page 67, ce qui forme un sens que *d'acier* laisse incomplet.

P. 67, v. 6. Au lieu de *percier*, il faudrait *perciés*, comme *desmaillez* au vers suivant; cependant *trebuchier*, au troisième vers, et *traïner*, au quatrième, semblent indiquer que le poëte ou le scribe songeait à la forme ordinaire :

Donc vissiez tante lance et tant escu percier.

P. 69, v. 26 : *Fierement l'enchaucierent.* Le manuscrit ajoute ensuite *et*, que nous supprimons pour rétablir la mesure du vers.

P. 73, v. 14 : [de ma] *dame.* Manuscrit : *da me* dame, comme *ma daime m'ame*, p. 9, v. 22. V. la note.

P. 73, v. 20 : *li* maitres (*sic*), sans doute pour *li maires.*

P. 74, v. 9. Après ce vers il y a dans le manuscrit une lacune évidente; nous avons essayé de la combler en ajoutant les deux vers enfermés entre [ ].

P. 74, v. 16 : *Lai* véisset. Pour *là véissiez*, comme on lit plus bas, vers 25 de la même page.

P. 75, v. 3 :

Clarembaut le veillart ou a dit et conté.

Il faudrait *ont* au lieu de *a*. Le sens nous paraît être : « Nous venions de fourrager, et nous étions chargés de butin; je ne sais quels diables vinrent de ce côté, ou sont allés avertir le vieux Clarembaut; tant il y a

qu'ils nous ont couru sus et nous ont ravi nôtre proie. »

P. 75, v. 6 :

Et si n'ont *de vos homes bien* .XL. mené.

Encore *ne* au sens de *en*. V. un autre exemple p. 76, v. 31 : *près n'a le sanc desvé.*

P. 76, v. 17 : *l*[es]; manuscrit : *lor.*

P. 76, v. 30 : .II. *fretes.* Au sens obscène de l'italien *fregare.*

P. 76, v. 33 : .III. [*poils en araga*]. Le manuscrit donne cette leçon inintelligible et qui fausse le vers : .III. *poiz l'an anga.*

P. 77, v. 11 : *a Antoine* covré. Le même que *combrer*, saisir.

P. 77, v. 12 : *jusqu'au* leu *du baudrer. Leu* est admissible, à la rigueur; mais *neu* (nœud) est l'expression ordinaire en pareil cas.

P. 77, v. 22 : *ma*[r]; manuscrit : *mais*, faute évidente.

P. 78, v. 10 : *Vostre pere vos mand*[e]. Manuscrit : *manda.*

P. 80, v. 22 : *Sor lor* [piez]. Le manuscrit donne *priz*, faute manifeste.

P. 81, v. 5 : .*I. grant asaut* livré. Manuscrit : *livrer.*

P. 81, v. 13 : *as tu* [le senc] *desvé?* Manuscrit : *lenc.*

P. 81, v. 33 : *parlé.* Manuscrit : *parler.*

P. 82, v. 7 : [et Sanson] *et Herdré.* Manuscrit : *Sanse et Herdré*, leçon qui fausse le vers. Pour rétablir la mesure, nous ajoutons *et*, et nous donnons au mot *Sanse* la forme du régime, que la grammaire réclame ici.

P. 82, v. 17 : *bons pailes* d'Estantes (*sic*). Il faut lire sans doute *d'Otrante*.

P. 84, v. 2 : *ja* n'*orrez verité*. Pour *en* orrez.

P. 84, v. 26 : *dès* que o *vos*. Prononcez : *dès qu'o vos*.

P. 84, v. 30 : *pucelles*, *bacheler*. Manuscrit : *pucelles* et *bacheler*, ce qui fausse le vers.

P. 85, v. 2 : qui *tant a desirré*. *Qui* pour *que*, *i* pour *e*, comme en vingt autres passages.

P. 85, v. 29 :

Les traïtors amoine orz de la terre, *à pié*.

Le premier éditeur a corrigé le manuscrit et lu *chartre*, au lieu de *terre*. Il nous paraît que ce mot est acceptable et revient au même sens puisque la chartre est *parfonde* et *sous terre*.

P. 85, v. 31 : *arainiés*. Manuscrit : *arainier*.

P. 86, v. 6 : *l*[ui]; manuscrit : *lor*, faute évidente.

P. 86, v. 7 : *anarber*, enherber, empoisonner.

P. 86, v. 12 : *s'ann* auras. Manuscrit : *araus*, l'*u* transposé.

P. 86, v. 14 : *atargié*. Manuscrit : *atargier*.

P. 87, v. 27 : Ses *a de bones robes*. Manuscrit : *Ses les* a. Nous supprimons *les*, qui est déjà renfermé dans *ses*, et qui fausse le vers.

P. 88, v. 22 : *Où* que il *voit*. Ici comme ailleurs prononcez : *Où qu'il* voit.

P. 88, v. 23 : *E*[*n*] *non Deu*, *dit li traitres*. Le manuscrit ajoute ici : *biauz sire*, que nous supprimons pour réduire le vers à sa juste mesure.

P. 89, v. 8 : *Sire*, *c'es*[*t*] *mes parrains*. Après *sire*,

on lit dans le manuscrit : *ce dit Hugues*, que nous supprimons comme le veut la mesure.

P. 90, v. 4 : *Ben set* sil *n'estoit mie. Sil* pour *cil*. Il sait bien, il voit bien, que ce n'est pas *celui-là* (qu'il cherche).

P. 90, v. 18 : *gardez* nou *me celez. Nou* pour *nel* (ne le), comme *dou* pour *del* (de le).

P. 91, v. 16 :

Ansin loestes vos Huguet anler ambler.

Nous comprenons ainsi ce vers : *ainsi loudtes vous Huguet aller voler*, ainsi fûtes-vous d'avis que Hugues allât voler. (V. p. 31 et suiv.)

P. 92, v. 11. Ce vers est de dix syllabes dans le manuscrit. Nous proposons de suppléer [*s'i ot*].